This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

84. a. 17

Taylor Institution.
1866

Timothée Colani, 1824-88,
a celebrated Liberal Theologian and Protestant
Preacher of the Reformed French Church
[illegible]
In 1546 his [illegible]
[illegible] Kant, exposition Critique
[illegible] in 1556,
had the title [illegible] Individualisme Chrétien
[illegible] Universel.
A [illegible] French sermons delivered
at Strasbourg were transl. by O. V. Richard
and published with the Author's sanction at
Dresden in 1555. [illegible]

SERMONS.

SERMONS

PAR

T. COLANI

DIRECTEUR DE LA REVUE DE THÉOLOGIE.

PREMIER RECUEIL

TROISIÈME ÉDITION

STRASBOURG

TREUTTEL ET WURTZ

1860

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction.

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

JÉSUS-CHRIST.

I.

JÉSUS-CHRIST.

JEAN I, 9.

La lumière véritable qui éclaire tout homme est venue au monde.

Mes Frères,

Chaque être reçoit en naissant une lumière naturelle pour se guider dans le rude sentier de la vie. Vous savez avec quel instinct admirable, car il vient de Dieu, la créature la plus chétive discerne la nourriture qui lui convient, se met à l'abri des intempéries qui l'anéantiraient, se prépare une retraite contre l'ennemi qu'elle redoute, pourvoit enfin aux besoins de ceux qui lui

succéderont dans l'existence de l'espèce. Une lumière semblable ne peut manquer à l'homme. Il dirige même à son gré les rayons de ce flambeau : au lieu de l'instinct il possède l'intelligence. Avant de former une entreprise, nous nous représentons les conséquences inévitables et les conséquences possibles de notre action ; nous pesons les avantages et les inconvénients qu'elle offrira, et c'est en pleine connaissance de cause que nous nous décidons ensuite. Grâce à cette précieuse lumière, nous devenons les maîtres de la terre, assujettissant les éléments, et créant les forces prodigieuses de l'industrie. Cette même lumière, dans les rapports avec nos semblables, nous permet d'éviter les luttes inutiles et d'associer nos intérêts avec ceux du prochain. Et cette lumière enfin guide le savant dans ses patientes recherches, soit qu'il déchiffre les monuments hiéroglyphiques des peuples anciens, soit qu'il sonde les lois mystérieuses de la nature.

Cependant l'intelligence qui calcule et qui observe, reste, comme l'instinct aveugle, bornée aux choses finies. Elle ne nous dit rien sur notre destinée. Il faut une autre lumière, un instinct spirituel pour nous arracher aux préoccupations de la matière, un sens supérieur pour nous faire percevoir les choses divines. Ce rayon céleste, sans lequel l'humanité ne

serait point faite à l'image de Dieu, c'est la conscience. Elle nous amène à discerner le bien du mal; elle nous enseigne que les seules réalités véritables sont les réalités de l'âme; elle nous commande d'y subordonner nos plaisirs et nos intérêts; elle nous fait tressaillir tour à tour d'admiration ou d'indignation en présence de la vertu ou du crime; elle nous donne le dégoût du péché, l'éclairant d'une lueur sinistre qui en montre l'horreur; elle nous attire vers la sainteté, dont elle manifeste la conformité avec toutes les aspirations de notre être; elle nous aiguillonne, comme la faim aiguillonne le corps, car elle aussi elle est le cri de notre nature. En un mot, par la conscience nous sommes des êtres immortels, capables de connaître et d'aimer Dieu.

Ah! si nous suivions toujours cet attrait céleste, quelque chose pourrait-il nous manquer? Dès ici-bas nous aurions la vie éternelle, avec sa sainteté, avec sa félicité. Dieu serait présent à toutes nos pensées, et aucune de nos actions n'aurait, en dernière analyse, d'autre mobile que l'amour du Père. Notre vie se déroulerait en un progrès paisible et continu, sans crise, sans orage....

Faut-il vous dire, mes Frères, qu'il n'en est point ainsi en général? La conscience, hélas!

personne n'en doute, est voilée, — non qu'elle ne brille constamment du même éclat, mais sa lumière ne parvient pas à percer les ténèbres de notre âme, et souvent nous en détournons volontairement les yeux. Il se reproduit ici ce qui se passe dans le domaine inférieur de la raison. Tout homme, à tout moment de son existence, est obligé de convenir des axiomes qui constituent les lois de la pensée, si bien que personne ne conteste que le tout ne soit plus grand que la partie, ni que la cause ne précède l'effet. Et néanmoins, dans la pratique, ces lois incontestables sont fréquemment négligées et violées. De même, chacun reconnaît que la générosité est préférable à l'égoïsme, que la vérité passe avant le mensonge, que tous les biens de la terre doivent être sacrifiés, sans réserve, à la volonté de Dieu. Oui, ce sont là des axiomes; nous ne pouvons pas plus les nier que nous ne pouvons nier que nous existons, et bon gré, mal gré, la conscience nous les déclare vrais. Mais sa voix est étouffée par les bruits de ce monde.

Entre les passions qui nous permettent une jouissance immédiate, et la conscience, qui prêche le renoncement, nous n'hésitons guère. La conscience a trop d'austérité. Que n'entre-t-elle en accommodement avec nous ? Nous la

suivrions volontiers, toute rude qu'elle est, si au bout de quelque temps elle nous menait au but et qu'alors au moins nous pussions vivre sans préoccupation. Mais non ; à peine lui avons-nous obéi, qu'elle nous découvre quelque devoir nouveau. Toujours elle presse, toujours elle est mécontente, toujours elle commande. Point de trève, point de repos ! Marche ! nous crie-t-elle sans cesse, marche en avant et toujours en avant ! Comment aimer cette conscience revêche, ce don fatal du ciel qui nous empêche de goûter tranquillement aucun plaisir ?

D'ailleurs, quand nous portons nos regards au dehors, y trouvons-nous un allié de la conscience pour la soutenir contre nos dégoûts intérieurs ? Peut-être, si nous respirions une atmosphère de sainteté, si autour de nous la vertu brillait d'une splendeur éclatante, il nous serait facile de comprimer nos passions et d'obéir au devoir. La lumière qui est en nous croîtrait en intensité se combinant avec la lumière hors de nous. Mais le monde est plongé dans le mal, et la société, loin de nous fortifier contre nos propres tentations, échauffe nos convoitises. Un assemblage d'hommes individuellement pécheurs et corrompus ne saurait exercer une influence sanctifiante. Il en est, au contraire, du

mal comme de toutes choses : la masse le met en fermentation.

Non-seulement la conscience est trop faible pour lutter contre les passions ; non-seulement elle rencontre une ennemie dans la société ; par sa nature même, la conscience nous semble manquer de vie. Nous avons beau faire, ce qu'elle nous enseigne nous le regardons comme très-vrai, mais en même temps nous le trouvons bien froid. Cela nous paraît de pures idées, de la philosophie. Quoi ! Dieu, qui veut que nous soyons prêts à lui sacrifier tout bien et toute jouissance, Dieu resterait une simple abstraction ! Pour étancher notre soif ardente de bonheur, nous aurions une ombre, une ombre dont nous ne pouvons douter, je le sais, mais une ombre enfin ! Tandis que la nature se laisse toucher du doigt, qu'elle se mire dans nos yeux, qu'elle nous enivre de ses parfums, tandis que le laboureur obtient des fruits visibles de son travail, tandis que l'avare peut serrer son or entre ses mains, nous ne trouverions en Dieu qu'un fantôme insaisissable ! L'amitié nous semble incomplète ou plutôt refoulée sur elle-même lorsque nous ne pouvons presser l'ami sur notre cœur, et l'ami suprême, le souverain bien, serait à jamais pour nous un être de raison ! Ah ! quel découragement !

Je ne dis pas, mes Frères, que ce découragement soit fondé, pas plus que je ne prétends qu'il nous soit effectivement impossible d'obéir à la conscience plutôt qu'à nos passions. Non, je crois qu'à mesure que nous vivrions en Dieu, Dieu habiterait en nous, et que par son esprit il nous ferait sentir sa présence d'une manière irrécusable, palpable. Mais il est trop certain que cette présence de Dieu, nous ne la sentons guère en général. Tant que la conscience seule nous parle de l'Éternel, nous risquons de n'avoir de lui qu'une notion métaphysique. Or, nous ne saurions vivre de métaphysique. Il nous faut des réalités. On a remarqué plus d'une fois que les hommes qui, dans un généreux désintéressement, se sont voués au culte d'une idée, les érudits, les savants, les penseurs, les poëtes, arrivent tôt ou tard à une crise dangereuse : l'idée se montre impuissante à les satisfaire. « Vanité des vanités, s'écrient-ils alors avec l'Ecclésiaste, et tout est vanité. J'avais résolu de chercher et d'approfondir par la science tout ce qui se meut sous le soleil ; mais c'est un labeur fâcheux, un rongement d'esprit. Ne vaut-il pas mieux manger mon pain avec joie et boire gaîment mon vin ? Et ne vaut-il pas mieux chercher les plaisirs qui donnent la vie ? » Cette tentation assaille surtout l'élite in-

tellectuelle de l'humanité; mais chacun de nous, mes Frères, l'éprouve incessamment. Nous avons trop soif de la vie pour essayer de monter sur le sommet escarpé de la perfection quand il nous apparaît froid et nu.

Que faire? Les passions nous attirent vers la matière, et pourtant nous sentons une répugnance indestructible pour la grossièreté de ce monde. La conscience nous ouvre une vue sur les réalités spirituelles, qui certes sont les vraies réalités; mais elles sont trop lointaines, le rayon de lumière qu'elles nous envoient est trop faible, il parvient à nous dégoûter des choses finies, sans nous faire rechercher l'infini. Que faire? — L'homme n'y peut rien; c'est de Dieu que doit partir le salut. « La lumière, dit notre texte, la véritable lumière qui éclaire tout homme, est venue au monde. » En d'autres termes, les vérités que révèle la conscience se sont manifestées d'une manière visible, vivante, personnelle, en Jésus, notre Seigneur. L'âme cesse de se fairé de Dieu une idée abstraite, elle le contemple en contemplant le Christ.

Les discussions sur la personne du Seigneur sont anciennes et fréquentes dans l'Église. Jamais sans doute un chrétien n'a douté que Jésus

ne fût à la fois son maître et son frère, l'image empreinte du Très-Haut et le type le plus vrai de l'humanité. Mais la théologie a voulu se rendre compte de ce double caractère, et dès le siècle qui suivit la mort des apôtres, diverses théories cherchèrent à expliquer ce qui peut-être est inexplicable. Malheureusement, à cette époque la chrétienté se trouvait sous l'influence de la philosophie grecque, philosophie de rhéteurs et de sophistes, philosophie païenne, étrangère au sérieux de l'Évangile. Au lieu d'envisager la personne du Seigneur comme une personne vivante, qu'il fallait étudier dans son histoire, les Pères de l'Église la considérèrent trop fréquemment comme un être métaphysique, et ils lui appliquèrent des formules creuses, vides de sens et pleines de subtilités. Ne les imitons pas. Ne nous laissons pas entraîner dans les discussions scolastiques lorsqu'il est question du Sauveur. Ce nom, que notre reconnaissance lui donne, nous rappelle que Jésus-Christ n'est point un objet de curiosité, et que, quand nous cherchons à le connaître, ce doit être exclusivement pour nous attacher à lui. En général, de nos jours où les questions théologiques descendent, ou plutôt montent, de l'École à l'Église ; de nos jours où les simples fidèles, ainsi que du temps de Luther, sont pris à chaque instant pour juges

dans des luttes dont jusqu'ici ils avaient ignoré l'existence, il importe de proclamer bien haut ce principe : c'est qu'il n'y a point de vérité religieuse qui n'influe directement sur la vie de l'âme, et que, par conséquent, toute théorie dépourvue de cet élément pratique, toute théorie dont vous ne savez que faire dans votre cœur, n'est point et ne saurait être une vérité religieuse. C'est peut-être de la philosophie, ce n'est pas de la religion, ce n'est pas une partie de l'Évangile, ce n'est pas un objet de la foi; car la foi, la foi religieuse (je ne dis pas : la croyance, l'opinion), la foi vivifie. Quand donc vous entendez soutenir, par l'un, que Dieu gouverne le monde du haut d'un ciel situé au delà des étoiles, et, par l'autre, que Dieu est répandu partout, remplissant également chaque atome de l'univers, — laissez discuter; dites-vous que Dieu est présent ici, autour de vous, et qu'en même temps c'est un Dieu vivant; puis, pour le reste, renvoyez la question aux philosophes et aux astronomes. Ou bien, quand vous entendez dire que, selon la doctrine de nos pères, l'éternité des peines est absolue, ne laissant aucune possibilité de conversion, tandis que, d'après certains penseurs, toute peine infligée par Dieu, dans ce monde et dans l'autre, a pour but la correction et le salut du pécheur,

qui ne saurait donc être réprouvé à jamais, — laissez discuter, et retenez deux choses : d'abord, que Dieu est amour, et puis, que vos intérêts les plus chers exigent que vous vous convertissiez aujourd'hui et non demain. Ou bien encore, quand vous lisez que les théologiens attribuent l'origine du mal qui est en nous, tantôt à un esprit surnaturel, sombre représentant des puissances infernales, tantôt à une fatale conséquence de la chute de nos premiers parents dans le jardin d'Éden, tantôt à nous-mêmes et à notre propre liberté, — laissez discuter, mais détestez le mal, reconnaissez-vous pécheurs, n'attendez rien de bon de votre cœur si vous vous séparez de Dieu. Enfin, quand les discussions spéculatives sur la personnalité du Saint-Esprit retentissent jusqu'à vous, — laissez discuter, et rappelez-vous que l'important n'est pas de distinguer ou de confondre l'action de Dieu et le Saint-Esprit; l'esprit évangélique et la troisième personne de la Trinité; la seule chose nécessaire, c'est d'avoir cet esprit, de nous placer sous son influence, de lui soumettre notre volonté, de nous laisser pénétrer par lui.

Il en est ainsi, il en est surtout ainsi de la personne de Jésus. Que faudrait-il penser de l'Évangile, si le pivot de notre foi en formait le point le moins religieux ? La vraie doctrine

sur la personne du Seigneur doit être édifiante dans toutes ses parties ; elle doit aboutir, non à de subtiles abstractions et à d'interminables controverses, mais à la piété et à la vie pratique.

Cette vraie doctrine sur la personne du Christ, Saint-Jean la résume en une seule ligne : « La lumière qui éclaire tout homme est venue au monde ; » la même lumière qui brille comme une étincelle dans notre cœur, sans parvenir à en percer les ténèbres, éclate, dans Jésus-Christ, en une flamme pure et puissante qui sert désormais de phare à l'humanité pécheresse.

On se tromperait au plus haut point si l'on s'imaginait que Jésus est venu seulement commenter la conscience, l'expliquer dans des discours, la formuler dans son enseignement. Sans doute, il n'y eut, il n'y aura jamais de prédicateur ou de docteur comparable à Jésus, mais Jésus est plus qu'un docteur et qu'un prédicateur. La parole n'a pas assez de vigueur pour nous sauver. Ce mot admirable que je citais, il y a un instant : « Dieu est amour, » rapprochez-le d'un acte d'amour tel que le sacrifice de Golgotha, et vous comprendrez combien un acte pèse plus qu'une parole, fût-ce la parole la plus sublime. En Christ nous n'avons pas seulement

une doctrine, mais des actes, et pas seulement des actes isolés, mais une personne qui, dans tout ce qu'elle dit, fait, pense, veut, est l'image complète du Dieu révélé par la conscience. Tandis que les saints, les apôtres, les martyrs gémissent de leur imperfection et du péché qui est en eux, Jésus, à qui l'incrédule sincère ne peut refuser au moins une grande supériorité morale, Jésus est le seul qui dise à la face de la terre : « Mon père et moi nous sommes un. » Il réclame le privilége d'une perfection absolue, se faisant semblable à l'Éternel, ce qui serait (comme le disaient les juifs) un blasphème inconciliable avec le moindre degré de vertu, si ce n'était la plus exacte des vérités. Le témoignage que Jésus se rend à lui-même est donc irrécusable. Il n'y a rien en lui qui ne soit conforme à l'image que nous nous faisons de Dieu, et tous les traits de cette image, tous, se reproduisent en lui dans une vivante perfection.

Ou bien la raison nous enseigne-t-elle quelque attribut de Dieu qui ne se manifesterait point en Christ? Oui, en effet. Elle nous dit que Dieu est infini, éternel, tout-puissant, sachant tout; et je remarque que Jésus, loin de remplir l'univers, occupait sur le globe un espace comme chacun de nous; je lis qu'il est né dans le temps, un certain jour, à Bethléhem; je le vois souf-

frant de la faim, de la fatigue; je l'aperçois priant et versant des larmes; je l'entends nous déclarer qu'il ignore l'heure du jugement dernier. Il ne nous révèle donc pas Dieu sous tous les aspects, il n'est pas l'image de son Père sous le rapport de l'immensité, de l'éternité, de la toute-puissance, de la toute-science. Mais, au fond, l'homme sait-il bien ce qu'il désigne par ces mots? Ils désignent l'ineffable, l'inexprimable. Le philosophe le plus profond ne se comprend pas lui-même quand il se sert de ces expressions. En disant que Dieu est infini, nous avouons simplement notre ignorance; nous reconnaissons qu'il dépasse notre entendement, que nous ne pouvons le concevoir ni sous le rapport du temps ni sous le rapport de l'espace, ni comme puissance ni comme sagesse; nous confessons que nos idées les plus sublimes sont infiniment au-dessous de ce qu'il doit être. Et cette ignorance n'est pas accidentelle, elle résulte de la constitution même de notre esprit; tant que nous resterons hommes, nous serons à l'égard de ces attributs de Dieu comme un aveugle-né à l'égard de la lumière et des couleurs. Si donc Dieu avait révélé par la bouche du Christ le mystère de ces attributs, la révélation eût été pour nous aussi mystérieuse, aussi incompréhensible, que les attributs eux-mêmes.

Et si le Christ avait été doué de la toute-science, de la toute-puissance, il n'aurait pas été dans le monde, il n'aurait pas été homme, il n'aurait pas été notre frère : nous perdions tout le profit de sa venue, ce profit consistant précisément à voir Dieu sous forme humaine.

Or, Dieu a pu, en effet, se montrer sous cette forme ; car, si la divinité et l'humanité s'excluent sous les rapports dont nous parlions tout à l'heure, l'une étant infinie et l'autre bornée dans le temps et dans l'espace, il n'en reste pas moins vrai, mes Frères, que nous sommes de race divine. Nous sommes faits à l'image de Dieu, et nous avons une série de qualités, d'attributs en commun avec le Créateur. Seulement il les possède comme étant sa nature même, tandis que pour nous ils sont un idéal vers lequel nous devons tendre, ils constituent nos devoirs tels que la conscience nous les révèle. Dieu est vrai, et nous devons être vrais. Dieu est juste, et nous devons être justes. Dieu est amour, et nous devons être amour. Dieu est parfait, et nous devons être parfaits. Dieu est saint, et nous devons être saints. Eh bien ! Jésus est la pleine manifestation et du devoir et de Dieu. Il nous montre, par son exemple, ce que nous devrions être, et par là même il nous montre ce qu'est Dieu. Il est vrai, il est juste, il

est amour, il est parfait, il est saint. Il est donc véritablement le fils de l'homme, c'est-à-dire l'homme, l'homme par excellence, l'homme-type, et il est par conséquent aussi véritablement le fils de Dieu, l'image empreinte de l'Éternel, car la plénitude de la sainteté divine habite en lui.

Ainsi, mes Frères, la voix de la conscience, à laquelle nous obéissons si peu, et la voix du Christ, qui retentit si haut depuis dix-huit siècles, c'est une seule et même voix, c'est la voix de Dieu. Dieu nous parle en nous, par le soupir de notre vraie nature, et il nous parle hors de nous, par la bouche de son Fils unique.

Demanderez-vous laquelle des deux voix vous devez écouter de préférence ? — Quand nous sommes habitués à écouter l'une, l'autre se fait entendre sur-le-champ. Le chrétien peut-il consulter l'oracle intérieur sans qu'aussitôt l'image de son Maître bien-aimé lui apparaisse et vienne prononcer la réponse qu'il attendait de la conscience ? Ou bien pouvez-vous lire les évangiles sans qu'une corde vibre en votre cœur pour confirmer les paroles et les actes du Christ ? Au cas que cette corde ne vibrât point, la parole du Seigneur resterait morte pour vous, vous ne

sauriez la saisir ni l'accepter. Que serait donc le pardon qu'annonce Jésus par sa prédication et par sa mort, si votre conscience refusait de le sanctionner? Le pardon serait à vos yeux une faiblesse de Dieu, une iniquité même; vous ne pourriez y croire. Mais, en face du Calvaire, votre conscience parle distinctement et vous dit que le pardon est plus beau que la vengeance, que la miséricorde est supérieure à la justice, que l'amour surpasse toutes choses, et vous en concluez que le pardon est digne de Dieu, et vous acceptez avec une pleine confiance la bonne nouvelle du Christ. Dieu ne se contredit pas : dans le cœur altéré de justice il ne fait naître aucune soif que ne puisse apaiser Jésus, et il ne révèle rien en Jésus qui ne trouve un écho dans les profondeurs de l'esprit.

Mais quelle merveilleuse différence entre l'âme réduite à elle-même et l'âme soutenue par la vue du Seigneur! La puissance spirituelle de l'Évangile brille ici dans tout son éclat!

Vous vous plaigniez que votre conscience vous nourrissait d'ombres, d'abstractions. Le Christ maintenant est là, devant nous; toujours présent par le Livre sacré, il donne une forme aux vagues aspirations de notre cœur. Il nous offre en sa personne, si j'ose ainsi parler, un portrait authentique de Dieu. Vous avez certaine-

ment tous fait, dans la prière, une expérience pénible. Votre âme voulait s'élever vers l'Éternel, et il ne se laissait point trouver. Puisque vous lui parliez, vous le supposiez sous vos yeux, vous lui donniez involontairement des traits matériels, ceux d'un homme peut-être. Mais quelque chose protestait en vous contre cette image enfantine. «Ce n'est pas cela,» vous disiez-vous, et votre âme cherchait à se représenter l'esprit pur auquel elle savait qu'elle s'adressait. En vain ! Toujours l'image de Dieu conservait je ne sais quelle parcelle de matière opaque, de sorte que vous hésitiez douloureusement dans l'alternative ou de voir la personnalité de Dieu s'évanouir en se spiritualisant, ou de vous prosterner devant une fausse image du Créateur. Avec le Christ, cette gêne disparaît. Votre adoration est à la fois le culte en esprit et le culte en vérité. Quand vous priez « au nom de Jésus, » comme s'exprime l'Écriture sainte, vous adressez indifféremment votre prière au Père ou au Christ. Si c'est au Père, c'est en vous le représentant sous les traits de son Fils, qui nous a révélé de lui tout ce que l'âme humaine peut contenir de Dieu. Si c'est au Christ, votre adoration ne s'adresse pas à ce qu'il y a de fini, de terrestre, de passager dans sa personne ; elle ne s'adresse pas au Christ « selon la chair ; » mais, à travers la forme

humaine, vous voyez briller la splendeur de Dieu, et c'est cette splendeur que vous adorez. Vous adorez Dieu en Christ.

Votre conscience était naguère saisie de découragement. Tout dans le monde aboutissait pour vous à une tentation perpétuelle. Partout où vous portiez la vue, vous rencontriez la faiblesse et le vice. Vous finissiez par vous écrier : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! » A présent que le Christ est sous vos yeux, vous savez que le bien n'est pas une utopie. L'homme est capable de sainteté, car Jésus a été parfait comme le Père est parfait. Sans doute, si Jésus n'est pas homme, entièrement homme, sa sainteté ne nous sert de rien ; si elle est produite par sa nature, comme un fruit agréable croît nécessairement sur un arbre bon, il n'est pas notre frère, notre modèle, notre garant. Mais il a été tenté comme chacun de nous, — non pas seulement le jour où, débutant dans son œuvre de Messie, il eut à choisir entre un règne politique fondé sur le succès, et un règne spirituel qui devait aboutir à une mort ignominieuse ; il fut aussi tenté le jour où, montant sur la croix par obéissance à son Père et afin de prouver aux hommes son amour ineffable, il vit ses apôtres, ceux qu'il avait élus pour être les témoins de son dévouement, s'enfuir éperdus, le renier, annuler peut-

être son œuvre. Sa raison lui disait alors que toutes ses souffrances étaient inutiles, et la plus effroyable des tentations vint l'assaillir sous la forme d'un doute. Mais c'est à son Père qu'il se plaignit d'être abandonné du Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » En doutant, il priait, il croyait donc, et la défaillance de sa nature fait voir d'autant mieux sa vertu. Si un homme a pu résister à une telle épreuve, il n'en est aucune dont, avec la grâce de Dieu, nous ne puissions sortir triomphants. L'énergie victorieuse de l'esprit est plus qu'une supposition de la foi, plus qu'une idée ; c'est un fait historique.

Enfin, la conscience, réduite à elle seule, était un rude et fatigant pédagogue, dont les reproches incessants produisaient en vous une sorte de répugnance pour le bien. Le Christ, au contraire, en qui la loi morale s'est faite chair, en qui la lumière de la conscience est devenue une personne, le Christ se fait aimer, et il fait aimer ainsi la loi morale, la conscience, Dieu surtout, qu'il nous enseigne à nommer notre Père. Quelle figure majestueuse et suave, auguste et tendre, que celle du Seigneur ! Dans son indignation brûlante, il chassera les vendeurs du temple ; mais il prend les petits dans ses bras. Il a châtié les pharisiens dans des dis-

cours empreints d'une ironie amère ; mais il console le brigand que, dans son supplice, on lui a joint comme un vil compagnon. Force et douceur, tout ce qui gagne nos âmes, se trouve en lui. Comment ne pas désirer lui devenir semblables ? Comment ne pas l'imiter ? Comment résister à tant d'affection ?

Ah ! mes Frères, laissez, laissez les dogmes abstraits et lisez les quatre évangiles. Vous y verrez briller l'amour de Dieu en Christ, vous y respirerez cet air de sainteté qui guérit du péché et donne la vie éternelle, vous y apercevrez les cieux ouverts, car vous y verrez « sur la terre la volonté de Dieu faite comme au ciel. » Si la chrétienté est malade, si par moments elle semble ne plus trop savoir ni ce qu'elle croit ni ce qu'elle veut, c'est qu'elle a négligé son grand trésor. Au lieu de se plonger dans l'histoire du Seigneur, elle a préféré s'élancer vers je ne sais quelles subtilités ardues. Aussi, tandis que les uns faisaient ainsi du christianisme un système épineux et scolastique, les autres l'ont méconnu, le remplaçant par une froide admiration de la raison et de la nature. Pour nous, nous ne voulons contempler que la lumière incarnée en Christ, le Christ réel, le Christ de l'histoire et non de la spéculation, le Christ des évangiles et non le Christ des théologiens. Placée en pré-

sence de lui, notre conscience s'écrie comme l'apôtre : « Seigneur, à qui irions-nous ? tu as les paroles de la vie éternelle. »

L'ÉVANGILE.

II.

L'ÉVANGILE.

JEAN XIV, 6.

Je suis le chemin et la vérité et la vie.

Mes Frères,

On peut affirmer que, malgré tous ses défauts, notre génération n'est point hostile au christianisme. Les plaisanteries de Voltaire, qui faisaient les délices du siècle dernier, ne trouvent nulle part un écho ; la religion jouit du respect universel ; ses ministres sont accueillis avec sympathie dans les palais comme dans les fabriques, dans les académies comme dans les camps. Sans doute, au fond de cette vénération il y a l'en-

traînement de la mode et souvent le calcul de l'hypocrisie ; je tiens néanmoins pour positif que le monde reconnaît de bonne foi une certaine valeur à l'Évangile. Il ne demanderait pas mieux que d'être croyant.

Pourquoi ne l'est-il pas ? D'où vient cette hésitation, ce désaccord entre ce qu'il désirerait être et ce qu'il est ? — Oh ! d'abord, son désir de se faire chrétien manque d'une véritable ardeur : que sa conversion pût s'opérer toute seule, par un miracle, je crois qu'il en serait satisfait ; mais il n'a pas assez d'énergie pour y mettre la main. D'ailleurs, si le christianisme lui paraît admirable comme fondement de la société ou comme calmant pour les cœurs endoloris, il le trouve trop austère pour les besoins de la vie quotidienne : il faudrait renoncer au plaisir et au luxe ; il faudrait mettre un frein à la vanité, à l'ambition, à l'amour des richesses, à la sensualité ; il faudrait cesser d'être matérialiste, et notre siècle, quoique de temps à autre il tourne en soupirant les regards vers le christianisme, notre siècle est plongé dans l'adoration de la matière. Esclave de Mammon, il ne saurait servir un autre maître.

Mais voici, je crois, la principale raison qui explique le peu de progrès du christianisme parmi nos contemporains : ils ne le connaissent

pas. Au bout de dix-huit siècles et dans une société pour ainsi dire créée par lui, nous trouvons des hommes instruits, des savants même, des penseurs qui ignorent entièrement en quoi il consiste. Or, la faute en est à nous, mes Frères, aux chrétiens, qui cachent l'Évangile derrière les voiles les plus épais.

Voyez vous-mêmes s'il n'en est pas ainsi.

Un incrédule sincère, sérieux, comme il y en a tant, se sent attiré vers le christianisme, dont il soupçonne vaguement les splendeurs. Il s'adresse d'abord à un ministre du culte le plus répandu, à un prêtre, et il lui expose ses doutes et ses scrupules. Espérons que ce prêtre est animé d'une piété vivante. Savez-vous par quel point il commencera, en tout cas, son enseignement? Pour gagner cette âme au Christ, il lui démontrera préalablement que l'Église de Rome est infaillible! On n'arrive à l'Évangile que par l'Église. Tant pis pour ceux qui trouveraient ce chemin trop long ou trop raboteux! Le prêtre ne saurait le leur épargner. Ils passeront par la soumission au pape, ou bien on ne les conduira point auprès du Christ. Mais cette soumission paraissant singulièrement dure à l'intelligence humaine, je veux dire à la conscience, il est à craindre que notre incrédule sincère ne se laisse rebuter dès le premier pas.

Sera-t-il plus heureux s'il consulte un protestant, un protestant convaincu, fidèle? Je ne sais. Celui-ci lui fera grâce de l'Église, mais peut-être, avant de lui parler de la bonne nouvelle, il croira utile de l'instruire touchant le livre qui la contient, et de le prévenir que la Bible est nécessairement dans toutes ses parties la parole de Dieu. Pour s'en convaincre, notre incrédule examinera si chaque verset porte réellement l'empreinte d'une perfection céleste; et, comme il lira dans la Bible des choses qui ne sont pas divines, par exemple certains conseils des Proverbes, certaines réflexions de l'Ecclésiaste, je pense qu'en voulant lui faire tout admettre on l'amènera à tout rejeter. Le chemin qu'on lui a tracé le détournera de l'Évangile.

Il continue cependant ses recherches, et il rencontre des protestants plus larges, qui lui indiquent la personne du Christ comme le centre d'où émane chaque rayon; toutefois, il n'est pas impossible qu'avant de lui montrer le soleil, ils trouvent bon de le renseigner sur la nature de la lumière. L'Évangile, lui dira-t-on, reste une lettre close à quiconque ignore que le Sauveur est l'incarnation du Créateur, la seconde personne de la Trinité, et on lui déclarera que ce dogme est l'unique chemin pour arriver à la vie. Or, notre incrédule, étant incapable de com-

prendre ce dogme avant d'être chrétien, étant incapable de se faire une idée de l'essence du Sauveur avant d'avoir éprouvé sa vertu, répondra avec douleur qu'il aimerait bien y croire, mais qu'il ne le peut. Effectivement, nous ne sommes pas maîtres de notre intelligence, et il ne dépend pas de nous d'accepter telle ou telle doctrine suivant notre bon plaisir.

Cet incrédule se perdra donc. Mais, au jour du jugement, le prêtre de Rome et le protestant strict, et le protestant large, qui lui ont caché l'Évangile derrière l'Église, derrière la Bible, derrière le dogme, répondront tous les trois de sa perte devant Dieu : ils ne lui ont pas montré le chemin qui mène directement à la vie. Ce chemin, c'est Jésus, Jésus tel qu'il a vécu au milieu des siens, sans auréole, sans attestation d'une Église ou d'un Livre inspiré, mais avec la puissance de la vérité, avec l'autorité de l'esprit. Pendant son séjour sur la terre, les juifs n'avaient d'autre preuve de la divinité de ses actes et de ses discours que l'effet qu'ils en ressentaient ; plaçons donc l'incrédule en face de ces mêmes actes et de ces mêmes discours, sans explication, sans commentaire, et certainement ils suffiront pour le convaincre.

Si, dans cette enceinte, il est quelqu'un qui hésite entre la foi et l'incrédulité, je le conjure d'oublier tous les raisonnements dont on a fatigué son intelligence, tous les préjugés dont les chrétiens eux-mêmes ont peut-être chargé son imagination. Qu'il suspende son jugement jusqu'à ce qu'il ait vu l'Évangile ; car il ne le connaît pas encore. Qu'il lise attentivement la vie du Seigneur (c'est le plus court), et que, après une étude sincère, il se demande si cet enseignement n'est pas, d'un bout à l'autre, conforme à la voix de sa conscience. Ou bien qu'il écoute maintenant quelques-unes des paroles de Jésus sur les trois grands problèmes qui de tout temps ont agité les penseurs : Dieu, le monde, la destinée de l'homme. Il verra que, selon l'expression de notre texte, le Christ est bien réellement la vérité.

Vous croyez en Dieu, mon Frère, et il vous semble, dites-vous avec une certaine amertume dédaigneuse, que cette foi devrait suffire. Eh bien ! oui, cette foi suffit, d'après le Christ. Il n'y ajoute pas des dogmes bizarres et arbitraires, ainsi que vous paraissez vous le figurer ; mais il donne à cette foi une ampleur, une réalité, une vigueur toutes nouvelles. Quand vous l'aurez entendu, vous conviendrez qu'entre la religion naturelle, comme vous l'appelez, et la religion

du Christ, il n'y a pas du tout une opposition, il y a la même différence qu'entre les ombres qui du dehors viennent se mouvoir sur la voûte d'un appartement mal éclairé, et les joyeuses couleurs dont un soleil d'été illumine nos campagnes. — Qu'est-ce que Dieu ? — L'Absolu, dit la raison, l'Être suprême. — *Notre Père*, dit Jésus, « mon Père et votre Père. » Tandis que l'intelligence travaille lentement et péniblement à tout réunir en une vaste synthèse, le cœur la devance ; il sait désormais que les difficultés de la spéculation ne doivent point le troubler, et que le dernier mot de la science sera nécessairement une confiance filiale dans l'Être des êtres. Selon Jésus, il n'est pas jusqu'aux fleurs des champs, jusqu'aux oiseaux du ciel, qui ne fassent partie de la famille de Dieu : « Ils « ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent « dans des greniers, mais le Père céleste les « nourrit. Quoiqu'un passereau vaille à peine « une demi-obole, il n'en tombe pas un sans « que votre Père le permette. Ne craignez donc « point ; vous êtes de plus de prix que plusieurs « passereaux. Les cheveux mêmes de votre tête « sont comptés. » Quoi de plus simple que ces paroles ? Chacun de nous n'aurait-il pu les dire ? Et cependant elles nous émeuvent et nous remplissent de courage comme ne l'a jamais fait

le plus éloquent discours ou le poëme le plus pathétique sur la Providence. Mais écoutons : « Quel est celui d'entre vous, si son fils lui de- « mande du pain, qui lui donne une pierre? Si « donc vous, qui êtes mauvais, vous savez don- « ner à vos enfants des choses bonnes, combien « plus votre Père céleste vous donnera-t-il ce « qui est bon, quand vous le lui demanderez ! » Ce raisonnement est d'une rigueur mathématique : il est impossible que Dieu ne soit pas meilleur que le meilleur d'entre nous ; donc, tout ce que nous pouvons imaginer de miséricorde, nous sommes sûrs de le trouver en lui. Voulez-vous savoir, par exemple, si Dieu pardonne au repentir? Jésus ne vous répondra point par une dissertation ni par un dogme, il vous dira de voir ce que fait un père lorsqu'un enfant prodigue est rentré en lui-même. Touché de compassion, il accourt au devant, se jette à son cou, le baise, avant même que le fils ait prononcé son humble confession : « J'ai péché « contre le ciel et contre toi; je ne suis plus « digne d'être appelé ton fils.» Et, pour toute réponse, le père fait alors apporter la plus belle robe et l'anneau, et il commande un festin, « car mon fils était mort, et il revit; il était « perdu, et il est retrouvé.» Quand le pécheur se repent, il semble que sa chute ait rehaussé sa

valeur : il y a dans le ciel plus de joie pour sa conversion que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. — Un philosophe n'aurait-il pas reculé devant cette pensée? Le Christ ne recule point : il ne saurait attribuer trop d'amour à son Père.

Ses révélations sur le monde sont tout aussi sublimes. Il s'occupe peu de l'univers physique; mais il nous le dépeint comme le théâtre de la lutte entre le bien et le mal, comme le champ où croissent pêle-mêle le bon grain et l'ivraie. L'obéissance libre ayant seule une valeur morale, Dieu, dit-il, cherche à réaliser parmi ses créatures un règne de justice, de sainteté, d'amour ; il demande qu'elles se placent volontairement sous sa dépendance, qu'elles fondent une théocratie spirituelle, un *royaume de Dieu.* Ce royaume n'est point une institution visible, mais il existe au dedans de nous, dans nos cœurs, et on en devient membre par la « pauvreté d'esprit, » c'est-à-dire par l'humilité, et puis par la « violence, » c'est-à-dire par l'énergie qui résulte de la véritable humilité. Il embrasse d'ailleurs l'universalité du bien dans le monde : tous les peuples y sont conviés, les prophètes de l'ancienne Alliance ont versé leur sang pour en accélérer les progrès, les anges du ciel en font partie, et leur obéissance doit nous servir

d'exemple. Prions que ce règne vienne. Il ne s'établira point par un éclat de la toute-puissance, mais il avance lentement, par influence, par infiltration, comme le levain pénètre la pâte. Or, cette lente croissance est irrésistible, car (remarquez ce mot) « la volonté de mon Père est qu'aucun ne périsse. » Telle est la loi d'amour qui gouverne le monde, et cette volonté de Dieu finira par s'accomplir sur la terre comme au ciel.

Cette parole nous révèle déjà notre destinée, la troisième vérité que le Christ nous a découverte. Mais il le fait ailleurs d'une manière beaucoup plus frappante. Vous vous rappelez que le terme par lequel il aime à se désigner est celui de *Fils de l'homme,* ce qui, d'après le génie de la langue hébraïque, signifie simplement l'Homme. Jésus se présente donc comme le type de notre race, l'idéal pour lequel nous avons été créés. Jusqu'ici je vous énumérais les vérités qu'il nous a transmises par son enseignement; maintenant vous comprenez sans doute pourquoi, dans mon texte, il s'écrie : « Je *suis* la vérité. » Oui, il *est* la solution du plus redoutable problème : nous sommes nés pour lui ressembler, pour devenir ses frères et ses sœurs. Or, savez-vous ce qu'est le Christ, tel qu'il vit dans les évangiles? L'homme en qui il n'y a aucune

trace de péché, qui n'hésite jamais entre la volonté de Dieu et sa propre volonté, qui se domine, se possède, faisant continûment le bien, — l'image parfaite de la sainteté absolue. Voilà ce qu'est le Christ, et voilà ce que nous deviendrons. « Père, disait-il, tu es en moi et je suis en toi; je te prie que de même ils soient en nous. La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée.» Vous l'entendez, notre destination est d'être un avec Dieu, de participer de tout bien, de toute vérité, de toute beauté.

L'enseignement du Seigneur se résume en ces trois mots : notre Père, le royaume de Dieu, le Fils de l'Homme. Ces trois mots contiennent le véritable Évangile, l'Évangile de Jésus, débarrassé de ce que les théologiens y ont misérablement ajouté. Notre raison ne soulève pas la moindre objection contre ces idées, et, quoique incapable de les découvrir, elle les accueille avec bonheur, comme un souffle rafraîchissant venu de la patrie céleste. Or, remarquez d'une part que ces révélations évangéliques ne suspendent ni ne gênent en rien le travail de la pensée humaine, car dans un certain sens les problèmes sont restés, il s'agit de leur trouver des formules, et ces formules varieront éternellement avec les progrès de l'intelligence ; et remarquez d'autre part que ces

révélations suffisent pour nous donner la vie, pour rajeunir et renouveler notre cœur, car elles nous remplissent de confiance en Dieu, d'un valeureux dévouement à la cause de son royaume, d'une affection humble et joyeuse pour notre frère, le Fils de l'Homme. Il est des vérités abstraites, et il est des vérités vivantes; vous pouvez connaître un phénomène, une plante, un pays, soit pour en avoir lu une description, soit pour l'avoir vu. L'Évangile nous enseigne ce qu'est Dieu et ce que doit être l'homme, non au moyen de définitions, mais en nous montrant le Père céleste et en nous montrant le Christ. Ses révélations sont des personnes et non des idées. Par cela même que le Christ est la vérité, il est donc aussi la vie. Il nous place dans le vrai à l'égard de Dieu, du monde, de nous-mêmes ; il nous met en état d'agir ainsi que nous devons agir.

Toutefois, il est la vie, comme dit notre texte, dans un sens plus éminent encore.

La vie est une force, mais une force qui se communique, qui se reproduit dans d'autres êtres. Cela se voit dans la vie végétale, dans la vie animale, dans la vie intellectuelle; cela se voit tout spécialement aussi dans la vie morale

et religieuse. Quand donc Jésus se nomme la vie, il veut dire non-seulement qu'il a la force d'être saint, mais qu'il peut nous rendre saints comme lui et nous transformer à son image. Et, en effet, voyez tous ceux qui s'approchent de lui sans inimitié, comme ils sont subjugués et bientôt entraînés dans son orbite. Rappelez-vous Zachée, Lévi, les pêcheurs galiléens devenant subitement pêcheurs d'hommes, et la Cananéenne, et le centurion, et le brigand sur la croix ; qu'était-ce donc qui, s'emparant d'eux, les attachait à Jésus, de sorte qu'ils attendaient de lui toute leur félicité? C'était la confiance, la foi. Le Christ est la vie parce qu'il est l'amour. Il gagne les âmes parce qu'il se donne. Il devient le maître de l'humanité parce qu'il meurt pour elle.

Cette tendre compassion, ce dévouement, cette mort sur la croix fait la puissance du christianisme, l'élevant au-dessus de toute religion et de toute philosophie. Peut-être l'humanité aurait fini, même sans Jésus, par reconnaître dans la conscience la voix d'un Père ; peut-être un penseur serait arrivé à la notion du royaume des cieux; peut-être eût-il entrevu l'image de l'Homme-Dieu comme le terme de notre destinée, — peut-être! — mais à coup sûr jamais l'humanité n'aurait pu se savoir

aimée d'un amour sans bornes. Il y a là quelque chose d'absolument nouveau, une révélation toute imprévue, qui divise l'histoire en deux périodes bien distinctes. Depuis la journée du Calvaire, Dieu nous est apparu avec un éclat dont les Grecs les plus sages et les Hébreux les plus pieux n'avaient aucune idée. Je dis que Dieu nous est apparu dans le sacrifice du Calvaire ; car, dès qu'une beauté nouvelle se manifeste, nous sommes bien obligés de l'attribuer à Dieu : il ne saurait être inférieur à rien. C'est donc Dieu qui nous aime en Christ ; c'est la volonté du Père céleste qui lui présente la coupe de l'angoisse, précisément pour nous montrer jusqu'où va l'amour. Jamais on ne dira quelle quantité de vie et de sainteté cette révélation a communiquée au genre humain. Il a pu aimer à son tour, car il a eu foi en l'affection du Père. Comparez la civilisation brillante, mais frivole, de l'antiquité avec la civilisation chrétienne; comparez un Sénèque avec un Calvin, un Épaminondas avec un Coligny, un Platon avec un saint Paul ; comparez le patriotisme exclusif des plus nobles Romains avec la charité expansive d'un saint Vincent de Paul, d'un Franke, d'un Wilberforce, de tant d'humbles chrétiennes qui, membres d'une corporation ou mères de familles, sont allées respirer l'air em-

poisonné des hôpitaux pour soigner des malades inconnus ; et dites-vous que les ondes bienfaisantes de cette charité découlent de l'amour du Christ, et que sans lui nous serions des juifs fanatiques ou des païens corrompus.

Vous tous qui voulez vivre d'une vie divine, venez donc au Christ.

Quand les fautes passées et les infirmités présentes remplissent votre esprit de dégoût ; quand des souvenirs poignants se soulèvent comme une vague immense, qui voile le soleil et menace en retombant de vous engloutir ; quand la foi en un Dieu de miséricorde s'éclipse, s'évanouit, votre cœur ne paraissant avoir de choix qu'entre le désespoir et l'endurcissement ; — allez vous placer en face de la croix. Il est impossible de n'être pas ému, impossible de ne pas céder à tant d'amour, impossible de ne pas se jeter à genoux en confessant humblement ses péchés, et aussitôt vous trouverez la paix.

Quand les tentations vous entourent ; quand elles se sont glissées dans votre âme, et qu'à moitié séduits vous délibérez, hésitant s'il faut choisir la part de Dieu avec son abnégation, sa pauvreté, son mépris, ou la part du monde avec ses plaisirs, ses richesses, ses honneurs (et déjà l'on n'hésite plus une fois qu'on en est

là); quand le péché s'insinue dans votre cœur doucement, mais en maître, et que votre résistance s'éteint comme le souffle d'un mourant, et que vous allez succomber; — oh! levez, levez les yeux vers le Christ. Lui, qu'il est si facile d'aimer, il vous fera trouver la vertu moins rude; lui, qui a triomphé des plus terribles tentations, il vous prouvera qu'aucune n'est invincible; lui, qui a tant souffert afin de détruire sur la terre l'empire du mal, il vous inspirera pour tout ce qui est mauvais une haine vigoureuse, et vous surmonterez les séductions de ce monde.

Quand vous traversez la région brûlante des épreuves et que votre pauvre cœur, brisé par la torture, desséché par l'angoisse, abandonné à lui-même, semble ne conserver de sensibilité que juste ce qu'il en faut pour que la souffrance renaisse sans fin; — regardez celui qui prie sous les oliviers, celui qui, ne s'étant jamais plaint, s'écrie maintenant: « Mon âme est triste jusqu'à la mort! » Quels que soient vos tourments, ils ne peuvent se comparer à ceux de Jésus. Partout où vous passez sur le chemin de la douleur, il vous y a précédés, et vous l'y trouverez pour vous soutenir par son exemple et par ses paroles les plus divines. Il pansera vos plaies toujours saignantes; il vous

donnera l'énergie de continuer la marche lorsque vous aurez vu tomber à vos côtés l'être que vous chérissiez ; il vous mènera par la main lorsque arrivera le moment suprême et qu'il faudra faire le pas mystérieux vers une éternité plus mystérieuse encore.

LE SALUT PAR LA FOI.

III.

LE SALUT PAR LA FOI.

Luc VII, 36-50.

Un pharisien le pria de manger avec lui; et, étant entré dans la maison du pharisien, il se mit à table. Et voilà qu'une femme qui vivait en pécheresse dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et, se tenant derrière à ses pieds en pleurant, elle se mit à les arroser de ses larmes, et les essuyait avec ses cheveux et les baisait et les oignait de parfum. Mais le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en lui-même: Si celui-ci était prophète, il saurait qui est cette

femme qui le touche, et que c'est une pécheresse. Alors Jésus prenant la parole : Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Il répondit : Maître, dis-le. — Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante ; et comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous les deux. Lequel l'aimera le plus ? — Simon répondit : Celui, je pense, à qui il a le plus remis. — Jésus lui dit : Tu as bien jugé. — Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point versé d'huile sur ma tête ; mais elle a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je te dis : Ses péchés, et elle en a beaucoup, lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui l'on pardonne moins, aime moins. — Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont remis. — Ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire : Qui est celui-ci qui pardonne même les péchés ? — Et il dit à la femme : Ta foi t'a sauvée, va en paix.

Mes Frères,

Après la lecture d'un texte comme le nôtre, le prédicateur chrétien se sent plus que jamais pénétré de son impuissance. Que vous dire qui approche de loin des paroles que vous venez d'entendre? L'apôtre qui a le plus approfondi le mystère du christianisme, n'expose nulle part le dogme de la justification par la foi avec la clarté, l'énergie, le cœur que nous trouvons dans ce simple récit. Chez saint Paul, l'intelligence humaine lutte avec la pensée divine pour la saisir et l'exprimer; chez le Maître, tout est paix et harmonie, car il vit dans son Père, et les choses qu'il dit, il ne les dit point de lui-même. Les quatre Évangiles sont un océan infini, insondable, qui reflète l'azur du ciel dans des flots calmes et limpides. Les mêmes eaux coulent à travers les Épîtres, mais resserrées, limitées, ayant des obstacles à briser. Il faut à l'apôtre des raisonnements et des discussions pour faire comprendre à ses lecteurs, déjà chrétiens, la nature et les effets de la foi, tandis qu'un mot suffit au Seigneur pour l'expliquer à une pauvre pécheresse. — Tout ce que je puis faire, c'est de répéter ce mot; c'est de chercher à le graver dans vos cœurs; c'est de l'étudier avec vous,

non comme un problème de théologie, mais dans sa portée la plus évidente ; c'est de suivre sous vos yeux les divers traits de cette histoire, qui, j'ose le dire, contient l'Évangile entier, ainsi qu'une fleur suave renferme dans son calice la semence d'où sortira tout un arbre majestueux.

Dans une ville de Galilée, une pécheresse pénètre un jour chez le pharisien Simon, à l'heure du repas, s'assied aux pieds d'un convive et les arrose de ses larmes. Qui est-elle et que vient-elle faire ?

C'est une créature de Dieu qui, plongée dans le mal, ne peut en sortir, malgré tous ses efforts. Car le mal est une puissance. Il fut un moment où vous étiez libre de choisir entre la vertu et le vice, entre la sainteté et la corruption, entre l'esprit et la matière. Vous étiez également sollicité d'un côté et de l'autre : si les satisfactions des sens ou de l'orgueil ont un attrait mystérieux, les joies que procurent l'abnégation et l'humilité n'exercent pas un charme moins certain. Mais vous avez choisi, et malheur à vous si, comme la pécheresse, vous avez choisi la mauvaise part. Vous n'êtes plus libre ; vous vous êtes vendu. A la prochaine tentation, la con-

science ne parlera qu'à voix basse, et vous ne l'entendrez point. Depuis que vous avez trempé vos lèvres à la coupe des plaisirs du monde, une soif inextinguible vous dévore. Vous ferez le mal, parce que vous l'avez fait une première fois. Chacune de vos chutes rend la suivante plus probable, je dirais plus inévitable, et vous descendrez ainsi de degré en degré jusqu'au fond de l'abîme. Le péché vous deviendra une habitude, une nature. Vous finirez par faire le mal spontanément, sans délibérer, sans réfléchir, sans même le savoir. Votre intelligence s'étant pervertie ne concevra plus qu'on puisse lutter contre les mauvais penchants, et elle vous les représentera comme une chose fort innocente. Votre imagination n'aura de couleurs que pour vous peindre les jouissances matérielles ou celles de la vanité et de l'avarice. Votre corps se façonnera lui aussi d'après vos goûts et en exigera impérieusement la satisfaction. Demandez-le à ces misérables en qui l'on reconnaît à peine le caractère d'homme, tant la débauche les a abrutis : croyez-vous qu'ils n'aient jamais essayé de se soustraire à sa tyrannie ? Mais leur corps ne supporte plus la tempérance ; devenus esclaves, il faut, il faut qu'ils obéissent, leur en coutât-il la vie. Interrogez aussi cet ambitieux qui, après avoir sacrifié ses convictions, son

honneur, ses affections, est arrivé au but de ses désirs : pensez-vous qu'il ne soit point las de toujours intriguer, de toujours mentir? Mais il intriguera, il mentira jusqu'à l'heure de sa mort. Adressez-vous enfin à cette malheureuse pécheresse : vous imaginez-vous qu'elle n'ait jamais maudit son premier pas dans la carrière du vice? Mais son être tout entier est devenu vicieux.

Non, pas tout entier! Quelle que soit la puissance du péché, il ne saurait détruire absolument l'empreinte divine que porte chaque homme venant au monde. La conscience persiste, se révélant par un continuel malaise, et bon gré, mal gré, il faut diriger nos regards vers les cieux. Soyez certains que c'était le cas de la pécheresse dont parle l'Évangile; c'est le cas de tous les pécheurs. Mais que rencontraient ses regards dans le ciel? Dieu, c'est-à-dire le saint des saints, devant lequel aucune souillure ne peut subsister. Comment l'invoquerait-elle? Que lui offrirait-elle de ses mains impures? Le nom le plus terrible qui puisse retentir à son oreille est celui du Père céleste, car ce nom signifie jugement et sentence. Si vous lui parlez des commandements, elle pense à ses transgressions; si vous l'exhortez à la sainteté, elle se représente la damnation; si vous dites ciel, elle

comprend enfer. Infortunée! Le péché la tient tellement garrottée qu'elle ne saurait s'enfuir; et quand elle y songe pourtant, quand elle le désire, la vertu la repousse. Car n'est-ce pas la repousser que de revêtir cet aspect terrible? Dites-le, pourriez-vous vous décider au bien s'il n'avait rien d'aimable? Pourriez-vous obéir à Dieu s'il vous apparaissait la menace à la bouche, non pour des fautes à venir, que vous seriez libres d'éviter, mais pour des fautes déjà commises et ineffaçables? Ainsi, la faible lueur qui scintille au fond de sa conscience, ne servira qu'à lui faire mieux voir les liens du péché. Plus elle se débattra, plus ils se resserreront. En effet, pour que la vertu nous soit possible, il faut d'abord que nous l'aimions, et nous ne l'aimons que si nous sommes vertueux; donc celui qui n'est pas vertueux ne saurait le devenir, — du moins par lui-même. Vous en faites chaque jour l'expérience, mes Frères. Lorsque vous avez accompli, une fois ou l'autre, un acte de dévouement, n'est-il pas vrai que vous étiez auparavant dans de bonnes dispositions? Vous avez été capables d'une belle action, parce que vous vous trouviez en paix et que vous étiez heureux. Le bonheur, la sérénité intérieure, le calme de la conscience rend seul la vertu facile. De même, n'est-il pas vrai que dans les moments

de malaise et de mécontentement, tels que vous les traversez après chaque péché un peu grave, vous êtes plus accessibles à une nouvelle tentation? Quand vous vous êtes reconnus mauvais, vous devenez pires.

La pécheresse avait certainement horreur d'elle-même; cette horreur toutefois ne pouvait la ramener dans le droit chemin. Pauvre femme! Qui dira les souffrances qu'elle dut éprouver, se sentant condamnée à faire éternellement le mal? Peut-être avait-elle un caractère léger, insouciant, qui lui permettait de s'étourdir; mais soyez convaincus que par moments elle s'éveillait pourtant et qu'alors ses mauvaises joies se transformaient en tortures. Ce que l'homme peut concevoir de plus affreux, c'est le désespoir sous le masque du plaisir.

Ne trouvera-t-elle de consolation nulle part?— Quelle consolation lui offriraient des hommes corrompus? et elle n'en voit guère d'autres. Ira-t-elle chercher la paix en se joignant au culte public? Elle y retrouverait Dieu, qu'elle a irrité. Doit-elle se jeter aux pieds de quelque sage pharisien et, confessant ses péchés, lui demander un appui contre elle-même? Si parmi les scribes plusieurs sont vraiment austères, il n'en est point de compatissant. La loi de Moïse en main, ils la condamneront sans pitié. *Irréparable!* telle

est la réponse qu'elle recevrait partout. Et le monde, formant ainsi l'écho de sa conscience, la rejette dans le vice.

Tout à coup elle se trouve en présence de Jésus.

Avant la scène racontée par l'Évangile avait-elle assisté à quelqu'une de ces prédications où la parole douce et grave du Seigneur captivait l'attention d'une foule immense? Ou bien l'a-t-elle aperçu pour la première fois lorsqu'il a traversé la bourgade et qu'il est entré chez le pharisien Simon? Notre texte n'en dit rien, mais il montre clairement que Jésus ne la connaissait pas. Il aura suffi à la pécheresse de le voir pour être attirée vers lui. Elle est ignorante: toutes les femmes juives l'étaient alors, et elle l'est plus qu'une autre. Aussi ne la supposez point exactement instruite des prophéties, de sorte qu'elle puisse les appliquer à Jésus par une savante interprétation. Peut-être ne sait-elle même pas qu'un Messie doit venir délivrer Israël. Mais elle sait qu'elle a besoin d'un sauveur, et dès qu'elle rencontre Jésus, quelque chose lui dit qu'il est son sauveur. D'abord, cet homme est saint, non comme les pharisiens qui se pavanent dans leur austérité, affichent leurs prières et leurs

jeûnes, pensent avoir fait preuve de vertu quand ils ont insulté le vice, et qui intérieurement sont dévorés de convoitises. Il est réellement saint, pur, comme Dieu lui-même. Croyez-en la pécheresse. Elle vous en donnera une preuve sans réplique: en la présence de cet homme, ses mauvais instincts se taisent; sa conscience endormie se réveille soudain, pour lui parler avec la voix et l'accent de Jésus. Tout ce qui est bon, la loi, la vertu, la religion, ne s'offre plus à son imagination que sous les traits du charpentier de Nazareth; mais, tandis que jusqu'à présent les mots de loi, de vertu, de religion retentissaient dans son cœur comme une menace, qu'elle se hâtait d'oublier, elle ne peut détacher sa pensée de la personne du Christ. C'est qu'il n'est pas seulement la sainteté; il est aussi l'amour. Bien avant de gravir le Calvaire, il porte les douleurs des pauvres et des misérables. Lui, qui vit dans une communion continue avec son Père, il devrait jouir d'une félicité parfaite, si les maux de l'humanité n'étendaient sur sa beauté divine le voile d'une ineffable tristesse. Avec cette intuition que donnent la souffrance et l'isolement, la femme de l'Évangile a vu la compassion de Jésus pour les pécheurs : Ah! qu'il soit béni, ce juste miséricordieux! Et pendant que ce cri s'élève dans son âme, elle éprouve un

sentiment inconnu. Elle aime le Seigneur, — comment ne l'aimerait-elle pas? — or, le Seigneur est la vertu faite chair; elle aime donc aussi la vertu. Pour montrer sa reconnaissance, elle voudrait, cela va sans dire, donner ce qu'elle possède de plus précieux; elle est donc capable de sacrifice. Quoi! cette infortunée, qui tout à l'heure semblait condamnée à désespérer, à faire éternellement le mal, la voilà brûlant d'une sainte passion pour les choses divines! Sans doute elle a toujours horreur d'elle-même; mais cette horreur lui fait d'autant mieux mesurer combien est grande la compassion de Jésus, et augmente son amour.

Il faut qu'elle le lui témoigne, non qu'elle espère attirer sur elle l'attention du Sauveur (elle en est indigne), mais son cœur est trop plein pour ne pas déborder. Sans crainte des railleries ni des injures, cette femme qu'on montre au doigt entre chez le vénérable Simon, et, prenant la position la plus humble, se tenant accroupie auprès du Seigneur, derrière lui, elle baise ses pieds poudreux, elle les oint d'une essence précieuse, achetée pour un usage bien différent, elle les arrose de ses larmes et les essuie avec ses cheveux. Ne la plaignez point: ses larmes sont douces. Si elle pleure son innocence perdue, ce regret n'a plus rien de désespérant;

tout son être se résout en gratitude, en affection, en tendresse. Elle n'a pas le temps de s'occuper d'elle-même; son maître réclame chacune de ses pensées. Il est là; elle le voit, elle le touche. Il est si bon qu'il la laisse faire, et que lui, le Saint, il accepte les baisers d'une créature souillée. Avec quelle timidité elle dut poser ses lèvres impures sur les pieds du Maître! S'il la repoussait plein d'indignation? Mais il ne semble s'apercevoir de rien; est-ce de la dureté? Non, par une exquise délicatesse il ne veut point troubler ces sanglots et ces soupirs, confession muette que l'âme se fait à elle-même. Et d'ailleurs l'indifférence serait plus qu'elle n'osait espérer. Qu'il l'accable de reproches, qu'il l'écrase, elle acceptera tout avec joie, car elle l'a mérité; dans le blâme le plus amer, elle reconnaîtra la compassion de Jésus: ne sait-elle pas qu'il a pitié d'elle et que certainement il désire la sauver? Pourvu qu'il lui permette de l'aimer, elle sera heureuse, elle sera vertueuse.

Cependant Jésus s'adresse à son hôte, le pharisien. Il parle de débiteurs à qui l'on a remis leurs dettes, et pas plus que Simon, la pécheresse ne comprend sans doute qu'il est question d'elle. Soudain elle voit Jésus se tourner de son

côté, et elle lui entend prononcer des paroles inouïes : la comparant avec les pharisiens, il place la femme perdue au-dessus des défenseurs officiels de la morale ! « Simon, vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point versé d'huile sur ma tête ; mais elle, elle a répandu des parfums sur mes pieds. » Puis Jésus déclare à la pécheresse que ses péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Il la congédie enfin : « Ta foi t'a sauvée, va en paix. »

Arrêtons notre pensée sur la conduite du Seigneur. N'y trouvez-vous rien d'extraordinaire, ou, pour mieux dire, de choquant ? Si vous n'aviez été heureusement nourris dans le respect le plus absolu de sa divine personne, ne seriez-vous point scandalisés, comme l'ont été les pharisiens ? Il ne suffit pas d'être convaincu que le Sauveur n'a pu se tromper, d'être disposé à soumettre notre jugement au sien (le christianisme n'encourage jamais la paresse de l'intelligence) ; mais ses actes et ses discours sont autant de problèmes qu'il faut résoudre, de

problèmes qu'il faut étudier jusqu'à ce que nous ayons reconnu dans toutes les parties la profonde sagesse qui les a dictés.

Eh bien! ne semblerait-il pas qu'en comparant Simon et la pécheresse, le Seigneur ne soit point parfaitement équitable? — Il est vrai, dans cette circonstance spéciale, cette femme a témoigné plus d'affection que le pharisien; mais d'abord Simon a bien aussi montré de la bonne volonté en faisant asseoir Jésus à sa table; et puis une vie entière écoulée d'une manière honorable ne pèse-t-elle pas autant qu'un moment d'émotion féminine venant à la suite d'une vie honteuse? N'y a-t-il pas trop de dureté dans cette parole: Celui à qui l'on remet moins, aime moins? —

Mes Frères, les choses de ce monde se peuvent envisager à deux points de vue distincts et souvent opposés, le point de vue des hommes et le point de vue de Dieu. Au point de vue des hommes, il est incontestable que le pharisien mérite notre respect, car il a toujours rempli ses devoirs politiques et religieux, tandis que le passé de la pécheresse nous inspire une extrême répugnance et nous fait douter de la sincérité de ses larmes. Certes, au point de vue divin, les péchés de cette femme ne sont pas moindres qu'aux yeux des hommes; toutefois son repentir

actuel constitue une action absolument bonne, sainte, parfaite, une action telle qu'il ne s'en trouve aucune dans la longue carrière de Simon. Et de même qu'un tas d'immondices contenant un diamant aurait plus de valeur qu'une masse d'objets purs mais vulgaires, la moralité de la pécheresse est supérieure à celle du pharisien. La vertu de celui-ci plonge ses racines dans le sol amer de l'orgueil. Il ne s'humilie jamais ; il compte avec le Créateur. Si Dieu lui a donné la vie, il a rendu à Dieu tous les honneurs voulus et lui a payé exactement la dîme ; partant ils sont quittes. Ou plutôt, après chaque sacrifice il se hâte d'inscrire son dévouement parmi les avances qu'il a déjà faites au ciel et que le ciel devra lui rembourser avec usure ; car Simon ne fait rien pour rien. Or, l'Éternel n'exige qu'une vertu : l'humilité ; qu'un sacrifice : le don de nous-mêmes. Il nous a tirés du néant, mais il demande que nous reconnaissions notre néant ; il nous a faits des êtres voulants et agissants, mais il désire que nous voulions et agissions comme n'existant que par lui. Si au fond de votre conscience vous ne trouvez pas ce sentiment de dépendance, d'abandon, de soumission libre et joyeuse, si vous croyez être quelque chose par vous-mêmes, si vous vous imaginez que vos forces, vos talents, vos vertus sont à

vous et proviennent de vous ; dans ce cas, mes Frères, votre moralité, fût-elle citée partout en exemple, n'approche point de la moralité de cette pécheresse agenouillée aux pieds du Seigneur. Quand le pharisien refuse de se donner et qu'il retient son cœur, n'est-il pas coupable de révolte? Il s'érige en dieu, comme s'il était son propre créateur. La pécheresse, au contraire, que veut-elle si ce n'est se soumettre à l'action de l'esprit divin? Elle ne saurait dire au juste ce qu'elle va faire, mais elle fera ce que Dieu voudra. Sa volonté est entièrement d'accord avec celle du Père céleste : or, n'est-ce pas le degré le plus élevé de la sainteté? Concevez-vous un état plus parfait? Heureuse pécheresse ! à son insu, elle est, en ce moment, sainte, sainte d'intention et de désir.

« Puisqu'elle a tant aimé, dit le Seigneur, ses péchés lui sont pardonnés ; elle est sauvée par sa foi. » — Ce passage, le plus explicite de tous ceux où Jésus parle du salut, montre clairement qu'on se met en désaccord avec l'Évangile en confondant la foi avec la croyance à telle ou telle doctrine. Quel est le dogme, je vous le demande, dont vous puissiez supposer la connaissance chez la pécheresse? Sait-elle que Jésus est

né du Saint-Esprit? qu'il est la seconde personne de la Trinité? que son sang coulera en sacrifice expiatoire? qu'il reviendra juger les vivants et les morts? Elle ne sait qu'une seule et unique chose, c'est qu'en Jésus elle trouve une miséricorde et une sainteté sans bornes, et qu'elle l'aime, et qu'elle veut vivre pour lui, parce qu'en le servant, elle sera délivrée du mal. La foi, dans le langage de l'Évangile, ne désigne jamais la croyance, mais la confiance, l'abandon de notre âme à Dieu et à son Fils ; c'est l'amour, ainsi que le dit le Seigneur lui-même.

Comment l'amour qui enchaîne la pécheresse aux pieds de Christ peut-il lui procurer les biens les plus précieux, le salut et le pardon? Rien ne vous paraîtra plus simple, mes Frères, si vous savez en quoi consistent ces biens. Jésus la sauve des suites du péché. Ces suites sont d'abord les peines et les souffrances qu'elle aurait méritées dans cette vie et dans l'autre ; car Celui qui a créé les esprits et la matière a organisé le monde de telle sorte que la transgression morale entraîne toujours une douleur, comme châtiment, comme avertissement pour nous empêcher de nous engourdir dans le mal. Dès que le coupable s'amende, cette souffrance n'a plus de raison d'être. Mais il ne suffirait point à la pécheresse d'apprendre que sa peine

lui a été remise; il est une autre suite du péché dont elle souffre plus cruellement; il faut lui rendre le calme d'une bonne conscience, la paix, la sérénité; il faut qu'elle puisse avoir pour elle-même de l'estime. Va, lui dit le Seigneur, tes péchés te sont remis, c'est-à-dire: moi, le Saint, je te considère comme lavée de toute souillure, et depuis que tu as renoncé au mal, tu es aussi pure à mes yeux que les anges de mon Père. Va, tu n'es plus la pécheresse; je te délivre de toi-même; je prends possession de ton âme; je mets ma sainteté à la place de tes vices, et c'est moi que j'aime en toi. Va, ton être tout entier m'appartient; tu dois te respecter, t'aimer comme tu m'aimes; tu es désormais le vase dans lequel je verse mon esprit ainsi qu'un parfum céleste. Va, ma fille, va en paix. — Croyez-vous que la pécheresse ne s'en ira pas effectivement en paix? Il faudrait donc qu'elle perdît la foi en la sainteté du Sauveur. Douter d'elle-même serait douter de son maître; ce serait dire que sa propre conscience est plus sévère, plus divine que lui! Ou bien la pécheresse pourrait-elle penser que Jésus, il est vrai, lui pardonne, parce qu'il est bon, mais que Dieu, étant un Dieu jaloux, exige probablement une autre expiation que le cœur brisé? Ce serait prétendre que Dieu aime moins, qu'il est

moins parfait que son Fils ! Non, dès qu'elle refuserait de croire au pardon, elle accuserait son Maître de relâchement, ou elle blasphémerait le Créateur. Le désespoir est maintenant un crime.

Mais si l'angoisse a disparu, le péché n'est-il pas resté? Qui nous garantit qu'elle en a définitivement secoué le joug ? A la place du Seigneur, n'est-ce pas? nous nous serions bien gardés de la congédier, de la renvoyer dans le monde au milieu des tentations. Nous l'aurions enlevée à son entourage, surveillée nuit et jour, enfermée dans une cellule pour qu'elle y fît pénitence. Ah ! mes Frères, cela prouve combien peu nous comprenons le salut par la foi. Si la pécheresse n'est pas sincère, vos précautions pharisaïques lui enseigneront machinalement les pratiques de l'honnêteté, mais vous ne la transformerez point. Si, au contraire, elle aime réellement le Sauveur, ne redoutez rien; aucune tentation ne saurait vaincre son amour. L'ignorez-vous? une simple affection humaine, quand elle est vraie, produit déjà de merveilleux changements dans les êtres les plus corrompus; et la tendre confiance de cette femme dans le Saint des saints ne lui communiquerait point une force toute nouvelle ? Le Christ n'a-t-il pas pris possession de son âme? Ne l'a-t-il pas

confiée à elle-même comme un précieux dépôt? Et vous vous imaginez qu'elle pourrait redevenir le jouet du vice et des vicieux? En la déclarant pure, le Seigneur l'a véritablement purifiée. En acceptant son amour, il a pris sur elle l'empire que le péché exerçait naguère. En lui annonçant le pardon, il l'a régénérée. Et en vérité, je vous le dis, elle persévérera dans la bonne voie. Selon la tradition de l'Église, la pécheresse est cette Marie-Madeleine qui se tenait debout au pied de la croix, voulant servir le Sauveur quand tout le monde l'abandonnait. Et tandis que les apôtres, stupéfaits d'avoir vu mourir au gibet celui dont ils attendaient la restauration politique d'Israël, se demandent avec inquiétude s'ils peuvent encore croire en leur Maître, l'ancienne pécheresse n'hésite pas. Peu lui importe que Jésus soit, oui ou non, le Messie juif; elle ne va pas compulser les livres des prophètes pour y chercher des prédictions applicables à sa fin sanglante. Elle sait que cette fin est un acte d'amour, comme la vie entière de Jésus. Son intelligence ne voit donc là aucune difficulté. A peine est-il détaché de la croix, elle prépare, une seconde fois, des aromes et des parfums pour témoigner à ce mort chéri son affection restée intacte, malgré l'ignominie du supplice. Le matin, « avant que

les ténèbres soient dissipées, » elle est déjà au sépulcre. Mais le trouvant vide, elle pleure, car on lui a pris son Seigneur, et elle ne sait où on l'a mis. Elle s'adresse aux passants : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Ses larmes l'empêchent de reconnaître à qui elle parle, lorsque lui, ému de tant d'affection, il l'appelle de son nom : « Marie ! » Et elle répond par un cri d'amour : « Rabbouni, mon Maître ! »

Vous venez de voir comment une âme, incapable par elle-même de sortir de l'abîme, a été justifiée et régénérée au seul contact de la personne du Seigneur ; comment le repentir de la pécheresse, qui aurait abouti au désespoir si elle eût été réduite à elle seule, s'est changé en joie et en force dès que Jésus l'a consolée. Avant tout, il lui fallait la paix, et elle n'a pu la trouver qu'en saisissant avec confiance la main du Sauveur.

Ah ! mes Frères, permettez-moi de vous le demander, êtes-vous en paix avec vous-mêmes ? Aucune question ne saurait présenter plus d'importance, car (je le répète et vous le répétez avec moi) la vertu n'est possible qu'à celui dont la conscience est tranquille. Pour être fort, il

faut se savoir fort. Êtes-vous en paix avec vous-mêmes ?

Quelques-uns d'entre vous, je le crains, ne se posent guère cette question, et l'on pourrait en conclure que leur paix est profonde, puisque ce sont généralement les bien portants qui ignorent en quoi consiste la santé. Les morts, toutefois, l'ignorent également. Si votre conscience vous laisse en paix, serait-ce peut-être que vous auriez tué votre conscience? Alors je n'aurais rien à vous dire; ce n'est pas à vous que s'adresserait l'Évangile, vous pourriez parfaitement vous en passer. Mais non, votre conscience n'est pas morte; elle dort seulement; qu'elle s'éveille, et vous connaîtrez l'inquiétude. Depuis des années, vous trouvez au gain un âpre plaisir qui à la fois vous berce et vous excite. Depuis des années, vous n'avez songé à Dieu que parce que Dieu a une Église ici-bas, et que cette Église est un riche voisin, avec lequel il faut vivre en bonne harmonie. Depuis des années, vous n'avez pas dressé une seule fois le bilan de votre âme pour compter tous les bons instincts que vous avez perdus, la frugalité, la libéralité, la douceur, la bienveillance, et semblables à un commerçant qui, craignant de constater l'imminence d'une faillite, ne ferait jamais ses comptes, vous vous persuadez que

votre état moral ne laisse rien à désirer. Mais votre sécurité s'évanouira soudain. Peut-être, vous perdrez en un clin d'œil toutes vos richesses, quelques sages que soient vos précautions et quelque bien établi que soit votre crédit. Peut-être, les enfants pour lesquels vous amassez, périront sous vos yeux l'un après l'autre. Et en tout cas, l'heure de votre mort sonnera bientôt. Alors vous sentirez un vide horrible. Les eaux de l'angoisse vous entoureront de toutes parts, montant et montant encore pour vous engloutir, car c'est un poids accablant qu'une vie comme la vôtre. Êtes-vous bien sûrs qu'en ce moment suprême vous apercevrez le Sauveur, que vous pourrez vous jeter à ses pieds et vous donner à lui sans réserve? Êtes-vous bien sûrs qu'il trouvera encore le temps de faire retentir à travers le râle de votre agonie ces mots de consolation : « Va en paix, ta foi t'a sauvé? » En êtes-vous bien sûrs?

Et vous, mes Frères, qui n'êtes pas absorbés au même degré par les soucis du monde; vous qui laissez de temps à autre la parole à votre conscience, et ne prétendez pas être tels que vous devriez être; vous qui connaissez les mécontentements et les amertumes et les remords, n'attendez pas jusqu'au dernier instant pour vous réconcilier avec vous-mêmes et avec votre

Dieu. N'est-il pas vrai que vous passez toute votre vie à chercher en vain l'équilibre, tantôt présomptueux, tantôt découragés, frivoles, puis moroses, mais toujours impuissants et toujours privés de cette joie qui est comme la santé de l'âme? N'est-il pas vrai que par moments vous vous détestez? — C'est qu'en effet vous êtes détestables. Ne vous récriez pas comme si je vous faisais tort. Dites plutôt, consentiriez-vous à vous montrer à un ami, tel que vous êtes dans chaque minute de votre existence, à lui faire voir vos pensées les plus secrètes, vos penchants les plus couverts? Ne craindriez-vous pas de refroidir singulièrement son affection et de lui inspirer une sorte de dégoût? Désireriez-vous que votre fils, que votre fille vous ressemblât en toute chose? — Non, vous dis-je, vous espérez que votre enfant vaudra mieux, et c'est dans cet espoir que vous le chérissez, car vous aimeriez peu un autre vous-même. Vous êtes honteux de votre *moi*. Et pourtant vous en faites le centre de votre activité, vous y rattachez tout, vous n'avez d'autre préoccupation que de satisfaire ses mesquines vanités ou ses instincts brutaux. Croyez-moi, renoncez à ce jeu dérisoire de servir un maître que vous méprisez. Placez vos affections en dehors de vous, dans un être parfait, que vous puissiez adorer sans crainte

de vous ravaler à vos propres yeux. Je vous dirais : placez vos affections en Dieu ; mais Dieu, nul ne l'a jamais connu, et nous ne saurions pas plus nous passionner pour Dieu que pour la vertu ou l'infini ou l'éternité ou telle autre idée abstraite. Or, pour nous délivrer de nous-mêmes, il nous faut une passion. Aimez donc Jésus. Ne vous inquiétez d'aucune difficulté théologique, ne vous laissez point arrêter par des dogmes et des formules ; allez droit à la personne du Sauveur, à son histoire, à ses discours. Ne vous imaginez pas que votre affection pour lui doive être je ne sais quoi de surnaturel, de mystérieux ou de factice. Aimez-le simplement de tout votre cœur, donnez-lui la première place dans vos pensées, faites-en votre ami intime, aussi intime que la conscience, et vous trouverez la paix et le bonheur, et la vertu vous deviendra facile, car vous pourrez dire avec l'apôtre : Je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi !

CE QU'ON TROUVE

DANS LA BIBLE.

IV.

CE QU'ON TROUVE DANS LA BIBLE.

JEAN V, 39 et 40.

Vous scrutez les Écritures parce que vous estimez avoir en elles la vie éternelle, et, en effet, elles rendent témoignage de moi; mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie.

Mes Frères,

Le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il ne saurait goûter le bonheur en dehors de Dieu. Par le malaise qui accompagne les jouissances, par l'ennui qui résulte de toute distraction, par l'inquiétude qui naît au sein du repos, nous sommes forcés de détourner nos regards de ce

monde en nous écriant : Vanité des vanités ! Il nous faut une vie supérieure à cette vie; pour remplir notre cœur, il nous faut l'infini. Mais le Dieu que nous réclamons ainsi, notre œil ne le voit pas; c'est un Dieu impalpable, insaisissable, tandis que le monde est là dans sa réalité, s'imposant à nous par les cinq sens, prenant possession de l'âme par le corps. L'âme a beau protester, sachant d'avance à quel point sont misérables les esclaves du monde, elle se laissera subjuguer pourtant, à moins que Dieu ne devienne pour elle plus qu'une idée, un désir, un soupir. Or, la nature, avec ses beautés tour à tour sublimes ou suaves, nous montre bien un ordre admirable dans l'univers, elle éveille bien en nous un mystérieux écho, que nous nommons la poésie; elle ne nous donne pas Dieu. La contemplation des destinées humaines et l'étude de notre cœur nous font sans doute comprendre que si la vertu, le remords, la conscience ne sont pas de vains mots, il faut que Dieu existe et qu'il soit le suprême dispensateur de toutes choses. Mais cela encore ne suffit pas. Réduits à ne consulter que la nature et la raison, nous nous sentirions dans un isolement terrible. Il en serait de nous comme de navigateurs qui, n'ayant ni gouvernail ni boussole, s'aperçoivent soudain que le courant les

entraîne vers un océan sans rivages. Ils savent que leur patrie existe, que c'est une contrée magnifique, que leurs familles et leurs amis les chérissent ; ils le savent, et cette certitude ne les remplit ni de joie ni de force. De même, si aucun lien réel ne nous rattachait au ciel, si nous ne pouvions aller au delà de déductions philosophiques, aussi positives que des souvenirs, mais non moins creuses, nous serions les plus malheureux des êtres, — trop peu clairvoyants pour percevoir Dieu à travers la matière opaque, et pas assez aveugles pour méconnaître combien la matière est vile. Dieu toutefois ne nous a point abandonnés à nous-mêmes ; nous ne sommes pas condamnés à le pressentir, à le deviner ; il s'est manifesté dans la Bible. Partout ailleurs, pour peu que vous sondiez le terrain avant de poser le pied, vous découvrirez un sol mouvant, vous apercevrez des opinions d'hommes, et, au-dessous, des préjugés d'hommes, et, au fond, des illusions d'hommes. Quand, au contraire, vous sondez la Bible, vous y mettez bientôt à jour le roc éternel, Dieu.

Mais il faut savoir l'y trouver.

Les pharisiens lisaient la Bible, ils la scrutaient, et le Seigneur Jésus, tout en les approuvant, leur déclare, dans notre texte, que cette étude ne les conduira pas à la vérité. Nous

n'en serions guère surpris s'ils avaient traité l'Ancien Testament comme un livre purement humain, renfermant les œuvres de quelques pieux penseurs de l'antiquité. Mais non; Jésus l'affirme : ils estimaient avoir dans les Écritures la vie éternelle, le souverain bien, une révélation divine, et nous savons d'ailleurs, par l'histoire, qu'ils les entouraient d'un respect sans bornes; chaque phrase de Moïse ou des prophètes leur semblait un oracle venu aussi directement de Dieu que si Dieu lui-même l'avait prononcé. Néanmoins, l'Écriture reste pour eux une lettre close. Ils la lisent, et ils ne voient pas qu'elle rend témoignage de Jésus; ils l'étudient, et ils y trouvent la promesse d'un tout autre Messie; ils la scrutent, et ils finissent par comprendre qu'elle leur ordonne de le mettre à mort!

Quel aveuglement, n'est-ce pas? — Cependant, examinez vous-mêmes si, en lisant la Bible comme la lisaient les juifs, et comme peut-être vous la lisez vous aussi, on ne doit point aboutir nécessairement à un pareil résultat.

Jésus, homme pauvre et sans instruction, consacrant son temps à des voyages, à des prédications, à des guérisons, Jésus, qui vient sans autre signe que l'adhésion de Jean-Baptiste et

quelques miracles, veut se faire reconnaître pour le Messie. Mais les juifs, versés dans les prédictions, peuvent-ils croire en lui? Ils consultent l'écrit prophétique le plus récent et à la fois le plus explicite, celui de Daniel, et ils y voient que, lors de l'avénement du Messie, Dieu lui-même, « l'Ancien des jours, » apparaîtra d'abord en personne, ayant pour trône une flamme dévorante. Le jugement se tiendra, les livres seront ouverts. Alors arrivera le Fils de l'homme porté par les nuées des cieux, et il recevra de Jéhovah la domination sur tous les peuples[1]. — En vérité, devaient se dire les juifs, Jésus n'est point ce Fils de l'homme.

Si encore cette page de Daniel était isolée! Mais dans maint autre passage quand les prophètes décrivent le salut à venir, ils emploient des couleurs semblables. Le trait distinctif du sauveur qu'ils prédisent, c'est la force, et ils attendent de lui qu'il brise les ennemis d'Israël, soit les Babyloniens, soit les Syriens, soit les Édomites. Écoutez Ésaïe: « Qui est celui qui « vient d'Édom, les habits teints en rouge, ma- « gnifique en son vêtement, fier et fort dans sa « démarche? — C'est moi qui ai promis de faire « justice, moi, le sauveur. — Pourquoi y a-t-il

[1] Daniel VII.

« du rouge en ton vêtement, et pourquoi tes « habits sont-ils tachés comme les habits de « ceux qui foulent au pressoir? — J'étais seul à « fouler au pressoir, et personne ne m'accom- « pagnait; cependant j'ai marché sur eux en ma « colère et je les ai broyés en ma fureur, que « leur sang a jailli sur mes vêtements. Car le « jour de la vengeance était dans mon cœur, et « l'année où je devais délivrer les miens était « venue. Me voyant seul, j'ai été surpris, mais « mon bras m'a servi et ma rage m'a soutenu. « J'ai foulé les peuples en ma colère, je les ai « broyés en ma fureur, et leur jus a coulé à « terre[1]. » — N'y a-t-il pas une opposition complète entre l'œuvre de ce Sauveur qui broie les peuples comme on broie le fruit de la vigne, et l'œuvre de Christ qui verse son propre sang sur la croix?

L'enseignement de Jésus devait aussi paraître aux juifs en contradiction avec les Écritures. « Aimez vos ennemis[2], » disait-il; — et le psalmiste, en captivité sur les bords de l'Euphrate, s'était écrié : « O fille de Babylone, heureux qui « saisira tes petits enfants et les écrasera contre « la pierre?[3] » — « Bénissez ceux qui vous mau- « dissent; faites du bien à ceux qui vous haïssent;

[1] Ésaïe LXIII. — [2] Matth. V, 44. — [3] Psaume CXXXVII, 9.

«priez pour ceux qui vous calomnient et vous «persécutent;» — et dans l'Ancien Testament on lisait: «Que sa prière lui soit imputée à «péché. Que la malédiction tombe sur lui; «qu'elle l'enveloppe comme d'une robe; qu'elle «pénètre comme de l'eau dans son corps et «comme de l'huile dans ses os; qu'elle soit la «tunique dont il se revêt et la ceinture qui lui «ceint les reins[1].»

Comment Jésus peut-il dire que les Écritures rendent témoignage de lui? Il vient changer la loi, y ajouter, en retrancher, — et la loi avait dit formellement: «Vous n'ajouterez rien à ces «commandements, et vous n'en retrancherez «rien[2].» Il déclare les choses extérieures dépourvues de toute importance, ne pouvant ni souiller ni purifier l'homme, tandis que l'Ancien Testament semblait faire dépendre l'état moral principalement de l'observation et de la violation des prescriptions liturgiques.

Oui. Mais à côté des passages que je viens de vous rappeler, il en est d'autres bien différents. Si Jéhovah ordonne tout un ensemble de sacrifices et de cérémonies, il déclare aussi: «Je «prends plaisir à la miséricorde et non aux ho«locaustes[3].» Et le psalmiste dont la conscience

[1] Psaume CIX. — [2] Deutér. IV, 2. — [3] Osée VI, 6.

est chargée d'un meurtre, n'ignore pas que les victimes sont incapables de le réconcilier avec l'Éternel : « Mon péché, s'écrie-t-il, est conti-« nuellement devant moi. O Dieu, Dieu de mon « salut, délivre-moi du sang versé. Tu ne prends « point plaisir aux sacrifices, autrement je t'en « donnerais. Le sacrifice de Dieu, c'est l'esprit « froissé ; o Dieu, tu ne méprises point le cœur « froissé et brisé[1]. » Vous le voyez, le salut par la repentance, par la foi, le salut par grâce, qui est l'Évangile tout entier, se trouve enseigné ou du moins désiré dans l'Ancien Testament.

Les prophètes comprennent aussi parfois qu'il est une vertu plus grande que la force, et que le sort le plus digne du serviteur de Dieu ce n'est pas le triomphe, mais la douleur, la douleur subie pour les autres hommes, le dévouement. Le même prophète qui nous montre le sauveur fier et fort en sa démarche et foulant les peuples au pressoir, nous dépeint le serviteur de Dieu plus défait de visage que pas un autre. « Il n'y a en lui ni beauté ni apparence. « Il est le méprisé et le rejeté des hommes, « homme de douleur et sachant ce qu'est la souf-« france. Et nous l'avons méprisé. Cependant il « portait nos souffrances et il avait chargé nos

[1] Psaume LI.

«douleurs, tandis que nous l'estimions châtié «de Dieu. Il était frappé pour nos iniquités, «torturé pour nos forfaits, et par ses meurtris«sures nous avons la guérison. On l'outrageait, «quoiqu'il fût dans l'affliction; mais il n'a point «ouvert la bouche, ainsi que l'agneau qu'on «mène à la boucherie, ainsi que la brebis qui «reste muette devant le tondeur. Il n'a point «ouvert la bouche[1].» Si pendant le supplice du Seigneur on était venu lire cette page d'Ésaïe aux pharisiens qui insultaient à ses bras liés, auraient-ils pu ne pas reconnaître dans le crucifié le véritable serviteur de Dieu?

En définitive, mes Frères, les juifs rencontraient dans leurs Écritures des éléments disparates, les uns favorables, les autres opposés à la personne et à la doctrine du Seigneur Jésus; à côté de pages tout évangéliques, ils en trouvaient qui étaient empreintes d'un patriotisme exclusif. Il fallait absolument discerner lesquelles, exprimant une vérité éternelle, devaient être prises au pied de la lettre, et c'est pour n'avoir pas fait ce triage que les pharisiens ont fini par repousser le vrai Messie. Mais ce choix indispensable et d'une si haute importance était-il bien difficile? Notre texte l'indique: il fallait

[1] Ésaïe LIII.

« vouloir. » Il ne s'agissait pas d'une critique savante, érudite ; il ne s'agissait pas davantage de prendre ce qui plaisait et de laisser ce qui déplaisait ; il fallait se placer en face de l'Écriture, comme un enfant le regard fixé sur les yeux de son père, avec l'ardent désir de comprendre Dieu, et on l'aurait compris. Y a-t-il au monde quelqu'un qui puisse refuser son assentiment à cette parole : « Je prends plaisir à « la miséricorde et non aux sacrifices ? » Par cela même que vous êtes hommes, n'êtes-vous pas également forcés de donner raison au psalmiste quand il dit : « Le sacrifice de Dieu c'est l'esprit « froissé. O Dieu ! tu ne méprises point le cœur « froissé et brisé » ? Ce sont là des idées qui, une fois énoncées, nous subjuguent, quoi que nous fassions. A quiconque prétendrait n'être pas convaincu de leur vérité parfaite, je répondrais sans hésitation par un démenti, non moins qu'à celui qui viendrait douter si deux fois deux font bien quatre. On est homme ou on ne l'est pas ; or, tout homme est moralement constitué de telle sorte qu'il ne saurait en conscience mettre la matière au-dessus de l'esprit, ni s'imaginer que Dieu préfère du sang versé, fût-ce par torrents, au moindre mouvement de charité et d'humilité. Dans ces deux seuls passages, pour ne point parler des autres, les juifs avaient

la clef de toutes leurs Écritures, car ces deux passages renferment une vérité incontestable, et rien de ce qui y contredit ne saurait être vrai. S'ils avaient voulu, ils auraient donc compris qu'il est plus beau de bénir ses persécuteurs que de les maudire, et qu'il est par conséquent plus digne du Messie de venir sans forme ni apparence, accablé de pauvreté et de mépris, que de descendre sur les nuées des cieux, entouré d'anges et de flammes dévorantes. S'ils avaient voulu, ils auraient entendu le témoignage confus que l'Ancien Testament rend à Jésus de Nazareth, et ils auraient saisi avec foi et amour sa main secourable, au lieu de la clouer contre la croix.

Notre position à nous, mes Frères, est bien plus avantageuse encore que celle des juifs. Ils avaient à deviner en quelque sorte l'Homme-Dieu, et leur esprit ne le reconnaissait dans les prophéties que si leur cœur battait déjà pour lui. Nous, au contraire, nous voyons l'Homme-Dieu à découvert. Son auguste figure occupe le centre des Écritures, si bien qu'infailliblement nos yeux se reportent sur lui. Grâce à cette clarté, nous ne saurions plus nous égarer, dans la lecture de la Bible, au même degré que les pharisiens, et dans cette assemblée, j'en suis

sûr, il n'est personne qui consentît à répéter la malédiction contre Babylone que je citais tout à l'heure. Cependant, malgré la pénétrante lumière de la révélation de Dieu en Christ, la Bible peut rester pour nous aussi un livre où nous puisons l'erreur plutôt que la vérité. Dès que vous ne la lisez pas exclusivement avec l'intention d'y trouver la vie éternelle, vous y cherchez autre chose que ce qu'elle vous offre; vous entrez dans une voie fausse et pernicieuse.

La vie éternelle, dont il est question ici, ce n'est pas seulement la vie à venir, c'est la vie complète, parfaite, divine; c'est à la fois la vertu et la félicité absolues. Les Livres sacrés vous présentent cette vie éternelle, — rien de plus, rien de moins; ils vous la présentent en vous montrant l'image du Christ, en qui elle s'est pleinement manifestée. Nous ne possédons une connaissance réelle, ou plutôt personnelle, de Dieu que par le Christ, et nous ne connaissons le Christ que par la Bible. La Bible a pour but unique de rendre témoignage du Sauveur et de nous ouvrir ainsi la source intarissable de la vie divine. Vous tous qui êtes travaillés et chargés, accourez. Vous qui avez soif d'affection et qui n'avez trouvé jusqu'ici que l'indifférence ou les mécomptes les plus cruels, venez, contemplez cet homme abandonné de tous, trahi par un

des siens, et qui s'écrie qu'heureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Vous qui, luttant courageusement pour la vérité, n'obtenez en échange de vos travaux qu'opprobre et calomnie, regardez cette tête couronnée d'épines, écoutez l'homme de douleur quand il vous déclare bienheureux; réjouissez-vous et tressaillez de joie. Vous que le sentiment de vos péchés écrase et qui, sous ce pesant fardeau, êtes incapables de faire un seul pas vers le bien, voyez comment il relève la pécheresse parce qu'elle a beaucoup aimé. Quelle que soit votre peine (et y aurait-il parmi nous quelqu'un qui n'eût point en son cœur une plaie secrète ?), vous trouverez dans la Bible force et consolation, car vous y trouverez le Christ. Mais, encore une fois, mes Frères, n'y cherchez point autre chose. Ce serait aussi insensé que d'employer votre pain à la construction d'un édifice, en guise de pierre, sous le prétexte que le pain, ayant plus de valeur que la pierre, doit pouvoir la remplacer !

Beaucoup de chrétiens tombent dans une profonde erreur relativement aux saintes Écritures en ce qu'ils y cherchent bien moins la vie que la science. De tout temps il en a été malheureusement ainsi. Vous vous rappelez, par exemple, que les théologiens, se fondant sur quelques passages de l'Ancien Testament, prétendaient

savoir d'avance que la terre ne peut être un globe et voulaient empêcher un audacieux navigateur d'aller découvrir le Nouveau-Monde. De nos jours encore, nous voyons des hommes pieux rassembler péniblement dans la Bible des notions d'histoire naturelle ou de grammaire comparée. En quoi ces notions serviront-elles au salut? Nous feront-elles mieux connaître Dieu, ou notre cœur, ou le Christ? L'Éternel ne nous a pas rédigé un manuel d'histoire naturelle ni d'astronomie, pour la simple raison qu'il nous a mis en état d'étudier ces sciences par nous-mêmes. Et s'il avait jugé bon de nous les donner toutes faites, soyez sûrs qu'il ne les eût pas présentées en énigmes, dans des passages obscurs, où l'on trouve un jour un sens et le lendemain un autre. Ne ravalez pas la Bible à ce point! Elle vous parle de choses infiniment plus importantes que toutes les sciences réunies, elle vous rappelle votre destinée, elle vous dévoile votre état de péché, elle vous révèle le Sauveur.

La Bible a si peu en vue l'enseignement intellectuel qu'elle ne s'occupe même que très-indirectement de notre instruction théologique. Oh! tant que les questions sont religieuses, tant qu'elles se trouvent dans un rapport intime avec la vie, l'Écriture est à la fois d'une limpidité parfaite et d'une profondeur immense; mais elle

vous abandonne dès que vous abordez le terrain de la spéculation. Elle nous dit très-clairement que Dieu est notre Père et le Père du Seigneur Jésus, — que Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui, — que Dieu est esprit et qu'il habite dans nos cœurs ; car ces trois vérités sont nécessaires à la paix de nos âmes. Mais lorsque vous vous mettez à discourir sur les *personnes* de la *trinité*, sachez-le, vous sortez de la Bible et vous parlez une autre langue que la sienne. Si l'enseignement du dogme était le but de l'Écriture, ne sentez-vous pas qu'elle l'eût exposé méthodiquement, comme nous le faisons dans nos catéchismes? Nous aurions une épître ou un discours sur Dieu, un autre sur le péché, un troisième sur la rédemption... Or, jamais le Seigneur ne traite ces grandes questions d'une manière abstraite ; il en parle sans cesse, mais au point de vue le plus directement pratique. Et les apôtres font de même. Je me trompe : une des épîtres de saint Paul est un véritable traité de théologie, l'épître aux Romains, où il expose la doctrine du salut par la grâce, où il développe cette thèse que l'homme est justifié par la foi et *non par les œuvres*, et où il cite à l'appui l'exemple d'Abraham[1]. Eh bien! comme

[1] Rom. IV.

pour nous démontrer que toute formule est trop étroite et que la vérité religieuse déborde tout dogme, le même esprit qui était en saint Paul fait écrire à saint Jacques que l'homme est justifié, *non* par la foi seulement, *mais par les œuvres*[1], et qu'il en a été ainsi d'Abraham, dont Paul invoquait l'histoire en témoignage. Quoi! y a-t-il contradiction entre les deux apôtres du Seigneur et sur un point d'une telle gravité? Oui, dans les termes, dans la formule, la contradiction est patente; toutefois au-dessus des termes et de la formule il y a l'unité de l'esprit: l'homme est sauvé par la foi, c'est-à-dire par cet acte suprême dans lequel nous nous dépouillons de notre propre justice et nous donnons à Dieu; mais la foi est donc une œuvre, la plus grande, la plus féconde des œuvres, et il est également vrai que Dieu nous sauve et que nous nous sauvons nous-mêmes. Vous le voyez, la Bible n'entend pas nous fournir des formules, puisque dans ce cas, en ayant donné une par l'organe d'un apôtre, elle la condamne, c'est-à-dire elle la complète, par l'organe d'un autre apôtre. D'ailleurs, la vérité évangélique est si simple que tout exposé dogmatique est inutile. Pour vous dire de venir au Christ (et la Bible ne fait pas

[1] Jacques II, 21.

autre chose), faut-il donc un échafaudage de doctrines, un système? Le péager Zachée, la pécheresse Marie-Madeleine, le larron sur la croix, en ont-ils eu besoin pour comprendre leur misère et voir briller en Jésus la splendeur du Dieu sauveur? Sa présence a suffi; or, la Bible remplace actuellement sa présence: dans les évangiles, elle nous raconte ses actes et ses discours; dans les épîtres, elle nous le fait connaître par l'amour qu'il a inspiré à ses disciples. Ce sont là des faits, et non des doctrines abstraites.

N'allez pas prendre non plus l'Écriture pour un manuel de morale qui, dans chaque circonstance, vous dicterait votre conduite par un commandement aussi bref et décisif qu'une consigne. Si Dieu avait voulu nous remettre un pareil manuel, il l'aurait rédigé autrement, car il fait tout avec sagesse. Au lieu des récits et des exhortations fragmentaires qui remplissent notre Bible, il eût réparti ses ordres d'après un plan régulier, selon les divers devoirs, et à la suite il eût déterminé les cas où ces devoirs se trouvent modifiés et suspendus par d'autres. Il existe de tels livres, mes Frères: on les appelle des Recueils de cas de conscience. Rien de plus commode pour le fidèle! Dès qu'il hésite entre deux commandements, il les cherche dans la table

des matières et trouve sur-le-champ l'examen de son cas particulier. Croyez-vous que ce procédé soit conforme à l'esprit du christianisme? Croyez-vous que Jésus ait entendu remplacer par ses décisions la voix de votre conscience, vous épargner la peine de réfléchir et la responsabilité de choisir? Écoutez dans quel style il a rédigé sa morale, et puis vous direz si la Bible se donne pour un code de lois : « Si quelqu'un « plaidant contre toi veut t'ôter la robe, laisse-« lui encore le manteau. Si quelqu'un te frappe « à la joue droite, présente-lui aussi l'autre[1]. » Un code n'use point de langage figuré; donc, ou bien l'Évangile n'en est pas un, ou bien il faut prendre ce commandement à la lettre. — « Si quelqu'un vient vers moi et ne hait pas son « père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses « frères et ses sœurs, et sa propre vie, il ne « peut être mon disciple[2]. » Vous entendez, le Christ vous ordonne de fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés; — oui, comme il vous ordonne d'arracher votre œil et de couper votre main, dès qu'ils vous font broncher[3]; — oui, comme il vous promet qu'avec un grain de foi vous pourriez dire à un mûrier : « Déracine-toi « et te plante dans la mer, » et qu'il vous obéi-

[1] Matth. V, 39 et 40. — [2] Luc XIV, 26. — [3] Matth. V, 29 et 30.

rait[1]. Ne voyez-vous pas que de propos délibéré le Seigneur donne à sa pensée une exagération évidente, afin de nous forcer de distinguer dans ses discours le fond d'avec la forme, l'esprit d'avec la lettre? Sachant trop combien l'homme est enclin à une soumission aveugle et stupide, il use de vrais paradoxes pour secouer notre paresse. Les passages cités ne sont pas vrais, si vous les prenez au sens littéral; mais ils ouvrent à votre conscience des aspects nouveaux, lui faisant entrevoir une vertu supérieure à la vertu ordinaire. Et toute la Bible a pour but de réveiller ainsi l'idéal endormi, de nous donner des ailes pour monter au ciel. En un mot, le christianisme attache peu d'importance à ce que nous fassions tel ou tel acte isolé, mais il veut nous rendre vertueux, parfaits. De même que sa doctrine consiste uniquement dans le portrait qu'il nous donne de la personne du Christ, de même sa morale consiste à nous transformer à l'image de notre divin Sauveur; car c'est là la vie éternelle.

Si vous pouviez, ô mes Frères! lire la Bible ainsi qu'elle veut être lue, non comme un recueil de renseignements curieux sur le ciel et la

[1] Luc XVII, 6.

terre, sur les anges et les démons, sur les origines du monde et sa destinée finale, non comme une collection de sentences et de conseils indiquant la voie à suivre pour gagner une bonne place dans cette vie et dans l'autre! Demandez-lui la satisfaction de vos besoins les plus élevés, la paix, la joie, la confiance, la force, la vertu, en un mot, Dieu, et pour le reste dites-vous bien que c'est une forme plus ou moins indifférente dont l'Esprit saint a dû se servir afin d'être compris des hommes. Ne confondez pas, avec les juifs, l'essentiel et l'accessoire; ne perdez point, par un servile attachement à la lettre, tout le bénéfice de la révélation divine.

Il faut choisir dans l'Écriture. Mais cela ne signifie point qu'on ait le droit d'y faire un triage arbitraire, d'y prendre ce qui convient à nos préjugés, à nos goûts, et de tourner les feuillets quand on rencontre des choses désagréables. Le beau profit que vous retireriez d'une pareille lecture de la Bible, d'y introduire vos infirmités, vos petitesses, vos mauvais désirs, vos illusions, de vous y retrouver vous-mêmes! La Bible ne peut être utile et nous conduire à la vie que si elle diffère de nous, si elle nous dépasse, si elle nous est supérieure, si elle nous élève au-dessus de notre niveau naturel. L'abaisser à ce niveau, la façonner à notre

image, c'est donc enlever au sel sa saveur. Voici quelle règle doit guider votre choix dans les Écritures : acceptez comme venant directement de Dieu les paroles qui à la fois vous humilient et vous fortifient. En d'autres termes, attachez-vous aux récits, aux exhortations, aux enseignements qui ou bien vous révèlent l'état de votre propre cœur avec ses misères sans nombre, ou bien vous font mieux comprendre le caractère du Seigneur Jésus avec sa sainteté parfaite et son infinie miséricorde. Tout est là, car la science religieuse comprend ces deux choses : se connaître et connaître le Sauveur. Quand Luther, voulant donner à la Réformation une base divine, publia sa traduction de la Bible, il la fit précéder d'une préface excellente, que je regrette de ne plus voir figurer, du moins en partie, en tête du volume sacré. «Je m'en tiens, «dit-il, aux livres qui me présentent Christ clai«rement et purement,» et il les désigne : «L'É«vangile de Jean, les épîtres de Paul aux Ro«mains, aux Galates, aux Éphésiens et la pre«mière de Pierre, voilà les livres qui te montrent «Christ et t'enseignent tout ce qu'il est néces«saire et heureux de savoir.» Que le choix de Luther soit ou non le plus évangélique, il n'importe ; mais si notre christianisme doit reprendre un peu de vigueur, il faut que nous

nous remettions à lire les Écritures dans l'esprit du grand réformateur, n'y cherchant absolument que le Christ et notre félicité éternelle.

Alors disparaîtront ces tendances sectaires qui minent l'Église protestante. On cessera d'attacher une importance ridicule à des opinions particulières, qu'on prétend avoir puisées dans la Bible, mais qui, au bout du compte, se trouvent êtres des rêveries écloses dans les cerveaux de leurs adhérents, et auxquelles l'infinie variété de la Bible a seulement fourni un costume, une formule. Parce que la formule est biblique, on croit pouvoir condamner comme ennemi de la parole de Dieu quiconque refuse de les accepter! Une fois que nous aurons appris à distinguer le fond et la forme, ces rêveries perdront leur masque vénérable, la conscience publique les reconnaîtra pour ce qu'elles sont, et leurs auteurs pourront encore les prôner avec conviction, ils n'oseront plus les imposer avec autorité.

Alors aussi la piété des petits et des pauvres d'esprit sera véritablement simple et touchante. Que de fois n'avons-nous pas vu une servante, un ouvrier, qui, réveillé par la prédication de l'Évangile, devenait tout à coup sérieux et commençait à lire la Bible assidûment; mais il ne savait pas la lire. Entraîné par l'exemple per-

nicieux de son entourage, il recherchait bientôt dans les Écritures non plus l'édification, mais la science; il brouillait tout, mêlait l'Ancien et le Nouveau Testament, la parole des apôtres et la parole du Seigneur lui même, les enseignements du Livre et ceux des chefs de son parti, et il se fabriquait une espèce de système de théologie, bien étroit, bien absurde, bien antichrétien, qu'il défendait à outrance, courant avec passion après les discussions et les querelles, lançant à droite, à gauche, ses excommunications, se montrant ainsi dix fois plus orgueilleux, dix fois plus irréligieux qu'avant sa conversion. Voilà, voilà trop souvent la piété des simples! Et ne croyez pas qu'on n'en trouve des exemples que chez les servantes et les ouvriers! A tous les degrés de l'échelle sociale vous rencontrez de ces mauvais petits théologiens, hommes ou femmes, qui pervertissent la Parole de Dieu et la transforment en un arsenal d'arguments et d'anathèmes. Il est plus d'un salon où les conversations frivoles s'entremêlent de lourdes dissertations sur la grâce, sur la rédemption, sur la « théopneustie »; il est mainte grande dame qui n'a d'autre préoccupation que de briller à la fois par l'éclat de sa parure et par la pureté sans tache de son orthodoxie. Ah! que cela est triste, mes Frères, que cela est misérable!

Mais vous qui êtes plus sérieux, vous qui ouvrez la Bible réellement pour vous édifier, votre but unique en la lisant est-il de devenir meilleurs? L'étudiez-vous avec assez de simplicité ? Il est facile de le savoir. Vous n'avez qu'à vous demander si votre foi en la Bible est joyeuse, sereine, dégagée de toute crainte. Une affection ne rend heureux que si elle est accompagnée d'une confiance pleine et entière; le jour où vous douteriez de votre ami, où vous auriez peur de le trouver en défaut, une douleur cuisante traverserait votre cœur et lui enlèverait toute énergie. Eh bien! ne craignez-vous jamais de voir se ternir la splendeur de l'Écriture? Quand les géologues fouillent la surface du globe, quand de hardis explorateurs vont déterrer les ruines de Ninive, quand les historiens refont le calcul de toutes les dates, quand les érudits examinent à la loupe chaque page du volume sacré pour voir si toutes sont à leur place, si aucune n'a été arrachée, aucune ajoutée après coup, dites, mes Frères, ne suivez-vous pas ces travaux avec une sorte d'inquiétude, comme s'ils pouvaient aboutir à des résultats fâcheux pour la Bible? — En ce cas, votre foi n'est pas la vraie foi, et, par votre faute, la Bible, loin de vous soutenir pendant le pèlerinage de cette vie, est pour vous un ro-

seau qui se plie et se brise en vous perçant la main.

Pour moi, mes Frères, la parole de Dieu contenue dans la Bible est au-dessus de toute atteinte. Quels que soient un jour les progrès des sciences, je sais que jusqu'à la fin des temps ce volume renfermera la source de la vie éternelle. Jamais on ne prouvera que l'esprit qui y coule à pleins bords n'est pas supérieur à ce que l'homme saurait se représenter de plus beau, de plus vrai, de plus divin. Partout ailleurs je me sens l'égal de l'autorité, de l'autorité intellectuelle, religieuse, sociale ; ici je suis en présence de Dieu même : tant de sainteté m'humilie et m'écrase, tant d'amour me relève et m'humilie encore. O divine parole, c'est par toi que je suis jugé, par toi que je suis conduit à mon Sauveur. Passe dans mon cœur, transforme ma conscience à ton image, à l'image du Christ. Amen.

LES PHARISIENS.

V.

LES PHARISIENS.

MARC VIII, 15.

Voyez, gardez-vous du levain des pharisiens.

Mes Frères,

La supériorité du christianisme sur les autres religions ne consiste pas seulement en ce qu'il nous offre une révélation authentique, mais aussi en ce qu'il la présente sous une forme vivante. Au lieu de préceptes, de dogmes, d'abstractions, il nous met sous les yeux une personne et une histoire. C'est dans les événements de la vie du Seigneur que se déroule peu à peu

l'image divine, principe de notre salut. Si donc vous voulez connaître ce qu'est Dieu, ce qu'est le devoir, étudiez l'univers, méditez en vous-mêmes, mais surtout contemplez l'Homme-Dieu et le suivez depuis le jour où il commença à prêcher et à dire: «Convertissez-vous, car le royaume des yeux est proche,» jusqu'au jour où, penchant sa tête couronnée d'épines, il s'écria: «Tout est accompli.» Oui, la révélation n'est pas autre chose que les actes, les discours, la vie de Jésus, et, pour nous, elle est déposée dans les Évangiles.

Malheureusement nous abordons trop souvent cette histoire comme une sorte de récit merveilleux sans aucun lien avec la vie réelle. Imbus, dès nos premiers ans, d'un étrange amour de la légende, nous faisons du Christ un être qui n'a d'humain que les formes extérieures. Quand nous le voyons accablé par la fatigue, versant des larmes ou même tenté, nous supposons qu'il était pourtant au-dessus des misères de ce monde et que, s'il y a pris part, c'est en apparence seulement. Qu'arrive-t-il? Les traits les plus admirables de sa vie perdent leur signification. Nous lisons qu'il oubliait la faim, ayant pour nourriture de faire la volonté du Père; nous lisons que, pardonnant les péchés de l'âme, il savait guérir les maux du corps, qu'enflammé

d'une pieuse indignation, il chassa les vendeurs du temple, que dans son courage héroïque il brava l'inimitié d'un Hérode et l'orgueil d'un Pilate, — et au lieu de comprendre que ces actes du Seigneur découlent d'une sainteté où nous aussi nous devons parvenir, nous les lisons froidement comme des faits peu étonnants de la part d'un être surnaturel. Par cette fatale habitude nous enlevons à l'histoire de Jésus-Christ son caractère de réalité, et nous nous privons de l'intelligence de la révélation divine. Si nous pouvions nous figurer, par exemple, que le Sauveur a vécu dans une société fort semblable à la nôtre, quels enseignements ne verrions-nous pas jaillir des Évangiles ! Comme le Christ se rapprocherait de nous ! Avec quelle force nouvelle sa parole retentirait à nos oreilles !

Mais, ainsi que nous faisons de la sainteté du Seigneur un phénomène trop merveilleux pour nous toucher, nous défigurons ses adversaires d'une manière fantastique, au point de leur ôter toute physionomie humaine. Nous craindrions, semble-t-il, de leur trouver quelque analogie avec nous et de voir dans leur conduite un exemple instructif. En un mot, nous imitons les enfants, qui se représentent les «méchants» tout autres que les gens ordinaires.

Ou bien, n'est-il pas vrai que les pharisiens

passent généralement pour des êtres détestables, dès hypocrites en qui ne se trouvait rien de bon et qui, pour exploiter le peuple à leur profit, inventaient des observances et des dîmes, des hommes enfin tels qu'il ne peut en exister parmi nous ? On n'est point surpris dès lors que Jésus les ait souvent tancés avec amertnme. Mais de nos jours il n'y a plus de pharisiens, ou si peut-être il se rencontre çà et là un misérable tartufe, c'est à lui que s'appliquent encore les brûlants reproches du Seigneur. Nous, nous sommes d'honnêtes gens ; nous avons sans doute nos défauts, de grands défauts, que Jésus reprendrait avec douceur; mais il va sans dire que nous savons nous garder du levain du pharisaïsme.

Cependant, si les pharisiens n'étaient pas ces hommes méprisables, si au contraire ils nous égalaient, ou même nous surpassaient en moralité, ne serait-ce pas effrayant ? Les menaces de Jésus ne retomberaient-elles pas sur nos têtes aussi? — Or, effectivement, quand, sortant de la légende et de l'histoire convenue, je me place en présence des faits, j'aperçois avec stupeur que les pharisiens ont accompli des choses grandes et magnifiques; je conçois pourquoi Paul, devenu l'apôtre des gentils, se glorifiait d'être non-seulement hébreu né d'hébreux,

mais aussi pharisien de religion; je cherche en vain de nos jours une classe de la société, dans n'importe quel rang et chez n'importe quel peuple, une classe qui, en fait de vertu, d'honnêteté, de dévouement surtout, puisse se mesurer avec les pharisiens.

Voici ce que raconte l'histoire. Quand la petite peuplade israélite, de retour de la captivité de Babylone, eut relevé les murs de la ville et du temple, elle se trouvait dans un isolement terrible. Entourés d'États païens, n'ayant d'alliés nulle part, habitant un pays ouvert de tous les côtés, ces quelques milliers d'hommes devaient défendre leur indépendance et leur religion contre les envahissements d'une civilisation ennemie. Cela semblait impossible, et pourtant cela se fit, grâce aux pharisiens. Ils n'eurent pas recours à des moyens matériels, toujours impuissants à la longue, mais ils firent l'éducation de la foule. Plus heureux que les prophètes ils lui inspirèrent par leur enseignement un tel attachement pour le culte de Jéhovah, que jamais l'idolâtrie ne reparut dans Israël. Ils créèrent un nouveau peuple juif, le façonnant d'après les prescriptions de la loi mosaïque et lui donnant un type ineffaçable, qui subsiste aujourd'hui encore. Ce caractère national et religieux que les pharisiens lui imprimèrent,

fut sa sauvegarde contre les dangers du dehors, contre les persécutions et les séductions, contre la conquête et la dispersion, contre tout ce qui transforme un peuple. D'ailleurs, quand le danger grandissait, quand on ne pouvait résister à la violence que par la force et qu'il fallait tirer le glaive, les docteurs quittaient soudain la synagogue pour l'armée. Nous vantons l'héroïsme d'un Léonidas; mais il fut égalé maintes fois par ces scribes qui s'appellent les Maccabées, ou par ceux dont les noms sont restés inconnus et qui disputèrent à l'aigle romaine les murs croulants de Jérusalem. Les pharisiens, qui seuls dans l'antiquité employaient leur temps à la noble tâche d'instruire la foule, savaient donc aussi sacrifier leur repos, leur fortune, leur vie à la cause sacrée de l'indépendance nationale. Et vous dirai-je ce qui les soutenait? Ce n'était pas une ambition vulgaire, ce n'était pas même l'amour de la gloire; c'était leur foi religieuse, leur ferme confiance dans les promesses de Dieu, leur attente inébranlable du Messie. Plus les persécutions devenaient ardentes et plus Israël semblait près de succomber, plus les convictions des pharisiens croissaient en énergie et leur espoir se changeait en certitude; car ils savaient que les temps qui précéderaient immédiatement la venue du Messie seraient les plus

durs. Que leur importait de mourir dans les tourments? Le Vengeur allait paraître et les ressusciter pour prendre part à son triomphe! Ne croyez pas d'ailleurs que ces hommes, capables de choses si grandes, se laissassent dominer dans la vie ordinaire par les passions et les mauvais penchants. Rien de plus vénérable qu'un pharisien! Partout on citait leurs mœurs et leur piété comme modèles, et ils se distinguaient de la multitude principalement par leur austérité.

Vous le voyez, mes Frères, les pharisiens ne sont pas les vils hypocrites qu'on s'imagine; bien des pays chrétiens, vous me l'accorderez, pourraient se féliciter si leurs conducteurs valaient les pharisiens.

Et cependant, notre Seigneur, la vérité faite chair, n'eut point d'adversaires plus irréconciliables que ces hommes dont la conduite commande le respect. Dès son premier discours, le sermon sur la montagne, Jésus se met en opposition directe avec eux; il taxe leur culte d'hypocrisie, leur interprétation de la loi de relâchement; il fait déjà cette déclaration solennelle: « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » A partir de ce moment, il les attaque sans relâche, et il se

voit constamment en butte à leur inimitié. Tout l'intérêt dramatique de sa vie est dans ce combat à outrance, qu'il regarde comme sa mission spéciale, la première application pratique de la bonne nouvelle. Les pharisiens, de leur côté, comprennent également qu'une trêve est impossible; ils savent et ils disent qu'il faut choisir entre la mort de cet inconnu et la ruine de la nation qu'ils ont formée à leur image. Ce sont eux qui le saisissent, le mènent au prétoire et l'accusent devant Pilate; et quand Jésus refuse de prendre le satellite de Tibère pour arbitre entre les pharisiens et lui, ce sont eux qui excitent le peuple à demander Barrabas, le meurtrier, plutôt que Jésus de Nazareth; ce sont eux qui, le voyant attaché à la croix et sentant qu'enfin ils ont remporté la victoire, ne peuvent, malgré leur gravité, comprimer les transports de la vengeance et insultent au vaincu : « Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même; si Dieu est pour lui, que Dieu le délivre maintenant, et nous croirons en lui! »

D'où vient cet antagonisme entre Jésus, le vrai Messie, et les pharisiens, qui sacrifient tout à l'attente du Messie? D'où vient que le Seigneur juge avec une sévérité impitoyable ces hommes si pieux, si soumis à la loi? Et d'où vient que ces adorateurs dévoués de l'Éternel ne savent

pas reconnaître son Fils ? — C'est qu'il existe, mes Frères, une opposition radicale, absolue entre la tendance de l'Évangile et la tendance du pharisaïsme ; les propriétés de l'eau et du feu ne sont pas plus incompatibles.

Les pharisiens voulaient le triomphe de la vérité, mais à condition que la vérité apparût toujours sous la forme qu'ils lui avaient une fois reconnue. Ils ne voyaient pas que, dans la vie du genre humain comme dans la vie de chaque individu, Dieu se révèle peu à peu, et qu'il suit avec nous une éducation progressive. Ayant trouvé, dans les livres de l'Ancien Testament et dans les traditions des pères, des dogmes qui satisfaisaient les besoins de leur cœurs, ils prétendaient que ces dogmes fussent éternellement suffisants. Ils s'attachaient avec un respect superstitieux à la lettre, qui peut se conserver intacte, plutôt qu'à l'esprit, qui en effet finit par briser les moules trop étroits. Pour mieux assurer la perpétuité de leur doctrine, ils surveillaient d'un œil inquiet les manifestations religieuses au sein du peuple, prêts à frapper tout ce qui sortait de l'ornière ; car ils ignoraient, ou plutôt ils ne voulaient pas savoir, que l'Esprit divin souffle où il veut. Et quand cet Esprit souffla, quand, par l'intermédiaire de Jésus, il guérit les malades et proclama le pardon, les

pharisiens, plutôt que de rompre avec leurs préjugés, préférèrent le blasphème, accusant l'Esprit saint d'être l'Esprit diabolique.

De même qu'ils pétrifiaient la religion pour l'empêcher de s'altérer, ils remplaçaient la conscience par un code de prescriptions bien nettes. Inévitablement, ces prescriptions devinrent de siècle en siècle plus précises à la fois et plus extérieures. Elles s'appliquaient d'abord aux actes, et non aux pensées et aux sentiments; puis elles négligèrent les devoirs purement moraux pour s'occuper surtout des observances et des cérémonies. L'immoralité, le meurtre même parut moins inexcusable que la violation d'un rite. On était tombé dans la casuistique; de la casuistique on put glisser, et plusieurs glissèrent en effet dans l'hypocrisie. Il est facile de se figurer comment, avec une pareille morale, ils adoraient Dieu. Au lieu de se donner à lui, de s'humilier, d'immoler leur volonté, ils lui offraient le sang des victimes, ils lui adressaient des prières liturgiques, ils jeûnaient, ils faisaient des aumônes, et ne doutaient pas un instant qu'en échange de ces bonnes actions, Dieu ne leur accordât une place au ciel, dans le sein d'Abraham.

Exclusifs, ils mettaient donc leurs doctrines au-dessus de la vérité; formalistes, ils recher-

chaient non la sainteté, mais la «justice», ainsi qu'ils disaient, c'est-à-dire la conformité extérieure avec la loi. En outre, comme ils se persuadaient dans leur orgueil que la nation ne pouvait être sauvée que par eux, ils sacrifiaient tous les intérêts aux intérêts de leur parti, qui, en définitive, pensaient-ils, étaient ceux de Dieu même. Ils ne reculaient devant aucun moyen de gouvernement, même le plus immoral, dès que le but le sanctifiait. De crainte que le peuple ne vînt à leur échapper, ils le retenaient dans une complète servitude et le traitaient comme une masse inerte, pour son bien sans doute. Aussi finirent-ils par le mépriser. Ils parlaient avec un suprême dédain de cette foule ignorante et grossière, « entièrement plongée dans le péché » : «Cette populace qui ne connaît point la loi est plus qu'exécrable ! »

Chose effrayante ! ce levain amer n'empêchait pas les pharisiens, je le répète, d'être des hommes respectables, qui, par leurs œuvres, excitent notre admiration. Oui, avec des principes, dont le dernier mot est l'hypocrisie, ils se croyaient sincères, ils l'étaient jusqu'à un certain point. L'homme est ainsi fait : une fois qu'il suit la voie du mensonge, il y persévère sans se souvenir comment il y est entré ; il s'i-

magine qu'il n'est pas sorti du vrai; il pratique ingénûment la fausseté.

Et Jésus, quel est le principe de sa vie? Il met au-dessus de toute doctrine, de toute vérité, l'amour de la vérité; avec une largeur qui nous paraît excessive, il s'écrie : «Qui n'est pas contre moi est pour moi.» Il va jusqu'à concevoir qu'on le repousse, pourvu qu'on soit sincère: «Si quelqu'un a parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné, mais le péché contre l'Esprit ne sera point pardonné.» Bien loin de retenir le peuple dans l'esclavage religieux, c'est aux pauvres et aux petits qu'il révèle les mystères que ne peuvent comprendre les sages ni les habiles. Bien loin de se faire une réputation de sainteté à force d'étroitesse, il fréquente les pécheurs et les hommes méprisés. Il n'hésite pas à violer les prescriptions de la loi et la plus sacrée de toutes, celle du sabbat, quand il s'agit de soulager et de guérir. Cependant Jésus ne méconnaît point l'importance des formes et des rites; il les observe, autant qu'il lui est possible de le faire sans négliger des devoirs plus élevés; il jeûne, il se fait baptiser par Jean, il assiste aux fêtes solennelles, il mange l'agneau pascal, il loue même les pharisiens de dépasser la loi en payant la dîme des moindres plantes. Jésus ne ressemble pas à ces

caractères absolus, révolutionnaires, qui veulent faire table rase de toute institution imparfaite. Il est venu non abolir la loi, mais l'accomplir, ou, si l'on veut, l'abolir en l'accomplissant, l'abolir en la perfectionnant. Toute loi extérieure a sa valeur ; elle doit faire l'éducation des hommes, les habituer à des pensées sérieuses, pour qu'ils s'élèvent peu à peu au culte en esprit et en vérité. Il est bien de jeûner, si l'abattement du corps éveille dans l'âme la tristesse qui provient du sentiment de nos péchés. Il est bien de célébrer le sabbat, si le repos matériel nous invite à rechercher le repos intérieur. Il est bien de payer la dîme, si, en donnant cette faible partie de notre fortune, nous nous rappelons que le tout est un dépôt de l'Éternel. La loi entière a une valeur, mais une valeur secondaire, elle doit travailler à se rendre inutile, — comme un père a achevé l'éducation de sa famille, dès qu'il l'a mise en état de se passer de lui. Mais quand la loi prétend se perpétuer, quand l'ordonnance usurpe la place de la conscience, quand les hommes attachent une importance propre au jeûne, au sabbat, à la dîme, et négligent les choses essentielles représentées par ces symboles, la repentance, la foi, la charité, oh ! alors mes Frères, la loi est corrompue par le levain du formalisme, elle devient le plus

grand obstacle à l'Évangile, et c'est pourquoi le Seigneur met toute son énergie à écraser le pharisaïsme.

La lutte entre le Seigneur et les pharisiens eut pour terme la croix dressée sur le Calvaire. Qui a triomphé ? En apparence, les pharisiens, puisque la vérité faite homme fut égorgée par les défenseurs officiels de la vérité. Toutefois, en se sacrifiant, le Christ a fondé le véritable royaume de Dieu, le royaume invisible, qui a pour charte non plus une loi extérieure, mais la loi intérieure, la conscience. Ce royaume spirituel a repris la grande lutte de son maître, et désormais tout dans la vie morale et religieuse du genre humain se groupe autour des deux drapeaux : l'Évangile, ou le formalisme.

Si vous voulez mesurer la puissance corruptrice que possède encore le levain pharisaïque, ouvrez, mes Frères, les annales des peuples modernes. Lorsqu'au seizième siècle, l'Église romaine, pour conserver certaines pratiques, refusa de suivre Luther dans la voie évangélique du protestantisme, elle résolut du moins de se réformer, et plusieurs papes y travaillèrent avec zèle et austérité. Ils appelèrent à leur aide quelques jeunes gens d'une piété ardente qui venaient de se réunir en une petite corporation.

On utilisa chacun d'après ses goûts, ses talents, faisant de l'un un savant, d'un autre un missionnaire, d'un troisième un homme politique. On leur laissa une grande liberté; on ne leur imposa ni un costume, ni la solitude, ni les mortifications, ni les longues prières du cloître; on les assujettit à une seule et unique règle, l'obéissance, l'obéissance absolue à leur chef, entre les mains duquel ils devaient être «comme un bâton entre les mains d'un vieillard.» Eh bien! ces jeunes gens si nobles, si dévoués, si sérieux, ces jeunes gens, parmi lesquels il y avait un saint admirable, François-Xavier, l'apôtre de l'Inde, ce furent les Jésuites. Vous connaissez leur morale, et vous savez qu'elle a fait reculer d'horreur des gens qui certes ne les valaient pas. Croyez-vous que les Jésuites aient entrevu immédiatement toutes les conséquences de leur principe? — Mais leur principe a été plus fort qu'eux et les a entraînés où ils ne pensaient point aller.

Toutefois le pharisaïsme moderne est ailleurs encore que dans cette compagnie fameuse. Le société tout entière en est comme imprégnée. Ne serait-ce même pas faire injure aux pharisiens que de donner leur nom à l'esprit de fausseté, d'affectation, d'étroitesse qui caractérise le monde? Il est impossible de toucher à n'im-

porte quelle relation sociale sans y rencontrer un formalisme intolérable. J'en choisis un seul exemple.

Avez-vous jamais réfléchi au levain de pharisaïsme qui pénètre la plupart de nos jugements sur les défauts et les vices des pauvres parmi nous? Quand on a le superflu, il est facile de ne point commettre de délit pour se procurer le nécessaire; quand on a joui depuis son enfance d'une éducation régulière et douce, il est aisé d'avoir des goûts un peu relevés et de ne point trouver son plaisir dans les plus grossières satisfactions des sens; quand on occupe une position agréable et solide, il est fort simple de ne pas se laisser aller à des écarts publics et scandaleux. Du haut de cette vertu commode, nous jugeons avec sévérité le misérable qui se conduit moins moralement que nous! Pharisiens que nous sommes! Combien y en a-t-il parmi nous qui seraient encore honorables, s'ils n'avaient jamais éprouvé l'affection d'une mère; s'ils avaient eu constamment sous les yeux le vice dans toute sa naïveté et, je dirais presque, dans toute son innocence; s'ils n'avaient connu d'autre préoccupation que les soucis matériels les plus pressants; s'ils n'avaient pour abriter leur vie de famille qu'une demeure infecte où les attend une compagnie aigrie par le malheur

et des enfants pervertis par la faim? Oserions-nous bien dire en voyant l'avilissement d'un pauvre: «Je rends grâce à Dieu de n'être point comme cet homme?»

Et pourtant nous le disons.

Ah! mes Frères, que Jésus revînt de nos jours, que le fils du charpentier descendît des montagnes voisines dans cette ville, quelles seraient ses pensées? Il arrive; il fréquente d'abord les pauvres, non-seulement parce qu'il est pauvre lui-même, mais parce que son cœur est ému de compassion pour toutes les souffrances et que la misère est un affreux assemblage de malheurs. Jésus regarde si un bon Samaritain ne viendra point panser les plaies du mendiant. Il aperçoit beaucoup d'œuvres charitables, il voit l'aumône couler largement dans cette ville, dont la réputation de bienfaisance est ancienne et méritée. Mais les pharisiens aussi soutenaient leurs pauvres et n'en étaient pas moins des pharisiens. Jésus, d'ailleurs, ne s'arrête pas aux effets du mal; il remonte jusqu'à la source; il se demande d'où vient cette puissance mystérieuse de la misère qui d'année en année élargit son gouffre, engloutit une victime après l'autre et n'en rend aucune. Il reconnaît bientôt qu'à peu d'exceptions près, une soif immodérée de jouissances donne seule à la misère une exten-

sion aussi formidable. Mais il faut que cette passion ait été surexcitée artificiellement, car elle dépasse les bornes naturelles. Il faut qu'un exemple pernicieux soit venu la remuer. Qui a donné cet exemple? N'est-ce pas nous, nous tous qui avons un moins riche ou un plus pauvre que nous à nos côtés? Lorsque son avidité devient gênante ou dangereuse, nous lui prêchons bien vite l'abnégation; nous lui rappelons que l'homme n'est pas ici bas pour jouir; nous lui disons que, d'après l'ordre voulu de Dieu, les biens de la fortune constituent moins un privilége qu'une charge, une fonction, une responsabilité. Et puis, en présence de ce pauvre, nous nous livrons nous-mêmes à une recherche effrénée du plaisir! Mes Frères, si cette chaire n'était pas occupée par un homme pécheur, le monde entendrait de nouveau ces accents terribles: «Malheur à vous, riches, malheur à vous, pharisiens; car vous chargez les autres de lourds fardeaux, mais vous-mêmes vous n'y touchez point du doigt.» Il se tournerait ensuite vers le peuple: «Toutes les choses qu'ils vous disent d'observer, observez-les et les faites, mais non point leurs œuvres; car ils disent et ne font pas.» — Et après que Jésus aurait ainsi parlé, qu'arriverait-il? que ferait le monde? N'agirait-il pas exactement comme les pharisiens

d'il y a dix-huit siècles? Jésus monterait de nouveau sur la croix, — ou peut-être, vu le progrès des mœurs (qui lui est dû), on le mettrait sous les verroux.

Laissons le monde; laissons aussi ces chrétiens de nom qui portent dans les choses religieuses leurs vieilles habitudes de mondanité, leur esprit profane, leur genre ou frivole ou solennel, en un mot une absence complète de sérieux. Jetons un regard scrutateur sur ceux d'entre nous qui ont la réputation de représenter spécialement le christianisme et qui le représentent en effet, ceux que la foule insultait naguère et qu'elle suit maintenant, ceux que l'Esprit saint a touchés de son aile lorsqu'il planait sur la terre pour y produire le grand et beau mouvement du Réveil. Frères, n'y a-t-il pas dans votre christianisme un ver rongeur? Ne retrouve-t-on pas chez vous, qui êtes véritablement le sel de la terre, quelques-uns des traits qu'offrent les pharisiens, l'esprit de parti, le formalisme moral et religieux.

Et d'abord, l'esprit de parti se montre incontestablement, chez les chrétiens de nos jours, d'autant plus dangereux qu'il ressemble à une noble et douce vertu, la fraternité. La fraternité cesse et l'esprit de parti commence lors-

qu'on tient à l'unité extérieure plus qu'à la communion des âmes, au costume plus qu'aux convictions, au langage plus qu'aux sentiments. Or, il s'est formé parmi les chrétiens une sorte de dialecte sacré, composé d'un certain nombre de locutions bibliques ou mystiques, qu'on prononce même avec un accent particulier, et beaucoup d'entre eux veulent qu'on les reconnaisse, non à leurs œuvres, mais à leurs manières pieuses. Ce n'est point là confesser le Seigneur; c'est oublier la pudeur religieuse que Jésus recommande aux disciples, c'est faire comme les pharisiens, « qui aimaient à prier en se tenant debout dans les synagogues et qui prenaient un air triste, afin qu'il apparût qu'ils jeûnaient. » Une fois qu'un semblable dialecte est adopté, on le regarde nécessairement comme le signe distinctif du vrai christianisme; on juge avec hauteur ceux qui parlent une autre langue; on voit des fétus dans l'œil du prochain, négligeant la parole du Maître: « Ote premièrement la poutre qui est dans ton œil. » Et tandis que l'on condamne l'indépendance évangélique de ceux qui s'abstiennent de porter toute cette livrée, on se croit tenu de faire cause commune avec quiconque la revêt, même pour des motifs impurs, par entraînement, par respect humain, par amour de la nouveauté, par esclavage de la mode, ou

peut-être par intérêt. On se lie avec des gens indignes du nom de chrétiens, et on les entraîne involotairement dans l'hypocrisie, puisqu'on leur offre une facilité excessive d'emprunter le manteau de la piété. Que de conversions où le converti s'est perverti et où le chrétien qui l'a gagné n'obéissait qu'à la plus triste des vanités! Vous savez ce que dit Jésus des pharisiens qui courent la mer et la terre pour faire un prosélyte....

Si les chrétiens se distinguent trop souvent par des dehors affectés, par un orgueil spirituel, par un zèle mesquin, ils tombent aussi à chaque instant dans le formalisme. Ce n'est pas qu'ils attachent une grande importance à certaines cérémonies ou bien à la pratique du culte public; cette espèce de formalisme a généralement disparu, pour faire place à une autre, qui n'est nullement meilleure. La conscience est quelque chose de vague, vous le savez, mes Frères, parce qu'à mesure que nous avançons, elle recule le but à atteindre; malgré tous les progrès, nous restons inférieurs à ce qu'elle exige, nous ne saisissons jamais l'idéal. Eh bien! le formalisme dont je parle ne veut pas d'un idéal aussi élevé; il le rabaisse; il lui donne des traits précis et par conséquent faux; il érige en loi universelle un état d'âme parti-

culier ; il crée des devoirs factices ; il remplace la conscience, avec son aspiration infinie, par un petit recueil de commandements et de dogmes.

Dès les premiers temps du Réveil, ce formalisme s'est infiltré chez les chrétiens. Je n'en veux d'autre preuve que l'idée peu évangélique qu'on se fait de la conversion. Sans doute il faut que l'homme se convertisse, il faut que notre volonté renonce à elle-même et que, gagnée par l'amour du Christ, elle se place sous l'influence du Saint-Esprit. Mais bien à tort on fait d'une conversion instantanée le tout, l'alpha et l'oméga du christianisme. La conversion n'est qu'un point, le point de départ, qui, du reste, dans une éducation vraiment pieuse, ne se laisse pas même distinguer; et puis vient la sanctification qui dure d'éternité en éternité et qui consiste précisément à avancer, malgré toutes les rechutes, vers le but infini présenté par la conscience, vers la perfection divine. Car il est dit : Soyez parfaits comme votre Père est parfait.

Pour mutiler ainsi l'Évangile, il faut que les chrétiens de nos jours aient singulièrement rétréci les besoins de leur cœur. A les entendre, ils n'aspirent en effet qu'à être « justifiés. » Certes, la justification par la foi est une grande et excellente doctrine ; elle signifie que tant que nous nous sentons en inimitié avec le Père cé-

leste, la vertu est impossible, et elle proclame que le premier pas à faire c'est de nous défier de nous-mêmes et de nous confier à lui. Mais comme on a falsifié cette doctrine! Ne va-t-on pas jusqu'à dire que Dieu, ne pouvant obtenir les œuvres, met le salut au rabais et se contente de notre foi, de notre croyance en échange, de même que, ne voulant pas nous jeter dans l'enfer, il a accepté, à la place de nos souffrances, celles de son fils! Quand un homme parle ainsi de son Dieu et de son Sauveur, quand il ramène les rapports vivants de l'âme avec l'Éternel à je ne sais quelle transaction juridique, comme elles ont lieu dans les contestations humaines, en vérité il est autant pharisien que chrétien.

Ah! mes Frères, je me le demande souvent avec tristesse: Jésus serait-il mieux reçu de vous qu'il ne fut reçu des pharisiens sincères?

Sans doute, s'il venait dans sa gloire, ou du moins s'il venait tel qu'on le peint traditionnellement, vous iriez avec joie au devant de lui. Mais qu'il apparaisse comme dans les évangiles, dépourvu d'auréole, vêtu ainsi qu'un de nous, n'ayant aucun signe distinctif de son autorité, vous lui demanderez, je pense, de faire quelque miracle pour se légitimer. Rien de plus naturel que vos scrupules, n'est-ce pas? Comment va-t-il

les lever? — «Cette race idolâtre demande un «miracle? Il ne lui en sera point accordé.» — N'y aura-t-il pas du refroidissement dans votre accueil? Peut-être non; votre vie spirituelle est assez développée pour que vous reconnaissiez le Fils de Dieu sous cette forme de serviteur, et vous vous hâtez de lui proposer mainte difficulté dont vous avez cherché en vain la solution. Vous lui soumettez, par exemple, le problème épineux de l'accord du citoyen et du chrétien, des relations entre la société civile et la société religieuse. Il va trancher enfin cette question ardue de leur union ou de leur séparation. Écoutez. — «Rendez à César ce qui ap«partient à César, et à Dieu ce qui appartient à «Dieu.» — Quoi! voilà tout? Mais, Seigneur, notre conscience nous le dit depuis longtemps; seulement elle hésite dans les cas particuliers; et, afin d'échapper à la responsabilité de cette hésitation, nous aurions désiré une règle fixe, précise, pour distinguer ce qui appartient à Dieu et ce qui appartient à César. — S'il ne répondait pas?... Et si, loin d'exposer tous les jours la justification par la foi, son enseignement consistait principalement en morale religieuse? Et si jamais il ne professait explicitement un dogme quelconque, celui de la trinité, de la chute, de la rédemption? Et si

parfois même il sortait de sa bouche une parole choquante pour vos convictions dogmatiques, comme lorsqu'il repousse l'épithète de bon, disant: « Dieu seul est bon, » ou lorsqu'il déclare formellement que son Père est « plus grand que lui, » ou lorsqu'il annonce que ses disciples seront un avec lui, « comme il est un avec son Père, » ne trouveriez-vous pas que ces paroles sont dures et qu'on ne les peut ouïr? Enfin, si cet inconnu (car les contemporains ne voyaient en Christ qu'un inconnu) était légalement jugé et condamné par les plus sages de la nation et les plus pieux de l'Église; si, malgré sa promesse d'établir le royaume de Dieu, il laissait son œuvre inachevée, étant attaché à la croix; si vous assistiez à ce supplice, très-différent de ce qu'en font vos peintres, à ce supplice vil et ignoble; dites-le, mes Frères, la main sur la conscience, vous prosterneriez-vous devant cet homme qui aurait heurté de front toutes vos croyances et qui, dans ce moment, pendrait au gibet?

Il faut choisir; il faut se prononcer pour le condamné ou pour ses juges, pour le Christ ou pour les pharisiens.

Vous qui choisissez le formalisme, bien entendu un formalisme pieux, vous traverserez la vie sans encombre; peut-être aurez-vous d'abord

quelque mépris à essuyer de la part du monde; mais il finira par reconnaître que vous êtes inoffensifs, car la règle sous laquelle vous vous êtes courbés, lui est garant que vous ne renverserez jamais les idées reçues, que vous n'exigerez point de lui la chose essentielle. Il sait exactement jusqu'où vous pouvez aller, et c'est pourquoi il ne vous craint ni ne vous hait.

Vous, au contraire, qui choisissez le Christ, le véritable Christ et non le Messie de vos préjugés; vous qui êtes envers vous-mêmes d'une sincérité entière, faisant chaque jour le sacrifice de vos opinions, de vos goûts, de vos passions, pour laisser parler la conscience et la vérité; vous qui suivez le Christ, vous partagerez le sort du Christ. Votre nom sera en scandale; on vous reprochera d'avoir l'esprit qui toujours doute et toujours nie; vous serez suspects aux partis les plus opposés, qui vous décrieront comme des hommes dangereux; vos amis eux-mêmes vous blâmeront d'apporter dans la société, non la paix dont elle a tant besoin, mais le glaive. En un mot, comme on a persécuté le Maître, on vous haïra parce qu'on vous redoutera. Vous sentirez aussi les angoisses du cœur; n'étant pas soutenus par la lisière de l'autorité, vous vous écrierez plus d'une fois: «Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Mais ayez bon

courage, votre Maître vous donnera le Consolateur, l'esprit de vérité, que le monde ne peut point recevoir parce qu'il ne le connaît point; mais vous le connaîtrez, il demeurera auprès de vous, il sera en vous. Amen.

LE

BLASPHÈME CONTRE L'ESPRIT.

VI.

LE BLASPHÈME CONTRE L'ESPRIT.

Luc XII, 10.

Quiconque parle contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais quiconque blasphème contre l'Esprit saint, il ne lui sera point pardonné.

Mes Frères,

L'observateur le plus prévenu ne saurait méconnaître dans l'Évangile quelque chose d'extraordinaire, d'étrange, ce que l'apôtre Paul ne craint pas d'appeler la folie de Dieu. Qui n'a admiré par quels moyens inouïs le christianisme

s'est établi dans le monde? A son début, nous le voyons cloué, entre deux malfaiteurs, au bois maudit; puis il a pour interprètes des Galiléens, pauvres pêcheurs méprisés des juifs eux-mêmes, et quand il franchit les limites de la Palestine, c'est un homme sans apparence qui va le prêcher à Athènes dans un langage rude et incorrect. Toujours le christianisme, le vrai christianisme, s'est refusé à suivre une méthode que pussent approuver les gens sensés et habiles. Humainement parlant, il a tout fait pour périr.

Mais sa divine folie ne se montre pas seulement dans les moyens et les organes qu'il emploie : elle le constitue en entier. L'Évangile ne ressemble à rien ici-bas. Ce qui est essentiel aux autres religions, il le repousse; ce qu'elles repoussent, il le proclame la seule chose nécessaire.

En effet, tout autre culte a trois éléments principaux : les observances, les dogmes, les miracles. Par les miracles, le culte s'impose à l'imagination et la nourrit de crainte et d'étonnement; par le dogme, il s'empare de l'intelligence et la retient captive dans un cercle étroit; par les observances enfin, par les cérémonies, par les institutions, le culte se mêle intimement à la vie, il berce l'homme de monotones répéti-

tions, il devient pour lui une habitude, qui fait la loi à sa volonté en l'énervant. C'est ainsi que les religions humaines ont exercé leur pouvoir, c'est ainsi que plusieurs Églises soi-disant chrétiennes dominent encore les âmes et les façonnent comme on pétrit une cire molle. Seul, l'Évangile, qui cependant a la prétention de transformer l'homme, de transformer tous les hommes, commet la sublime folie d'inscrire sur son drapeau, non l'autorité, mais la liberté.

Voyez plutôt ce que sont, dans l'Évangile, les observances, les miracles, les dogmes.

Le Seigneur Jésus a-t-il ordonné des fêtes? a-t-il fixé le culte public? a-t-il décrété certaines formules liturgiques? a-t-il établi dans son Église une organisation? — S'il a choisi douze apôtres, son intention n'était pas, vous le savez, qu'ils gouvernassent les chrétiens, en se perpétuant dans des successeurs; il désirait avoir des témoins authentiques de sa vie et de sa mort, qui, ayant vécu auprès de lui depuis son baptême jusqu'au moment où il fut enlevé d'avec les siens, pussent raconter et prêcher partout ces grands faits, source de notre salut. S'il a enseigné à ses disciples la prière admirable par laquelle nous terminons chaque service religieux, il n'avait pas le dessein d'exclure toute autre prière, ni même de faire de celle-ci un

texte officiel; mais, pour nous initier à la vie divine, il a daigné nous faire voir dans quel esprit il s'adressait lui-même à son Père. Enfin, s'il a institué la Sainte-Cène, il n'a pas entendu créer une simple cérémonie, mais il a voulu rattacher à quelque chose d'impérissable le souvenir et la prédication de sa mort; c'est la mort du Sauveur, son dévouement, sa sainteté qui se présente à nous dans le pain et dans le vin; le rite n'est que l'enveloppe.

J'en dis autant des miracles nombreux et prodigieux qu'a faits le Seigneur; ces événements ne forment ni la base ni surtout l'objet de la foi. Aurait-il pu défendre « avec menaces » de raconter ses guérisons surnaturelles, si elles faisaient partie de l'œuvre du salut, de sorte qu'il nous fût indispensable de les connaître? Non, sa résurrection même n'est point, à ses propres yeux, l'objet de la foi; car, après avoir poussé la condescendance jusqu'à en fournir à Thomas des preuves matérielles, il lui dit: « Parce que tu m'as vu (ressuscité), tu as cru; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru, » — c'est-à-dire, heureux ceux qui n'ont pas attendu cette manifestation de la toute-puissance de Dieu pour reconnaître en moi son Fils bien-aimé. Les miracles du Seigneur, loin d'être le but de sa mission, en sont un accompagnement

extérieur, rendu nécessaire par la paresse et l'indifférence de la foule, dont ils éveillent l'attention. Le grand miracle, ce n'est pas que Jésus ait changé l'eau en vin, qu'il ait ressuscité Lazare, ni même qu'il soit sorti, lui aussi, du tombeau ; le grand miracle, celui qui est bien la base et l'objet de notre foi et auquel les autres prodiges servent en quelque sorte de signaux, c'est que le Christ a vécu, c'est qu'au milieu de ce monde de péché on aperçoit une révélation parfaite et vivante de la sainteté de l'Éternel, c'est que Dieu s'est montré sous forme humaine, c'est que notre Maître a été notre frère. Voilà l'unique miracle auquel Jésus-Christ attache une importance universelle.

Mais peut-être l'Évangile fait-il dépendre le salut de la croyance à certains dogmes ? Longtemps, hélas ! la chrétienté se l'est imaginé ; les théologiens réunis dans des conciles ont rédigé leurs opinions en articles de foi et ont osé les décréter solennellement comme autant de principes « qu'il faut admettre sans restriction, si l'on ne veut être damné pour l'éternité. » Mais le Christ, mes Frères, ne parle point ainsi. Ouvrez les évangiles, lisez le sermon sur la montagne, cette charte divine promulguée sur un nouveau Sinaï, lisez l'oraison dominicale, lisez les paraboles dans lesquelles Jésus instruisait les

pauvres en esprit, lisez les discours intimes qu'il adressa à ses disciples dans la nuit de la trahison, lisez tout, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, et vous n'y verrez poser nulle part comme condition du salut l'adhésion à des doctrines abstraites; vous n'y verrez jamais le Seigneur traiter des questions de dogme, résoudre les problèmes de la spéculation, enseigner des formules de métaphysique. Il parle de Dieu, sans doute, mais pour lui donner le nom le plus enfantin : « notre Père qui es aux cieux. » Il parle du péché, mais pour nous faire comprendre que c'est du dedans de chacun de nous que sortent les mauvaises pensées. Il parle de la justification par la foi, mais pour annoncer à la pécheresse dont les larmes arrosent ses pieds, qu'il lui est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Il parle du jugement dernier, mais pour déclarer qu'il en ignore le jour, ou pour rappeler que dès maintenant le monde est jugé. Il parle du démon, mais pour nous dire que son règne a pris fin, qu'il est tombé du ciel comme la foudre. Il parle de l'inspiration des Écritures, mais simplement pour vaincre l'obstination des pharisiens ou soutenir la faiblesse des apôtres en montrant qu'elles rendent témoignage de lui. Quand Dieu veut que nous mangions notre pain intellectuel à la sueur de notre front, Jésus re-

fuse de donner des solutions toutes faites. La religion qu'il apporte n'est jamais une théologie, ni une philosophie, ni une science, mais une vie qui régénère.

Un seul dogme est professé explicitement par le Seigneur : « Je suis le chemin, la vérité, la « vie; celui qui me voit, voit le Père. » Il n'y a là ni spéculation, ni abstraction, mais un fait, une réalité. Le Christ se prêche lui-même; il dit ce qui est en lui, ce qu'il est venu faire dans le monde; il exprime ici en paroles ce que manifestent tous ses actes. Sachant qu'il est saint, qu'il est le Fils de Dieu et le Désiré des nations, il s'offre à nous pour nous sauver, nous transformer à son image, faire de nous ses frères, les enfants de Dieu. C'est là l'Évangile. Jésus-Christ ne nous a pas laissé d'autre ordonnance ni d'autre dogme que sa vie et sa mort, et il y a dans cette vie et cette mort une puissance capable de briser par l'amour notre volonté égoïste et de remplacer notre inclination au mal par l'inclination au bien. Le Christ est tout dans le christianisme, à la fois le centre et la circonférence, le but et le moyen; il ne veut nous convaincre ni par l'habitude, ni par l'étonnement, ni par l'esclavage de l'intelligence, mais par son influence directe et personnelle, par le contact de sa sainteté avec notre souillure, par la libre méditation de son histoire.

Cependant, mes Frères, si Jésus proclame que la foi en lui est indispensable à notre salut, comment a-t-il pu prononcer la parole de notre texte? Le blasphème contre le Fils, nous y dit le Seigneur, est moins grave que le blasphème contre l'Esprit; parler mal du Christ, le rejeter, ne rend pas indigne du pardon, tandis qu'un autre genre d'incrédulité entraîne inévitablement à la perdition. Quoi donc? la foi en Christ ne serait pas la seule chose nécessaire? L'Évangile exigerait une autre foi, une foi supérieure?

Oui; et la divine folie du christianisme apparaît ici dans son éclat. Non-seulement le Sauveur repousse tout moyen violent de nous extorquer la foi, mais il déclare qu'il ne veut se faire écouter que si nous écoutons quelqu'un d'autre, l'Esprit saint, dont la voix retentit en chacun de nous; — la conscience.

Ne soyez pas surpris, mes Frères, de me voir remplacer par le mot de *conscience* les mots d'*Esprit saint* que porte mon texte. L'Esprit saint, d'après l'enseignement évangélique, c'est Dieu agissant dans l'homme, et cette action a pour organe la conscience. Car ce que vous appelez votre concience, ce n'est pas vous, mais Dieu. Il ne dépend pas de vos caprices, de vos goûts, de votre arbitre, de trouver que le bien est bien,

que le mal est mal. Un maître intérieur vous dicte vos jugements avec un empire absolu. Vous pouvez refuser de les exécuter, mais l'homme le plus vicieux est incapable de croire qu'il soit aussi estimable d'être trompeur que d'être honnête. Ne dites donc pas que la conscience est faillible, que ses enseignements varient d'un individu à l'autre; la conscience est immuable et universelle. Une seule chose varie : votre attention, votre obéissance, votre sincérité. Vous pouvez vous étourdir et ne point l'écouter ; mais, en l'écoutant, vous ne pouvez la contredire. Or, ne sentez-vous pas, a dit un penseur chrétien[1], que rien ne ressemble moins à vous-même que ce juge invisible qui vous instruit avec tant d'autorité et vous condamne avec tant de rigueur ?

Eh bien ! si vous répétez ce que dicte la conscience, vous confesserez que vous êtes de « pauvres pécheurs, enclins au mal, incapables par vous-mêmes de faire le bien, » et vous avouerez que le Christ est l'incarnation de la sainteté, que tout en lui correspond, trait pour trait, à l'image de Dieu, telle que vous la présente intérieurement l'Esprit saint.

Ah ! que la parole du Seigneur est vraie ! Ce-

[1] Fénelon.

lui qui, égaré momentanément par des préjugés, se détourne du Christ, il peut lui être pardonné. Pourvu qu'il écoute l'Esprit, rien n'est perdu ; la lumière se fera tôt ou tard ; elle percera les voiles, et l'âme, se réveillant comme d'un mauvais rêve, reconnaîtra en Jésus le Sauveur. Saul, l'ardent persécuteur, deviendra le grand apôtre des gentils, trouvant sa joie dans les infirmités, les injures, les nécessités, les angoisses pour le Christ, que naguère il maudissait. L'Esprit qui parle en nous est le même Esprit qui vivait en Jésus et lui rend témoignage ; quiconque obéit à la conscience finira, finira infailliblement par s'écrier avec Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus le sait bien, et c'est pourquoi, avec une sainte hardiesse, il dédaigne tout appui matériel. Qu'en a-t-il besoin? Au dedans de chaque homme il trouve un allié, et dès que la conscience triomphe, la victoire appartient au Christ, car toute conscience est chrétienne.

Mais, si quelqu'un blasphème contre l'Esprit saint, il ne lui sera point pardonné. En effet, comment se convertirait-il? Il ne le veut pas. Il n'aspire point à un état meilleur. Il cherche à se persuader que les exigences de la conscience sont des illusions, et qu'avec ses faiblesses, ses passions, ses vices, il se trouve dans l'état nor-

mal. Or, le salut n'étant pas quelque chose d'extérieur, une sorte de vêtement dont Dieu nous couvrirait, bon gré, mal gré, le salut consistant dans la régénération de la volonté, Dieu ne peut sauver que ceux qui désirent d'être sauvés. La foi est la confiance que produit en nous l'amour de Dieu révélé par Jésus-Christ, et cette confiance en Dieu naît de la défiance de nous-mêmes. Celui donc qui, fermant l'oreille à l'Esprit, s'endurcit dans le sentiment de sa propre justice, se place évidemment en dehors des conditions du salut.

Notre texte, dans lequel on a souvent cherché je ne sais quels mystères obscurs, énonce une vérité toute simple, toute naturelle, il exprime le caractère profondément spiritualiste de l'Évangile. C'est par l'Esprit que le Christ veut se faire accepter; c'est la conscience qu'il prend pour juge de sa mission. Quand vous le repoussez, il en appelle de vos préjugés à votre sincérité; mais, si quelque part la conscience se tait, le Christ passe outre, car il ne peut exercer son ministère.

En s'adressant uniquement à notre conscience, mes Frères, le christianisme nous charge d'une terrible responsabilité. Il nous délivre de tout joug intellectuel, de toute prescription arbi-

traire, mais par cela même il nous ôte toute excuse. Si nous nous perdons, la faute en est à nous. L'injustice, le mensonge, la haine, l'impureté, le vol, l'homicide peut être pardonné; mais il y a un péché qui mène à la mort et contre lequel l'amour de Dieu et le dévouement du Christ sont impuissants : le blasphème de l'Esprit, le manque de sincérité.

Il ne s'agit point ici de l'hypocrisie vulgaire, qui fait de la religion métier et marchandise; ce vice porte un masque si repoussant que la chaire chrétienne n'a guère à le combattre et peut l'abandonner aux sarcasmes du monde. Il s'agit d'une hypocrisie subtile, qui, s'infiltrant doucement dans nos âmes, en corrompt la sève. Nous évitons de nous regarder en face et de comparer l'état de notre volonté avec les exigences de la conscience. Nous voilons peu à peu celle-ci, la remplaçant par une morale artificielle, par les subtilités de la casuistique ou par l'opinion de la foule. Nous cherchons et découvrons des excuses à nos mauvais instincts. Nous mutilons ainsi notre être spirituel; à force de vouloir nous étourdir, nous devenons réellement sourds à la voix de Dieu. L'habitude a sur l'homme un pouvoir effrayant : quiconque s'éloigne de la sincérité ne la retrouve plus, ou, pour mieux dire, il devient sincère dans son

hypocrisie. Oui, il finit par être convaincu que la morale amoindrie qu'il pratique est la seule morale, et que la considération dont il jouit dans le monde lui tient lieu de justice devant l'Éternel. Dans ce manque de sincérité, la chute est rapide et l'abîme profond. Jusqu'où l'âme peut-elle tomber ? Arrive-t-il un moment où elle a si bien fermé toutes les issues que la voix divine cesse entièrement de retentir en elle? Est-il possible qu'un homme abandonne son Dieu au point d'en être abandonné ? — Dieu seul le sait, mes Frères, car seul il connaît les bornes de sa puissance miséricordieuse. Mais, si vous ouvrez les yeux, vous verrez autour de vous plus d'une personne dont, humainement parlant, vous devrez dire que pour elle le suicide moral est accompli. Je citerai comme exemple, non-seulement les êtres abrutis par le vice, mais aussi beaucoup d'honnêtes gens, qui se sont accoutumés à jouer avec les sentiments les plus sacrés. Naguère toutes les cordes vibraient chez eux; maintenant elles sont détendues. Parlez de repentir, de foi, de charité, ils connaissent ces mots, ils les répètent et semblent au premier abord y rattacher un sens; regardez de plus près, et vous vous apercevrez que ce n'est point une âme qui vous répond. La bouche prononce des mots, la mémoire se souvient en-

core, l'intelligence combine des pensées ; mais le cœur est mort, mais l'être spirituel est aliéné, mais vous avez sous les yeux le spectacle navrant qu'offrent les infortunés que Dieu a frappés dans leur raison. Oui, ces hommes paraissent tombés dans l'idiotisme religieux. Pour redresser leur conscience, pour la relever avec le levier de l'Évangile, il faudrait qu'il y eût en eux un point d'appui, et nous sommes incapables de le découvrir.

Parmi les personnes qui m'écoutent, mes Frères, j'espère qu'il n'en est aucune à qui s'applique dans toute cette rigueur la parole de Jésus. Mais au-dessus de la perversité complète, il est bien des degrés dans la désobéissance à l'Esprit saint, et, si j'en juge par moi-même, nous devons peut-être tous nous en reconnaître coupables.

Et d'abord, je demande à ceux d'entre vous qui, sans éprouver d'aversion pour le christianisme, ne peuvent prendre sur eux de l'accepter pleinement comme objet de leur foi et principe de leur vie, je demande aux incrédules sérieux (et qu'ils veuillent se demander eux-mêmes), jusqu'à quel point les raisons de leur incrédulité sont légitimes devant leur propre conscience.

Craignez-vous de perdre votre liberté en con-

tractant des engagements envers une société religieuse? Êtes-vous tellement jaloux de votre indépendance que les formes du culte les plus naturelles vous repoussent, dès qu'elles sont obligatoires? Je concevrais de pareils scrupules en présence d'une Église organisée avec moins de simplicité que la nôtre; je les partagerais même, et jamais, pour ma part, je ne consentirais à me soumettre à un clergé qui prétendît régenter les âmes. Le catholicisme, eût-il la vraie doctrine, il suffirait de sa constitution, de ses cérémonies, de tout ce parfum sacerdotal, pour me le rendre inacceptable. Mais dans nos Églises protestantes le fidèle est l'égal du pasteur, le culte se trouve réduit au plus strict nécessaire, et les liens qui unissent les membres ne sauraient gêner aucun d'eux. Cependant, mes Frères, si c'est la vie en commun qui vous répugne et dont la crainte vous tient éloignés du christianisme, oh! alors je n'hésite pas à vous dire au nom de Jésus : Soyez chrétiens sans être membres de l'Église. Je n'ignore pas que vous vous priverez de mainte bénédiction; mais je ne vois nulle part que notre Seigneur ait fait du culte public une condition du salut. Je le répète : Allez prier dans votre maison, et soyez chrétiens!

Ou peut-être les miracles que les évangiles

rapportent de Jésus-Christ, loin de vous attirer à lui, vous effraient, et vous trouvez impossible d'en admettre la réalité? Au nom du Sauveur, je lève vos scrupules et je vous dis : Soyez chrétiens sans croire aux miracles. Je pense que vous vous trompez sur la valeur de vos arguments; mais je ne vois nulle part que notre Seigneur ait fait de la croyance au surnaturel une condition du salut. Je le répète : Négligez ces récits, et soyez chrétiens!

Enfin, seraient-ce les dogmes qui vous arrêtent? Votre intelligence est-elle assaillie par des doutes, quand vous entendez exposer les doctrines subtiles et nombreuses qui, d'après les théologiens, constituent le système évangélique? Ces doctrines vous paraissent-elles arbitraires? Excitent-elles en vous plutôt un esprit d'opposition qu'un esprit de piété? S'il en est ainsi, je sais que j'interprète la pensée de mon divin Maître en vous disant : Soyez chrétiens sans les dogmes. Je crois qu'un examen plus approfondi vous ferait découvrir de précieuses vérités dans ces formules qui vous semblent arides; mais je ne vois nulle part que notre Seigneur ait fait de l'adhésion à des théorèmes métaphysiques une condition du salut. Je le répète : Laissez les dogmes, et soyez chrétiens!

Toutefois, sont-ce bien là les motifs qui vous

empêchent de vous joindre aux disciples du Christ, et n'y en a-t-il pas d'autres cachés au fond de votre cœur? Ce qui vous répugne dans l'Évangile, ne serait-ce pas plutôt l'humilité qu'il exige de vous? Sa prétention de vous traiter en pécheurs vous semblerait-elle excessive? — Dans ce cas, hélas! trop probable, votre opposition provient uniquement de ce que vous avez perdu l'aspiration vers Dieu qui constituait votre dignité d'homme. L'Esprit n'est plus en vous qu'un lumignon fumant, à la clarté duquel vous n'apercevez pas la lèpre qui vous défigure; et voilà pourquoi, lorsque l'Évangile vous présente la sainteté de Christ comme un miroir où vous apparaissez dans toute la laideur du péché, vous dites que le miroir se trompe. Rejeter le christianisme parce qu'il nous humilie, c'est aboutir au blasphème contre l'Esprit, puisque l'Esprit lui aussi nous remplit d'humiliation. Pour peu que vous l'eussiez écouté, vous ne trouveriez dans les exigences de l'Évangile rien que de juste, de vrai, de raisonnable. Depuis longtemps vous seriez chrétiens.

Peut-être vous direz pour la plupart: «Mais «nous sommes chrétiens. Rien de plus éloigné «de notre intention que de nous asseoir parmi «les incrédules! En hommes sensés, nous pre-

« nons part au culte de notre Église et nous « acceptons volontiers sa doctrine. » D'où vient donc alors, mes Frères, la sécheresse et la stérilité de votre foi? Vous êtes honnêtes et probes, vous pratiquez vos devoirs de famille avec une certaine régularité, vous faites des aumônes assez considérables; mais vous prenez-vous vraiment pour des chrétiens, c'est-à-dire pour des hommes qui cherchent à devenir saints, parfaits, des hommes que consume le zèle de l'Éternel? Avouez-le; pourvu que de temps à autre vous ayez une conversation pieuse et que, matin et soir, vous récitiez une courte prière apprise dans l'enfance, vos besoins religieux sont entièrement satisfaits. Ils ne vont point au delà. Eh! qu'importe que vous croyiez à tout l'Évangile, si votre croyance, simple affaire de mémoire et d'habitude, ne sert ainsi qu'à vous plonger dans l'engourdissement spirituel? Il serait mille fois préférable de flotter dans le doute, et d'avoir un peu plus le sentiment de votre destinée céleste. Que de personnes soi-disant pieuses pour qui la piété est une bienséance sociale, et non une soif ardente du cœur! Que d'hommes qui prennent la défense du protestantisme, parce que ce drapeau, ayant brillé dans maint combat, du temps de nos aïeux, peut encore nous abriter de sa gloire! Ne ravalez pas l'Évangile au

point d'en faire un préjugé héréditaire! Ne blasphémez pas contre l'Esprit!

La foi morte est une plaie qui nous mine et que rien ne peut guérir, excepté le réveil de la conscience. Qu'on n'essaie pas d'y porter remède par des palliatifs, qu'on ne s'imagine pas réformer l'Église par une organisation nouvelle et plus complète. Quand je vois tous ces médecins importuns qui veulent lui appliquer je ne sais quels appareils galvaniques, je me dis que notre christianisme doit être déjà terriblement matériel; car ces beaux projets n'auraient jamais pu surgir parmi nous, si nous n'avions étouffé l'Esprit. Sans doute, il faut corriger les abus ; mais croire que la vie puisse venir du dehors, c'est retourner du Christ à Moïse. Ayons des comités, ayons des institutions, ayons de l'ordre; seulement ne nous figurons pas que l'ordre soit l'Évangile, que l'ordre soit la vie. Ne faisons pas de notre société religieuse un cimetière, où chaque tombe est alignée avec soin, mais dont les pierres, proprement taillées, recouvrent des ossements. Une fois l'Esprit remplacé par des règlements, savez-vous ce que devient l'Église? Une carrière ouverte à l'ambition. Et voilà comment tant d'hommes s'intéressent à ses affaires uniquement parce qu'elle forme une sorte de pouvoir dans l'État. Oh! mes Frères,

si l'Église n'est qu'un théâtre pour vos talents d'orateur, ou de savant, ou d'administrateur, ayez encore assez de conscience pour avouer que vous commettez une profanation, et cherchez à vos capacités quelque autre emploi. Cette conduite témoignera du moins d'un certain respect pour les choses saintes, puisque vous obéirez à la voix divine qui parle dans votre intérieur.

Le mépris de cette voix sacrée se manifeste encore par un autre genre de péché qui fait de désastreux ravages au sein de nos Églises et que je ne puis m'abstenir de vous dénoncer. Je veux dire l'esprit de dénigrement. Dans sa désespérante trivalité, il nie le désintéressement et ne croit point à la candeur; tout ce qui est noble et élevé lui est antipathique; il présume sans cesse des motifs bas; il ne connaît pas de jouissance plus grande que de découvrir une faiblesse chez le prochain, surtout chez l'adversaire; il s'empresse de la divulguer, sous le sceau du secret, car il est lâche et honteux; au besoin il transformera en monstruosité une action toute simple, en complot une rencontre fortuite; pour satisfaire ses instincts de vulgarité, il ne reculera même pas devant le mensonge direct, il inventera. Cet esprit mesquin, qui rend la vie sociale impossible partout où il

règne, est une des calamités du monde religieux. C'est lui surtout qui, de nos jours, s'est opposé avec acharnement aux progrès du *Réveil*.

Les adhérents des doctrines du Réveil, je ne l'ignore pas, en sont malheureusement imbus, eux aussi ; mais je m'adresse aujourd'hui à vous qui faites profession d'opinions plus larges et qui n'avez le droit de les professer que si votre esprit aussi est plus large, plus élevé, et je vous dis avec amertume : ce qui vous déplaît chez les partisans du Réveil, c'est autant leur sérieux que leur caractère trop exclusif ; ce qui vous incite à les combattre, c'est trop souvent, non l'amour d'une sainte indépendance, mais l'étroitesse de l'égoïsme, l'esprit de dénigrement. Ne croyez pas que j'aille disculper de tout reproche d'orgueil ceux qui n'hésitent pas à nous contester le titre de chrétiens. Mais vous qui êtes si forts, ne sauriez-vous donc supporter leur infirmité ? Vous qui vantez votre tolérance, n'en avez-vous pas assez pour excuser l'intolérance des autres ? — Oui, leur christianisme est bien extérieur ; ils parlent trop des choses religieuses ; ils se complaisent dans un dialecte énervant et absurde. Mais votre christianisme à vous est-il fort spiritualiste ? Y a-t-il dans votre langage religieux tant de vérité et de simplicité ? N'y rencontre-t-on jamais une onction factice ? — Ils

insistent beaucoup trop sur la vertu du dogme et trouvent commode d'accepter en bloc un système tout fait. Mais, en conscience, vous distinguez-vous donc par votre ardente recherche de la vérité? Et les condamneriez-vous peut-être, moins pour la paresse servile de leur intelligence que pour la saveur évangélique de certaines de leurs doctrines? — Ils sont trop prompts à traiter comme frères un homme taré dès qu'il consent à se revêtir de leur costume. Mais vous, êtes-vous bien sévères dans le choix de vos alliés? Ne faites-vous jamais cause commune avec des personnes dont vous blâmez les principes ou dont vous méprisez la conduite? Et surtout, pourquoi vous réjouissez-vous de ce mal, si vous êtes enfants de la lumière? — Quand ils ont fondé leurs premières œuvres, vous en avez prédit la ruine, dans votre sagesse; quand elles ont prospéré, vous avez accusé ces hommes de ne chercher qu'à conquérir de l'influence; et maintenant qu'ils ont acquis cette influence et que l'opinion publique se prononce en leur faveur, vous y voyez une mode qui passera comme tant d'autres! Vous confondez ainsi dans un jugement téméraire ce qui, au sein du Réveil, est de Dieu et ce qui est des hommes. Bien plus, pour être, vous aussi, un peu à la mode, vous faites au Réveil des concessions

immenses dans ce qu'il a de mauvais. Vous approuvez tous les coups qu'il porte à l'indépendance de l'âme; vous louez les emprunts qu'il fait gauchement à l'Église romaine; vous copiez son organisation compliquée, qui ressemble pourtant infiniment plus aux agences commerciales qu'au libre dévouement d'un saint Paul. Mais la seule chose divine du Réveil, le zèle, le feu sacré, qui a transformé de simples ouvriers en apôtres et en évangélistes, vous en parlez avec dédain: c'est de l'enthousiasme! Ah! prenez garde. Le Christ aussi était un enthousiaste, quand il chassait audacieusement les vendeurs du temple; le Christ était un pauvre charpentier, quand, n'ayant d'autre signe de sa mission que la vertu spirituelle, il portait une main hardie sur l'édifice sacré des pharisiens. Qu'auriez-vous fait de lui? Vous ne l'auriez pas condamné à mort (pour cela il faut du fanatisme, il faut de l'énergie); non, le voyant attaché à la croix, vous vous seriez dit: « Sans doute la peine est trop sévère; mais aussi pourquoi ce Galiléen s'est-il mêlé de choses qui ne regardent que nos savants et nos rabbins? »

Je vous en conjure, mes Frères, ranimons le feu de la conscience, afin qu'il consume les imperfections de notre nature, afin que nos cœurs palpitent pour tout ce qui est grand et

saint, afin qu'il y ait moins d'incrédules et de «croyants sans foi[1],» moins de divisions et de petitesses et de caractères nuls ou effacés. N'hésitons point. Souvenons-nous que sur cette terre tout passe et s'évanouit, sauf l'Esprit de Dieu; seul il subsiste. C'est en vain que notre formalisme l'entoure d'obstacles, que nos coteries l'enserrent dans des digues; il les rompra, et après les avoir broyées, il continuera sa marche de siècle en siècle vers l'Océan divin. Et en nous-mêmes tout périra, sauf la conscience, qui, si elle ne nous rapproche pas de la perfection céleste, nous sera un ver rongeur, un regret navrant, car nous aurons sous les yeux la félicité à laquelle nous aurions dû participer, et nous entendrons l'Esprit saint s'écrier en nous: «Oh! si tu eusses été attentif à mes commande-«ments! Mais tu ne l'as pas voulu.»

[1] Expression de M. Verny.

JUDAS ISCARIOTE.

VII.

JUDAS ISCARIOTE.

MARC XIV, 10-12.

Et Judas Iscariote, un des Douze, s'en alla vers les principaux sacrificateurs pour le leur livrer. L'ayant écouté, ils se réjouirent et promirent de lui donner de l'argent. Et il cherchait une occasion favorable pour le leur livrer.

Mes Frères,

Avez-vous observé combien, dans ses jugements, le monde fait preuve d'une complète ignorance de lui-même? Les défauts dont il est

le plus profondément entaché, il les traite de ridicules dès qu'ils se présentent à ses yeux sous le verre grossissant de la fiction littéraire, ou lorsque, dans la vie réelle, une forte dose de naïveté vient les mettre un peu trop en relief. Les vices que le monde pratique et laisse pratiquer journellement avec une entière indifférence, comme s'ils étaient aussi indispensables que le manger et le boire, ces vices lui paraissent tout à coup révoltants, horribles, quand ils attirent son attention par quelque scandale imprévu. C'est ainsi encore que certains noms sont devenus des types de la plus extrême perversité, quoique ceux qui les portaient n'aient peut-être point dépassé la moyenne de la corruption humaine; mais des circonstances particulières ont mis chez ces hommes le mal en évidence, et le monde se voile la face devant eux, sans examiner s'ils sont autre chose que des miroirs fidèles de sa propre laideur. Il me serait facile de vous énumérer une foule de noms propres devenus, par cette erreur d'appréciation, des injures sanglantes. Cependant aucun exemple n'est aussi frappant que celui de Judas Iscariote.

Peut-on inventer un outrage plus cruel que d'appeler quelqu'un un Judas? Le baiser de Judas n'est-il pas, de toute l'histoire ou sacrée ou

profane, le trait qui nous semble le plus vil ? Les trente pièces d'argent qui furent comptées à Judas ne seront-elles pas éternellement le chiffre dont on marquera les traîtres comme d'un fer rouge ? Lorsque le plus grand poëte du moyen âge, dans sa description fantastique de l'enfer, mettait Judas à part des autres damnés pour le faire torturer par le roi même des démons, il exprimait le sentiment universel des peuples. Car incrédules et croyants sont d'accord pour couvrir ce nom d'opprobre, et dans notre siècle, où l'on réhabilite tous les crimes et toutes les hontes, il ne s'est trouvé personne d'assez hardi pour demander la révision du procès d'Iscariote. Dieu me garde d'entreprendre une pareille tâche ! Je tiens la sentence juste, et l'indignation qui poursuit le traître est loin de me paraître exagérée. Je me demande néanmoins si Judas est un pécheur tellement exceptionnel ; s'il a commis un acte dont aucun autre n'eût été capable ; si le genre humain a bien le droit de le bannir de son sein, comme un être qui appartiendrait, non à la terre, mais à l'abîme.

Judas a offert aux chefs des juifs de mener leurs satellites dans le lieu solitaire où le Christ s'était retiré pour passer la nuit, et il a reçu en récompense une somme d'environ cent francs de notre monnaie : voilà le fait matériel. Mais

pourquoi a-t-il agi de la sorte? Quels étaient les motifs de sa trahison? Évidemment, pour apprécier au juste sa culpabilité, il faudrait les connaître. Les évangiles n'en parlent point; ils jettent toutefois suffisamment de lumière sur le caractère de Judas, sur les circonstances de son crime, sur son repentir, sur les rapports de Jésus avec les Douze et avec les principaux sacrificateurs, de sorte que, sans trop d'efforts, nous parvenons à voir jusqu'au fond de cette âme qui, selon l'expression d'un apôtre, était possédée de Satan.

Puisque le Seigneur Jésus avait trouvé bon de faire entrer Judas dans le cercle des douze disciples intimes, nous devons nécessairement supposer chez lui une certaine vie religieuse, un intérêt peu commun pour l'avénement du règne messianique, et même un assez grand attachement à la personne du Sauveur. En fait de piété, Judas n'était sans doute point inférieur à la plupart des apôtres, c'est-à-dire des Israélites que le Christ avait jugés les plus propres à être ses témoins et les messagers de la bonne nouvelle. De même que Pierre se distinguait par la vivacité de son jugement, et les fils de Zébédée par leur zèle souvent impétueux, il semble

que Judas ait montré un esprit pratique, des talents d'administrateur, puisqu'on lui confie la bourse commune et qu'il est l'homme d'affaires de la grande famille groupée autour de Jésus. Aucune aptitude n'est en elle-même un mal; mais chacune peut devenir une tentation et une occasion de chute. Judas était exact, positif, calculateur; il s'habitua à tout estimer argent comptant et à ne faire cas des choses ou des actes que d'après l'utilité immédiate. Ainsi, lorsque la sœur de Lazare, voulant témoigner au Sauveur une ardente reconnaissance, verse sur ses pieds une livre entière de parfum de nard, Iscariote s'écrie: «Pourquoi n'a-ton pas «vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on «aurait donnés aux pauvres?» Certes, il a raison: dépenser ainsi une somme considérable — environ deux cent cinquante francs, — c'est faire une folie très-inutile; mais, si son cœur n'était pas déjà ossifié en quelque sorte, il comprendrait qu'au dessus de l'utile il y a le beau, et au-dessus du calcul le dévouement, et qu'à une âme qui déborde d'une joie extraordinaire il faut des moyens extraordinaires aussi pour exprimer ce qu'elle éprouve. Judas a perdu le sens des réalités purement spirituelles, qui lui paraissent vagues, parce que, comme l'infini, elles résistent aux chiffres.

Plongé dans ces préoccupations utilitaires, il devait à la longue se trouver peu satisfait de l'Évangile. Quand il s'était mis à suivre Jésus de Nazareth, il avait espéré lui voir fonder un véritable royaume; car tous les apôtres étaient imbus des idées pharisiennes et croyaient que l'empire juif allait remplacer l'empire romain, ayant le Fils de Dieu pour roi visible et éternel. Avec une admirable sagesse, le Seigneur Jésus n'avait jamais heurté de front ces croyances enfantines, mais il attendait que sa mort sanglante ouvrît les yeux aux disciples. Nous voyons même qu'il se sert quelquefois de ces images à moitié politiques comme d'un langage à leur portée. Un jour, ils lui disent: « Voici, nous « avons tout quitté pour te suivre; que nous en « arrivera-t-il? qu'en retirerons-nous? » Et il leur répond: « En vérité, je vous dis que vous « qui m'avez suivi, lorsque le Fils de l'Homme « sera assis sur son trône glorieux, vous serez « assis sur douze trônes et jugerez les douze tri- « bus d'Israël. » Si cette promesse fut accueillie par quelqu'un avidement et au pied de la lettre, ce dut être par Judas Iscariote. Recevoir un trône en échange des biens qu'il a quittés, voilà une bonne et solide rémunération: puisqu'il en est ainsi et que le Christ rendra « au centuple » le capital qu'on a risqué en se faisant apôtre, à

la bonne heure! Judas n'aura point perdu son temps, et personne ne pourra dire que le grand calculateur ait fait une mauvaise affaire. Avec quel zèle il va servir un maître aussi généreux! Il se sent capable du sacrifice le plus héroïque.

Toutefois, les semaines, les mois, les années s'écoulent, et Jésus ne s'occupe nullement de la grande œuvre dont ses disciples lui prêtent le dessein. Une fois même, en Galilée, le peuple voulant l'enlever pour le faire roi, il se retire tout seul dans la montagne. A Jérusalem, il assiste à une fête après l'autre sans profiter d'aucune occasion. Un esprit positif se lasse bien vite d'attendre, et Judas fut probablement plus d'une fois sur le point de s'éloigner de son Maître, comme tant d'autres disciples; cependant ses peines passées étaient une mise de fonds qu'il ne voulait pas abandonder à la légère.

Enfin, Jésus paraît avoir pris une résolution suprême. Montant pour la Pâque à Jérusalem, il prévient ses disciples (en termes obscurs, leur semble-t-il) que de grands événements vont s'accomplir. Et, en effet, il organise cette fois une entrée solennelle dans la sainte cité: le peuple l'entoure, jonche son chemin de vêtements et de rameaux, et le salue du cri d'hosanna: «Béni soit celui qui vient au nom du

Seigneur! » Puis, le lendemain, Jésus chasse les vendeurs du temple, déployant publiquement son autorité. Encore un pas, et on le proclame roi d'Israël, et Judas est au comble de ses désirs. — Ce pas, Jésus ne le fait point. Il laisse refroidir l'enthousiasme du peuple; il consacre un temps précieux à des discussions acharnées avec les pharisiens et les sadducéens; bien loin de mettre hardiment la main à la restauration politique du peuple de Dieu, il finit même par prédire la ruine prochaine du sanctuaire; « Il « ne sera pas laissé pierre sur pierre qui ne soit « détruite. »

Décidément, Jésus n'est pas ce que les disciples avaient cru, et Judas voit son espérance légitime s'évanouir en fumée. C'est en vain qu'il a tout quitté pour le Christ; en vain qu'il a vécu misérablement durant trois années, en vain qu'il a supporté les railleries et les injures; il n'en retirera aucun profit. Quelle amertume! Renoncer aux rêves dont son imagination se berce depuis si longtemps; reconnaître que les chaînes odieuses qui le rivent à la pauvreté ne seront jamais brisées; s'avouer que la foule a été pourtant plus sage que lui, l'homme positif! Une réaction complète s'opère dans son cœur, et toutes ses pensées, tous ses sentiments convergent en un point unique: la haine, la haine

de Jésus de Nazareth. De la haine naît l'incrédulité : puisque Jésus ne lui procure pas les biens qu'il ambitionne, Jésus n'est point le Messie, mais probablement, comme le disent les pharisiens, un faux prophète. La sainteté du Seigneur, son ardente charité, les paroles de vie éternelle qui sortent de sa bouche et retiennent auprès de lui les autres disciples, quoique à chaque instant ils soient, eux aussi, stupéfaits de sa conduite inconcevable, tous ces signes d'une puissance divine, Judas refuse de les voir. Au contraire, cette perfection de Jésus, dont il ne sait que penser, augmente encore son irritation. Il prend donc l'effroyable résolution de se venger. Il lui semble qu'en faisant souffrir l'auteur de sa cruelle déception, il adoucira quelque peu sa propre souffrance.

Une fois sa résolution prise, je m'imagine qu'il n'aura pas manqué d'excuses et de prétextes pour la colorer et lui enlever ce caractère odieux d'une trahison par vengeance et d'une haine n'ayant d'autre motif que les désappointements d'un sordide égoïsme.

D'abord, Judas aura cherché à bien s'affermir dans ses doutes sur la mission divine de Jésus. A cette autorité incertaine, vacillante, il aura

opposé, dans son esprit, l'autorité officielle du Sanhédrin. D'un côté, il y a assurément des actes qui ressemblent beaucoup à des miracles; mais rien ne garantit que ce soient de vrais prodiges, et, du reste, s'il se rencontre en Jésus quelques signes de la messianité, il en est plus encore qui lui font défaut. Du côté du Sanhédrin, on ne trouve pas de miracles, mais la tradition, ce qui vaut bien autant, et, en outre, une observation rigoureuse des préceptes mosaïques, que Jésus, chose grave, se permet souvent de violer. Tout bien considéré, se sera dit Judas, il doit être permis au moins d'hésiter, et, dès qu'il y a hésitation, le plus sûr, devant Dieu et devant les hommes, est certainement de se ranger du côté du pouvoir établi.

Or, le Sanhédrin a ordonné que si quelqu'un sait où est Jésus de Nazareth, il en fasse aussitôt la déclaration. Ce décret est formel. Peut-être est-il inique; mais le simple citoyen n'a point à contrôler les actes du gouvernement et des tribunaux. Il doit obéir passivement, laissant toute la responsabilité à ses supérieurs. Judas est donc tenu de livrer son Maître. Pénible obligation! Toutefois, parce qu'un devoir est désagréable, il ne cesse pas d'être un devoir. Judas se soumettra, en conséquence, à cette dure nécessité, non sans gémir de son triste

sort, non sans se persuader qu'il accomplit un acte de sublime abnégation. Ah! combien les autres apôtres se rendent la vertu facile! En restant paisiblement auprès de Jésus, ils ne font que suivre la pente de leurs cœurs, tandis que Judas, ce grand patriote, remonte énergiquement le courant de ses affections. Nouvel Abraham, il dépose sur l'autel ce qu'il possède de plus cher:

> Vouloir au public immoler ce qu'on aime,
> S'acharner au combat contre un autre soi-même...
> Une telle vertu n'appartient qu'à *lui*.

Mais Judas accepte de l'argent. — Ces trente pièces ne lui dessécheront-elles pas la main? Ne lui seront-elles pas une preuve matérielle de l'ignominie de son acte et de la perversité de ses motifs? Est-il possible qu'après avoir touché ce prix du sang, il essaie encore de se faire illusion sur l'esprit qui l'anime? — Oui, mes Frères, celà est possible. Il faudrait même que Judas fût bien novice dans l'art fatal d'imaginer des excuses pour que cette bagatelle l'embarrassât. Un essaim de raisons dût se présenter à lui, l'une meilleure que l'autre.

Le peuple, il est vrai, ce juge rude et ignorant, estime honteux de trouver dans la chute de nos amis une occasion de nous enrichir.

Mais c'est là un simple préjugé, et il sied à un caractère viril de le braver. Qu'on charge Judas d'imprécations, il ne prendra pas moins les trente pièces d'argent, ne fût-ce que pour protester de son indépendance à l'égard du vulgaire.

D'ailleurs, en s'attachant à Jésus, il a perdu plusieurs années de sa vie, pendant lesquelles il aurait fait sans doute des économies notables; la plus stricte équité exige donc que de ses rapports avec Jésus il retire, une fois, quelque profit. Qu'on y réfléchisse, et l'on sera surpris de l'excessive modération de Judas : il se contente d'une centaine de francs pour trois années de privations de tout genre!

En définitive, il ne livre pas son Maître pour cette somme, ce qui serait méprisable, vil, abject. Judas est à jamais incapable d'une action aussi noire. Non, il livre son Maître par conscience; seulement l'accomplissement de ce devoir extraordinaire du patriote ne lui fait point négliger les devoirs ordinaires de l'homme. Au moment où il pratique de la manière la plus admirable l'oubli de soi-même, il conserve assez de force d'âme pour songer aux charges de la vie journalière, et il exerce une vertu très-humble, mais très-importante, la prévoyance, l'épargne.

Parler d'argent taché de sang, c'est tomber

dans une exagération sentimentale, et la conscience mâle et sobre de Judas ne saurait être dupe de ces déclamations. Après avoir prévu et calculé toutes les conséquences possibles, tous les risques que Jésus va courir, il n'a rien trouvé qui le puisse émouvoir. Ou bien Jésus est véritablement le Messie, ou bien il est un faux prophète. S'il est véritablement le Messie, la trahison de Judas ne lui mettra point d'entrave, et les plans de l'Éternel s'accompliront pourtant, car ce qui est écrit là-haut est immuable. Étant doué d'un pouvoir surnaturel, Jésus brisera ses liens, comme se rompt un filet d'étoupe dès qu'il sent le feu; une épée à deux tranchants sortant de sa bouche dévorera ses ennemis; il mettra ses pieds sur le cou des infidèles et s'assiéra sur un trône de gloire pour juger les peuples de la terre. Bien loin d'être un obstacle à l'avénement du règne messianique, Judas aura le mérite, par son habile manœuvre, d'avoir fourni l'occasion de cette lutte dernière et par conséquent de ce triomphe. — Si Jésus est un faux prophète, que lui fera-t-on, au bout du compte? Les pharisiens sont des hommes pleins de bénignité et de mansuétude; leur attachement à la loi est d'ailleurs tel que, fussent-ils emportés par la colère, ils resteraient cependant dans les bornes de la plus stricte légalité.

Or, il est positif que Jésus n'a commis aucun délit; ou pourra lui reprocher tout au plus quelques propos peu respectueux à l'égard du Sanhédrin, et des transgressions insignifiantes de certaines prescriptions mosaïques. On ne tue pas un homme pour de telles peccadilles; on le fouettera, après quoi on le relâchera, en lui recommandant de rentrer désormais dans la vie privée. Mais, supposé même que les pharisiens eussent envie de le faire périr, ils ne le pourraient: les édits de l'empereur enlèvent aux tribunaux juifs le droit de prononcer la peine capitale, et le gouverneur, qui dans ce moment est à Jérusalem avec une cohorte, saura bien faire respecter l'ordre établi. Pour que Jésus fût condamné à mort, il faudrait qu'on l'accusât devant Ponce Pilate de quelque action réputée criminelle chez les Romains. Jamais on ne découvrira les éléments d'une pareille accusation, et si le Sanhédrin portait sa plainte au prétoire, il s'exposerait aux railleries du procureur païen: « O juifs, leur dirait-il, s'il est question de paroles et de mots et de votre loi, mettez-y ordre « vous-mêmes; je ne m'occupe point de ces misérables arguties. » D'ailleurs, en admettant, chose impossible, que le juge romain prononçât la sentence, Jésus ne courrait encore aucun danger. Le peuple a le privilége de faire relâcher,

à la fête de Pâques, le prisonnier qu'il lui plaît, et n'est-il pas évident qu'il désignerait cette fois son rabbi préféré, son prédicateur favori? Judas se le dit avec une entière certitude : Celui qui fut son maître souffrira peu, très-peu, de l'événement qui se prépare, même s'il est un faux prophète. Il en sera quitte pour quelques moments désagréables.

Le fils de Simon Iscariote n'hésite donc plus à prendre les trente pièces d'argent et à conduire les soldats et les huissiers au delà du Cédron, dans la retraite de Gethsémané. Il a tranquillisé sa conscience.

Une nuit s'est écoulée, la nuit la plus solennelle dans la vie du genre humain. Saisi et lié, sans qu'il ait ouvert la bouche, Jésus de Nazareth n'a trouvé de défenseurs nulle part. Le peuple de Jérusalem, mobile et par moments féroce comme tous les peuples, s'apprête à crier : « Ote ! ôte ! crucifie ! » de la même voix qui chantait il y a trois jours : « Hosanna, béni soit-il ! » Les disciples, hors d'eux de surprise et d'épouvante, sont dispersés, et le plus courageux d'entre les apôtres a juste assez de force pour venir épier ce qui se passe, et renier le Maître sous ses yeux. Le Sanhédrin a révélé

quelle aversion violente il nourrit contre le prophète galiléen : ces graves personnages lui crachent à la figure, lui donnent des soufflets et trouvent plaisant de dire au captif : « Messie, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé? » Dans leur habileté diabolique, ils ont découvert un moyen infaillible d'obtenir sa condamnation du gouverneur romain : ils vont le lui mener tout à l'heure, quand il fera jour, et l'accuseront d'avoir voulu se faire roi, car ne s'est-il pas dit le Christ, et n'a-t-il point parlé de fonder un royaume? Défigurant ainsi, de propos délibéré, les croyances qu'eux-mêmes partagent, ils joueront les partisans dévoués de la domination païenne et de l'empereur Tibère : « Si tu relâches celui-ci, diront-ils au procureur, tu n'es point ami de César ; » et tout le monde sait que le faible Pilate n'aura jamais la fermeté de braver un pareil argument. Dans quelques heures, le Maître de Judas sera cloué sur la croix. Rien ne peut plus le sauver.

Cette issue funeste est pour le traître un coup de foudre, qui, déchirant les nuages, lui fait apercevoir la réalité hideuse. De quelle netteté effrayante son intelligence est tout à coup douée! Il voit le Christ tel qu'il est, et, sans plus se perdre dans un dédale de questions et d'objections, sans plus examiner si c'est là exactement le

Messie annoncé par les prophètes, il le reconnaît pour le Juste. Cette justice brille d'un tel éclat qu'elle lui brûle les yeux. Comment a-t-il pu naguère, non pas en douter, mais en faire abstraction, mais s'imaginer qu'il avait le droit de porter un jugement sur son Maître sans en tenir compte ? Tout était là pourtant. A présent cette sainteté qu'il a refusé de voir, est sa condamnation. Chaque parole que Jésus prononce devant le tribunal, chaque outrage dont on l'abreuve, chaque coup qui tombe sur cette tête livide, éveille en Judas un écho terrible : « Cet homme est le serviteur du Très-Haut. » Et, pendant qu'il ne peut détacher de la victime ses yeux hagards, son propre cœur se manifeste à lui avec la clarté éblouissante, importune, inévitable qu'on dit réservée au dernier jour, lorsque les livres seront ouverts où la main divine inscrit en caractères de feu les pensées secrètes des fils des hommes. « Quand tu prétendais agir « par grandeur d'âme, » lui dit sa conscience d'une voix qui pénètre jusqu'aux dernières jointures de son être, « tu mentais ; quand tu te per- « suadais obéir à la loi ou bien à moi-même, tu « mentais encore. Tu n'as connu qu'un seul mo- « bile, la haine, et cette haine n'avait d'autre « source que la cupidité déçue, la passion du « gain, la soif de posséder. Ne regimbe pas contre

« mon aiguillon, mais écoute une dernière révé-
« lation : lorsqu'ils t'ont compté les trente pièces
« d'argent et que tu les a pesées dans ta main,
« ta satisfaction était si grande que tu as été vrai-
« ment heureux. Pourquoi ne jouis-tu plus du bon-
« heur ineffable d'avoir trente écus en échange de
« ton âme ? »

Ainsi parle la voix maudite. Espérant la faire taire, Judas arrête les membres du Sanhédrin, qui se mettent en marche pour conduire Jésus chez Pilate; il veut leur rendre cet argent fatal : « J'ai péché en vendant le sang innocent. » Mais les pharisiens continuent leur marche et haussent les épaules : « Que nous importe ? lui répondent-ils ; cela te regarde. » Et Judas reste seul avec son implacable accusatrice. — S'il purifiait ses doigts de ses trente pièces, peut-être la réduirait-il au silence. Il court au temple les jeter dans le trésor. Mais on ne se débarrasse pas de la conscience ainsi que d'un fardeau incommode. Alors, poussé au désespoir, l'infortuné pense étouffer son crime dans un autre crime. « Et s'étant retiré, il s'étrangla. »

Connaissez-vous, mes Frères, une histoire plus triste ? En connaissez-vous une plus effrayante ? Un apôtre de Jésus-Christ se distingue par une aptitude spéciale pour certaines fonc-

tions; n'étant point maintenue dans ses bornes, cette aptitude se transforme en une passion qui le domine et le possède; peu à peu son jugement est faussé, s'habituant à appeler le mal bien et le bien mal; puis, quand son être entier est ainsi perverti, — sans qu'aucun signe le montre au dehors, semblable à ces arbres qui étendent au loin leur épais feuillage, quoiqu'une pourriture secrète ait déjà rongé la moelle du tronc, — il suffit d'un souffle de la tentation pour amener une chute soudaine et irréparable. Le voilà au fond de l'abîme, celui qui, hier encore, était l'élu du Seigneur. Quelle leçon! Si nous croyons être debout, prenons garde que nous ne tombions.

Hommes du monde, qui, n'ayant point de convictions religieuses, marchez jusqu'ici dans la voie de l'honnêteté comme entraînés par un noble instinct, soyez vigilants. Êtes-vous sûrs que votre vertu ne fléchira jamais! Vous n'iriez point vendre votre conscience pour trente pièces d'argent; mais ne la vendriez-vous pas pour un million, ou pour des plaisirs ravissants, ou pour la gloire, ou pour un royaume? Si votre vertu avait un prix, que ce prix fût une poignée d'or ou bien un monde entier, vous ne vaudriez pas mieux que Judas!

Et vous, chrétiens vacillants, qui vous savez

incapables de résistance, qui suivez volontiers la foule, qui donnez facilement raison au fait contre le droit, et qui, pour ne point rougir devant vous-mêmes, vous plaisez à recouvrir votre faiblesse du manteau du scrupule, veillez tout particulièrement et souvenez-vous qu'une fois qu'on a cessé de se cramponner au rocher des principes, on est emporté par le vent, et que le hasard seul décide alors de notre sort, nous laissant retomber, au gré de ses caprices, à gauche ou à droite, faisant de nous indifféremment, soit un tiède disciple, soit un Judas Iscariote.

Mais veillez, vous aussi qui êtes forts, énergiques, dévoués, prêts à quitter pour le nom du Christ, maison, père, mère, femme et enfants; n'oubliez pas que toujours après un effort courageux nous nous détendons, pour ainsi dire, et que, dans ces heures de réaction qui suivent les moments d'héroïsme, la tentation trouve aisément prise sur le plus ferme. N'oubliez pas non plus que rien ne ressemble autant au désintéressement qu'un égoïsme subtil. Hélas! Judas avait fait à son maître plus de sacrifices que nous tous!

Qui oserait s'endormir dans une trompeuse sécurité? Si, parmi les Douze que le Christ avait choisis, triés, élus, il s'est rencontré un fils de

la perdition, croyez-vous que, sur douze personnes prises au hasard dans cette assemblée, il n'y en aurait pas au moins une qui, placée exactement dans les mêmes circonstances, commettrait le même forfait ?

Notre Père, ne nous induis point en tentation !

LA TENTATION.

VIII.

LA TENTATION.

Luc IV, 1-13.

Jésus, plein de l'Esprit saint, revint du Jourdain et passa en esprit quarante jours dans le désert, tenté par le diable. Durant ces jours, il ne mangea rien, après quoi il eut faim. Et le diable lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. Jésus lui répondit : Il est écrit que l'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. Et le diable, le conduisant sur une haute montagne, lui montra en un instant tous les royaumes de la terre et lui dit : Je te donnerai toute cette puissance et cette gloire ; car elle m'a

été remise et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi. Jésus lui répondit : Arrière de moi, Satan! car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. Et il l'amena à Jérusalem et le posa sur la balustrade du temple et lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges de te garder, et qu'ils te prendront en leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre. Jésus lui répondit : Il a été dit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Et ayant achevé toute tentation, le diable se retira de lui pour un temps.

Mes Frères,

Parmi les histoires mystérieuses qui abondent dans les écrits de l'ancienne et de la nouvelle Alliance, aucune ne semble plus extraordinaire que celle dont je viens de vous faire la lecture. Nulle part ailleurs, depuis la première page jusqu'à la dernière de la Bible, l'étrange figure de Satan n'apparaît ainsi sur la terre et n'intervient dans la vie d'un homme par des actes visibles et personnels. Et, ce qui augmente

notre étonnement, l'homme livré de la sorte aux tentations de l'esprit infernal, c'est le Fils de Dieu, le Saint des saints! Que cette rencontre du Ciel et de l'Abîme dans la solitude brûlante du désert ait excité de tout temps une curiosité fébrile, je le conçois. Sous quelle forme l'ange des ténèbres s'est-il montré à Jésus? Par quelle puissance l'a-t-il transporté où bon lui semblait? Comment a-t-il pu espérer le séduire s'il le connaissait? Et pourquoi s'est-il donné la peine de le tenter s'il ne le connaissait point? Qu'est-ce enfin que ce Satan, qui se conduit ici en adversaire acharné du Messie, et que l'Ancien Testament nous dit cependant être un des serviteurs de l'Éternel? Ces questions et bien d'autres qui peut-être se présentent à vous, je les écarte, d'abord parce qu'elles sont inutiles, et puis surtout parce que je suis convaincu qu'il est contraire à l'intention de l'écrivain sacré d'attribuer à son récit une exactitude matérielle et d'y prendre tout au pied de la lettre. Car, pour citer un seul trait, la montagne d'où l'on peut voir tous les royaumes de la terre n'a jamais existé que dans l'imagination. Quiconque la chercherait sur une carte géographique commettrait soi-même une absurdité manifeste, et prêterait gratuitement à saint Luc une pensée ridicule; ce serait tout simplement une profa-

nation. Il suffit de cet unique détail pour démontrer le caractère symbolique, allégorique, de notre récit. L'évangéliste raconte un fait des plus réels, une lutte longue et terrible dont l'âme du Sauveur a été véritablement le théâtre ; mais, pour raconter ce fait tout intérieur, qu'aucune langue humaine ne saurait rendre qu'imparfaitement, il a recours à un moyen très-naturel et très-efficace : ce que le Christ a vu des yeux de l'esprit, il nous le dépeint comme si le Christ l'avait vu des yeux de la chair. Il faut donc distinguer dans ce récit le fond et la forme. Nous ne pourrions nous attacher à la forme, à l'enveloppe, à cette apparition personnelle de Satan, sans nous jeter dans des spéculations hasardées et fantastiques ; tandis que le fond même, la victoire de Jésus sur les séductions du monde, nous fournit un spectacle admirablement grand et édifiant. Venez donc le contempler, mes Frères, et y puiser quelque force pour triompher du mal qui nous assaille de toutes parts.

C'est un moment des plus solennels dans la vie du Seigneur Jésus. Avec beaucoup de pieux Galiléens, il était allé vers le prophète qui prêchait la repentance sur les bords du Jourdain, et il avait demandé à recevoir le baptême de

préparation à la venue du Messie. Mais alors les cieux se sont ouverts, l'Esprit saint est descendu dans son cœur et lui a révélé à quel rôle il est appelé dans le royaume de Dieu : « c'est ici mon Fils bien-aimé, » a dit la voix céleste. Ayant maintenant pleinement conscience de sa mission, pour laquelle il avait été formé dès les commencements, mais qui ne s'était point encore dévoilée à lui avec cette netteté, il se retire au sein du désert et y vit quarante jours dans le jeûne et la méditation. Jamais une pensée d'homme n'agita d'aussi graves problèmes. Il sait qu'il est le Christ chargé de délivrer les âmes du joug du péché, et il se sent en possession d'une vertu surhumaine, indispensable à l'accomplissement de son œuvre ; mais comment employer cette force ? Quelles mesures va-t-il prendre pour établir le règne de son Père ? Quelle conduite suivra-t-il à l'égard des puissances qui se partagent le monde ? La moindre erreur sur ces questions compromettrait son œuvre et retarderait indéfiniment le salut des pécheurs. Or, si Jésus est un avec Dieu, il n'en est pas moins homme, soumis à un développement graduel, sujet à nos infirmités, capable comme nous d'être tenté et par conséquent de faillir. Sans doute, sa volonté adhère, par un effort continu, à la volonté divine, et il

ne veut, il ne recherche, il ne désire point autre chose; mais son intelligence, limitée comme celle de tout être fini, subissant l'influence de son temps et de son peuple, saura-t-elle toujours reconnaître le chemin avec l'inflexible précision de la boussole? Personne ne pourrait le dire à l'avance; et quand on se rappelle que le droit chemin est unique, mais que l'erreur est multiple, nous entourant à droite et à gauche, s'embranchant à tous les points de la vérité; quand on se représente vivement les innombrables séductions que devait éviter la pensée du nouvel Adam avant de se fixer sur la sublime folie d'une mort ignominieuse, on assiste avec anxiété à cette lutte entre sa volonté sainte et les instigations de la sagesse mondaine.

L'évangéliste nous énumère trois tentations principales que le Christ dut traverser pendant la préparation à son ministère.

D'abord, raconte notre texte, comme il eut faim, l'idée lui fut suggérée : «Si tu es vraiment le « Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne « du pain. » Cette première tentation, née d'un jeûne prolongé, pouvait se répéter à chaque pas de sa carrière publique. Il allait voir, en effet, les soucis de la vie matérielle se dresser à l'horizon comme un nuage qui le menacerait con-

stamment. Certes, il est beau de se donner à ses frères, de parcourir la contrée en guérissant les malades et consolant les affligés, d'annoncer aux pécheurs la repentance et le pardon, de se vouer tout entier à la cause de Dieu; mais encore faut-il vivre! Chaque jour réclame impérieusement sa nourriture; il est nécessaire de trouver pour le corps des vêtements, et nul ne peut se passer d'un toit où il repose en paix. Comment se procurer tout cela, lorsqu'ici-bas on ne possède rien (c'est le cas du charpentier Jésus), et qu'abandonnant le travail salarié, on consacre tout son temps à des œuvres de miséricorde? La question est d'autant plus pressante que, résolue aujourd'hui, elle se posera de nouveau demain. Ne serait-il pas naturel de se servir de cette vertu mystérieuse qui vibre en lui et qu'il n'a point encore mise en action, de s'en servir pour se débarrasser des nécessités vulgaires, et de conquérir par un miracle l'indépendance sans laquelle il ne peut remplir sa mission? Combien sa tâche serait simplifiée! Avec quelle liberté d'esprit il vaquerait à ses occupations divines! Comme elles pourraient être mieux réglées une fois qu'il serait sûr de trouver incontinent et partout la nourriture indispensable! Donc disons à cette pierre qu'elle devienne du pain!

Oui, il serait naturel de raisonner ainsi. Et pourtant le Christ ne recourrait point à un miracle sans détruire toute l'économie du règne de Dieu. La force dont il est doué lui a été confiée comme un dépôt, comme un attribut de son sacerdoce, et il doit la faire agir uniquement pour arracher les âmes au péché et aux misères qui en sont les conséquences. Dès qu'il y verrait un moyen de se soustraire lui-même aux conditions communes de la vie, intendant infidèle, il trahirait son maître et dépouillerait ses frères. De plus, il débuterait dans son ministère par un acte d'incrédulité, ne voulant pas s'en remettre du soin de sa subsistance à Celui qui l'a envoyé. Les préoccupations du Christ seront donc ailleurs. Sa pensée, sa puissance, son activité se pose un but plus important que de pourvoir au bien-être de son corps, car, dit-il : « il est écrit que l'homme ne vivra « pas seulement de pain, mais de toute parole « de Dieu. »

Nous aussi, mes Frères, nous avons une mission à remplir ; nous aussi nous sommes doués d'une vertu divine, et à nous aussi le Tentateur vient souffler ces mots : « Emploie cette vertu à te faire du pain ! » Notre mission est la même que celle de Jésus-Christ, Dieu nous ayant placés sur la terre non pas seulement pour y cher-

cher notre bonheur individuel, mais pour y étendre son règne de justice et d'amour; et la force dont il nous a revêtus en vue de cette grande œuvre, c'est notre raison, notre science, notre habileté, notre influence, notre richesse. Si nous consacrons cette force en entier ou en majeure partie à notre propre satisfaction, nous commettons le péché dans lequel Satan voulait faire tomber le Seigneur. Au lieu d'un but céleste, éternel, nous assignons à notre vie, qui pourtant est divine, un but matériel et périssable. Je sais combien les soucis de ce monde sont impérieux; je sais qu'il n'y a rien de démoralisant comme d'avoir à calculer de quoi l'on vivra demain et après-demain; je sais qu'une pensée plus absorbante encore, c'est de voir grandir ses épargnes lentement, mais sûrement, et se construire d'étage en étage la fortune qui abritera nos enfants. Je sais par quels moyens subtils le corps accapare toute la sève de notre être; mais précisément parce que la voix du Tentateur est si pénétrante, ne cessons, mes Frères, de répéter le mot de Jésus: « L'homme ne vivra pas seulement de pain. » Quand il s'agit, par exemple, de renoncer à un profit considérable qui répugne à la délicatesse, ou bien de nous priver en faveur d'un pauvre d'une part de notre indigence, ou bien de sacrifier notre

position dans la société pour obéir à nos scrupules, dans tous ces cas, mettons fin à l'hésitation et rappelons-nous que, grâce à Dieu, la nourriture et le vêtement ne sont pas nos intérêts principaux.

Dans la seconde tentation, Satan n'essaie plus de détourner le Christ de sa mission pour qu'il aille se perdre dans les soucis terrestres; mais ne pouvant rompre la direction de ce fleuve, il veut en diminuer le courant et en troubler la limpidité. Il insinue à Jésus d'abaisser un peu son idéal, de signer un compromis avec le monde. « Regarde la puissance et la gloire de « ces royaumes: ils seront tous à toi, si tu te « prosternes devant moi. » Évidemment, ces dernières paroles ne doivent pas être prises au sens littéral; car, à moins que cette épreuve du Messie n'ait été illusoire, il faut supposer que Jésus était sérieusement tenté, sérieusement attiré par les suggestions de son adversaire, et pourtant nous ne saurions jamais admettre qu'il ait risqué de se prosterner devant Satan. Il n'est donc pas question d'une véritable adoration. Jésus, tel est le sens de ce passage, fera quelques concessions au prince des ténèbres, à l'esprit qui anime le monde, et, en échange, le monde

lui sera immédiatement soumis. N'y a-t-il pas là de quoi le séduire? Voir son ardent désir réalisé, tous les obstacles aplanis, toutes les résistances désarmées, la terre conquise en un clin d'œil! L'humanité sera donc sauvée, non dans mille, dans dix mille ans, par des déchirements douloureux, mais aujourd'hui même, par une adhésion spontanée. Pour arriver à ce brillant résultat, il faudra adoucir, il est vrai les aspérités les plus rudes de l'Évangile, recouvrir d'un voile son éclat qui blesserait la vue. Mais perdra-t-il beaucoup à se tempérer un peu? N'y aurait-il pas d'ailleurs une naïveté peu commune à s'imaginer que cette doctrine pourra jamais se répandre parmi les hommes sans s'altérer pourtant plus ou moins à leur contact? Puis donc qu'elle est destinée en tout cas à se ternir, il vaut certainement mieux l'accomoder sur-le-champ aux instincts de la foule.

Ah! nous connaissons tous cette voix qui se rit de l'ingénuité de notre espoir, persifle l'enthousiasme, et, fière de sa vieille expérience, enraie chaque mouvement généreux! Un cœur de femme, ému de pitié à la vue des souffrances du peuple, prend-il la résolution de s'y consacrer, aussitôt vous voyez accourir les donneurs de conseils avec leur sagesse mondaine. Hochant la tête, ils lui énumèrent complaisam-

ment quels obstacles nos mœurs mettront à ses visites dans les sombres réduits de la misère et du vice, combien de honteuses infirmités rendent les pauvres indignes de son dévouement, quelle difficulté insurmontable elle éprouvera à démêler, dans leurs plaintes, l'exacte vérité d'avec les exagérations de l'aigreur ou même les inventions de la fourberie. « Croyez-en, lui « disent-ils, ceux qui ont vu le monde de plus « près que vous. Au lieu de visiter vous-même « les pauvres et les malades, donnez tous les ans « une somme d'argent à quelque hospice : avec « beaucoup moins de peine vous aurez fait plus « de bien encore. Votre projet était sans doute « d'une âme angélique, mais les belles choses « ne réussissent pas ici-bas, et il faut savoir se « soumettre aux conditions de la vie pratique. » — Ces mêmes accents d'une sagesse sceptique viennent aussi bourdonner à l'oreille de l'homme courageux qui, effrayé, indigné de la démoralisation croissante de la société, ose réclamer publiquement contre les iniquités publiques. « Vous « allez, lui dit-on, rompre en visière à tout le « genre humain ? Ignorez-vous que

« .... c'est folie à nulle autre seconde,
« De vouloir se mêler de corriger le monde ?

« Au fond, vous avez certes raison, et il serait

« à désirer que tous pensassent comme vous.
« Mais, voyez, les hommes sont tellement corrom-
« pus que votre morale sublime les rendrait pires
« encore. Moi aussi je veux les améliorer, mais
« je m'y prends autrement, car je suis désabusé
« depuis longtemps des rêveries sentimentales
« dont vous semblez vous bercer. Cessez de
« heurter de front toutes les idées de votre siècle,
« acceptez comme un mal inévitable son maté-
« rialisme, profitez même de son amour effréné
« de l'or pour le faire contribuer à des œuvres
« utiles, morales, religieuses. Par cette sage
« conciliation, vous le relèverez peu à peu et le
« gagnerez doucement à la bonne cause. »

Si le mauvais esprit raisonne avec nous de la sorte, quel langage n'aura-t-il pas tenu au Seigneur Jésus! « Quoi! prétendre renouveler la
« face du globe par une religion toute spirituelle,
« sans autre lien entre ses adhérents que l'amour
« fraternel, sans autre culte que les bonnes
« œuvres faites en secret, sans autre liturgie
« que le mot: « notre Père, » sans autre doctrine
« que les paraboles du royaume des cieux ou
« de l'enfant prodigue! Tout cela est magnifique
« en théorie, mais en réalité tout cela dépasse
« la faiblesse humaine autant que le ciel est au-
« dessus de la terre. Les hommes, ô prophète
« galiléen, n'ont point encore atteint l'âge de la

« majorité, et probablement ils ne l'atteindront « jamais. Traite-les donc comme des enfants. « Donne-leur des institutions bien massives, « avec des commandements nets et tranchants, « avec des dogmes parfaitement définis, avec un « culte qui parle aux yeux. Bien loin d'abroger « la loi mosaïque en la transfigurant, conserve- « la dans sa rigueur littérale. Commence par te « faire le Messie du peuple juif, son roi et son « vengeur, en te conformant à ses préjugés, à « ses souvenirs et à ses espérances, qui en défi- « nitive sont respectables : une fois maître de « Jérusalem, le reste du monde te sera une « conquête facile, car les nations et les religions « païennes jonchent depuis longtemps le sol de « leurs ruines, et l'empire romain, édifice informe « composé de leurs débris, ne résistera point « un seul jour au choc des soldats du Messie. « La puissance et la gloire de tous les royaumes « seront à toi ! Tu ne parviendras pas tout à fait « à ton premier but, il est vrai : au lieu d'une « église invisible, animée de cette force insai- « sissable que tu nommes l'Esprit saint, tu au- « ras fondé une théocratie, un gouvernement à « moitié politique, à moitié religieux. Mais entre « une chimère et un résultat certain le Fils de « Dieu pourrait-il hésiter ? »

Le Fils de Dieu n'hésite pas. « Il est écrit, ré-

«pond-il : Tu adoreras le Seigneur, et tu ne ser-«viras que lui seul. » L'Évangile de grâce triomphera dans toute sa pureté ou tombera tout entier; mais jamais il ne sera, comme la loi lévitique, une transaction entre le mal et le bien, entre la dureté des cœurs et la volonté du Très-Haut. Dans ces avis si sages, si naturels, si bien intentionnés, Jésus reconnaît le vieux levain pharisaïque, l'éternel ennemi du culte en esprit et en vérité, il reconnaît Satan, et s'en détourne avec horreur : «Arrière de moi! »

Et Satan l'amena à Jérusalem, et, le posant sur la balustrade du temple, il lui dit: «Si tu «es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car «il est écrit qu'il a ordonné à ses anges de te «garder et qu'ils te prendront en leurs mains, «de peur que ton pied ne heurte contre une «pierre. » — Deux fois repoussé, l'ange des ténèbres ne se considère point encore comme vaincu ; il change seulement de tactique. Il n'engage plus le Seigneur à renoncer à son ministère, ni même à le défigurer par un indigne compromis. La place est trop bien défendue pour qu'on l'enlève de front. Satan se présente maintenant en allié dévoué, qui a conçu un plan admirable pour assurer l'avénement de

l'Évangile et de l'Évangile dans sa pureté. Que Jésus fasse à Jérusalem, au milieu du temple, sous les yeux de tout le peuple, un prodige éclatant; qu'il s'élance, du haut de l'édifice, dans l'abîme formé par la vallée de Josaphat; qu'il arrive sain et sauf au fond de ce précipice affreux, et le peuple croit en lui, et le règne messianique est inauguré. Pour résoudre les doutes et briser les volontés rebelles, rien de plus simple ni de plus efficace. D'ailleurs, l'Écriture elle-même semble recommander ce moyen dans un passage des Psaumes, ou du moins elle y promet le concours des anges. Donc, assurance de réussir dans ce miracle, puisque rien ne saurait être impossible au Fils de Dieu, certitude d'en voir jaillir les conséquences les plus heureuses, approbation du texte sacré, tout se réunit ici et donne du poids à la proposition de Satan.

Cependant Jésus la rejette avec dédain. Quel misérable empire lui conseille-t-on d'usurper sur les hommes! Il lui suffirait d'éblouir leurs yeux et de dérouter leur entendement par un acte des plus vulgaires, malgré sa rareté, comme s'il était incapable, lui, la vérité faite chair, d'obtenir le libre assentiment de leurs âmes! On ose donner le nom de foi au stupide étonnement qui jetterait alors la foule à ses pieds!

On s'imagine qu'il se contenterait d'une obéissance hébétée, sans gagner les cœurs, sans les renouveler par une joyeuse confiance en lui! Est-il donc venu pour être un despote, qui tiendrait lieu de conscience et d'intelligence, qui remplacerait le devoir par son caprice, et la raison par son bon plaisir, qui réserverait comme argument suprême l'anéantissement des récalcitrants? Ce serait « tenter Dieu, » car ce serait détruire de fond en comble l'ordre qu'il a établi dans le monde spirituel, ce serait donner à la vérité le mensonge pour gardien et faire de la mort le berceau de la vie. Jésus ne triomphera qu'à force d'être vrai. Plus on lui résistera, plus il se montrera tel qu'il est, déroulant jour par jour les inépuisables trésors qui sont en lui. Se faire connaître, voilà toute son habileté. Or, le moyen de manifester son amour, ce n'est pas d'opérer des miracles stupéfiants, c'est d'accepter l'opprobre du monde et les douleurs du corps et les souffrances de l'âme; c'est de se laisser outrager et frapper sans jamais se plaindre; c'est de boire jusqu'à la lie la coupe de l'amertume; c'est de porter sa croix, et puis d'y monter pour s'y faire clouer. Tel est le seul prodige éclatant qui soit digne du Messie.

Cette troisième et dernière tentation que subit le Seigneur est bien plus fréquente parmi nous

qu'on ne semble le croire. Dès que vous vous êtes consacré à une œuvre de dévouement, quelque chose se remue en vous et vous suggère de substituer votre personne à cette œuvre, d'exiger pour votre pensée le respect qui est dû à la pensée de Dieu, de commencer la conversion des pécheurs par la soumission à votre parole. L'histoire en fournit un exemple fameux et singulièrement triste. C'était au onzième siècle. L'Europe, sortant d'une longue et épouvantable barbarie, ressentait tout à coup une soif ardente de vie religieuse. Un homme se présenta alors, d'abord arbitre des papes, puis pape lui-même sous le nom de Grégoire VII, esprit d'une rare puissance, caractère plus fortement trempé encore, âme pieuse, austère, sincèrement attachée à la cause de son Maître. Il promit de répandre à travers toute la chrétienté les sources de la vie éternelle, et en effet il se mit à l'œuvre avec une admirable énergie. Mais, hélas! l'ange des ténèbres vint le tenter : il lui insinua que l'Église ne pourrait être sauvée que par une obéissance aveugle et passive à son conducteur. Grégoire le crut, et celui qui semblait digne d'être un nouveau saint Paul se fit le prédécesseur d'Ignace Loyola, déchirant les liens les plus sacrés de l'affection humaine, rudoyant les scrupules, poussant les âmes au désespoir quand elles

refusaient de se livrer, portant avec acharnement sa main sacrilége sur la créature qui est l'image de Dieu. — Que d'exemples pareils ne pourrais-je citer dans notre Église protestante, s'il ne me répugnait de dévoiler ses secrètes infirmités! Que de prédicateurs émouvants qui auraient pu produire une véritable réformation, mais qui ont voulu subjuguer les esprits au lieu de vivifier les consciences! Et nous tous, mes chers auditeurs, dois-je vous dire pourquoi nous obtenons si peu de résultats dans notre petite sphère? — Nous ne savons pas nous effacer, et nous confondons trop souvent le triomphe de notre amour-propre avec le triomphe de la vérité. C'est la suprême tentation, de beaucoup la plus subtile, celle qui menace surtout les forts.

Mais, en nous montrant ainsi que le chrétien rencontre à tous les degrés de son développement un ennemi qui lui barre le chemin, la méditation de notre texte doit en même temps faire naître un courageux espoir de nous associer à la victoire du Sauveur. Au lieu de gémir sans fin sur nos misères, abîmés dans le sentiment de notre impuissance, levons-nous donc et suivons le Christ.

Quand la tentation se prépare et que notre cœur commence à s'agiter dans une vague inquiétude, ne sachant point encore si les accents nouveaux qui résonnent dans le lointain viennent du ciel ou de l'abîme, faisons comme Jésus: partons pour le désert, osons être seuls avec notre conscience; imposons silence aux bruits étourdissants de la vie, afin que, rendus à nous-mêmes, nous démêlions la voix de Dieu et la voix de Satan.

Et alors, avant de choisir, comme l'une de ces voix retentit toujours très-haut et l'autre très-bas, cherchons au dehors un écho qui nous répète celle-ci puissamment. Avec Jésus ouvrons la Bible. A chaque insinuation du mauvais esprit, il oppose un texte de l'Ancien Testament: «Il «est écrit: l'homme ne vivra pas seulement de «pain.» «Il est écrit: tu adoreras le Seigneur «ton Dieu.» «Il est écrit: tu ne tenteras point «l'Éternel.» Si rien n'était écrit; si la volonté divine n'avait ici-bas d'autre représentant que nos aspirations aussi flottantes que la brume du matin; si les saintes pensées des prophètes et des apôtres, si l'enseignement et la vie du Fils unique n'étaient là devant nos yeux, gravés en caractères immuables, je ne vois pas comment nous résisterions aux séductions de la matière. Mais, les yeux fixés sur cette parole céleste qui

nous pénètre d'une vigueur plus qu'humaine, nous pouvons sortir triomphants de toutes les épreuves.

Sans doute, entre les tentations du Maître et les nôtres, il y aura toujours une bien grande dissemblance : il était pur et nous sommes souillés; les suggestions du mal rencontraient dans son âme sans tache une indicible aversion, tandis que nous sommes familiarisés avec le péché au point de « boire l'iniquité ainsi que de l'eau. » Qu'est-ce à dire, mes Frères? Parce que nos fautes passées sont comme un gage remis à Satan, faut-il donc nous croiser les bras dans une morne indifférence? A Dieu ne plaise! Il faut saisir avec d'autant plus d'empressement la main du Sauveur, pour que sa force supplée à notre faiblesse; et surtout aussi il faut désormais redoubler nous-mêmes de vigilance, puisque la défaillance de la veille peut décider de la chute du lendemain, et que le mal engendre le mal.

LES PROGRÈS
DU ROYAUME DE DIEU.

IX.

LES PROGRÈS

DU ROYAUME DE DIEU.

MARC IV, 26 - 29.

Il disait aussi : le royaume de Dieu est comme si un homme jette de la semence en terre, et qu'il dorme de nuit et qu'il se lève de jour, et que la semence germe et croisse sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même d'abord de l'herbe, puis un épi, ensuite le froment qui remplit l'épi. Et, quand le blé est mûr, il y met la faucille, parce que c'est le temps de la moisson.

Mes Frères,

Lorsque le Seigneur Jésus, retournant vers son Père, laissa aux apôtres l'ordre de prêcher l'Évangile aux nations, il y joignit ces paroles, gage de la victoire : « Toute puissance m'est don-« née dans le ciel et sur la terre. » Les apôtres comprirent fort bien que la puissance dont parlait ici leur Maître est toute spirituelle, et que, si le Christ règne désormais dans l'univers, c'est comme Sauveur des âmes et non comme successeur de Dieu le Père, qui lui aurait abandonné les rênes du gouvernement. Ils retrouvèrent dans l'assertion de Jésus la même pensée qu'il avait souvent exprimée, disant que maintenant le monde est vaincu, que le prince des ténèbres est jugé, qu'il est renversé, que l'œuvre du salut est accomplie, que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En un mot, ils y puisèrent la ferme assurance que le royaume de Dieu était fondé pour toujours au sein de l'humanité pécheresse. A moins d'en avoir la certitude la plus inébranlable, ils n'auraient pu se consacrer tout entiers à la prédication de la bonne nouvelle, et le plus grand d'entre eux confesse que sa vie serait une folie sans l'espoir

d'un triomphe définitif. Si la foi est la racine de la vie chrétienne, si la charité en est la fleur et le fruit, on peut dire de l'espérance qu'elle en forme la sève. Quoique écrasés, les apôtres étaient pleins d'énergie, grâce à ce don excellent. Ils savaient que le monde, qui les traitait de balayures, leur devrait son salut, les honorant un jour comme les douze fondements de la cité divine. Ces misérables juifs, compagnons d'un supplicié, osaient dire à la face de la puissance romaine et de la civilisation grecque, avec cet accent de conviction qui ne permet point de réplique : « Nous sommes l'avenir. La chose est « certaine, notre Maître l'ayant affirmée. »

Toutefois, l'espérance, qui est une force incalculable, peut constituer aussi un grave danger. Par cela même qu'elle anticipe et qu'elle suppose plus qu'elle ne voit, elle est impatiente. De son aile rapide, elle plane sur l'espace, supprime les délais, veut jouir immédiatement des biens lointains que lui garantit la foi. Les premiers chrétiens ressentirent d'autant plus cette impatience que leurs épreuves étaient plus cuisantes. Voilà dix ans, vingt ans, trente ans, se disaient-ils, que leur Maître les avait laissés orphelins, abandonnés à l'inimitié du monde. Ils consentaient de grand cœur à souffrir pour lui; mais cette époque d'angoisse devait pour-

tant avoir un terme ; il fallait bien qu'enfin les persécuteurs fussent frappés à leur tour et que la splendeur cachée du Christ se révélât à tous les yeux. Qui dira les prières qui s'échappaient de leur poitrine oppressée? « Jusques à quand, « Seigneur! Pourquoi ne juges-tu point? pour- « quoi ne venges-tu pas le sang de tes martyrs? « Pourquoi permets-tu qu'on insulte ton saint « nom? Pourquoi ton évangile est-il en opprobre? « Pourquoi, pourquoi donc la bonne cause et le « succès sont-ils encore séparés? » Et l'on consultait les signes du temps : plus l'orage mugissait, menaçant d'engloutir l'esquif de l'Église, plus le salut devait être proche.

Excitée à ce point, l'espérance risquait de se tourner en abattement, puisque la réalisation n'arrivait pas à jour fixe. Nous savons en effet qu'il y eut alors des moqueurs qui disaient : « Où est la promesse de son triomphe? Car « toutes choses demeurent dans le même état. » C'est pour combattre ce découragement né d'une ardeur excessive, que le Seigneur avait déposé dans la mémoire de ses disciples la parabole que je vous ai lue. Sans doute ils y prêtèrent d'abord peu d'attention, ainsi qu'à beaucoup d'autres choses ; mais au moment nécessaire elle devait surgir dans leur esprit, devenant pour eux une sorte de révélation. Combien n'y a-t-il pas de

discours du Christ qui maintenant encore semblent inféconds, et qui un jour produiront pour nos âmes et nos intelligences les fruits les plus bénis ?

En comparant la croissance du royaume de Dieu avec la croissance d'une plante, Jésus veut avant tout nous faire comprendre que le temps est un élément indispensable au triomphe du bien sur le mal. Quand l'impatience humaine réclame un succès immédiat, elle ressemble à l'enfant qui, le jour même où il a déposé une semence dans la terre, s'étonne de ne pas la voir germer. Partout Dieu a placé entre le point de départ et le point d'arrivée cette barrière inévitable : le temps. Il sait pourquoi. Si l'on ne peut imaginer de tourment tel qu'une attente sans fin, une attente modérée est le plus grand des bienfaits : elle permet de tasser, pour ainsi dire, ce qu'on a acquis, et de se fortifier dans son cœur pour de nouvelles luttes. Plus l'avénement du royaume des cieux est retardé, plus la victoire sera décisive. Il en est comme de ces arbres qui, bravant le long hiver du cercle polaire, mettent des siècles à grandir, mais aussi dont le bois défie l'acier, tandis que, sous un ciel plus heureux, ces mêmes arbres, croissant

avec une rapidité extrême, ne présentent ni résistance ni solidité.

En second lieu, la parabole du Seigneur nous montre que le retard apporté à la victoire n'est pas même une suspension : le germe, dit-il, se déploie en herbe, l'herbe se couronne d'un épi, l'épi se garnit de froment ; le triomphe est donc reculé pour qu'il se prépare par un développement continu, quoique imperceptible. Ne mesurez pas les progrès accomplis d'hier à aujourd'hui, ils vous paraîtraient nuls ; mais visitez votre champ au printemps, puis au commencement de l'été, revenez-y quelques semaines plus tard, et votre espoir sera soutenu par des signes évidents, qui vous montrent la moisson de plus en plus proche. De même, on ne saurait juger des progrès du christianisme au sein de l'humanité qu'en s'élevant au-dessus des détails pour embrasser un vaste espace d'un seul coup d'œil. Gens de petite foi, iriez-vous désespérer parce qu'autour de vous, dans votre sphère étroite, vous apercevez aujourd'hui et demain la réussite du mal, l'insuccès du bien? Portez le regard un peu plus haut, et dans l'ensemble des événements vous apercevrez sans aucun doute le progrès incessant dont parle mon texte.

Il nous indique, en troisième lieu, quelle force amène ce progrès et en garantit la conti-

nuation jusqu'au bout. Ainsi qu'il importe peu à la croissance du blé que le maître du champ se lève le jour et dorme la nuit, puisque c'est la terre qui produit tout d'elle-même, ainsi le développement et le triomphe du royaume de Dieu ne dépendent pas précisément du zèle de tel missionnaire, de l'éloquence de tel prédicateur, de la science de tel théologien. Quoique nous portions la responsabilité du mal que nous laissons accomplir, l'action de Dieu n'est jamais liée à l'action d'un homme. Dieu peut briser à son gré ses instruments, il peut les remplacer par d'autres, il peut se passer de toute personne humaine, car il a déposé dans l'Évangile une puissance invisible, et pourtant irrésistible, qui le répand dans le monde sans qu'on sache comment. Parfois la Bible semble avoir perdu toute prise sur les cœurs (on l'a vu chez plus d'un peuple et à plus d'une époque); mais ne la supposez pas morte encore : dans ce germe éteint en apparence, couve une sève vigoureuse; il en sortira tout un arbre, sous lequel viendront s'abriter les âmes inquiètes. Depuis le jour que le Christ a planté dans le monde sa croix teinte de sang, le monde a essayé maintes fois d'arracher cette croix importune, comme une flèche qui a pénétré dans les chairs. En vain ! la croix tient ferme, le monde ne peut s'en défaire, et il sent

en frémissant qu'elle lui communique, bon gré, mal gré, le principe de vie dont elle est toute trempée.

Si nous examinions, mes Frères, l'histoire de l'influence du christianisme, nous verrions que les faits confirment de tout point les enseignements que Jésus a renfermés dans cette parabole ou plutôt dans cette simple comparaison. Oui, il faut au christianisme du temps pour produire le bien; oui, ses progrès sont continus, malgré l'apparence contraire; oui, il possède une force impersonnelle et divine qui ramollit toute résistance et qui transforme peu à peu le monde à l'image du Sauveur. Prenons quelques exemples.

Vous savez ce que le christianisme a fait de la famille : il a tellement saturé d'affection le respect des époux entre eux et des enfants pour les parents, qu'on se demande vraiment si l'on doit encore employer les termes fâcheux de devoir et d'obligation et de loi, pour désigner des rapports qui semblent tout spontanés et répondent aux désirs les plus intimes de notre nature. Mais ne croyez pas que cette métamorphose, qui du reste paraît encore loin d'être universelle, se soit accomplie en un jour. La famille païenne,

avec l'infériorité de l'épouse et de la mère, et avec la vie tout extérieure de l'homme, a duré des siècles au sein de l'Église. Puis l'Église tomba dans une erreur non moins grave, quoique plus respectable : elle crut que la perfection exige la solitude du cloître. Nos Réformateurs sentirent enfin que l'Évangile ordonne, non de supprimer, mais de sanctifier la famille ; ils mêlèrent toutefois à leurs conseils je ne sais quel esprit légal qui sacrifiait trop à l'autorité du chef. Et ce n'est guère que dans ce siècle que nous avons pleinement compris ce que peut être la famille chrétienne. Si vous demandez à qui est dû ce progrès, on ne saura vous répondre : à tout le monde, vous dira-t-on. Non, mes Frères ; il est dû à la puissance invisible qui anime l'Évangile, à l'Esprit saint, qui se meut au-dessus de l'humanité pour y faire éclore le royaume de Dieu.

De même, le christianisme n'a point aboli sur-le-champ l'esclavage. Nous voyons que saint Paul renvoie Onésime à Philémon, un esclave fugitif à son maître ! Conseillant à chacun de demeurer dans la position où il se trouve, il dit tout au plus à celui qu'on achetait et vendait au marché : « Si tu peux être libre, uses-en ; » et peut-être même ce passage n'a-t-il en vue que la liberté spirituelle du chrétien. Mais peu à peu,

sans que personne en prenne l'initiative, l'esclave de l'antiquité fait place au serf du moyen âge, qui est attaché au sol, ne pouvant quitter un maître pour un autre, mais qui en même temps est protégé par ce sol, ne pouvant en être détaché malgré lui. Quelques siècles passent, et l'Évangile pénètre la société un peu plus encore : le servage s'éteint alors à son tour, laissant chaque homme libre dans la dépendance de Dieu. Si, sur un autre continent, l'esclavage s'est renouvelé et s'y montre sous la forme la plus hideuse, patience! Le christianisme saura bien le faire disparaître, doucement par la persuasion, ou violemment par une catastrophe; ce n'est qu'une question de temps, car pour tout vice social le christianisme est le plus énergique des dissolvants.

Vous faut-il d'autres exemples? Voyez comme de siècle en siècle l'opinion publique s'est imbue de principes plus humains, plus fraternels, plus chrétiens. La guerre est parfois encore une nécessité impérieuse; mais de quel œil envisagerait-on de nos jours le souverain d'Europe qui, pour étendre les limites de ses États, irait porter la dévastation chez ses voisins? La conquête nous semble désormais un crime énorme quand les vaincus et les vainqueurs sont arrivés au même degré de culture, et l'on ne pardonne

plus à l'ambitieux que s'il se met au service de la civilisation. — Pour mieux sentir combien est grand ce progrès, rappelez-vous le sort qui attendait le vaincu chez les Grecs et chez les Romains : très-souvent, lorsqu'ils avaient pris une ville, ils en vendaient les habitants à l'encan, les riches, les savants, les orateurs, les vénérables matrones, les jeunes femmes élégantes, les vierges, les enfants. Représentez-vous qu'une de nos villes fût traitée ainsi par les peuples qui l'entourent ; que nous, ici présents, nous fussions tous saisis, séparés les uns des autres, transportés au loin, condamnés à un travail abrutissant, livrés aux caprices d'un maître, exposés à toutes les tortures et à toutes les infamies.... L'abîme qui nous sépare d'un pareil danger, c'est le christianisme qui l'a creusé peu à peu, sans qu'aucun homme, semble-t-il, y ait mis la main, non pas même les apôtres. En effet, ces horreurs se commettaient de leur vivant ; ils en ont connu mainte victime, et ils n'ont pas poussé un seul cri de protestation. Pourquoi? Est-ce manque de courage, manque de compassion? Non, mille fois non ; mais un tel cri n'aurait alors servi de rien, ne trouvant nulle part un écho. Il fallait à l'Évangile l'action insensible du temps pour améliorer les mœurs, les préjugés, les désirs des hommes, pour

émousser la barbarie et la changer en civilisation chrétienne.

Je pourrais vous raconter encore par quelle lente opération le christianisme a produit le respect de la conscience, en corrodant, pour ainsi dire, l'intolérance propre à notre nature; par quelle infiltration souterraine il a pénétré dans les institutions, modifiant tout, jusqu'au supplice des criminels; par quel courant imperceptible il a troublé la surface égoïste des cœurs, faisant de la charité la préoccupation la plus vive des temps modernes. Mais je préfère appeler votre attention sur les moyens que Dieu emploie, principalement de nos jours, pour étendre le cercle de l'Église visible et lui gagner les peuples encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Certes, nous devons notre respect et notre concours aux missionnaires dévoués qui, bravant les ennuis de l'exil et les périls du prosélytisme, vont porter au loin un rayon de l'Évangile. Cependant, si vous vous mettiez à additionner toutes les âmes qu'ils ont converties une à une, le chiffre en serait bien faible, et il pourrait sembler qu'au dix-neuvième siècle le christianisme demeure stationnaire. Les quelques milliers d'âmes qui ont été conquises sont un grain de sable enlevé à un roc immense, quand on songe aux centaines de millions qui

vivent sous la loi de Mahomet, sous le drapeau de Bouddha, sous le joug du polythéisme. Mais, à côté de cette œuvre de détails, qui est le devoir du chrétien, il y a l'œuvre de l'ensemble, qui est la tâche de Dieu. Nous voyons partout ces religions entrer en fermentation et tomber en pleine dissolution, de sorte que, leurs éléments superstitieux venant à s'évanouir, il ne restera au fond des cœurs que le sentiment du vide. Oui, ces eaux impures vont se dessécher sous le soleil de la civilisation, et les âmes éprouveront alors une soif brûlante, que l'Évangile seul pourra calmer. Bientôt elles le comprendront, et, tandis qu'actuellement les missionaires ont à éveiller d'abord les besoins qu'ils veulent apaiser, les âmes se presseront en foule auprès de la source de vie où se désaltère la chrétienté. Par ce travail silencieux au sein des fausses religions, l'Esprit prépare donc une abondante moisson pour le royaume de Dieu. Le jour approche que le christianisme reprendra aux yeux du monde l'extension rapide qu'il eut dans les premiers siècles; car, pendant que nous dormons, la terre produit d'elle-même.

L'histoire, vous le voyez, fournit une confirmation de notre texte, nous montrant que le royaume de Dieu progresse, mais progresse lentement et comme entraîné par une force invisible.

Pourquoi en est-il ainsi, mes Frères? Cette lenteur paraît-elle bien digne de la majesté de l'Éternel, et n'eût-il pas convenu de soumettre l'humanité à Jésus-Christ par un déploiement éclatant et subit de la toute-puissance?

Non. Le règne de Dieu que le Christ est venu fonder, est un règne spirituel et ne peut triompher qu'en se servant de moyens également spirituels.

Si l'Évangile était un recueil de prescriptions liturgiques, et qu'on devînt chrétien en pratiquant certains actes de culte, Dieu aurait pu très-facilement forcer tous les hommes, par des menaces ou par des promesses, à se joindre à ce culte. Une révélation pleine d'épouvante, comme celle qui sillonna de ses éclairs la montagne de Sinaï, eût suffi pour établir le royaume de Dieu.

Ou bien, si l'Évangile était un dogme net, clair, précis, qui se résumât en une formule bien tranchante; s'il consistait en deux ou trois doctrines qu'on pût en quelque sorte numéroter et faire apprendre par cœur comme des définitions, il eût suffi, de la part de Dieu ou de la part de Jésus-Christ, d'une heure d'enseignement pour démontrer à notre raison la vérité de cette formule et en faire briller l'évidence à tous les yeux.

Mais l'Évangile est autre chose, un principe de vie. Le royaume de Dieu sera établi définitivement sur la terre quand chaque homme fera la volonté de l'Éternel ainsi qu'elle se fait au ciel, ainsi que le Christ est venu l'accomplir ici-bas. Le christianisme n'est pas une doctrine, n'est pas une morale, n'est pas un culte; le christianisme c'est le Christ, c'est la vie qu'il a menée en Palestine il y a dix-huit siècles. Et nous devenons chrétiens, lorsque nous prenons plaisir à cette vie, telle qu'elle est racontée dans les évangiles, et que nous nous laissons transformer par elle pour la reproduire dans notre propre vie. Le royaume de Dieu ne saurait donc se propager que par la liberté, puisque la confiance ne se commande ni ne se démontre. Il faut, il faut que Dieu ait de la patience, attendant que nos âmes soient gagnées. Toute contrainte serait indigne du Saint des Saints.

Ce qui fait néanmoins que, malgré cette patience de Dieu, son royaume s'étend incessamment, c'est qu'il existe entre l'Évangile et l'âme humaine une sorte de lien sympathique, une attraction instinctive et irrésistible. Que les hommes le veuillent ou non, ils finissent par devenir un peu moins dissemblables au Christ. Ils ne se convertissent pas contre leur gré (la conversion est une abdication volontaire de notre

égoïsme), mais ils se modifient à la circonférence, perdant tel défaut, gagnant telle vertu. On n'a peut-être jamais vu un adversaire décidé du christianisme qui ne rendît justice à une face quelconque de l'Évangile. Il en blâmera le rigorisme, mais il en approuvera l'esprit philanthropique ; un autre condamnera l'humilité du Sauveur, mais il admirera son courage ; un troisième se révoltera au récit des miracles, mais il éprouvera un véritable enthousiasme à la lecture du sermon sur la montagne. Chaque âme, sans exception, est attirée d'une manière ou d'autre par Jésus : on ne saurait lui résister en tout. Or, l'action qu'il exerce sur nous est salutaire, même lorsqu'elle ne parvient pas à nous transformer. Nous trouvant enclavés dans le royaume de Dieu, nous ne pouvons nous pervertir totalement.

Le royaume de Dieu progresse donc non-seulement par les conversions individuelles, mais par une influence indirecte, qui resserre de siècle en siècle l'empire du mal. A leur insu, les âmes sont rapprochées du Seigneur. Et il ne peut en être autrement, puisque sa sainteté est l'idéal après lequel chacun soupire, puisque le bien est plus que le mal conforme à notre nature, puisque la volonté miséricordieuse de l'Éternel

doit finir par avoir raison de nos révoltes, puisque « toute puissance est donnée à Jésus-Christ. »

Si telle est la position du royaume de Dieu dans le monde, conduisons-nous, mes Frères, ainsi qu'il convient à des citoyens de ce royaume. Quand nos efforts se heurtent contre un obstacle, ne faisons pas descendre le feu du ciel pour le détruire; mais attendons. On a dit qu'en politique le pouvoir appartient aux flegmatiques; en tout cas, le gouvernement des esprits appartient à ceux qui savent attendre, à ceux qui savent souffrir. Pourquoi nous presser? Faut-il donc que l'œuvre à laquelle nous travaillons, soit achevée aujourd'hui ou demain? Dieu, dont nous sommes les ministres, n'a-t-il pas pour lui l'éternité? — Sans doute; mais nous, nous passons, et nous voudrions jouir du triomphe, et il faut à notre amour-propre des succès immédiats. — Ah! cherchons un peu moins à obtenir des résultats visibles, appréciables en chiffres, et un peu plus à conquérir sur la société une influence profonde, quoique cachée aux yeux de la foule. En temps d'épidémie, guérir tel ou tel malade est fort bien; mais il vaudrait encore mieux purifier l'atmosphère,

quand même personne ne serait rétabli sur-le-champ.

Soyons remplis d'espérance. Un passereau ne tombe point à terre sans la volonté du Père céleste; quand donc son Évangile est bafoué, comprimé, falsifié, c'est qu'Il trouve à propos qu'il en soit ainsi, et dès qu'Il le jugera bon, Il saura bien donner la victoire à son peuple. Le soir d'une de ces affreuses batailles où les huguenots se faisaient décimer pour leur foi, Coligny, blessé, dévoré par les soucis, fuyait tristement. Tout à coup un autre vieillard huguenot s'approche, fixe un long regard sur son chef et, les larmes à l'œil, lui jette cette parole : « Et pourtant Dieu est très-doux! » — Nous n'avons plus à tirer le glaive, comme Coligny, mais nous aussi, nous connaissons les jours de bataille et les soirs de défaite. Que de fois, en ces temps mornes où le siècle adopte une marche que nous pouvons à peine comprendre, où la plupart des hommes religieux paraissent n'avoir d'autre préoccupation que de rendre le christianisme bien vulgaire, où les mondains et les frivoles affectent la soumission la plus passive envers l'Église, tandis que les esprits généreux semblent se détourner d'elle avec mépris; que de fois, en ces heures sombres, ne sommes-nous pas tentés de désespérer! « Et pourtant Dieu est très-doux. »

Et pourtant l'Évangile l'emportera sur le pharisaïsme. Jésus-Christ l'a affirmé. S'il a prédit aux siens des luttes et des revers, la haine et le martyre, il a promis au culte en esprit et en vérité la conquête de l'univers, — à ses disciples l'opprobre, à son Évangile le triomphe.

LA

TOLÉRANCE ÉVANGÉLIQUE.

X.

LA TOLÉRANCE ÉVANGÉLIQUE.

1 Thessaloniciens V, 14.

Nous vous prions, mes Frères, d'être patients envers tous.

Mes Frères,

En ces jours de crise religieuse, lorsque des voix discordantes retentissent de toutes parts, les unes attribuant une autorité absolue à des systèmes vieillis qui semblaient définitivement condamnés, les autres prétendant que, pour subsister, l'Évangile doit se dépouiller de toute énergie divine; lorsque le trouble pénètre ainsi dans l'Église et que les plus sages ne savent trop en vertu de quel principe on doit y faire régner

l'ordre, en vertu de quel droit on peut y réclamer la liberté; au milieu de cette crise, dont nous n'avons encore vu que le commencement, il importe de mesurer exactement jusqu'où s'étend la largeur évangélique, il importe de se rendre compte de la position du chrétien en face des hommes dont il repousse les doctrines. Faut-il prendre à la lettre cette défense: «Ne jugez point, ne condamnez point»? Certes, l'intolérance est quelque chose de hideux; je ne parle pas seulement du fanatisme qui autrefois noyait les hérésies dans le sang, mais je parle de l'âpreté avec laquelle on poursuit de ses soupçons et de ses attaques quiconque ne porte pas nos couleurs. Et pourtant, d'un autre côté, le laisser-faire, le laisser-passer dans les choses religieuses, n'est-ce pas de l'indifférence, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus opposé à l'Évangile? — Je ne pense pas me tromper en affirmant que chacun de nous a maintes fois hésité touchant les bornes qu'il doit poser à ses sympathies. Dans bien des cas, il est vrai, la conscience se prononce clairement: «Fuis cet homme, combats ses opinions, travaille à réduire son influence;» ou bien aussi: «Tends à cet autre la main d'association, malgré vos divergences, et facilite le développement de son activité, quoiqu'elle ne te plaise pas entièrement.» Mais sou-

vent la conscience est trop peu éclairée pour trancher ainsi la question; nous craignons également de tomber dans la raideur et dans une indulgence outrée; nous balançons si bien qu'à la fin le hasard seul décide de nos relations. En attendant, l'esprit de parti croît avec une rapidité effrayante, et si dès maintenant nous ne savons pas nous tracer une ligne de conduite parfaitement droite, je ne vois guère comment nous y parviendrons plus tard; car plus tard, dans peu de temps, nous pourrions bien assister à un déchaînement universel de ce qu'on nomme, par un singulier abus, les passions religieuees, à une de ces tempêtes pendant lesquelles le plus calme est exposé à perdre l'équilibre moral.

Je crois donc remplir un devoir pressant en examinant avec vous, mes Frères, la nature et les limites de la tolérance évangélique.

Mais où trouver des renseignements sur ce grave sujet, où puiser des idées et des conseils, où prendre la matière de mon discours, si ce n'est dans la vie de notre divin Maître? Le prédicateur n'a d'autre office que de faire connaître Jésus-Christ, et il ne le fait jamais mieux connaître qu'en exposant quelque devoir, en recommandant quelque vertu, tous les devoirs et toutes les vertus émanant pour nous de la personne du Sauveur.

Si vous cherchez dans les actes de Jésus cette tolérance banale qui consiste, suivant une expression célèbre, à laisser chacun faire son salut à sa façon, vous ne la trouverez pas ; elle est en opposition directe avec sa mission, puisqu'il est venu dans le monde exprès pour engager les hommes à croire en lui. Sa vie et sa mort, ses discours, ses voyages, ses miracles, tout se résume dans un prosélytisme de chaque instant, un prosélytisme qui ne recule devant aucun sacrifice, un prosélytisme brûlant et persévérant comme l'amour. La tolérance même de Jésus ne saurait être qu'une conséquence de son zèle. En effet, quand il veut s'emparer des âmes, c'est afin de les gagner à la vérité ; il est donc nécessairement plein de respect pour la vérité, et ne peut vouloir triompher par des moyens indignes d'elle. Ce serait, par exemple, l'outrager que de recourir à la force physique, comme le fit plus tard le prophète des Arabes. Il est toutefois d'autres violences que celles du corps, et le Christ les dédaigne également. Nous ne remarquons pas assez peut-être que jamais on n'a poussé plus loin la réserve, la retenue, la discrétion : il y a là plus que de la tolérance, mais de l'estime, une sorte de vénération pour la nature humaine. Qu'il eût été facile à Jésus de foudroyer tous les doutes par un prodige éclatant ! A sa

place nous l'aurions sûrement fait, dans l'intérêt des douteurs, cela va sans dire, pour les débarrasser malgré eux de leurs erreurs et de leurs préjugés. Jésus-Christ, au contraire, refuse obstinément de fournir un signe, une preuve surnaturelle de sa dignité messianique. Ses miracles sont toujours des actes d'amour nés d'un mouvement de compassion à la vue d'une infortune, et ils n'ont jamais pour but de commander la foi. Ne savez-vous pas qu'il va jusqu'à défendre avec menaces de raconter ses guérisons miraculeuses, tant il craint d'usurper sur les âmes un empire illégitime?

Il aurait encore pu employer cette puissance mystérieuse par laquelle l'homme s'insinue dans le cœur de ses semblables en charmant leurs oreilles et leur esprit. Mais le Christ semble traiter l'éloquence comme un fard qui ne sied point à la vérité. Parcourez ses discours, et pas une seule fois vous n'éprouverez cet ébranlement nerveux que vous ressentez en face d'un grand orateur ou à la lecture de certaines pages de Paul. Les discours du Seigneur sont plus que beaux, ils sont vrais, vrais pour la forme comme pour la pensée, sans rien de brillant, mais transparents comme le cristal le plus pur, et nous laissant voir au fond Dieu lui-même. J'ouvre au premier chapitre du sermon sur la

montagne: «Bienheureux ceux qui pleurent, «car ils seront consolés. — Que votre parole «soit: oui, oui, non, non, car ce qui est de «plus est mauvais. — Soyez parfaits comme «votre Père céleste est parfait.» Est-il possible de trouver dans une littérature quelconque trois lignes plus simples que celles-là, et ne reconnaissez-vous pas dans la sublime sobriété de son style un profond respect pour ses auditeurs? Il les traite en créatures faites à l'image de Dieu, capables, par conséquent, de percevoir la vérité pure et nue.

Mais, si Jésus trouve le miracle trop matériel, l'éloquence trop passionnée, ne facilitera-t-il pas du moins la foi en sa personne par une affirmation bien nette de son autorité? Non; il ne se présente point à la foule en lui disant: «Je suis votre Messie.» Il le donne à entendre, mais sans y insister; il parle de son union intime avec le Père, mais cette union tout invisible ne lui confère aucune grandeur appréciable aux yeux de la chair. En un mot, il est apparu sous forme de serviteur, de peur que l'éclat d'un avénement majestueux n'enlevât aux hommes la liberté de leur jugement et ne produisît une adhésion forcée, une adhésion sans valeur. Le Christ est plus jaloux de notre indépendance qu'aucun philosophe ne l'a jamais été.

Ce respect que Jésus porte à l'humanité entière, se montre dans sa conduite envers les individus comme une charité douce, aimable, patiente. Regardez avec quelle grâce il cherche à vaincre la répugnance insolente d'un Nathanaël, qui prétend que rien de bon ne saurait venir de Nazareth, et d'une Samaritaine, qui, à sa demande d'un verre d'eau, lui rappelle durement qu'il est un juif. Sachant combien l'homme est peu responsable de ces préjugés de race, il n'en veut ni à l'un ni à l'autre, mais leur révèle, par un seul mot, qu'il est plus qu'un habitant de Nazareth où qu'un pauvre pèlerin revenant de Jérusalem. Voyez-le aux prises avec le docteur juif, avec ce Nicodème, tout plongé dans sa théologie rabbinique, et incapable, semble-t-il, de rien comprendre aux réalités du cœur. Quelle condescendance quand le Seigneur le reçoit de nuit, quelle bienveillance quand il écoute des objections ineptes, quelle habileté touchante quand il a recours à une image bien matérielle, bien paradoxale, la «nouvelle naissance», afin d'exciter les réflexions de ce pharisien et de lui faire saisir le caractère spirituel de l'Évangile! Mais venez surtout assister aux efforts répétés qu'il tente pour retenir un Judas sur la pente fatale. Nous sommes au dernier souper. Le Seigneur lave les pieds des apôtres, il lave ceux

du traître, et cet acte d'humilité est un premier avertissement; on conçoit à peine que Judas ne se soit point précipité à genoux devant le Maître, lui confessant ses projets abominables. Jésus ajoute bientôt un second avertissement: « Vous êtes purs, mais non pas tous », et un troisième beaucoup plus précis: « Un de ceux qui vivent dans mon intimité a levé le talon contre moi. » Judas reste immobile. Effrayé de cet endurcissement, Jésus déclare maintenant d'une manière solennelle: « En vérité, je vous le dis: un de vous me trahira. » Quoique direct et pressant, cet appel à la conscience de Judas demeure encore sans réponse. Alors le Seigneur comprend qu'un abîme infranchissable sépare de lui son disciple. Tout est fini. Mais avec quelle douceur il va l'éloigner de sa présence! Au milieu de l'agitation des Douze, il trempe un morceau, et ne le donnant à personne d'autre qu'à Iscariote: « Ce que tu as à faire, dit-il, fais-le au plus tôt. » Cette parole désespérée est un effort convulsif de sa miséricorde: pour lui faire mieux sentir l'horreur du crime, il semble l'y encourager lui-même!

Si vous demandez comment le Seigneur a pu traiter avec une telle sollicitude un Nicodème, avec un amour si persévérant un Judas, je vous répondrai qu'il sentait entre eux et lui une cer-

taine union. Tant que les hommes n'avaient pas rompu définitivement avec le bien en étouffant leur conscience, Jésus trouvait en leur âme un allié, sur lequel il osait compter. Dans ses rapports avec eux, il partait d'un principe commun : le respect de la vertu et de la vérité, ce respect fût-il chez un Pilate réduit à une simple hésitation, qu'il cachait même par fausse honte sous le masque d'une incrédulité dédaigneuse; ce respect ne se montrât-il chez Judas que dans la stupéfaction sombre et morne avec laquelle il marchait au crime. La tolérance du Christ est de la patience, de l'espoir. Sa longanimité a pour source la foi en la puissance du bien.

Toutefois cette longanimité a des bornes. Quand le sens moral n'est pas seulement affaibli, mais faussé de propos délibéré; quand l'homme pousse la dégradation jusqu'à revêtir son égoïsme du nom de conscience, jusqu'à traiter ses mauvais penchants de devoirs sacrés, jusqu'à couvrir sa jalousie, sa haine, son ambition, sa rapacité, de l'apparence du scrupule; en un mot, quand l'homme appelle le mal bien, il n'y a plus rien à espérer pour lui dans ce monde; Jésus l'abandonne à son sort, et ne s'occupe plus de lui que pour nous mettre en garde contre cet être perverti. Il hésite d'autant moins que cette hypocrisie jouit généralement d'une haute consi-

dération et qu'elle est même compatible avec certaines vertus. Vous le voyez par l'exemple des pharisiens, personnages vénérables, dévoués aux intérêts de leur peuple, remplis de bonnes qualités dans la vie sociale, distingués par leur austère dévotion. Jésus les juge avec une sévérité que rien ne tempère, avec une intolérance, dirait-on, qui nous effraie : « Malheur à vous, « scribes et pharisiens hypocrites, car, faisant de « longues prières, vous dévorez les maisons des « veuves ; vous filtrez le moucheron et vous ava- « lez le chameau. Malheur à vous, scribes et « pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez « les dehors de la coupe, et au dedans vous êtes « pleins de souillures et de rapines. Malheur à « vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce « que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, « qui au dehors paraissent beaux, mais au de- « dans sont pleins d'ossements de morts et de « toute sorte de pourriture. Serpents ; race de « vipères, comment fuirez-vous le jugement de « la géhenne ? » — Quelle virulence ! et combien n'est-elle point blâmable, si elle n'est sainte et divine ! Ou bien Jésus n'est pas le Christ, ou bien la tolérance a des limites que nul ne doit franchir.

La morale chrétienne consistant à reproduire dans notre vie la vie du Christ, il s'agit d'être tolérant comme il l'a été, ni plus ni moins, et de l'être par le même motif.

Nous serons donc tous des missionnaires, cherchant à répandre la portion de vérité qui nous a été confiée. Si l'on a pu dire avec raison que celui qui trouva la vaccine eût été un vrai criminel d'en garder une heure le secret, nous serions infiniment plus coupables de renfermer au fond de notre cœur la vérité qui peut sauver le monde. La vie des chrétiens est une guerre contre l'erreur, une lutte acharnée, sans trêve possible, puisqu'elle ne saurait finir que par leur anéantissement ou par la destruction du péché sur la terre.

Soldats du Christ, quelles sont vos armes pour combattre dans cette sainte croisade? — Vous souvenant que l'essentiel n'est pas d'avoir raison contre vos frères, mais de les gagner à la cause de votre Maître, et comprenant qu'ils seraient indignes de servir sous son glorieux drapeau, s'ils ne le faisaient librement, joyeusement, vous vous garderez de les avilir par une contrainte quelconque. Une fois que vous auriez fait la moindre violence à leur conscience, ils seraient vos prosélytes, je le veux, pleins de soumission aveugle et d'obéissance entêtée, mais vous auriez

brisé leur ressort moral, vous les auriez rendus à jamais incapables d'acquérir toute la stature humaine, qui est celle de Jésus-Christ. Veillons, de crainte que, sous le prétexte d'étendre le royaume de Dieu, nous ne couvrions le sol de ruines irréparables.

Vous qui êtes à la fois pieux et riches, répandez et les bienfaits de l'âme et les bienfaits du corps; que votre charité vous attire la confiance du pauvre; que vos services lui révèlent la force admirable de l'Évangile; que touché de vos bontés, il vous demande où vous puisez vos sentiments généreux: vous le gagnerez au Christ presque infailliblement. Mais si vous l'ameniez à penser qu'en échange de votre bienveillance et de votre or, vous exigez sa conversion, une conversion sincère lui serait désormais impossible: vous auriez perdu cette âme. — Et vous, hommes de science qui avez le bonheur de connaître le Sauveur, utilisez votre sagesse, votre érudition, votre éloquence pour le faire connaître à vos frères, en écartant les préjugés et en concentrant toutes les lumières de la raison sur sa divine personne. Mais n'allez point vous servir de votre nom et de votre gloire pour dicter des convictions. Blaise Pascal, le grand géomètre et le grand chrétien, se laissa entraîner un jour dans cette voie fatale. Ayant fait une brillante

découverte, il en publia les résultats comme un défi jeté à toute intelligenee humaine : si personne ne parvenait à résoudre ce problème, il fallait avouer que l'humble disciple du Christ dépassait les autres hommes en pénétration, et l'on devait en conclure qu'aucun d'eux n'avait le droit de repousser le joug de l'Évangile, puisqu'il était accepté par le premier génie de l'époque. Quelle foi qui naîtrait ainsi ! Il suffirait donc de la présence d'un géomètre plus savant que Pascal, mais incrédule, mais athée, pour que l'athéisme fût justifié ! Le Christ n'a point agi de la sorte. Si nous voulons être ses disciples, nous devons bâtir non sur le sable de notre autorité personnelle, mais sur le roc de la conscience et de l'esprit divin, et nous ne devons employer d'autres arguments que ceux qui persuadent en améliorant, en sanctifiant.

Puis, quand nous aurons fait briller l'évidence spirituelle du christianisme, nous n'exigerons pas que les ténèbres disparaissent soudain. Nous saurons que beaucoup de personnes sont lentes à comprendre, et qu'après avoir lui à leurs yeux, il faut à la lumière bien du temps pour se réfléchir au fond de leur cœur. Notre arme contre les faibles qui hésitent, sera donc la patience. Et notre arme contre les forts qui

résistent, sera encore la patience, mais en outre l'humilité. Nous nous dirons que, par notre faute, nos arguments sont peut-être moins décisifs qu'il nous semble; qu'ayant raison pour le fond nous avons tort pour la forme; que c'est notre imperfection qui cache aux adversaires l'excellence de l'Évangile. Nous profiterons donc de leurs objections pour élaguer soigneusement ce qui dans notre discours est un hors-d'œuvre ou bien une subtilité. Ils nous exciteront à une réforme constante. Surtout, de ce qu'ils repoussent nos idées, nous ne conclurons pas, sans preuve, à la perversité de leur cœur! Si néanmoins cette perversité devient évidente, nous la condamnerons sans doute avec fermeté, en rendant un témoignage énergique, mais jamais nous n'irons bâillonner nos adversaires. Étouffer la discussion par des menaces, poursuivre les contradicteurs de sa rancune et de ses médisances, les marquer d'un stigmate odieux, briser leur avenir, afin que personne ne soit tenté de les imiter, c'est insulter l'Église du Christ, puisque c'est la déclarer à la face du monde incapable de triompher par les armes spirituelles. Et si vous vous trompiez dans votre appréciation, si les hommes que vous traitez de la sorte étaient sincères, si même, loin d'appartenir comme vous vous l'imaginez, aux adversaires

de l'Évangile, ils étaient des disciples de Jésus-Christ, et des disciples aussi fidèles que vous, n'ayant d'autre tort que de ne pas admirer les commentaires dont vous enveloppez la Bible, oh! alors, mes Frères, quelle serait votre responsabilité ! Vous auriez blasphémé contre l'Esprit !

Voilà le danger que l'on court dès qu'on remplace la patience et la charité par les armes charnelles de la colère et de la haine.

Dans la guerre contre l'erreur et le péché, nous ne sommes pas seuls: après nous être rendu compte des moyens qui nous sont permis, nous nous demanderons où se trouvent nos alliés et à quel signe on les peut reconnaître.

Le signe le plus commode consisterait certainement dans une formule dogmatique, dont l'acceptation donnerait le titre de chrétien et dont le rejet placerait en dehors de la communion du Saint-Esprit. Malheureusement le Seigneur Jésus n'a pas jugé à propos de rédiger une pareille formule, et les théologiens qui se sont mis à l'œuvre à sa place, semblent n'avoir pas encore réussi à condenser l'essence du christianisme en quelques phrases nettes et précises. La plupart du temps lorsqu'ils demandent: croyez-

vous ceci? croyez-vous cela? le simple fidèle, aussi bien que le penseur, se sent embarrassé, sa conscience ne lui permettant de répondre ni par un oui ni par un non catégorique. Il y croit dans un certain sens; dans un autre sens il n'y croit pas. Mais il est une seconde difficulté: on peut être un chrétien très-vivant et n'avoir pas une doctrine bien arrêtée, ni même bien juste; on peut adhérer à la doctrine la plus autorisée et rester parfaitement impie. La foi et la croyance sont donc deux choses. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire: les époques les plus fermes dans l'orthodoxie sont à peu près, sans exception, les plus pauvres en vie religieuse. Cela ne prouve rien contre la vérité de l'orthodoxie, mais cela prouve qu'on n'attache pas impunément une importance suprême à la pureté de la doctrine. D'autre part, la secte (car généralement on lui refuse même le titre d'Église), la secte qui sans aucun doute a produit les plus grandes choses dans les temps modernes; qui la première a compris à quel rôle immense le christianisme est appelé dans les questions sociales; dont les membres ont sacrifié le plus de temps et d'argent à l'amélioration des prisons, à l'abolition de l'esclavage, à l'évangélisation des classes ouvrières; la secte des Quakers enseigne une doctrine qui rem-

plirait d'épouvante la plupart de nos théologiens, fussent-ils même très-peu stricts. Force nous est donc, pour reconnaître nos alliés, de chercher un signe meilleur que la doctrine.

Le vrai signe, faut-il vous le dire, mes Frères? c'est l'attachement à la personne du Sauveur. Tout homme qui aime Jésus est chrétien, et il est chrétien juste dans la proportion où il aime Jésus. Le reste est entièrement secondaire, le dogme, les formes du culte, les principes de l'organisation ecclésiastique; tout cela a son importance, mais tout cela ne fait pas le chrétien. Dès que vous voyez un cœur battre d'amour pour Jésus-Christ, tendez la main sans hésiter; vous êtes en face d'un frère, quand même il professerait les plus grandes hérésies, quand même il se tromperait dans le nom qu'il donne à Jésus. Puisqu'il met en lui sa confiance, votre Sauveur est son Sauveur. Vous avez donc en commun les intérêts les plus chers et les plus graves, en comparaison desquels vos divergences disparaissent, ainsi que les aspérités de notre plaine contemplées du haut d'une montagne.

Qui nous rendra la largeur de Jésus lui-même? Jean, le bouillant fils de Zébédée, vient lui dire un jour: « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom et qui nous ne

suit pas, et nous l'en avons empêché. » Mais Jésus lui répond: « Ne l'en empêchez point; car « personne ne peut faire une œuvre en mon nom, « et aussitôt parler mal de moi. Qui n'est pas « contre nous est pour nous. » Vous l'entendez: puisque ce juif emploie le nom de Jésus dans ses conjurations, — et certes entre un pareil acte et la vraie foi, entre cet hommage à moitié superstitieux et l'imitation journalière du Christ, il y a fort loin, mais n'importe! — puisque ce juif n'est pas opposé au Seigneur, le Seigneur trouve qu'il lui est favorable. Et nous aussi, nous jugerons de même. Si nous réservons notre intimité et notre confiance parfaite pour ceux qui se sont déjà donnés entièrement au Christ, nous saurons reconnaître dans toutes les âmes sur qui l'Évangile exerce quelque attraction, dans tous les cœurs dévoués, dans toutes les consciences droites, dans tous les hommes de bonne volonté, non des ennemis, non pas même des neutres, mais des alliés pour l'avenir; et notre espoir dépassant le présent, nous remplira à leur égard d'une affection cordiale, qui ne tardera point à les gagner définitivement.

Nos ennemis, contre lesquels nous devons déployer une inflexible sévérité, sont ailleurs, mes Frères. C'est d'abord cet adversaire implacable que notre Maître rencontra sur son chemin, le

pharisaïsme. Il a pénétré dans nos rangs, mais ne croyez pas qu'il y forme un parti organisé comme à Jérusalem; ne le cherchez exclusivement ni à droite, parmi les amis de la tradition, ni à gauche, parmi des défenseurs du progrès. Il est répandu comme le levain dans la pâte, et peut-être nous trouverons qu'il s'est glissé jusque dans notre propre cœur. Tous les hommes sont enclins au mal, mais tandis que la plupart avouent sans trop de difficultés qu'ils ont tort de céder à leurs penchants, le pharisien veut justifier ses défauts et ses vices, en leur donnant l'apparence et l'autorité de la vertu. S'il est rapace, s'il ruine le prochain, c'est par conscience, pour mettre le prochain hors d'état de faire un mauvais usage de sa fortune. S'il est vindicatif, s'il persécute ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire, c'est par devoir, devoir bien pénible à son cœur, c'est pour sauvegarder je ne sais quels intérêts sacrés; s'il est injuste, intrigant, violent, s'il abuse de son pouvoir, c'est par fidélité aux principes, pour empêcher le triomphe des ennemis de Dieu. Le pharisien professe un vif attachement pour l'Église, il a constamment en vue le bien de l'Église, il ne parle que des dangers que court l'Église. Mais pressez-le, et vous verrez qu'il emploie le mot d'Église uniquement pour désigner son parti. Et ce parti, qui

lui tient tant au cœur, n'est point à ses yeux le représentant d'une idée, — le pharisien s'inquiète peu des idées, — son parti n'est pas autre chose pour lui qu'une coterie, et dans la coterie il n'attache d'importance réelle qu'à sa propre personne. O mes Frères, ne tombez jamais dans cette chose détestable qui se nomme l'esprit de parti et qui constitue de nos jours la forme la plus habituelle du pharisaïsme. Je vous dirai presque : si vous voulez être égoïstes, soyez-le pour vous tout seuls. Car l'esprit de parti peut se définir de l'égoïsme raffiné, concentré. C'est de lui que provient la gangrène qui nous mine, la petitesse, le dénigrement, le soupçon; c'est lui qui remplace la raison et la justice par le bon plaisir; c'est lui qui envenime ainsi les questions; c'est lui qui empêche le protestantisme d'être ce qu'il doit être, une Église de libre discussion, dans l'union de chacun avec Jésus-Christ, notre Sauveur. — Déclarons-lui donc une guerre à mort, le combattant dans nos frères et en nous-mêmes.

Mais il faut vous signaler un autre ennemi encore, la frivolité de ces sadducéens qui croyaient embarrasser le Seigneur en lui posant une inconvenante question sur le sort d'une femme qui aurait été l'épouse de sept frères; et Jésus les reprit vertement : « Vous êtes dans l'erreur,

« ne comprenant ni les Écritures ni la puissance « de Dieu. » Or, depuis le premier siècle, cet esprit profane a fait de tristes progrès. Vous l'apercevez partout, raillant des choses religieuses, tournant en plaisanteries ce qu'il y a de plus vénérable, la piété des simples, se montrant incapable dans sa grossièreté de croire au dévouement, couvrant de ses calomnies impures tout ce qui est grand et noble. Brisons avec les malheureux que possède cet esprit. Il ne saurait y avoir rien de commun entre eux et le disciple de Jésus. S'il se présente un cas où nous aussi nous devions prononcer un blâme sur les personnes ou les choses qui sont les objets de leurs railleries, sachons mettre dans notre blâme tant de sérieux et tant de charité qu'on ne puisse jamais nous confondre avec ces moqueurs impies. Gardons pour eux seuls toute notre indignation, et qu'elle soit brûlante!

Je résume, mes Frères, les enseignements que la vie du Christ nous a fournis. Nous n'avons d'autres adversaires que l'hypocrisie et la frivolité profane; tous ceux qui placent leur confiance en Jésus, sont nos alliés effectifs, et tous les esprits sincères sont nos alliés en espérance; les seules armes que nous devions employer c'est

le respect, la patience, la fermeté. Voyez vous-mêmes si ces principes sont bien observés autour de vous ; voyez surtout si, étant convaincus de leur vérité, vous comptez les observer à partir d'aujourd'hui. La paix et la prospérité de notre Église dépendent de chacun de vous. On parle beaucoup, je le sais, du besoin d'y établir l'union par des moyens matériels, comme si l'union se laissait décréter, comme si l'Église romaine, qui possède la plus forte organisation possible, jouissait d'un calme parfait, comme si les querelles entre ses enfants n'étaient pas conduites avec une âpreté extrême. Il est une puissance plus grande que les meilleurs règlements et sans laquelle ceux-ci restent une lettre morte : je veux dire les habitudes. Cherchons donc à prendre des habitudes d'équité, de support, de douceur, et les discussions les plus chaudes pourront se livrer sans que le lien de la charité soit rompu. On n'y arrive pas facilement, sane doute, car les passions sont là, toujours prêtes à déborder. Mais pourquoi le Christ est-il venu dans le monde, si ce n'est pour nous donner la force de les vaincre en les remplaçant par la passion de la justice et de la sainteté incarnées en lui? Vivons de la vie du Christ, et à mesure que nous nous unirons à lui, nous apprendrons à pratiquer la véritable tolérance évangélique. C'est

ici le commandement qu'il nous a laissé, que nous nous aimions les uns les autres, comme lui-même nous en a donné l'exemple.

LA

VÉRITABLE GRANDEUR.

XI.

LA VÉRITABLE GRANDEUR.

2 Corinthiens XI, 18 - XII, 10.

Puis donc que plusieurs se vantent selon la chair, moi aussi je me vanterai. Car vous souffrez volontiers les insensés parce que vous êtes sages; même si quelqu'un vous assujettit, si quelqu'un vous dévore, si quelqu'un vous surprend, si quelqu'un s'élève, si quelqu'un vous frappe au visage, vous le souffrez. J'avoue que j'ai manqué de force pour vous faire ces affronts; mais de quoi que ce soit d'autre que l'on ose se glorifier, — (je parle hors de sens), je l'ose moi aussi. Ils sont Hébreux? Je le suis. Ils sont Israélites? Je le suis. Ils sont fils d'Abraham? Je le suis. Ils sont serviteurs de Christ? — (Je

parle comme un extravagant), je le suis plus qu'eux, par les fatigues davantage, par les prisons davantage, par les blessures suprêmement, par les dangers de mort fréquents (j'ai reçu des juifs cinq fois quarante coups moins un; j'ai été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme), par les voyages continuels, par les périls des fleuves, par les périls des brigands, par les périls de ma nation, par les périls des gentils, par les périls dans les villes, par les périls dans les déserts, par les périls sur mer, par les périls de faux frères, par la fatigue et le travail, par les veilles fréquentes, par la faim et la soif, par les jeûnes fréquents, par le froid et la nudité; sans parler de ce que je suis assiégé chaque jour, de ce que je suis en souci pour toutes les Églises : qui est affaibli, que je n'en sois affaibli? qui est scandalisé, que je n'en sois brûlé?... Il ne m'est pas bon de me vanter, car j'arrive aux visions et aux révélations du Seigneur. Je sais un homme en Christ qui, il y a quatorze ans (si ce fut en corps, je ne sais; si ce fut hors du corps, je ne sais; Dieu le sait), fut ravi jusqu'au troisième ciel, et je sais de cet homme (si ce fut en corps, je ne sais; si ce fut hors du corps, je ne sais; Dieu le sait)

qu'il fut ravi dans le paradis et qu'il ouït des choses ineffables que l'homme ne peut exprimer. Je me glorifierai d'un tel homme, mais je ne me glorifierai point de moi-même, si ce n'est dans mes infirmités. Certes, si je voulais me glorifier, je ne serais pas insensé, car je dirais la vérité; mais je m'en abstiens afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il me voit être ou de ce qu'il entend de moi. Et de peur que je ne m'élevasse à cause de l'excellence des révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan, pour me souffleter, afin que je ne m'élevasse point. Et à ce sujet j'ai prié trois fois le Seigneur qu'il se retirât de moi. Et il m'a dit : « Ma grâce te suffit, car ma « vertu se manifeste dans l'infirmité. » Je me glorifierai donc très-volontiers plutôt de mes infirmités, afin qu'habite en moi la vertu du Christ. C'est pourquoi je prends plaisir aux infirmités, aux injures, aux contraintes, aux persécutions, aux angoisses pour Christ; car quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.

Mes Frères,

La plupart des épîtres de saint Paul sont des lettres adressées à un public restreint, et reflètent les préoccupations, les agitations de l'auteur au

moment où il prend la plume. Paul n'écrit pas pour la postérité des livres ou des traités dogmatiques, composés froidement et régulièrement dans le silence du cabinet. C'est un père qui, absent de ses enfants et ne pouvant les presser contre son cœur, répand sur le papier son amour plein d'anxiété. Tantôt les voyant disposés à la révolte, il a recours à des reproches véhéments; tantôt craignant de s'aliéner ces âmes qui lui sont si chères, il les rappelle avec une douceur inexprimable, leur ouvre les trésors de son affection, les enveloppe de sa tendresse. Plus que toute autre, la seconde épître aux Corinthiens nous fait pénétrer dans les sentiments intimes de cet homme de génie parmi les apôtres. Poussé à bout par l'ingratitude de ceux qu'il a engendrés à Christ, et par l'insolence des adversaires qui viennent semer l'ivraie dans son champ, Paul se redresse de toute sa hauteur, et il écrit cette lettre émue, dont je vous ai lu la page la plus brûlante. Quelle verve! comme les faits et les idées se pressent et se heurtent! comme il bout d'indignation! Jusque dans la cadence des mots on retrouve les battements de son cœur pendant qu'il trace ces lignes. Et en même temps qu'il se révèle dans son incomparable grandeur, en même temps qu'il nous donne, en deux ou trois traits, un résumé de sa

vie beaucoup plus complet que n'a pu le faire le livre des Actes, il déchire le voile qui recouvre à nos yeux le siècle des apôtres, et il nous permet de plonger du regard dans cette époque mémorable où l'humanité, éblouie par l'apparition de l'Homme-Dieu, cherchait en tâtonnant à reconnaître le chemin nouveau qu'elle allait parcourir.

Le lecteur le plus superficiel voit dans les épîtres de Paul que sa vie se passa dans une lutte constante, non-seulement contre les païens, qui traitaient de folie la bonne nouvelle, ou contre les juifs obstinés, que scandalisait la mort d'un Messie, mais aussi, mais surtout contre des chrétiens qui reprochaient à l'enseignement de l'apôtre d'appauvrir et de falsifier l'Évangile, de l'accommoder aux désirs de l'homme naturel. Selon ces adversaires acharnés de Paul, le véritable Évangile n'avait point du tout abrogé la loi de Moïse et n'en différait en rien. Les gentils qui voulaient devenir disciples du Christ, devaient donc commencer par se faire circoncire, par s'abstenir des choses impures, par pratiquer les observances juives. Partout où Paul avait converti des Grecs ou des Romains, ces judaïsants accouraient et, profitant de l'absence de l'apôtre, ils troublaient les consciences.

Après les avoir entendus, on se prenait à douter si l'on était bien réellement déjà chrétien, ou si l'on n'avait pas été le jouet d'un de ces imposteurs qui recherchaient dans tout l'empire les âmes affamées, pour leur vendre quelque religion nouvelle, absurde mélange de superstition et d'immoralité. Qu'est-ce, en effet, que ce Paul de Tarse? De qui tient-il sa mission? Il fatigue la Grèce et l'Asie de ses prédications, se faisant passer pour un apôtre; mais ce titre, il n'a pas le droit de se l'arroger : le Seigneur le conféra à douze disciples, à une époque où Paul, encore enfant, ignorait probablement jusqu'au nom de Jésus de Nazareth. Il n'a même aucune des qualités requises pour devenir le successeur d'un apôtre; car dans les Actes, lorsqu'il est question de remplacer Judas, le traître, nous lisons qu'un pareil successeur devait avoir « suivi Jésus-Christ pendant tout le temps qu'il a vécu, en commençant depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé. » Les antécédents de Paul, d'ailleurs, sont extrêmement fâcheux, disait-on. Il a débuté par se faire le persécuteur de l'Église, « ne respirant que menace et carnage; » puis, tout à coup, au milieu d'une mission barbare qu'il avait sollicitée du souverain sacrificateur, afin de jeter dans les cachots les chrétiens de Damas, « soit hommes, soit

femmes, » tout à coup, sans motif apparent, cet étrange personnage a tourné le dos à son parti et a voulu se rapprocher de ceux qu'il persécutait. Il va sans dire que ceux-ci se tinrent sur leurs gardes, et, en vérité, ajoutaient les missionnaires judaïsants, le monde entier devrait faire de même. Voyez comme il vit, ne sanctifiant ni les sabbats ni les fêtes, mangeant avec les païens, sans aucun souci des commandements formels de Moïse ! N'est-il pas incroyable, du reste, qu'un tel homme ait pu faire des dupes? Chétif, dépourvu de grâce et d'éloquence, pauvre au point qu'il gagne sa vie en travaillant de ses mains, il excite la pitié plutôt que l'admiration.

Combien ses adversaires se sentent au-dessus de lui! Rigoureux observateurs des prescriptions pharisaïques, ils sont entourés d'une auréole de sainteté. Jamais ils ne touchent à un objet immonde, jamais ils ne négligent les purifications symboliques, jamais ils ne se mêlent aux incirconcis. Ils savent révérer en leur propre personne la nation élue, le peuple de Dieu. Aussi ces descendants d'Abraham inspirent-ils aux Églises sorties du paganisme une profonde vénération, précisément parce qu'ils les écrasent de leur supériorité et qu'ils leur font durement sentir leurs priviléges. Chez la plupart des

hommes, le mépris commande le respect, et pour avoir droit à la première place, il suffit trop souvent d'y prétendre, l'usurpation tenant lieu de titre. Paul croit s'attirer l'affection de ses prosélytes en les traitant comme des égaux, en refusant avec une excessive délicatesse de recevoir aucun présent; il perdra leur estime. Mais qu'un pharisien arrive plein de morgue et l'insulte à sa bouche, on se courbera devant lui; et s'il va jusqu'à vouloir vivre aux dépens de ceux à qui il dénie le nom de chrétiens, on tombera à ses pieds ivre d'enthousiasme.

D'ailleurs, ces judaïsants, on sait du moins qui ils sont et d'où ils viennent, car ils portent une légitimation dûment scellée. Ils se présentent comme les envoyés des Douze, si on les en croit; plusieurs d'entre eux ont, en tout cas, vécu auprès du Christ, et ils comptent dans leur parti ses frères, les frères de l'Homme-Dieu! Peut-on admettre qu'ils n'aient point hérité de sa véritable pensée? Surtout, comment l'hésitation serait-elle permise quand on entend de quelles magnifiques révélations ils sont honorés? L'autre monde n'a plus de mystères pour eux; chaque jour ils y pénètrent ravis en esprit; ils dénombrent les anges et les chérubins, et ils

tranchent par des formules nettes et précises tous les problèmes qui agitent la raison humaine..

Que va répondre Paul à ces critiques qu'on lui adresse, à ces titres qu'on fait valoir contre lui? — « Puis donc, dit-il, que plusieurs se « vantent solon la chair, je me vanterai aussi. » Se vanter soi-même, c'est être insensé ; mais il le sera cette fois ; car, ajoute-t-il avec une ironie pleine de tristesse, « vous souffrez volontiers les « insensés parce que vous êtes sages ; même si « quelqu'un vous assujettit, si quelqu'un vous « dévore, si quelqu'un vous frappe au visage, « vous le souffrez. » Il se glorifiera donc comme ses ennemis lui en donnent l'exemple. Mais de quoi ? — S'il le trouve bon, il se glorifiera précisément des mêmes titres qu'on lui oppose.

Ses adversaires sont de la race élue ; lui aussi il est de la semence d'Abraham. Vous savez que les juifs d'alors se divisaient en deux branches : ceux de la Palestine, restés fidèles à l'idiome et aux usages des pères, et ceux du monde occidental, imbus d'idées grecques et ayant abandonné la langue de Moïse et de David pour celle d'Homère et d'Alexandre. Or, Paul, aussi bien que les judaïsants, prétend être de la branche directe, Hébreu fils d'Hébreux. — Ils sont fiers

de leur stricte obéissance, non-seulement aux prescriptions de la loi, mais même aux interprétations des scribes? Paul peut en dire autant. Il s'est longtemps attaché au parti le plus rigide parmi les juifs, il a été pharisien, comme il le dit dans une autre épître, pharisien «sans reproche quant à la justice qui est de la loi.» Il s'est distingué par son zèle dans la participation au culte, par son ardeur dans les jeûnes, par son fanatisme dans la défense de la tradition. Il ne tenait qu'à lui de suivre cette voie jusqu'au bout et de finir peut-être par s'asseoir sur les bancs du sanhédrin. Ou bien serait-ce la science qui lui fait défaut? Ses adversaires se vanteraient-ils de mieux connaître les enseignements des rabbins, qu'on regardait comme le complément des révélations prophétiques? Mais non. Personne n'a pénétré plus avant que Paul dans les arcanes de cette science ardue; personne n'en a mieux possédé la méthode et ne l'a appliquée avec plus d'habileté. Pour vous en convaincre, il suffit de parcourir ses écrits, car maint argument n'y offre de sens qu'au point de vue de la logique raffinée des écoles juives : ainsi, lorsque, dans l'épître aux Galates, il tourne en allégorie l'histoire d'Agar et de Sara et en tire, par une série de déductions, — quoi? — le grand principe que la Loi n'a point d'autorit

sur le chrétien! L'homme qui savait de la sorte renverser par elles-mêmes les subtilités rabbiniques, cet homme pouvait certainement aspirer à prendre rang, à côté de son maître Gamaliel, parmi les sages dont le Talmud nous a conservé la mémoire vénérée.

De quoi se glorifient encore les adversaires de Paul? Insistant sur les rapports directs où ils se sont trouvés, soit avec Jésus-Christ, soit avec ses frères, soit avec les Douze, ils y voient un titre qui légitime leur enseignement, leur conduite même. Mais Paul ne peut-il pas rappeler que les Douze et Jacques, le frère du Seigneur, lui ont donné la main d'association? Et sur le chemin de Damas, n'a-t-il pas entendu la voix du Crucifié? N'en a-t-il pas reçu un ordre formel de prêcher l'Évangile aux gentils, ordre qui confirme toute sa doctrine de l'abrogation de l'ancienne Alliance?

Enfin, ses adversaires célèbrent leurs visions merveilleuses, leurs révélations surnaturelles, leurs extases indescriptibles. Eh bien! Paul, ce personnage qu'on dit si froid, si insensible, ce raisonneur dont la dialectique impitoyable sape et rase l'édifice sacré de la religion paternelle, Paul, cet homme sans apparence, s'il voulait parler, se glorifierait d'extases, et de révélations, et de visions bien plus étranges, bien

plus sublimes. « Je connais, dit-il, d'une ma-
« nière mystérieuse, je connais une homme qui,
« il y a quatorze ans, a été ravi jusqu'au troi-
« sième ciel, — si ce fut en corps ou si ce fut
« hors du corps, je ne sais ; mais je sais de cet
« homme qu'il a été ravi dans le paradis et qu'il
« a entendu des choses ineffables, qu'un mortel
« ne peut exprimer. »

Vous le voyez, il dépendrait de Paul d'opposer prétentions à prétentions, gloire à gloire, grandeur à grandeur. Il le fait, mais malgré lui, rapidement, omettant exprès plusieurs de ses titres, parlant, dit-il, en insensé et conformément à la chair. A ses yeux, la naissance au milieu du peuple élu, l'éducation reçue dans les écoles du parti le plus respectable, une science théologique presque sans bornes, une intervention miraculeuse du Christ, des extases et des visions, tout cela ne constitue point la véritable grandeur du chrétien, tout cela n'est rien, comparé à la chose essentielle. Bien plus, cette grandeur matérielle, extérieure, peut devenir extrêmement dangereuse ; elle peut faire attribuer à celui qui en est revêtu une autorité illégitime. Il est deux sortes d'autorité, mes Frères, celle des personnes et celle des idées. En d'autres termes, quand on énonce en votre présence une idée nouvelle, vous l'acceptez pour vraie,

soit parce que vous vous fiez à la personne qui l'a énoncée, soit parce que cette idée trouve un écho dans votre propre jugement. L'homme passe de l'une de ces autorités à l'autre, et ce passage peut être désigné comme l'âge de la majorité spirituelle. Dans notre enfance, nous ne saurions vivre que de soumission passive, d'obéissance aveugle, de confiance absolue dans les personnes qui nous entourent. La parole du père nous semble, et doit nous sembler, infaillible. Mais peu à peu la conscience s'éveille, la raison se fortifie, et nous finissons, dans les choses de ce monde, par ne plus attribuer l'infaillibilité aux dires de n'importe qui. Il n'est rien de tel, pensons-nous, que de voir de ses propres yeux. De même, dans les questions religieuses, tout homme digne de ce nom, tout disciple du Christ, doit finir par être capable de juger de la vérité. Or, Paul redoute qu'en insistant sur les priviléges dont Dieu l'honore, il n'entrave le développement normal des chrétiens confiés à sa direction : « Je m'abstiens, dit-il, « afin que personne ne m'estime au-dessus de ce « qu'il me voit être. » Remarquez cette préoccupation de l'apôtre : le jour où on l'estimerait trop, le jour où on lui attribuerait une autorité personnelle, il deviendrait, d'un instrument, un obstacle pour la vérité. Il se glorifie donc aussi

peu que possible de cette grandeur en quelque sorte accidentelle.

Il en indique une autre raison encore : les révélations et les extases que Dieu lui accorde, remplissent son âme d'une joie tellement ineffable, qu'il risquerait de « s'élever », de se perdre dans l'orgueil, si Dieu ne lui avait mis « une écharde dans la chair. » Nous ignorons en quoi consistait cette écharde, mais il est clair qu'il s'agit d'une grande souffrance morale, d'une douleur pleine d'humiliation. Peut-être était-ce la pensée navrante de la violence avec laquelle il avait autrefois persécuté l'Église du Christ, « contraignant les saints à blasphémer ; » peut-être aussi se glissait-il, par instants, dans le cœur de cet admirable chrétien des tentations vulgaires, qui le couvraient ensuite de confusion à ses propres yeux. Tous, tant que nous sommes, mes Frères, nous connaissons et ces souvenirs poignants et ces défaillances honteuses ; ah! pourquoi ne les faisons-nous pas tourner comme Paul à la gloire de Dieu? Comment, le cœur déchiré par ces échardes, osons-nous bien nous gonfler de vanité et nous élever au-dessus de nos frères ? S'il est un fait incontestable dans le monde moral, c'est que chacun éprouve par moments un vrai et juste dégoût de soi-même ; et cependant nous voyons tant d'hommes porter

la tête haute, se faire les hérauts de leur propre gloire, courber sous leur joug les fronts des faibles, se proposer en exemple, s'ériger en conducteurs et en maîtres! Paul n'agit point ainsi : il sent trop vivement les atteintes du mal, « les coups de l'ange de Satan, » pour qu'il ne s'estime pas rempli de misères, malgré l'excellence de ses révélations.

Cependant il faut que Paul découvre un sujet de se glorifier, il faut qu'il fasse valoir contre ses adversaires une grandeur, une beauté, une force qui leur manque. Le Seigneur la lui indique en réponse à ses prières : « Ma grâce te suffit; car ma vertu se manifeste dans l'infirmité. » « C'est pourquoi, dit Paul, je prends « plaisir aux infirmités, aux injures, aux con- « traintes, aux angoisses, pour Christ. »

Son premier titre à la vraie grandeur, il le trouve dans la persécution. Il est comme les balayures du monde; donc il est grand dans le royaume de Dieu. « Sont-ils ministres de Christ? « dit-il de ses adversaires. Je le suis plus qu'eux : « par les fatigues davantage, par les prisons « davantage, par les blessures suprêmement, par « les dangers de mort fréquents (j'ai reçu des « juifs cinq fois quarante coups moins un; j'ai « été battu de verges trois fois, j'ai été lapidé

« une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai passé « un jour et une nuit sur l'abîme), par les voyages « continuels, par les périls de fleuves, par les « périls de brigands, par les périls de ma nation, « par les périls des gentils, par les périls dans « les villes, par les périls dans les déserts, par « les périls sur mer, par les périls de faux frères, « par la fatigue et le travail, par les veilles fré- « quentes, par la faim et la soif, par les jeûnes « fréquents, par le froid et la nudité. » Quelle vie ! cette pauvreté, ces naufrages, ces coups infamants, ces verges qui le lacèrent, quelle vie misérable, semble-t-il ; — et quelle vie glorieuse, quand nous pénétrons au fond des choses ! Par cette suite de souffrances cruelles, que couronna le martyre, Paul a fait plus qu'un conquérant ; il a fondé l'Église chrétienne, et des millions, des milliards d'âmes précieuses lui ont dû d'avoir été arrachées aux ténèbres avilissantes du paganisme et placées sous la chaude lumière de l'Évangile.

Paul cite un second titre à une gloire véritable : il est comme assiégé tous les jours par les angoisses que lui causent ses églises ; aux souffrances physiques viennent se joindre les peines de l'âme. Vous savez qu'il est question du combat avec les judaïsants : c'était la lutte entre la croyance aveugle et la foi libre, entre

le culte mécanique et la religion du cœur, entre le préjugé et la conscience, je dirai presque entre le catholicisme et le protestantisme. Comme tous ceux qui se sont identifiés avec une grande cause, Paul ne s'appartient plus. La liberté évangélique ne saurait subir un échec sans qu'il en éprouve une tristesse amère : « Y a-t-il quel-« qu'un qui se laisse scandaliser, » c'est-à-dire troubler par les critiques des adversaires, « sans que j'en sois brûlé? » Et que de fois il dut ressentir cette douleur cuisante ! Ses partisans étaient si faibles et si lâches, si inconséquents et si imbus des principes opposés! Sans cesse ils le compromettaient en défigurant sa doctrine, en en tirant des conclusions odieuses, en confondant la liberté de la conscience avec la licence du bon plaisir! Mais il n'importe! Paul se vante du ses angoisses, car elles proviennent de ce qu'il est fidèle à la vérité, et elles le grandissent aux yeux du souverain Juge. Ne sait-il pas d'ailleurs que l'avenir lui appartient ?.... L'avenir! Paul est mort vers l'an 60 de notre ère, et, immédiatement après, nous voyons ses disciples transiger avec l'ennemi; nous apercevons partout une fusion des idées de Paul avec celles des judaïsants, fusion qui est tout simplement un abandon complet du grand dogme du salut par la foi. L'Évangile de grâce et de liberté, « *mon*

Évangile, » comme il disait avec un légitime orgueil, fait place à l'Église catholique, apostolique et romaine. A mesure que les générations se succèdent, la vérité se voile, s'éclipse, disparaît. Un siècle s'écoule après l'autre, et les ténèbres s'épaississent. L'avenir qui doit donner raison à Paul, se lèvera-t-il jamais? Oui, quinze siècles environ après qu'il a écrit ses épîtres, un moine les lit, les comprend, relève le drapeau du véritable Évangile en y inscrivant le mot de notre apôtre : « Le juste vivra par la foi. » C'est aux angoisses de Paul que Luther doit la joie profonde qui l'anime; c'est aux angoisses de Paul que nous devons notre précieuse indépendance protestante.

Enfin il se vante, en troisième lieu, de ses infirmités, de sa faiblesse, de son impuissance. Homme de peu d'apparence, timide, semble-t-il d'après un passage de notre épître[1], il maniait avec difficulté une langue qui n'était pas la sienne et luttait souvent avec sa pensée sans parvenir toujours à la dompter. Et puis surtout il portait une écharde dans sa chair. Comme cette nature bouillante devait se révolter contre les obstacles qu'elle rencontrait en elle-même! Trois fois il prie le Seigneur de l'en délivrer. Mais ces entraves

[1] 2 Cor. X, 10.

lui sont bonnes, et il finit par le reconnaître, et il va jusqu'à s'en glorifier. Représentez-vous les souffrances continuelles d'un malheureux à qui Dieu n'aurait accordé qu'à demi le don de la parole : quel ennui d'apercevoir l'impatience qui s'empare de ses proches eux-mêmes lorsque se fait entendre son bégaiement ! quelle torture (le mot n'est pas trop fort) quand il doit ouvrir la bouche devant des inconnus ! Figurez-vous maintenant que cet infortuné se réconcilie si bien avec son sort déplorable qu'il n'hésite pas à en tirer vanité, et vous mesurerez combien est étrange cette parole : « Je me glorifie très-volontiers de ma faiblesse. » — Mais comment Paul peut-il se réjouir de son imperfection physique ou intellectuelle ? Rien de plus simple : tout ce qu'il fait, il le fait par dévouement à son Sauveur, il le fait par l'esprit du Christ ; or, la puissance de cet esprit se montre le mieux en opérant de grandes choses au moyen d'un instrument imparfait. Les infirmités de Paul tournent ainsi à la gloire de son Maître. Voyez, peut dire l'apôtre, voyez comme je suis débile, que de peines me coûte le moindre travail, avec quelle lenteur je fixe ma pensée par écrit (il le donne quelque part à entendre[1]), avec quelle appré-

[1] Galates VI, 11.

hension je me présente devant les Grecs, avec quelle anxiété j'aborde mes compatriotes; voyez quel homme chétif je suis; jetez aussi un coup d'œil dans mon cœur pour y apercevoir des luttes, hélas, bien affligeantes; — et puis, regardez l'œuvre immense que j'ai exécutée, et dites-vous que la disproportion entre l'agent et l'acte, c'est le Christ, mon divin Maître, qui l'a comblée. Gloire lui soit rendue! et béni soit Dieu de m'avoir chargé d'infirmités, puisque sa vertu manifeste sa force dans ma faiblesse!

Suivons tous l'exemple de saint Paul et sachons nous glorifier de ce qui fait notre vraie grandeur. Sachons aussi reconnaître cette vraie grandeur chez nos frères et cessons de réserver notre admiration pour l'éclat trompeur des choses périssables. Eussiez-vous des richesses immenses, une puissance comme celle des maîtres des nations, une beauté qui vous gagnât tous les cœurs, des talents qui vous élevassent au-dessus de vos rivaux, vît-on même luire dans votre intelligence une étincelle du génie créateur, vous n'auriez encore aucun titre à la gloire selon Dieu, et je ne courberais pas mon front devant vous.

Mais ils ont droit à nos hommages, ils sont vraiment grands ceux qui restent fidèles à la vé-

rité lorsque la foule l'abandonne, qui sont méconnus et honnis parce qu'ils ne craignent pas de s'attaquer aux erreurs de leurs contemporains. C'est à eux qu'appartient l'avenir, l'aurore de cet avenir ne dût-elle poindre qu'après de longs siècles. Aucune idée n'a jamais pénétré dans l'humanité sans lutte, sans angoisse, sans persécution, et même aux yeux du monde il faut la couronne du martyre pour rehausser le mérite. Croyez-vous, par exemple, que Christophe Colomb serait devenu pour la postérité la personnification la plus noble du génie, si, né sur les marches d'un trône, il n'avait eu qu'à faire un geste pour qu'on allât lui découvrir un continent? Pensez-vous que le César du dix-neuvième siècle jouirait d'une popularité presque sans bornes, s'il n'était pas tombé sur un écueil battu des vents, pour y périr lentement, rongé d'un mortel ennui? Puisque la gloire même mondaine s'acquiert à de telles conditions, courage donc, raidissez vos genoux et fortifiez vos reins. Réjouissez-vous des injustices dont on vous accable, des calomnies dont on vous abreuve. Elles prouvent que vous n'êtes pas des serviteurs inutiles; ce sont les cicatrices glorieuses qui décorent les soldats de la vérité. Chassez de vos âmes tout sentiment d'aigreur ou d'amertume, ne vous appesantissez point sur l'iniquité des

hommes, n'allez pas vous appitoyer sur votre sort lamentable; osez vous croire bien-heureux.

Et vous tous dont les forces semblent paralysées par un obstacle insurmontable, vous qui fléchissez sous le poids des soucis matériels, vous à qui un travail excessif enlève les deux plus grands priviléges de l'homme, les joies de la famille et les jouissances de la pensée, et vous aussi, pauvres d'esprit, qui vous heurtez continuellement contre les bornes de votre entendement, venez, bénissez votre indigence, votre fatigue, votre ignorance. Sachez aimer votre infirmité, non pas avec orgueil, pour mépriser stupidement les biens dont vous êtes privés, mais dites-vous qu'au-dessus du bien-être, au-dessus de la science, il y a l'obéissance à la volonté de Dieu, et que cette obéissance est d'autant plus belle qu'elle est plus difficile. Dieu vous demande beaucoup, infiniment plus qu'aux heureux de ce monde : vos épreuves font votre gloire.

Oui, gloire à ceux qui souffrent! car la douleur est le soleil ardent qui nous mûrit pour le royaume des cieux. Quand le Père lève la main pour vous châtier, pour déchirer votre corps, pour briser votre âme, pour vous enlever par un coup de foudre l'être dont la présence brille dans votre cœur comme l'étoile du matin, de-

mandez grâce, les mains jointes, s'il est encore temps que vous soyez épargné. Mais dès que la verge a frappé, relevez-vous en bénissant, c'est-à-dire en comprenant que Dieu vous appelle à une perfection plus grande. N'étouffez pas votre douleur dans un morne abattement, ou dans une indifférence coupable, ou dans une sotte frivolité. Laissez-la agir, afin qu'elle vous transfigure. Les âmes qui souffrent beaucoup et qui acceptent leur souffrance, répandent autour d'elles un parfum suave, sorte d'avant-goût de la vie à venir. Elles occupent le premier rang en tête de l'humanité.

Voilà donc les seuls titres à la gloire : la persécution, l'infirmité, la douleur, en un mot, la coupe amère, pourvu qu'on la vide comme Christ a vidé la sienne, pourvu qu'on sache répéter cette parole : « Père, que ta volonté soit faite ! » Il n'y a de grandeur véritable que dans cette résignation. Tout le reste est vain. — Si vous désirez y atteindre, ô mes Frères, vous en connaissez le moyen : aimez le Christ, et cet amour vous donnera la force de l'imiter.

LA DOULEUR.

XII.

LA DOULEUR.

ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES I, 2-4.

Regardez, mes frères, comme le sujet d'une grande joie d'être entourés de tribulations de toute sorte, sachant que l'épreuve de votre foi produit la résignation; mais il faut que de la résignation résulte une activité parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis et qu'il ne vous manque rien.

Mes Frères,

Un bonheur suprême, pur comme un ciel sans nuage, calme comme une mer qu'aucun souffle n'agite, un bonheur parfait est une chose

si rare parmi les humains, que l'antiquité païenne y voyait un sujet d'effroi et se détournait avec horreur de l'infortuné chargé d'une telle félicité ; car les dieux ne l'élevaient sans doute au-dessus de la terre que pour le précipiter de plus haut, dans leur courroux. Et, en vérité, ce bonheur parfait, si jamais il a existé ailleurs que dans la fable, était une anomalie, une sorte de monstruosité; aucun jour ne se lève sans nous apporter son lot de malaise, de chagrin, de souffrance. Vous pouvez classer toutes les personnes de votre connaissance dans une de ces trois catégories : beaucoup n'ont pas ce qu'elles désirent, la fortune, les honneurs, la santé, une place, une famille ; d'autres ont le bien qu'elles désirent, mais quelque chose les empêche d'en jouir pleinement et tranquillement, et c'est, en général, la crainte de le perdre, ou l'ennui qui accompagne la possession; d'autres, enfin, n'ont plus ce bien qui faisait le charme de leur vie et dont elles s'imaginent maintenant, pour leur tourment, qu'il était sans mélange. Vous avez entendu dire fréquemment : il y a un an, il y a dix ans, avant ce coup terrible, j'étais entièrement content de mon sort; ou bien : quand j'aurai fait fortune, quand j'aurai un chez-moi, quand j'aurai établi mes enfants, je coulerai les jours les plus doux.

Mais avez-vous jamais entendu dire : à présent, dans cette position, rien ne manque à mes souhaits? Les hommes parlent beaucoup de leur bonheur passé, beaucoup de leur bonheur à venir, peu ou point de leur bonheur actuel. C'est que le bonheur, du moins celui que nous cherchons hors de nous, dans une rencontre fortuite de circonstances, est, à très-peu d'exceptions près, un rêve. La réalité nous présente tout autre chose : des plaisirs, sans doute, mais des plaisirs entremêlés de dégoûts ; de la joie, mais aussi de la tristesse ; des jouissances, mais aussi des épreuves, des tribulations, des larmes, des deuils ; notre pain quotidien est comme salé d'amertume. Tant que durera votre pélerinage terrestre, le pâle fantôme de la douleur marchera silencieux à vos côtés, vous remplissant par sa présenee d'une crainte indéfinissable, alors même qu'il ne vous enchaînera pas de sa main glacée. Vous ne pouvez pas plus vous défaire de lui que vous ne pouvez vous défaire de votre moi.

Aussi l'Évangile n'a-t-il point la prétention de supprimer la souffrance. Il connaît trop bien l'humanité pour répéter ce mot insensé d'une philosophie orgueilleuse : « Douleur, tu n'es qu'un nom. » La douleur, selon l'Évangile, est beaucoup plus qu'un nom, la plus réelle des

réalités. Quand saint Paul nous montre comment Dieu assujettira toutes choses au Fils, il dit que la dernière chose qui résistera à cette transformation de l'univers, ce sera la mort, le roi de l'épouvante, la personnification de la douleur. Elle durera plus que tout le reste. Le christianisme prend donc les amertumes de la vie au sérieux. Toutefois il leur donne une signification nouvelle et divine, si bien que, tout en les ressentant vivement, nous pouvons les accepter avec reconnaissance et nous en réjouir comme d'un don excellent. Le guerrier qui voit couler son sang dans une bataille, souffre autant que l'ouvrier qui se blesse, victime de sa négligence; de part et d'autre, le mal physique est le même; mais la conscience d'un devoir noblement accompli et l'espoir d'une récompense glorieuse font éprouver au soldat la plus douce des satisfactions. Cette plaie béante est à ses yeux autre chose que des fibres déchirées, elle a un sens, elle est un signe de sa vaillance. Ainsi, tout n'est pas nécessairement peine dans la douleur, et voilà ce qui permet à saint Jacques de commencer sa sentencieuse épître par les lignes que je vous ai lues. Il vient d'adresser la parole à ses lecteurs : « Jacques aux douze tribus « qui sont dispersées, salut ! » En grec, ce dernier mot signifie proprement : « Joie ! » Mais de

quoi peuvent se réjouir ces êtres méprisés que le monde charge d'un double opprobre, parce qu'ils sont juifs d'origine et parce qu'ils sont de la secte d'un crucifié? N'y a-t-il pas de l'ironie à les aborder avec cette salutation si gaie et si mondaine, en définitive : « Joie » ! — Oui, joie! « Regardez comme le sujet d'une grande joie « d'être entourés de tribulations de toute sorte! » Et il s'explique : c'est par les tribulations qu'ils deviendront « parfaits et accomplis. » Or, qui veut la fin, veut les moyens; quiconque désire s'élever à la pleine stature de l'homme, doit donc se soumettre volontiers au joug de la douleur. — Mes Frères, méditons cette parole admirable, et apprenons de Jacques pourquoi les tribulations sont nécessaires à notre éducation spirituelle, et comment nous pouvons les faire tourner à notre profit.

« L'épreuve, dit notre texte, produit la résignation, » le renoncement, le sacrifice; l'épreuve nous détache de la terre, et c'est là le premier pas vers la vie éternelle.

L'homme, vous le savez, est placé sur les confins de deux mondes : le monde de sens et le monde de l'esprit. D'abord, au moment de la naissance, la vie physique est toute puissante,

ne laissant aucune place à la vie morale, qui semble à peine un germe. Mais ce germe doit se développer peu à peu, se rendre indépendant de la vie physique et finir même par l'absorber, la transformer, la réduire à son service. Eh bien! mes Frères, sans la souffrance du corps, jamais l'esprit ne deviendrait libre de ses entraves, jamais nous ne dépasserions les instincts animaux. Cela est humiliant à dire, mais cela est vrai; car nous sommes beaucoup plus sensualistes que nous n'osons l'avouer, et les plaisirs matériels ont pour nous des attraits incroyables. Dites-le en conscience : vous sentez-vous assez forts pour être sûrs qu'un bien-être continu du corps n'engourdirait pas votre âme dans un sommeil mortel? Vous sentez-vous assez forts pour vous passer de la maladie et de ces innombrables petits malaises qui nous aiguillonnent incessamment sans précisément nous faire souffrir? Oseriez-vous dire à Dieu : « Enlève cette écharde de ma chair, je n'ai plus besoin d'une pareille douleur »? Moi, mes Frères, je ne voudrais à aucun prix que cette écharde me fût ôtée. Je le sais trop bien : à peine en serais-je débarrassé, que la matière prendrait sur moi un ascendant irrésistible et peut-être sans limites. Il est donc heureux que Dieu ait mis le dégoût à côté du plaisir, de sorte que l'un engendre

l'autre infailliblement, se donnant soi-même un contre-poids. Il est heureux encore que Dieu ait distribué au genre humain, et surtout aux nations civilisées, une telle quantité de maux, qui nous forcent à chercher notre félicité plus haut que dans la vie physique. Oui, la souffrance du corps est bonne, très-bonne; quand elle est faible, elle secoue notre matérialisme; quand elle est forte, elle le renverse bon gré mal gré. Le malade lié sur sa couche par la défaillance, tenaillé par la fièvre, brisé par l'insomnie, est bien obligé de renoncer à la volupté et de se résigner à vivre d'une autre vie que celle des sens.

Le corps n'est pas, du reste, la seule puissance à qui Dieu dispute notre âme et contre laquelle il emploie la douleur comme un dissolvant énergique. Nous faisons partie de la société, et nous y jouons un rôle multiple: rien de plus légitime, puisque Dieu lui-même l'a ordonné ainsi. Seulement notre réputation, notre influence, notre fortune ne devraient être que des moyens, des moyens de faire le bien, et trop souvent nous en faisons le but, le but unique de tous nos efforts. C'est pourquoi Dieu nous frappe dans notre réputation, dans notre influence, dans notre fortune, pour nous en détacher violemment. Il est permis de rechercher

l'aisance et de se réjouir d'un gain honorable, mais à la condition expressse que nous nous servirons de cet or comme d'un instrument pour soulager nos frères. Dès que nous l'amassons afin de l'amasser, afin de le compter, de le palper, ou bien avec l'intention de nous créer une vie sans souci et sans devoir, une retraite épicurienne, nous glissons sur la pente fatale de l'égoïsme ; et si Dieu a pitié de nous, il s'empressera de nous châtier, de rendre vaines nos spéculations, de suspendre notre commerce, de faire chômer nos fabriques, de détruire nos moissons, en un mot, de ruiner notre fortune pour sauver notre âme. De même, c'est par un effet de sa grâce qu'il daigne anéantir notre influence dans le monde, lorsque nous en abusons. Vous désirez d'occuper cette place d'administrateur, de juge, de professeur, et peut-être y feriez-vous effectivement beaucoup de bien ; vous souhaitez que la foule adopte vos sentiments politiques ou vos opinions religieuses, et je crois qu'on aurait à s'en féliciter. Mais regardez au fond de votre cœur si le *moi* avec son orgueil et avec sa cupidité n'est pour rien dans cette ambition. En ce cas, ce qui pourrait vous arriver de plus véritablement heureux, ce serait d'échouer contre un écueil et de voir s'y briser toutes vos espérances. J'en dis autant de notre réputation.

Nous avons certes raison de tenir à l'estime du prochain, puisque cette estime est comme le parfum qui donne du prix à la vie sociale. Mais prenons bien garde que nous ne sacrifiions pas notre dignité à l'envie de briller, nos convictions au désir de plaire, la conscience à la vanité. Alors il nous vaudrait mille fois mieux subir les humiliations les plus sanglantes et recevoir des affronts qui, pénétrant jusqu'aux racines de notre amour-propre, l'extirperaient peut-être. Sans doute, il est triste d'être pauvre, il est triste d'être vaincu, il est triste d'être honni; nous frémissons au contact de ces maux, comme le corps frissonne et se crispe sous le froid couteau de l'opérateur; et pourtant je n'hésite pas à l'affirmer: la pauvreté, ou la défaite, ou la honte est de temps à autre indispensable pour réprimer notre esprit mondain.

Souffrir dans notre corps, souffrir dans les relations sociales, cela ne suffit même pas. Il est dans notre existence un point où la chaîne qui nous attache au mal est encore plus fortement rivée, un point par conséquent où Dieu doit faire agir une douleur plus concentrée, — le cœur.

On répète souvent que l'Éternel défend de trop aimer ceux qui nous sont chers, et l'on ajoute que s'il nous frappe dans nos affections,

c'est pour les diminuer. Cette manière de voir, je le confesse, me semble peu en harmonie avec les lois du royaume de Dieu. Il n'est pas défendu de trop aimer, de trop nous dévouer, de trop nous sacrifier, de trop nous oublier (cela n'est guère urgent) ; mais il est défendu de nous aimer nous-mêmes dans les autres, de chercher dans les affections uniquement notre satisfaction, — et rien n'est plus fréquent. Combien n'y a-t-il pas de pères et de mères qui chérissent leurs enfants, qui consacrent à les élever des sommes considérables, qui désirent avec ardeur de les établir avantageusement, qui s'occupent d'eux sans cesse, et qui, sous cette apparence d'amour, cachent un égoïsme grossier, puisqu'ils veulent non pas rendre leurs enfants heureux, mais être heureux dans leurs enfants? Combien n'y a-t-il pas d'époux qui sont passionnés pour leur femme ou pour leur mari, à condition qu'il se pliera à tout caprice, qu'il abdiquera sa personnalité pour se mouler d'après leur empreinte, qu'il sera dans leur vie un simple décor? Mais laissons cette affection faussement ainsi appelée, et creusons un peu plus au fond du cœur. N'arrive-t-il jamais que nous aimions dans notre ami précisément ses défauts? Un peu de coquetterie, un peu de malice, un peu de colère, un peu de fausseté relève admi-

rablement son caractère et lui donne un certain piquant. Cela nons amuse! Et dans combien d'autres cas ne mettons-nous pas notre plaisir passager au-dessus de sa vraie félicité? Ils commettent, par exemple, cette lâcheté tous ceux qui, redoutant de troubler le charme des épanchements intimes, laissent leur enfant, leur époux, leur ami aller en dérive vers le mal, sans jamais l'avertir; peu leur importe qu'il perde une bonne qualité après l'autre, pourvu qu'il soit là, leur procurant par sa présence de douces émotions!

Cet égoïsme, auquel nous nous abandonnons avec une sorte de volupté, comme s'il était une vertu, ne peut être combattu que par une douleur bien amère, et grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il ne nous l'épargne point. Qui énumérera les douleurs du cœur? Voilà trois mille ans que les poëtes ne cessent de fouiller ce champ, et chaque jour ils y font une nouvelle découverte. On aime, et l'on n'est point aimé, et l'on souffre. On aime, on est aimé, et l'on souffre encore; car on est séparés par l'abîme de l'espace ou par l'abîme plus profond que creusent les circonstances. Ou bien, au milieu de vives effusions, on ressent tout à coup une poignante surprise: on vient de comprendre que l'union des âmes conserve toujours je ne sais quoi

d'incomplet et de terrestre; peut-être même a-t-on aperçu dans les replis de ce cœur, qu'on croyait tout noblesse et tout dévouement, un défaut hideux. Vous peindrai-je, enfin, ce qu'on éprouve, quand, penché sur l'être que l'on aime par-dessus tout et dont la vie fait notre unique joie, on voit sa figure pâle et décharnée devenir plus pâle encore, et ses yeux, ses yeux qui étaient comme un rayon de son âme, languir ternes et fixes? Que fait-on alors? Alors on rugit, semblable à la lionne qui défend son lionceau. On plaide contre le Dieu fort. On lui démontre qu'il se trompe; que ce n'est pas nous qu'il doit frapper; qu'il n'en a pas le droit; que s'il veut nous châtier, ce n'est pas cet être chéri qu'il peut nous enlever. On le supplie de nous ravir fortune, santé, honneurs, mais qu'il nous laisse cette vie, qu'il suspende son arrêt, qu'il attende encore quelques instants..... Les prières sont vaines. Dieu va droit au but et, d'un coup, fauche notre félicité. Maintenant, le détachement, le renoncement est facile; il n'y a plus rien pour s'en détacher, plus rien pour y renoncer. Dieu terrible! où nous trouvions un monde de joies, tu a mis le néant. Ne demande pas si nous nous soumettons; nous en as-tu laissé le choix? tu nous a écrasés. Oui, tes arguments sont sans réplique; oui, nous confessons qu'il fallait que

notre cœur fût déchiré, — puisque, enfin, tu l'as voulu.

La résignation, le détachement du monde n'est pas encore la vie divine, mais seulement le terrain sur lequel doit germer cette vie. « Pour « que vous soyez accomplis, dit saint Jacques, « il faut que de la résignation résulte une activité « parfaite. »

Fuyez, mes Frères, l'accablement où se plongent tant d'âmes : vous y risqueriez tout le profit de vos épreuves. On reste là, morne, abattu, sans vigueur ni énergie, raffinant sur sa tristesse, trouvant un amer plaisir à ressentir de nouveau, par l'imagination, le coup qui nous a frappés. Croyez-moi, cet engourdissement est fatal. A tout prix il faut ramasser vos forces ; votre douleur deviendrait une sorte d'habitude, c'est-à-dire qu'elle cesserait d'être sérieuse, et, chose qui maintenant vous fait horreur, vous finiriez par affecter la souffrance.

D'ailleurs, pourquoi seriez-vous accablés, vous tous qui passez par des tribulations ?

Vous êtes maladif, et mille joies vous font défaut. Mais les joies de l'âme vous sont-elles interdites ? En vous limitant du côté du corps, Dieu a voulu vous refouler en quelque sorte vers

les régions de l'esprit; suivez ce courant qui vous entraîne vers lui, et bientôt vous vous apercevrez que Dieu peut se faire sentir à notre cœur d'une manière aussi positive que les objets matériels se mirent dans nos yeux. L'activité que d'autres tournent au dehors, vous la tournerez au dedans; or, comme l'a dit un Père de l'Église, les choses intérieures sont aussi les choses supérieures. Vous en ferez l'expérience; vous acquerrez une délicatesse de sentiment dont l'humanité semble à peine capable; vous éprouverez des bonheurs auprès desquels les jouissances sensuelles paraîtront non-seulement grossières, mais fades et froides. On a fréquemment observé que les personnes qui souffrent d'une longue et cruelle maladie (toutes les autres souffrances finissent par s'émousser), parviennent à un développement unique, que la piété s'épanouit chez elles en une fleur exquise; que seules peut-être elles ont dès ici-bas un avant-goût de la vie à venir, et que seules aussi elles nous présentent une image de l'homme de Gethsémané. Un tel sort n'est-il pas glorieux, et le paie-t-on trop cher au prix de quelques tourments? Mais, pour y arriver, il ne faut pas subir la douleur, sombre et passif; il faut l'aider à labourer notre âme, à en arracher toutes les mauvaises racines. Oh! vous qui êtes frappés dans votre corps, appli-

quez-vous à ce travail intérieur ! Si Dieu n'y donne pas cette bénédiction suprême, si peut-être des souffrances trop intolérables ne vous laissent ni penser ni éprouver une joie quelconque, il vous soutiendra du moins assez pour que votre résignation se renouvelle sans cesse, étant toujours vivante et toujours vraie.

Et vous qui êtes atteints dans votre fortune, dans votre influence, dans votre réputation, l'insuccès paraît être votre partage, ce qu'il y a au monde de plus décourageant, le rocher de Sisyphe qui retombe sans fin. Vous sera-t-il permis, à vous du moins, de vous en tenir à une morne résignation? Mais pourquoi donc? Parce que vous n'avez point obtenu ou que vous avez perdu une position agréable, vous vous croyez de trop dans le monde? Vous auriez voulu être riche, et vous voilà pauvre; vous auriez voulu remplir des fonctions publiques, et vous voilà simple citoyen ; vous auriez voulu posséder l'estime et l'amour de vos semblables, et vous voilà haï de tous. Eh bien! mon frère, pauvre, simple citoyen, haï comme vous l'êtes, soyez désormais l'ouvrier de Dieu. Remettez la main à la charrue sans aucune préoccupation personnelle, sans regarder en arrière pour contempler les ruines de vos autres projets, sans calculer si vous moissonnerez cette fois le fruit de vos sueurs. Pour

être ouvrier de Dieu, il n'est pas nécessaire de disposer de longs loisirs, ou d'une haute autorité, ou de grands trésors. Portez seulement votre indigence avec la noblesse d'un soldat du Christ, et vous aurez déjà beaucoup fait. Cette génération manque de prédicateurs qui lui enseignent par leur exemple la frugalité, la modération; soyez un de ces prédicateurs, tout simplement en vous montrant content de votre sort. Et puisqu'elle en est venue aussi, dans son matérialisme à ne plus croire aux convictions, faites-lui voir, vous dont elle a repoussé les services et qu'elle accable de ses dédains, faites-lui voir que les convictions sont un drapeau bien plus sacré le jour de la défaite que le jour de la victoire. Mais en même temps, que votre constance n'ait rien de chagrin, de hargneux, de misanthrope. Soyez d'autant plus doux, plus affectueux, qu'on vous a plus rebuté. Comment vous plaindriez-vous d'être condamné à l'inaction quand une carrière aussi belle est ouverte à votre besoin d'activité? Quelque brisée que semble votre vie, vous pouvez faire immensément de bien, vous pouvez être profondément joyeux.

Vous, enfin, frères et sœurs, dont le cœur saigne d'une blessure toujours nouvelle, je ne vous dis point: retrouvez le bonheur en cessant d'aimer, ou bien en transportant votre amour

sur un autre objet. Car l'affection n'est pas une fleur que l'on cueille au bord du chemin, dont on respire avec délices les parfums, et puis qu'on jette avec indifférence dès qu'elle s'est fanée entre nos doigts. Mais je vous dis: retrouvez le bonheur en aimant plus encore, d'un amour plus désintéressé, d'un amour actif et dévoué.

Si, en vous frappant dans l'être que vous chérissez, Dieu vous a fait néanmoins la grâce de le laisser auprès de vous, votre conduite est tracée clairement. Il souffre ? Consacrez-vous à alléger ses souffrances, et principalement à le supporter, ce qui est plus difficile qu'on ne croit. N'attendez nulle récompense. Gardez-vous de tenir une sorte de compte courant où vous inscririez d'un côté vos peines et de l'autre les témoignages de sa gratitude. Servez-le sans aucune arrière-pensée de bonheur, et, vous le verrez, le sacrifice vous rendra la félicité. Mais peut-être ses défauts, ses vices vous coûtent des larmes? La tâche sera beaucoup plus dure; pourtant elle n'est pas au-dessus de vos moyens. Il me semble presque impossible qu'à force de charité vraie, tendre, persévérante, vous ne réussissiez pas à le ramener dans la bonne voie. Qu'il n'y ait aucune trace d'amour-propre dans votre affection! Aimez comme Dieu nous aime, pour nous,

pour notre bien, et non pour sa propre satisfaction ; aimez sans faiblesse et sans entêtement, à jamais incapable de transiger avec la conscience, mais constamment prêt à vous donner, et surtout rempli d'une espérance inaltérable. L'espérance est la force réservée spécialement pour cette épreuve.

N'est-elle pas cependant aussi votre consolation à vous qui êtes séparé d'un ami par l'abîme du tombeau ? Vous savez que tôt ou tard vous le rejoindrez, et bien souvent vous soupirez d'impatience en songeant à la mort. Mais, jusque-là, il faut vivre, jour après jour. Avec Job vous vous écriez peut-être : « Pourquoi la vie est-elle donnée à ceux qui sont dans l'amertume, à ceux qui seraient ravis de joie et tressailleraient d'allégresse s'ils avaient trouvé le sépulcre ? » Pourquoi Dieu vous laisse-t-il la vie ? Pour que votre affection s'épure, comme l'or dans le creuset, se débarrassant par le feu de la tribulation, de tout alliage d'égoïsme. Il vous était facile d'aimer quand vous jouissiez des douces causeries, et des longs épanchements où l'âme s'unit à l'âme, et des charmes indéfinissables de la présence ; vous apprendrez maintenant à aimer dans le silence et la solitude et les ténèbres, sans que rien vous rappelle qu'un cœur vous comprend. Vous aviez jusqu'ici mille moyens agréables

de témoigner et d'exprimer votre affection; vous n'en auriez plus qu'un désormais, et il est austère : c'est de travailler incessamment à votre perfectionnement, de remplir vos devoirs grands et petits avec une extrême conscience. Dès que votre amour n'aura plus rien d'égoïste, il n'aura plus rien non plus d'âprement exclusif: purifié et fortifié par l'Esprit saint, il doit, sans cesser d'être personnel, déborder de votre cœur sur le monde en une pluie de douceur, de patience, de bienveillance, de charité.

De tous les hommes qui ont jamais traversé la terre, aucun n'a souffert autant que le Christ, parce que c'est dans la souffrance surtout qu'il nous fallait un guide divin. Son corps a été flagellé, mis en croix, percé de clous, exposé au soleil dévorant jusqu'à ce que la vie se brisât par l'excès de la douleur. Et auparavant il avait connu toutes les amertumes dont la société peut nous abreuver, la pauvreté avec ses mépris et ses angoisses, l'insuccès avec ses regrets et ses agitations, la haine avec ses injures et ses calomnies. Les peines du cœur lui ont-elles manqué, lorsque sa mère et ses frères voulurent se saisir de lui comme d'un malheureux insensé, et lorsqu'il vit les apôtres persévérer dans leurs vues gros-

sières et charnelles, et lorsqu'il comprit que l'un des Douze s'apprêtait à le vendre pour trente deniers, et lorsqu'à Gethsémané il supplia en vain ses trois disciples intimes de veiller un moment avec lui, et lorsqu'au prétoire il aperçut, parmi les soldats et les prêtres, un seul visage ami, et que cet ami unique le renia jusqu'à trois fois? « Le Seigneur, dit l'Écriture, se tournant alors, regarda Pierre, et Pierre sortit pleurant amèrement. » Je le crois bien ; à qui donc ce regard d'une tristesse ineffable n'aurait-il pas arraché des larmes? — Mais aussi voyez combien au milieu des tribulations de toutes sortes le Christ a été fort. Quelle activité, quelle énergie, quelle vaillance! Et puis quelle sérénité, quel calme, quelle douceur! Voilà ce qu'on peut-être et ce qu'on peut faire malgré les épreuves les plus vives. Ou plutôt c'est par ces épreuves que Jésus a été notre Sauveur, et c'est par nos épreuves aussi, mes Frères, que nous lui deviendrons semblables. Toutefois il ne suffit pas d'être frappé. On peut souffrir énormément et rester égoïste, sensuel, pervers. Si les plus malheureux étaient nécessairement les plus vertueux, les bas-fonds du monde social seraient donc une école de sainteté! car nulle part on ne souffre davantage. L'affliction ne nous agrandit que si, par notre consentement, elle produit la résignation, et puis si, par notre

concours, la résignation est suivie d'une activité parfaite. Il faut vouloir.

Mais, hélas ! on ne veut pas. Les uns, pour réduire autant que possible la part de la douleur, cessent de vivre et se mettent à végéter dans une serre chaude, qu'ils calfeutrent avec soin, de peur qu'un souffle ne trouble leur quiétude. Les autres vivent au grand air, prennent part à ce qui agite, provoquent même la douleur; mais dès qu'ils en sentent l'aiguillon, vous les voyez demander à tout l'univers des distractions, afin de s'étourdir et d'oublier. Ah ! ce n'est pas seulement pour les maux du corps que l'on a inventé un moyen de se rendre insensible !

Mes Frères, n'usons jamais de ce *chloroforme* moral, mais laissons, laissons résolument la douleur pénétrer dans notre âme et nous transfigurer à l'image du Christ !

LA VAILLANCE.

XIII.

LA VAILLANCE.

1 Corinth. XVI, 13.

Soyez vaillants; soyez forts.

Mes Frères,

Quand les attaques contre le christianisme partent d'esprits sérieux, quand elles n'ont pas leur source dans la frivolité du cœur, mais dans une prévention de l'intelligence, elles méritent au plus haut point d'attirer notre attention; car

toute objection sincère faite au christianisme a sa raison d'être dans un défaut des chrétiens. Sachons donc écouter avec sympathie les voix qui confessent leurs scrupules et leurs doutes; cherchons à démêler le vrai et le faux dans leurs jugements; essayons d'en faire notre profit, non pour corriger l'Évangile éternel, mais pour nous corriger nous-mêmes. En ce moment, des écrivains distingués, dont on serait presque tenté de dire qu'ils ont « trop de vertu pour n'être pas chrétiens », reprochent à notre divine religion de recommander une sainteté toute placide, de ressembler à une lune mélancolique plutôt qu'à un fécond soleil, d'être le culte de la contemplation et non de l'action, un culte féminin, insuffisant pour des hommes. Mon intention n'est pas de répondre aujourd'hui à ces reproches, d'autant plus que parmi vous, mes Frères, il n'est personne, j'aime à le croire, qui ne reconnaisse la souveraine perfection de l'Évangile. D'ailleurs mon texte à lui seul montre combien ces critiques sont imméritées : « Soyez vaillants, soyez forts, » parole mâle dont la vie de l'apôtre des gentils forme un admirable commentaire. Mais ce blâme, tout à fait injuste quand on l'adresse à l'Évangile lui-même, est peut-être plus fondé lorsqu'on le restreint aux disciples de l'Évangile, et je me propose d'examiner avec vous si

les chrétiens de nos jours ne pèchent point par une certaine mollesse, s'ils ne manquent pas de vaillance et d'énergie.

Au premier coup d'œil, il semblerait que jamais les chrétiens ne fussent moins tombés dans ce défaut ; jamais, dirait-on, ils n'ont déployé plus de zèle. Consultez vos souvenirs personnels, rapprochez ce qui se fait actuellement de ce qui se faisait il y a vingt ans, et vous apercevrez un progrès sensible. Que d'œuvres de bienfaisance, que de sociétés d'évangélisation, que de missions fondées sur tous les points du globe! Nous les avons vues naître pour la plupart, et nous savons ce qu'il a fallu de courage et de persévérance pour les créer, pour les conserver. Néanmoins, malgré ces faits si réjouissants, je ne puis comprimer un soupir quand je reporte ma pensée vers un des grands siècles de l'Église, par exemple vers celui de Luther. Il y avait alors peut-être autant d'immoralité, et certainement plus de superstition ; mais le souffle de l'Évangile pénétrait dans toutes les régions de la société, soulevant les masses elles-mêmes. L'action des vrais chrétiens était puissante, les résultats immenses, tandis que le chiffre des âmes que nous soulageons et convertissons avec toutes nos œuvres, ne dépasse point un nombre insignifiant, et pourtant on sait avec

quelle exactitude nous les enregistrons! Nous avons soustrait à la misère, c'est-à-dire au vice, quelques milliers d'enfants (Dieu nous le rendra au centuple), mais nous sommes incapables de guérir ou même de circonscrire la plaie hideuse du paupérisme; nos efforts se perdent, comme dans la mer un grain de sable. Nous avons distribué des millions de Bibles; mais partout le peuple protestant se détache peu à peu de ses habitudes de piété, et nulle part le peuple catholique ne passe dans nos rangs enseignes déployées. Nous avons arraché aux pratiques païennes une douzaine d'îlots, mais aucune des grandes nations qui professent le culte de Mahomet ou de Bouddha ou de Vichnou n'a réclamé le baptême, et le christianisme reste à peu près stationnaire au lieu de conquérir l'humanité. Si donc notre activité est louable, si elle est excellente, il faut bien avouer cependant que les produits en sont chétifs, pour peu du moins qu'on les compare, soit à la tâche que nous devrions remplir, soit aux travaux des époques vraiment fécondes.

D'où vient cette faiblesse de nos œuvres, si ce n'est de notre peu de vigueur? Croyez-vous qu'un Luther, en France, qu'un saint Boniface, en Asie, ne célébreraient plus les mêmes triomphes? Mais il n'y a parmi nous ni saint

Boniface ni Luther! Du reste, ne remontons pas si haut. Le mouvement religieux qui s'accomplit autour de nous, a commencé il y a trente à quarante ans; eh bien! si vous connaissez un peu l'histoire de ce *Réveil,* vous serez frappés d'un fait incontestable : c'est que dans les premiers temps le zèle a été infiniment plus intense, et qu'alors de simples individus ont joué le rôle qui est attribué maintenant à de puissants comités, à de riches associations. Une femme presque dénuée de fortune (je pourrais la nommer) recueillait des centaines d'orphelins autour d'elle, et les élevait à ses frais, sans souci du lendemain. Un pasteur chargé d'une grande paroisse, se transformant en missionnaire, évangélisait à lui seul tout un département. Des artisans, comme ce brave qui s'appelait Félix Neff, prenaient en main le bâton de voyageur, partaient sans bourse, sans recommandation, et répandaient au loin la bonne nouvelle. Que tout n'ait pas été parfait dans cet élan, qu'il y ait eu beaucoup d'ivraie dans le bon grain, je ne l'ignore pas; mais je dis qu'alors les chrétiens étaient zélés, vaillants, forts, et que de nos jours ils ont dégénéré. Le dévouement ne calcule pas, et nous calculons énormément; le courage s'inquiète peu d'être isolé, et nous tenons excessivement à marcher en nombreuse compagnie.

Quand une œuvre nous paraît nécessaire, au lieu d'y mettre la main en hommes résolus, nous consultons nos amis, nous discutons avec une grande sagesse, nous élisons des agents et des sous-agents, nous dépensons à préparer le succès dix fois plus de temps et de paroles qu'il n'en aurait fallu pour exécuter l'œuvre par nous-mêmes. Disons le mot: nous sommes lâches. Nous craignons de nous singulariser, nous craignons de contracter un engagement personnel, nous craignons la peine et le travail!

Le chrétien a d'autres devoirs encore que les œuvres de mission. Il doit, vous le savez, non-seulement conquérir tous les hommes à la vérité, mais conquérir l'homme tout entier, c'est-à-dire étendre les conséquences du principe évangélique à toutes les sphères de la vie humaine. Un chrétien fort, vaillant, serait le modèle du père de famille, le modèle du citoyen, et, suivant le cas, le modèle de l'artisan, de l'industriel, du négociant, du professeur. Or, je vous le demande, en conscience, en est-il ainsi? Non. La plupart des chrétiens s'imaginent que la conversion les fait sortir du monde, et que les devoirs religieux (la prière, la méditation et les bonnes œuvres) abrogent les devoirs vulgaires. Ils ont peur d'affronter les risques de la vie réelle, par cette même défaillance qui au moyen

âge précipitait les croyants au fond des cloîtres, afin d'être en sûreté derrière un verrou.

Combien y a-t-il d'hommes pieux qui pratiquent le patriotisme, qui en acceptent toutes les charges, tous les sacrifices dans les jours de péril, toute la responsabilité dans les moments de crise? Y en a-t-il beaucoup qui iraient défendre les frontières contre l'étranger, ou qui verseraient leur sang par fidélité à des convictions politiques? Interrogez ceux qui passent pour les meilleurs chrétiens; ils vous diront que cette pensée les fait sourire de pitié, ou peut-être frémir d'horreur, et ils vous avoueront qu'en ces matières ils n'admettent qu'un seul principe, la soumission passive à tout maître, quel qu'il soit. Voilà jusqu'où va leur vaillance et leur force !

Combien y a-t-il d'hommes pieux qui regardent leur métier ou leur négoce, non comme une corvée dont ils ont hâte de se débarrasser, mais comme un travail aussi agréable à Dieu, s'il est fait dans un esprit de fidélité, que le travail d'un pasteur ou d'un missionnaire? Y en a-t-il beaucoup qui, par obéissance à la volonté divine, cherchent à s'y perfectionner, à s'y distinguer? Je sais qu'il existe de pareils chrétiens, mais je sais également que la plupart se traînent misérablement et avec dégoût au milieu de leurs occupations journalières.

Combien y a-t-il d'hommes pieux qui osent s'abandonner au ravissement où nous plongent les splendeurs du ciel et les sévères beautés de la montagne, qui aiment à retrouver l'empreinte divine dans les chefs-d'œuvre de l'artiste, qui se laissent émouvoir par les cris sublimes échappés de la poitrine du poëte? Y en a-t-il beaucoup qui comprennent que Dieu n'a rien créé de profane ni de souillé, que tout est pur à celui qui est pur, de même, cela va sans dire, que tout est impur, tout est tentation pour l'esclave du mal? Les chrétiens de nos jours, en grand nombre, supprimeraient volontiers et la nature et l'art, pour n'avoir plus l'ennui de veiller sur leurs sensations!

Hélas! il en est qui supprimeraient aussi les joies et les douleurs de la famille; ils les accusent de trop distraire, de détourner nos pensées de l'éternité; ils déclarent impossible d'aimer à la fois le Créateur et la créature. C'est pour ne pas se laisser amollir, disent-ils, qu'ils ferment leur cœur. Illusion! c'est parce qu'ils sont déjà amollis, parce qu'ils manquent de force, parce qu'ils redoutent les crises déchirantes de l'affection. Certes, quand on réduit la vie juste à ce qu'il en faut pour végéter, quand on se défait de tout devoir pénible et qu'on étouffe tout instinct incommode, quand on cesse de se fatiguer

la tête par le travail de la pensée et qu'on épargne à son cœur ce qui lui causerait des palpitations, certes, on traverse ce monde d'un pas agile, avec l'apparence de la force. Mais le soldat qui jette ses armes pour mieux courir, est-il donc plus fort que celui qui ne les livrera qu'après son dernier souffle ?

Ce manque d'énergie ne rend pas seulement nos œuvres stériles et nos principes étroits ; il se trahit encore par le caractère de notre piété elle-même, qui est efféminée. Suivant l'ordre voulu de Dieu, l'homme, sans être au-dessus de la femme, est néanmoins chargé en quelque sorte de la représenter au dehors, et tout mouvement religieux doit trouver en lui son expression, sa direction. Il en a été ainsi de la propagation de l'Évangile au premier siècle, et de la Réforme au seizième. Le *Réveil* actuel déroge seul à cette loi. De nos jours, dans toutes les classes de la société (phénomène étrange !), la piété paraît répandue à peu près exclusivement chez les femmes. Que la faute en soit aux hommes, je ne le conteste pas, et il serait bien temps qu'ils se rappelassent qu'ils ont eux aussi une âme. Mais de leur abstention est résulté un immense inconvénient : de même qu'une famille composée uniquement de frères manquerait de grâce, de douceur, de modestie, la piété du

dix-neuvième siècle est dépourvue de force, de fermeté, de vigueur. Dois-je peindre combien elle est débile ? Dois-je dire qu'elle consiste en une sensibilité ou maladive ou affectée ? Dois-je raconter ses mignardises, reproduire son parler languissant et méthodique ? Dans nos réunions, dans nos livres, dans nos œuvres, on respire je ne sais quel fade parfum, qui donne du dégoût aux esprits mâles et sobres. Ah ! laissez-y pénétrer le grand air, vif et rude, tel que Dieu l'a fait dans sa sagesse. Ne dites pas que cet air renfermé soit l'atmosphère chrétienne ; car sachez qu'un Luther serait exclu de nos cercles religieux avec sa joie et sa bonhomie enfantines, avec son style libre et naturel, avec son indomptable indépendance. Pas un des héros de la Réformation n'aurait supporté nos manières ni notre langage. Hâtons-nous donc de rentrer dans le courant évangélique, en dehors duquel nous nous sommes laissé entraîner. Soyons vaillants, soyons forts.

Le chrétien vaillant vit dans le monde, et loin de le traverser d'un air distrait, ainsi qu'un voyageur qui se hâte de fuir une contrée monotone, il s'y établit comme chez soi, car il se dit que ce monde est l'œuvre de Dieu. A ses yeux,

les soucis de la vie matérielle ne sont pas un ennui, mais un exercice salutaire qui doit développer ses facultés pour cette vie et pour l'autre. L'amour des siens n'est pas une fleur dont il ne se réjouisse qu'un instant, et que, flétrie par la mort, il se hâte de jeter sur la planche de leur cercueil ; il sait que dans la création aucune pensée, aucun sentiment ne se perd, et que, si nos œuvres nous suivent dans l'éternité, nos affections sont encore bien plus inséparables de notre existence. Il s'attache à la société comme à la maison où il est né, où ses pères sont morts, où ses fils vivront après lui ; la patrie ne lui semble point un lieu d'exil, mais une part de lui-même ; il croit que sans famille, sans pays, l'homme est un être incomplet en qui se reconnaît à peine l'image divine. Enfin, s'il y a de la révolte à briser violemment la vie que le Père céleste nous a confiée, il y a de la révolte aussi à nous mutiler l'âme, à supprimer les organes dont Dieu l'a pourvue : le chrétien fort n'enfouit donc aucun de ses talents ; selon lui, la plus efficace des prédications, c'est de montrer au monde la puissance de l'Évangile en lui faisant voir à quel point la foi stimule et agrandit toutes nos forces. Dès que les disciples de Christ occuperont la première place dans les arts, dans les sciences, dans la littérature, dans le commerce, dans l'in-

dustrie, dans la politique, soyez sûrs que le monde ne doutera plus de la vertu du christianisme. Au lieu de gémir, au lieu de répéter sans cesse que l'Évangile est le remède à toutes les misères sociales (ce qui est vrai), pourquoi ne mettons-nous pas une fois la main au gouvernail ?

Car si le chrétien fort et vaillant aime le monde tel que Dieu l'a fait, ce n'est pas pour y mener une vie calme et paisible. A côté de la création de Dieu, il y a la création du mal, il y a le péché. Nous sommes ici-bas sur le pied de guerre, les chrétiens forment l'armée de Christ, et toute leur vie doit se résumer dans une lutte héroïque. Or, le péché n'étant pas concentré dans une région, on ne saurait s'en défendre par une sorte de cordon sanitaire; il existe en nous comme hors de nous, il peut se mêler à tout ce que nous faisons, il peut corrompre nos affections les plus légitimes, il peut se glisser dans une aumône comme dans une vente, dans une prière comme dans un contrat, dans un sermon comme dans un article de journal. Se séparer du monde ne servirait donc de rien. Avant tout, il faut une vigilance perpétuelle pour que notre âme ne soit pas surprise par l'ennemi. Mais, en même temps il faut porter la guerre au dehors, en attaquant le mal sous les formes diverses qu'il revêt dans

la société ; et c'est ici que le chrétien a besoin d'un courage à toute épreuve. Ne reculer devant aucun obstacle, ne point renfermer dans son cœur des vérités importunes, mais le semer à pleines mains, reprendre ses amis quand ils bronchent, dût-on se perdre dans leur esprit, châtier les puissants chaque fois qu'ils abusent de leur pouvoir, blâmer l'envie chez les petits sans crainte de nuire à sa popularité, renoncer à tout avenir, adopter et pratiquer cette devise chevaleresque : « Fais ce que dois, arrive ce que pourra ! » — que cela est beau et que cela est terrible !

« Quoi, direz-vous, nous pécheurs infirmes, pleins de misères, nous irions nous poser en face du monde en réformateurs ! Parce que nous possédons *une* vérité, nous oublierions tous nos doutes sur les autres points, et nous nous offririons à guider nos frères ? Où trouver assez de force pour cette tâche, assez d'audace ? » — Dans l'humilité. Plus vous serez humbles, plus vous serez vaillants. — « Dans l'humilité ! mais c'est elle précisément qui nous empêche de rien entreprendre ; nous nous rendons justice, nous savons que nos efforts seraient impuissants, et que si le monde avait besoin de notre secours pour être sauvé, il risquerait bien de se perdre. Plus nous sommes humbles, plus nous sommes

craintifs. » — Et moi je vous dis, au nom de votre conscience, que vous êtes timides par orgueil. Savez-vous pourquoi vous n'attaquez pas tel ou tel abus, qui cependant vous indigne? Il vous serait désagréable de subir un échee, il vous serait pénible d'être tournés en ridicule, il vous serait humiliant de vous faire la sotte réputation d'un redresseur de torts. Ah! cette fausse humilité, c'est elle aussi qui arrête vos progrès intérieurs ; car savez-vous pourquoi vous reculez devant les questions sérieuses, difficiles ? pourquoi vous n'allez jamais au fond de votre pensée ? pourquoi vous restez sur toutes choses dans le vague ? Cette défiance de vous-mêmes, c'est d'abord de la paresse, et puis c'est de la vanité : il vous semble qu'au bout du compte vous avez déjà suffisamment de lumières, et qu'il est inutile de vous tourmenter pour en acquérir davantage ; après vous être regardés, vous ne vous trouvez pas trop mal en définitive. Que Dieu nous délivrât de cette fausse humilité, de cet hypocrite orgueil !

Quand nous sommes véritablement humbles, nous n'attendons rien de nous-mêmes ; — mais nous attendons tout de Dieu. Nous sommes de simples instruments ; — mais nous sommes les instruments de sa gloire. Qu'il nous brise et nous rejette dans un coin comme l'outil dont l'ouvrier

ne veut plus se servir; — mais que son règne vienne! Tout ce que nous devons faire, nous le pouvons. Il nous commande de marcher, marchons, sans calculer, sans hésiter, sans regarder en arrière. Le chrétien vraiment humble c'est Luther à la diète de Worms: « Me voici; je ne puis autrement. » La majesté impériale aurait bien vite écrasé le misérable moine de Wittemberg, qui tout tremblant eût balbitué une rétractation, s'il avait été là en son propre nom, s'il avait songé à ses défauts grands et nombreux. Mais le frère Martin se savait trop chétif pour qu'il fût ici question de sa personne avec ses bons ou ses mauvais côtés. Il n'est rien, et c'est ce qui lui permet d'être le chargé d'affaires du Roi des rois. Sa faiblesse fait toute sa force. En général, les choses les plus grandes s'opèrent par l'humilité, car, nous rendant mécontents de nous-mêmes, elle nous fait aspirer à une science plus complète, à une vie plus intense, à une sainteté plus vraie. Elle est l'amour passionné du mieux, la source, par conséquent, d'où jaillit l'audace. Si vous cherchez un symbole à l'humilité, prenez ce téméraire qui s'élançait dans l'espace montant vers le soleil avec ce cri: « Plus haut, plus haut encore! »

Voyez le Seigneur Jésus. Vous connaissez sa vie, vous admirez sa sainte miséricorde, mais

vous rendez-vous compte de ce qu'il lui a fallu d'énergie, de force, de vaillance, pour accomplir son œuvre ? Lui, pauvre charpentier d'un village galiléen, il monte à Jérusalem, et là, dans la ville des pharisiens, hommes austères, respectés, puissants, voici comme il parle : « Malheur à vous « scribes et pharisiens, conducteurs aveugles, « fous et hypocrites, sépulcres blanchis ! » Croyez-vous qu'en France un homme sensé aurait jamais le courage de s'élever ainsi, tout seul, non par haine mais par devoir, contre l'aristocratie intellectuelle du pays ? Ce n'est pas tout : Jésus fait plus que se charger d'une inimitié redoutable, il veut mourir, parce que sans sa mort les disciples ne se détacheront point de leurs erreurs, et que le christianisme ne saurait être fondé. Il marche donc volontairement à la mort, et à quelle mort ! — au supplice, au gibet. Il y marche malgré les angoisses inénarrables de Gethsémané, malgré l'hésitation qui s'infiltre dans son âme et bientôt y déborde, et qui certes se comprend ; car enfin, si ceux qu'il a choisis pour être les témoins, les prédicateurs de son dévouement, si les disciples, dans leur judaïsme, allaient se détourner aver horreur d'un Messie crucifié, d'un Messie maudit, il serait donc mort en vain ! Et pourtant Jésus ne recule pas. Oh ! que les héros qui ont vu la

mort en face, que ces braves soldats qui naguère l'ont regardée d'un œil ferme quand sur le sol étranger elle pénétrait silencieuse dans leur tente, planait lentement sur eux, et les frappait soudain de son aile de plomb, qu'ils pussent venir témoigner devant vous, ils diraient tous, j'en suis convaincu, que leur héroïsme était bien facile, bien commode, comparé à l'héroïsme du Sauveur. Or, la source de cette vaillance qui semblerait ne plus être de l'homme, elle est à notre portée; il nous l'indique lui-même: « Je ne cherche point ma volonté, mais la « volonté du Père qui m'a envoyé. » Mes Frères, le jour où, nous aussi, nous dirons cette parole du fond du cœur, le jour où nous serons décidés à écouter tous les avertissements de Dieu, où nous renoncerons à nos préjugés et à nos habitudes pour suivre constamment l'instinct céleste qu'il a placé en chacun de nous, ce jour-là nous serons doués d'une force irrésistible, et le monde nous appartiendra.

LA

VRAIE MISÉRICORDE.

XIV.

LA VRAIE MISÉRICORDE.

Luc VI, 36.

Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.

Mes Frères,

Lorsque deux évangélistes rapportent le même discours du Seigneur, ils emploient souvent des termes un peu différents, soit que les mots dont se servait Jésus aient pu se traduire de diverses manières, soit aussi qu'il ait réellement exprimé sa pensée sous plus d'une forme. Notre texte offre un exemple de ces légères différences : si

d'après Luc le Seigneur a dit : Soyez *miséricordieux* comme votre Père est miséricordieux, » il s'est écrié selon Matthieu : « Soyez *parfaits* comme votre Père est parfait[1]. » Il faut en conclure que, dans la pensée de Jésus-Christ, la perfection divine, à laquelle nous devons participer, se manifeste surtout par la miséricorde. La miséricorde est à la fois l'attribut qui rapproche Dieu de la créature, qui fait de lui notre Père, et la vertu qui nous rend semblables à l'Éternel, qui fait de nous les fils du Très-Haut. Sans elle, Dieu serait une force fatale, analogue à la force intelligente mais aveugle qui, enchaînée dans nos machines, broie avec une complète insouciance tantôt une pierre, tantôt les chairs de l'imprudent ouvrier. Sans elle, l'homme se distinguerait de la brute par un instinct supérieur, par le calcul et la science, mais il n'y aurait dans ses destinées rien que de terrestre. Elle est donc le souffle qui plane sur le monde moral, le fécondant d'une vie divine.

Il faut avouer, d'ailleurs, que nulle autre vertu ne trouve autant d'occasions de s'exercer. Combien connaissez-vous de gens heureux ? L'un est sans cesse préoccupé des soins énervants que réclame son corps débile ; un autre est tiraillé

[1] Matth. V, 48.

par les exigences contradictoires d'une fausse position, dont il ne parvient pas à sortir; un troisième, malgré tout son travail, voit sa fortune décroître d'année en année, et il pressent avec angoisse une catastrophe inévitable; un quatrième n'a point de soucis pareils, mais il cherche vainement dans sa famille un cœur qui sympathise avec lui. Partout à peu près, sous l'apparence de la joie, vous apercevez le malaise, la souffrance. Et quand vous descendez jusqu'au fond, vous découvrez d'autres misères plus tristes encore, l'envie, l'ambition et l'avarice, la jalousie, la coquetterie et la frivolité, et les appétits de la chair, dont la tyrannie va en croissant à mesure qu'on les satisfait. Tout cela, vous le trouvez dans votre entourage, chez vos amis, qui généralement ne sont pourtant pas rangés parmi les misérables; qu'est-ce donc si vous pénétrez dans un de ces bouges infects, comme il y en a par centaines dans notre ville? La pauvreté y règne en souveraine, avilissant l'âme, souillant le corps, étouffant tout besoin que ne connaît point la bête, remplaçant les caresses maternelles par des coups barbares, répondant aux gémissements de l'agonie par les rauques injures de l'ivresse, tuant chez l'homme le respect du faible et chez la femme le respect d'elle-même, les poussant l'un et l'autre, d'une

main peut-être irrésistible, dans le gouffre des vices les plus dégradants. Que de misères!

Or, ces voleurs que le bras de la justice verrouille et marque d'infamie, ces créatures dont la société se détourne avec dégoût, ce sont nos frères et ce sont nos sœurs, chair de notre chair. Pouvons-nous ne pas tressaillir de compassion en présence de ces rois déchus? car tout homme, dans l'intention du Père céleste, est un roi, auquel la nature est tenue d'obéir et en qui l'image de Dieu doit briller sans tache. Pouvons-nous ne pas ressentir pour eux un peu de cette pitié respectueuse qui s'empare de nous lorsque nous rencontrons sur notre chemin les descendants d'une famille auguste tombée du trône dans l'exil? Pouvons-nous refuser de leur serrer la main, quand nous nous rappelons que nous aussi nous sommes déchus? Un peu plus, un peu moins, il n'importe. Nous aussi nous avons nos misères: nous portons tous des chaînes invisibles, qui, nous empêchant de faire ce que nous voudrions, nous traînent à chaque instant dans le mal et parfois peut-être dans le vice. Ah! comment n'aurions-nous pas pitié de ceux qui sont précipités plus bas encore? Ne semble-t-il pas qu'entre tous les sentiments la miséricorde doive dominer en nos âmes? On s'imaginerait qu'elle nous est plus facile qu'à Dieu

lui-même : plongé dans une félicité inaltérable, on comprend à peine qu'il sache ce que c'est que la misère; qui, au contraire, le saurait mieux que nous ?

Et pourtant nous ne sommes guère miséricordieux. Si vous en doutez, observez le monde tour à tour dans ses jugements et dans ses actes.

Quand un scandale éclate, quand le prochain commet une faute grave, voyez avec quelle avidité on la fouille pour en pénétrer tous les détails, avec quel secret plaisir on la raconte et l'exagère pour lui donner une couleur dramatique, avec quelle rigueur ou, ce qui est bien pis, avec quelle indulgence pharisaïque on la juge pour ériger la honte de nos frères en piédestal à notre propre vertu. Les poëtes comiques vous le diront, ces peintres de la nature humaine sous ses aspects affligeants : les défauts que l'on condamne le plus vivement chez les autres, ce sont ou bien ceux dont on est soi-même entaché, ou bien aussi ceux dans lesquels on ne risque aucunement de tomber. Ce dernier genre de rigueur dans les jugements, il faut en convenir, se montre surtout chez nous, je veux dire dans cette classe de la société à laquelle nous appar-

tenons presque tous, cette classe qui conserve principalement les vieilles traditions d'honnêteté, de probité, de travail, de vie domestique, la classe moyenne. Hélas! elle s'en va, elle perd chaque année de ses excellentes traditions, je le sais; mais, vous, qui avez le bonheur de les garder, dites, ne manquez-vous pas de largeur, d'amour, de cœur pour ceux qui valent moins que vous? Vous êtes un honnête homme, et ne croyez pas que j'aille rabaisser ce nom, qui, à mes yeux, est supérieur à tout titre social; vous êtes un honnête homme, mais êtes-vous miséricordieux? Ne jugez-vous pas avec dureté ceux, qui, au-dessous et au-dessus de vous, se laissent entraîner à des écarts dont une saine et solide éducation vous a garantis pour toujours? Appelez le mal mal, sans jamais transiger, puisque la miséricorde de Dieu n'empiète pas non plus sur sa sainteté; mais voyez bien si, en condamnant le crime, vous avez pitié du criminel, si vous vous mettez entièrement à sa place, si vous faites la part de toutes les circonstances, si vous désirez au fond du cœur, de le trouver innocent; en un mot, si vous ne dites point: Seigneur, je te rends grâce de n'être pas comme ce péager! Je crains, mes Frères, que notre justice ne ressemble souvent à celle des pharisiens.

Mais, peut-être les actes du monde sont-ils empreints de plus de générosité que ses jugements? peut-être fait-il mieux encore que gémir, et cherche-t-il à guérir les plaies? En effet, on s'occupe des pauvres, on répand des aumônes, on ouvre des souscriptions. On donne beaucoup. — Donne-t-on assez? — Je veux le croire. Je veux admettre que la société fait pour les misères du corps tout ce qui est possible. Mais pour les misères de l'âme que fait le monde? — Le monde se croise les bras. Oui, qu'avec la civilisation du dix-neuvième siècle l'immoralité aille en croissant; qu'il se creuse au pied de notre édifice un abîme qui de jour en jour grandit et où roulent toutes les existences déclassées (car un homme sans foyer, sans famille, sans occupations régulières, est comme suspendu au-dessus de cet abîme, il est presque infailliblement perdu); que le niveau des mœurs publiques baisse à vue d'œil, — et il baisse, — on dira autour de vous que c'est un mal, mais un mal nécessaire. Les plus clairvoyants ajouteront qu'il y a là, dans l'avenir, un péril social, et ils entendront par ce mot un péril pour l'industrie. Mais ils n'essaieront nullement de sauver ces âmes qui se perdent. Parfois, de leurs propres mains, ils élargiront le gouffre. Il y a quelques années, vous vous en souvenez tous,

le pays semblant se trouver à la veille d'une catastrophe, on agitait beaucoup ces problèmes, Un parti avait inscrit sur son drapeau la famille, comme un des biens précieux qu'il fallait défendre contre les mauvais instincts, la famille avec la religion et la propriété. L'autre parti (qui demandait à la loi, et trop souvent à la violence, ce que la charité libre et chrétienne peut seule offrir), peignait vivement les souffrances du peuple, et il faisait surtout un tableau pathétique du sort qui attend la fille de l'ouvrier. De part et d'autre on se rencontrait donc dans une même pensée louable. Mais combien de ces défenseurs de l'ordre n'y avait-il pas, et combien de ces champions de l'opprimé, qui sacrifiaient à de viles passions et leur propre famille et la malheureuse enfant du pauvre ?

Telle est la miséricorde du monde, pompeuse en paroles, stérile en actions, n'allant jamais jusqu'au dévouement, n'allant pas toujours jusqu'au plus simple respect de l'infortune.

Ah ! que la charité des chrétiens est supérieure ! Au milieu de notre société qui se nomme d'après Jésus-Christ et qui, il faut le dire, n'est plus absolument païenne, j'aperçois en effet des

cœurs dévoués à leur maître et méritant ce nom. J'aperçois des chrétiens. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. N'ayant pas pitié des misères du corps seulement, ils cherchent à soulager celles de l'âme; ils regardent comme leur suprême devoir de combattre le péché en eux et hors d'eux. Depuis que le Christ a monté à Golgotha, nous voyons une ligne non interrompue de ses disciples qui, par amour pour lui, se donnent à leurs frères, et, grâce à Dieu, de nos jours, après un long sommeil, leur nombre s'est considérablement accru. Ces chrétiens sont le sel de la terre, le levain qui régénère la pâte.

Jamais cependant ils ne furent parfaits. Au moyen âge, des superstitions déplorables obscurcissaient leur esprit, et maintenant encore ils ont des défauts plus ou moins graves. Chrétiens, mes frères, permettez-moi de vous demander si votre miséricorde ne participe point un peu de ces défauts, si vos jugements et vos œuvres sont toujours inspirés par la véritable charité.

Vous ne vous réjouissez point du mal; mais n'êtes-vous pas trop prompts à diviser les hommes en deux classes, les malades et les médecins, mettant dans la première tous ceux qui repoussent vos opinions, vos préventions, vos antipathies, et vous croyant appelés à les leur in-

culquer bon gré mal gré? Ne confondez-vous pas votre parti (involontairement peut-être, vous formez un parti) avec la cause de Dieu, et n'êtes-vous pas quelquefois plus jaloux de votre gloire que de la gloire du Seigneur? Êtes-vous heureux de voir son Évangile prêché par un disciple qui parle une autre langue et refuse de s'asseoir sur votre banc? Si vous étiez véritablement miséricordieux, vous tressailleriez de joie, car vous penseriez que ces accents nouveaux vont gagner de nouvelles âmes à Christ. Si vous étiez véritablement miséricordieux, on vous verrait apprécier avec largeur les intentions de ceux que vous appelez vos adversaires, et mainte fois vous y reconnaîtriez l'Esprit saint, qui souffle où il veut, qui ne souffle pas seulement dans les cercles où vous croyez l'enfermer. Si vous étiez véritablement miséricordieux, vous n'emploieriez point une partie de votre temps, comme les enfants de ce monde, à critiquer le prochain, à médire de lui, à rassembler sur son compte tous les bruits défavorables. Si vous étiez véritablement miséricordieux, vos jugements seraient vrais, tandis qu'actuellement, mes Frères, il en est peu de plus faux, de plus étroits. Je n'ignore pas comment il se fait que vous voyiez trop aisément le fétu dans l'œil d'autrui et pas assez la poutre dans votre propre

œil : plus vous aimez à voler au secours de vos frères, plus vous êtes disposés à exagérer leurs misères et à négliger les vôtres. Mais cela ne devrait pas être ; cela ne serait pas, si la miséricorde coulait de source chez vous, sans cesse renaissante, si vous ne la remplaciez trop souvent par une charité factice, que l'on pratique uniquement comme une habitude, je dirais presque comme un métier.

Le même défaut qui trouble votre jugement communique aussi à vos œuvres une certaine faiblesse. Vous visez trop, je crois, à faire de la miséricorde une institution. Or, ce n'est pas là ce que veut l'Évangile. Nous devons ressembler au Père céleste, et nulle part il n'a concentré sa bonté dans un organe spécial, mais elle se mêle à tout, réchauffant et vivifiant le monde entier par son influence. De même, chaque chrétien devrait être perpétuellement un foyer d'où rayonne le dévouement. En organisant ce mécanisme de sociétés religieuses qui fonctionne maintenant dans l'Europe protestante, et qui certes a produit du bien, vous devenez cependant infidèles à l'esprit de votre maître. Vous faites beaucoup, mais vous n'exercez pas dans sa plénitude la miséricorde évangélique.

Et d'abord, tous les chrétiens que des liens de famille ou l'état de leur fortune empêche de

se vouer exclusivement à une œuvre (ce sera toujours l'immense majorité), vous les condamnez à rester les bras oisifs, vous les réduisez à témoigner leur zèle en jetant dans un tronc une aumône, qui, distribuée méthodiquement, va alimenter à leur insu telle ou telle caisse de bienfaisance : ils ne sont plus que les commanditaires de votre charité. Ils ne demanderont certes pas mieux, l'homme aimant par-dessus tout son repos, et ne craignant rien autant que d'avoir à payer de sa personne. Ils applaudiront à vos entreprises. Mais, si la charité du cœur vient ainsi à dépérir chez eux, vous serez responsables devant Dieu de leur endurcissement. Votre miséricorde si bien organisée aura eu pour premier résultat de tarir celle de vos frères, tandis que la miséricorde spontanée l'eût fait jaillir plus abondante.

Puis, croyez-vous que les misérables qui sont l'objet de vos œuvres, les pauvres que vous faites soigner dans leurs maladies, les incrédules auxquels vous faites annoncer l'Évangile, croyez-vous qu'en présence de vos agents, ils éprouveront cette commotion électrique que produit le contact d'un cœur brûlant d'amour, et qui seule peut sauver les âmes? Vous choisissez vos agents avec un soin scrupuleux, je n'en doute pas: ce sont des hommes pieux, dévoués, con-

vaincus; mais, soumis, comme nous tous, à la loi fatale de l'habitude, ils finissent par agir machinalement, et dès lors leur action n'a plus aucune énergie spirituelle. En organisant la miséricorde, vous l'étouffez dans ses organes eux-mêmes.

Est-ce tout? Non, il est un autre danger encore, à mon avis le plus grave, le plus imminent. Parce que l'ordre est la première nécessité d'une administration, vous sacrifierez, infailliblement, tout à l'ordre extérieur. Pourvu qu'on soit un rouage docile dans votre mécanisme, vous serez satisfaits, cette soumission passive vous tenant lieu de conversion et de sanctification. Quiconque hésitera, éprouvera des scrupules, vous le regarderez comme un homme entaché d'incrédulité, vous le fuirez; ou, s'il est sous votre dépendance, vous le traiterez en rebelle, vous écraserez sa conscience. Dieu sait que je n'invente pas, et que pour soutenir vos œuvres de miséricorde vous êtes souvent bien durs, bien impitoyables.

Je n'ai garde de vous condamner, Chrétiens, mes Frères, car les motifs qui vous ont entraînés dans cette voie méritent mon respect. Vous avez eu pitié du pauvre peuple qui souffre et qui végète sans Dieu; vous avez désiré de lui offrir sur-le-champ d'abondants secours; vous vous êtes dit

que le dévouement individuel est impuissant (et, en effet, avant la création de vos œuvres il produisait bien peu, il était presque éteint); vous vous êtes dit qu'il faut donc s'associer, que dès lors il faut s'organiser... Je n'ai qu'une réponse à vous faire, mais elle me semble péremptoire: c'est que Jésus-Christ n'a point agi de la sorte. Or, le Christ est certainement notre modèle.

Examinons, mes Frères, par quels moyens s'exerçait la miséricorde du Seigneur Jésus, et comment il s'y est pris pour transmettre aux hommes les grâces et les biens dont son Père l'avait chargé.

Quand il commence son œuvre gigantesque, il est seul, inconnu, il n'a d'autres armes que l'esprit de vérité. Suivi de quelques hommes ignorants, qui l'accompagnent sans le comprendre, et dont il fera, non ses aides, mais plutôt ses témoins, afin que leurs récits forment un jour le livre le plus précieux de l'humanité; suivi de ces pêcheurs galiléens, il entre dans le monde, dans le vrai monde avec ses tristesses et ses joies, avec la mort de Lazare et les noces de Cana. Il ne se bâtit pas une cellule fermée aux regards et aux bruits de la société; il recherche la foule, et, par exemple, il s'assied à la table

bruyante de ces riches financiers qui, percevant les impôts au nom du conquérant, étaient en butte à l'opprobre universel. Il pense que sous ce masque de rapacité ou d'indifférence battent des cœurs ulcérés; il suppose que par un mot affectueux il les gagnera, et voyez combien est bref son appel à Lévi: « Viens et suis-moi, » — combien est grande sa confiance quand il dit à Zachée: « Descends promptement, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. » Et Zachée, à la générosité duquel, sans doute, jamais personne n'avait songé à s'adresser, Zachée en est tellement ému, qu'incontinent il donne la moitié de ses biens aux pauvres. Mais surtout regardez le Seigneur en face d'une pécheresse samaritaine insouciante et endurcie. Va-t-il commencer par l'accabler de sa sainteté, par la foudroyer? Appuyé sur le mur du puits de Sichem, il lui demande un service, un verre d'eau; il veut être son obligé. Puis, par une question délicate, il éveille sa conscience pour qu'elle-même avoue ses péchés, et cependant il lui en épargne l'humiliante confession. Lorsqu'enfin elle lui a dit ses doutes sur la légitimité du culte de Samarie, opposé à celui de Jérusalem, il la tranquillise par cette parole d'une profondeur sans bornes pour le penseur et d'une clarté complète pour l'intelligence la plus étroite :

« Dieu est esprit. » Jésus traite avec cette douceur tous les préjugés, même le fanatisme, parce qu'il voit combien peu, en général, l'homme est responsable de ses opinions. Un jour, les disciples, outrés de l'intolérance d'une bourgade, veuleut y faire descendre le feu du ciel; il les reprend: « Je ne suis pas venu pour faire périr. » Il montre au peuple une compassion infinie. Bien différent des chrétiens d'aujourd'hui, il garde toute sa sévérité pour les riches, pour les conducteurs aveugles, pour ceux qui exploitent les faiblesses et les superstitions de leurs frères, et sa miséricorde jaillit en flots d'indignation contre le pharisaïsme, cet éternel obstacle à tout progrès religieux.

Ainsi, Jésus-Christ agit seul, n'établissant ni comité ni règlement; Jésus-Christ se mêle au monde afin de le gagner; Jésus-Christ est plein d'indulgence; Jésus-Christ n'emploie pour vaincre la dureté des cœurs que la condescendance d'une sainteté parfaite. Oui, Jésus-Christ respecte la liberté de ses adhérents et de ses adversaires. « Penses-tu, dit-il à Pierre dans la nuit de la trahison, penses-tu que je ne pourrais pas prier mon Père? et aussitôt il m'enverrait plus de douze légions d'anges. » Pensez-vous que, s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu briser la résistance des pharisiens et établir tout d'un

coup l'Église chrétienne, en organisant son petit troupeau? Rien de plus facile, mes Frères. Mahomet a bien accompli en peu de mois une œuvre pareille, qui dure encore. Mais Jésus fait précisément le contraire. Au lieu d'organiser son petit troupeau, il semble prendre à tâche de le disperser. Tous ces malades qu'il a guéris, tous ces cœurs qu'il a consolés, il les abandonne à leur libre développement. Il leur recommande même de ne point parler de leur foi: ils doivent la laisser mûrir jusqu'à ce que cette graine précieuse éclate d'elle-même et se répande alentour; car dans le royaume de Dieu tout se fait, comme dans le règne végétal, par une lente croissance et par l'action d'une sève invisible. Aussi, bien loin de briser la résistance des pharisiens en remplissant le peuple juif d'enthousiasme pour sa personne, il s'expose sans défense à toutes leurs machinations. Peu lui importe d'être matériellement vaincu; il sait que dans le monde moral plus on paraît faible plus on est fort; il sait que le triomphe de la miséricorde consiste à se faire regarder elle-même d'un œil de compassion et de pitié; il sait que lorsque, après avoir soulagé tant de douleurs, il ploiera à son tour sous le fardeau de la croix, il sait qu'alors les cœurs les plus durs s'ouvriront à son influence sanctifiante. Les

hommes seront réhabilités par son ignominie, sauvés par sa défaite. Pour produire une œuvre bonne et divine, une œuvre de miséricorde, il faut renoncer au succès du moment, il faut descendre dans le sépulcre, et mourir comme le grain de blé.

Comprenez-vous d'où provient l'infirmité de nos œuvres? Nous voulons des effets immédiats, nous désirons de payer, vers la fin de l'année, une espèce de dividende aux protecteurs de nos institutions, en leur énumérant combien nous avons assaini d'âmes et de corps. Répandre la vérité, la semer dans les esprits, d'où elle renaîtra beaucoup plus tard et peut-être sous un autre nom, consentir à vivre jusque-là méconnu, honni, c'est un procédé vieilli que notre christianisme à nous n'a plus à suivre! — Mais savez-vous pourquoi nous avons cessé de le pratiquer? Si le dévouement chrétien a pris les allures industrielles, c'est que le dévouement nous a manqué. Il nous manque à chacun. Les uns ne font rien, les autres font beaucoup, mais en immolant tout, même les principes évangéliques, à des résultats éphémères. Nous craignons ce qui fait véritablement souffrir. Notre charité ne va pas jusqu'à attendre, attendre dans le silence et la solitude, jusqu'à lutter, lutter indéfiniment contre les préjugés, les hésitations, les scru-

pules d'hommes libres. Tout cela est trop pénible. Nous reculons devant ces douloureux combats.

Oh! que Dieu nous donnât un peu de la sublime folie qui s'appelle la miséricorde, qui nous rendrait semblables à son Fils, qui nous ferait monter avec lui au ciel, mais en passant par le Calvaire!

LA

CHUTE DE BABYLONE.

XV.

LA CHUTE DE BABYLONE.

ÉSAÏE XLVII, 8-11[1].

Maintenant donc écoute, toi, voluptueuse, qui habites en sécurité et qui dis en ton cœur : C'est moi, et il n'y en a point d'autre... Ta sagesse, ta science t'a égarée... Il va venir sur toi une calamité où tu n'apercevras point d'aurore, et il fondra sur toi un malheur que tu ne pourras conjurer, et il va venir sur toi une ruine soudaine que tu n'auras point prévue.

[1] Les magnifiques chapitres XL-LXVI, mis à la suite du livre d'Ésaïe, sont d'un prophète inconnu qui vivait à Babylone pendant l'exil.

Mes Frères,

Si nous nous transportons, sur les ailes de l'imagination, vingt-quatre siècles en arrière et dans les contrées qui peuvent être regardées comme le berceau de l'histoire, nous y apercevons une civilisation vraiment prodigieuse. Une cité géante entoure un édifice de Titans. C'est Babylone, la reine de l'Orient, mollement assise sur les deux rives de l'Euphrate, à l'ombre du temple qu'elle a élevé à son Dieu en entassant neuf étages l'un sur l'autre. Au pied du colosse, l'antique palais des rois couvre un espace deux fois plus étendu que notre ville, et un pont merveilleux mène au delà du fleuve, vers la nouvelle demeure que s'est construite le héros Nébucadnézar. Les auteurs grecs ne se lassent point de la décrire. On y admirait principalement une terrasse grandiose, qui reproduisait un paysage de montagne au milieu de la vaste plaine et offrait une vue incomparable des deux villes. Du haut de ce jardin, Nébucadnézar, plongeant de l'œil sur les quais immenses, qu'encombrent les caravanes de Tyr et de Sidon pour y déposer les produits de la Grèce, de la Gaule, de la Bretagne; sur ce fleuve, que sillonnent les navires

chargés de l'or et des parfums de l'Inde; sur ce pont, où circule une foule innombrable; sur ces maisons qu'habitent le luxe et le loisir; sur ces temples et ces palais, que remplissent d'inépuisables trésors; sur ces remparts hauts de cinquante coudées, qu'aucune machine de guerre ne saurait entamer; à la vue d'une telle puissance, Nébucadnézar devait bien s'écrier avec orgueil: «N'est-ce pas là Babylone la grande, que je me suis choisie pour ma demeure et pour signe de ma magnificence?»

Cette richesse n'était point le fruit du hasard, mais avait pour sources intarissables, semblait-il, d'une part une situation unique, sur un fleuve majestueux, dans une contrée fertile, qui forme le passage naturel entre les deux moitiés de l'Orient, et d'autre part une activité que rarement on a égalée. Dans toute l'antiquité, l'industrie des Babyloniens excitait l'envie, et le nom de caldéen était synonyme de savant, d'homme capable de découvrir les plus secrets mystères de la nature. Leurs prêtres ne prévoyaient-ils pas les mouvements du ciel avec une précision que nos astronomes ont à peine dépassée? N'est-ce pas à Babylone qu'avait été inventé l'art surprenant de représenter tous les sons et toutes les pensées par un petit nombre de figures? Les lettres dont nous nous servons

encore et que nous avons reçues des Grecs, les Grecs les devaient aux Phéniciens, et les Phéniciens aux habitants de cette ville fameuse.

Mais ce peuple si riche, si habile, si versé dans les sciences, était en même temps plein de vaillance et d'énergie guerrière. Il venait non-seulement de secouer le joug de ses voisins, les redoutables Assyriens, mais par un siége de trois ans il avait conquis leur capitale Ninive, et l'avait anéantie. Puis il avait rapidement vaincu l'antique Damas, la superbe Tyr, l'indomptable Jérusalem; il avait blessé à mort la puissante Égypte, qui désormais lui semblait un butin facile à ravir. Un prophète nous a dépeint ces Caldéens «nation féroce et impétueuse, qui parcourt la terre s'emparant de demeures qui ne lui appartiennent pas. Elle est terrible et altière, et ne tient son autorité que d'elle-même. Ses chevaux sont plus légers que les léopards et plus rapides que le loup du soir; ses cavaliers s'ébranlent comme l'aigle qui fond sur sa proie. Elle se moque des rois, elle se joue des princes; elle se rit de toutes les forteresses, mais, creusant des tranchées, elle les prend. Puis elle repart comme le vent du désert, et sa force est son dieu[1].»

[1] Habacuc I.

Qui n'aurait cru la puissance de Babylone indestructible? La valeur de ses habitants ne lui formait-elle pas un rempart aussi solide que ses murailles percées de cent portes d'airain? La science de ses prêtres ne lui garantissait-elle pas un long avenir, non moins que l'activité de ses négociants, l'audace de ses nautonniers, l'habileté de ses artisans? Tous les présages s'accordaient pour entretenir Babylone dans une entière assurance.

Cependant, au sein de l'opulente cité, se traînaient sombres et rêveurs quelques milliers de captifs que le conquérant avait enlevés à la Palestine. Rien ne les consolait de la ruine de leur patrie. Assis au bord du fleuve, quand leur souvenir se reportait vers Sion, ils ne pouvaient retenir des sanglots; et si les Babyloniens, voyant la harpe juive suspendue aux saules, venaient les prier de chanter quelqu'un de leurs hymnes nationaux, ils refusaient tristement. « Comment chanterions-nous sur une terre étrangère? » disaient-ils, et ils ajoutaient ce souhait de vengeance : « Fille de Babylone, heureux qui te rendra ce que tu nous a fait! heureux qui saisira tes petits enfants pour les broyer contre la pierre! » Rage impuissante! Babylone, la grande Babylone se riait de ces vaines fureurs. N'a-t-elle point « établi son aire au-dessus de la foudre? »

Soudain un de ces exilés, l'œil fixé sur le présent, y découvre l'avenir : il entend dans le lointain les pas du nouveau conquérant, Cyrus, qui va fondre sur Babylone; avec le regard de l'esprit il voit la nation caldéenne renversée de son trône et condamnée aux rudes travaux de la servitude. « Descends, assieds-toi dans la « poussière, vierge, fille de Babylone; car on ne « t'appellera plus la molle et la délicate. Prends « la meule et mouds la farine; relève ton voile, « retrousse ta robe, déchausse tes jambes, et « passe les rivières. Assieds-toi en silence et dans « les ténèbres, fille des Caldéens; car on ne t'ap- « pellera plus la reine des cités. » Puis, remarquez avec quelle insistance le Voyant annonce la destruction : une nuit de calamités sans aurore, un malheur inévitable, une ruine subite, imprévue ! Et il indique les causes de cette catastrophe : « Écoute, voluptueuse, qui vis dans la « sécurité et qui dis en ton cœur : c'est moi, et « il n'y en a point d'autre; ta sagesse, ta science « t'a égarée. » Babylone se perdra par sa présomptueuse confiance en elle-même, et par sa mollesse insouciante et frivole. Apercevant dans sa prospérité ces deux vers rongeurs, le prophète, plein de l'esprit, n'hésite pas à lui prédire une chute prochaine. Ses richesses l'enivreront de convoitises, son luxe l'engourdira, ses in-

ventions tourneront à son détriment, ses remparts lui seront inutiles, sa vaillance se déchirera elle-même.

Tout cela, mes Frères, s'est réalisé littéralement. Nous savons qu'à la mort de Nébucadnézar de rapides révolutions ensanglantèrent son palais et détrempèrent le ressort du patriotisme. Énervés d'ailleurs par une civilisation toute matérielle, les Caldéens avaient appris à se fier bien plus à leurs murailles épaisses qu'à leur courage. Cette fausse sécurité les perdit. Peu d'années après notre prophétie, Cyrus vint assiéger Babylone, et les historiens nous racontent que, ne pouvant forcer les remparts, il conçut le projet de détourner les eaux de l'Euphrate et de se faire un chemin du lit de ce fleuve : les gigantesques travaux entrepris par les Caldéens eux-mêmes pour l'irrigation de leur plaine, lui permirent d'exécuter ce projet. Une nuit donc, il pénétra dans la ville. Imprévoyante et dédaigneuse, elle célébrait précisément une fête, de sorte qu'elle passa soudain de la joie la plus bruyante au morne silence que lui avait prédit le Voyant. Elle fut délaissée, puis maltraitée par ses nouveaux maîtres, et déchut de génération en génération. Son temple s'écroula, ses palais périrent dans les flammes, son merveilleux pont fut emporté par les eaux. Depuis de

longs siècles, Babylone n'est plus qu'un désert parsemé de monticules de ruines, qu'exploitent les Arabes comme des carrières inépuisables. Elle offre exactement l'aspect que le prophète avait aperçu à l'avance : « Elle a été balayée par la destruction, desséchée comme une lande. Les bêtes fauves y ont leurs repaires ; ses palais sont hantés par l'orfraie, et ses maisons retentissent du hurlement sinistre des chacals[1]. »

Une civilisation peut donc périr. La civilisation du dix-neuvième siècle périra-t-elle?

Certes, elle est grande, et je conçois qu'à la vue de ses prodiges, on éprouve de l'orgueil d'être né à une telle époque. Que de progrès depuis cinquante ans? Comme la face du monde est renouvelée par cette industrie presque surnaturelle qui caractérise notre génération ! Les vallées se comblent, les collines s'aplanissent, les montagnes s'entr'ouvrent pour laisser passer le nouveau coursier qu'a dompté le maître de la terre. Malgré les vents, malgré les marées, des cités flottantes traversent l'Océan d'une marche rapide et certaine. Avec plus de rapidité encore, avec une vitesse que n'atteint pas le

[1] Ésaïe XIII, 20-22. Ce chapitre a peut-être pour auteur le grand prophète de Babylone.

globe dans son mouvement à travers l'espace, notre pensée se communique désormais partout où nous le désirons. Et voyez comment la matière se transforme dans nos usines ; comment des denrées qu'on faisait venir naguère à grands frais de pays lointains, sont extraites des substances les plus répandues ; comment avec un peu de charbon nous créons un réservoir qui alimente dans nos villes mille fontaines de lumière. Y a-t-il quelque part une difficulté à vaincre ? Nous appellerons nos savants, et rien ne pourra leur résister. Si le fer vient à manquer, ils ramasseront un morceau d'argile et le pétriront en un métal plus utile encore. Bientôt, sans doute, ils feront de l'eau un combustible. Ils surprendront ensuite le secret de la végétation et chargeront la nature entière en un vaste atelier. Notre science aurait-elle des limites ? Impossible ! Le mécanisme du ciel lui-même ne nous est-il pas si familier que l'un de nous, sans lever les yeux de son calcul, a indiqué là-haut à quelle place devait nécessairement se rencontrer un astre que depuis la création aucun être humain n'avait aperçu, — et l'astre y était ! Après un pareil fait, irions-nous encore nous inquiéter de la durée de notre civilisation ? Mais un ordre admirable y règne d'ailleurs ; c'est un mécanisme aussi régulier que celui du monde plané-

taire. De chaque point du pays tous les renseignements, tous les vœux convergent au centre, s'y élaborent, et du centre part une volonté unique qui rayonne au loin et se réfléchit dans une obéissance prompte, stricte, universelle. Point de frottement, point de luttes, mais une foule de rouages qui engrènent les uns dans les autres. Que si vous redoutez pour cette industrie, pour cette science, pour cet ordre politique quelque danger venant du dehors, rassurez-vous. Les arts de la guerre ont progressé avec ceux de la paix, et des lauriers récents ont démontré au plus incrédule qu'il est encore beaucoup de cœurs vaillants.

Il semble donc que jamais une civilisation n'ait été à la fois aussi brillante et aussi solidement établie que celle du dix-neuvième siècle.

Et pourtant, mes Frères, je me demande si elle est plus solide que celle de Babylone. Ses splendeurs sont-elles les fleurs du printemps, ou bien les vives et éclatantes couleurs dont se parent les feuilles d'automne, avant de se faner et d'être balayées par l'aquilon? N'y a-t-il pas là un ver rongeur, comme celui qu'apercevait le prophète quand il s'écriait : « Ta sagesse, ta science t'a égarée ! » Sans doute, je n'entends point résonner sur le sol les pas d'un nouveau Cyrus, mais je crains bien que notre civilisation

ne renferme quelque erreur fatale, un germe de mort.

Son caractère essentiel est assurément de tendre partout au positif. Désabusés des illusions de la jeunesse, nous visons au solide, nous avons soif du réel, nous remplaçons les hypothèses les plus ingénieuses par des faits, nous préférons à toutes les utopies brillantes le moindre résultat pratique. Cette tendance est parfaitement légitime. Je ne vois pas, en effet, comment nous regretterions les chimères adorées par nos devanciers, ces tournois d'éloquence qui passionnaient tout un pays, ou ce fantôme sanglant qui se nomme la gloire, et qui a entraîné nos pères jusque sur les champs glacés du Nord. Non, la génération actuelle fait bien d'être sobre et d'éviter ces exagérations maladives; elle a raison d'arborer pour drapeau le bon sens. Mais, si je ne me trompe, sous le prétexte d'être fidèle au bon sens, elle mutile l'homme, elle condamne non-seulement la poursuite du chimérique, mais aussi la recherche du vrai, non-seulement les illusions et les rêveries, mais aussi les éternelles aspirations de l'âme vers Dieu. En un mot, la chose positive que prône notre siècle et à laquelle il sacrifie tout, cette chose s'appelle l'argent. Quelle est, par exemple, la principale préoccupation du

jeune homme, à ce moment où il jette le premier regard sur le monde, qui lui apparaît si éblouissant et qui, dans les chaudes teintes du lointain, semble se mêler à l'azur du ciel? La principale préoccupation du jeune homme, tel que notre civilisation l'a façonné, c'est de faire son chemin, c'est-à-dire de gagner au plus tôt beaucoup d'argent avec peu de peine. Parlons-lui du sérieux de la vie, des douleurs qui pénètrent comme une écharde dans le cœur; il nous répondra qu'en effet bien des difficultés s'opposeront à son avancement. Insistons sur les sacrifices que l'homme doit être constamment prêt à faire à ses convictions; il s'en montrera bien persuadé, sachant, dira-t-il, qu'il est ridicule d'avoir une opinion avant que votre fortune soit assurée. Et si la jeunesse pense de la sorte, que font ses aînés? — Qu'ils s'enrichissent, qu'ils s'associent aux gigantesques entreprises de l'industrie moderne, bien, très-bien! Mais je leur demande ce qu'ils ont fait de leurs âmes. Y a-t-il encore quelque part des convictions? Les convictions, le respect des principes, la fidélité à la conscience, ce sont là des superstitions vieillies que notre siècle éclairé ne regarde plus qu'avec dédain; cela ne produit point de dividendes et ne peut se négocier à la Bourse. Nous sommes devenus positifs!

Positifs ! Non, vous dis-je, vous ne savez point calculer; sans quoi vous comprendriez que cette civilisation matérialiste marche à une banqueroute infaillible. Raisonnons.

Les progrès de votre industrie sont dus à la science. Mais croyez-vous donc que les savants ne se fatigueront pas de consacrer leurs veilles à des travaux qui ne leur rapportent rien et dont d'autres retirent tout le fruit? Ils deviendront positifs à leur tour, — beaucoup le sont maintenant déjà; — ils délaisseront les problèmes abstraits pour étudier exclusivement ceux qui promettent une application immédiate, une application utile à eux-mêmes. Vos botanistes se feront agriculteurs, vos astronomes mécaniciens, vos chimistes fabricants. Et la science pure étant abandonnée, on cessera bientôt de faire des découvertes; car, ne l'oubliez pas, c'est aux rêveurs que l'humanité doit presque toutes ses inventions. Ces fils, par exemple, qui transportent au loin vos messages, personne ne les aurait imaginés, si un songeur, devenu la risée du vulgaire par ses distractions et ses théories nébuleuses, n'avait trouvé bon de faire sur l'électricité les recherches les plus spéculatives. A l'avenir, ce siècle aura des savants dignes de lui, animés non de la soif absurde de connaître, mais de la soif beaucoup plus sage de

posséder; et inévitablement notre industrie s'arrêtera, devenant toute machinale, toute traditionnelle, toute routinière, comme celle des peuples orientaux.

Encore si notre civilisation devait seulement rester stationnaire! Mais je la vois se précipiter dans d'épouvantables catastrophes. Depuis que l'argent est devenu le dieu de cette génération, on emploie pour l'acquérir les moyens les plus hasardés, les plus périlleux; c'est une loterie où chacun expose ce que le ciel lui avait donné de biens assurés et de bonheur certain. Or, pour un qui réussit, il en est dix, il en est cent qui se ruinent. Vous avez su vaincre les ennemis systématiques de la propriété, saurez-vous vous défendre contre ses adorateurs fanatiques et désespérés, qui, en hommes positifs, ne reculeraient devant rien pour vous reprendre par la violence ce qu'ils auront perdu par le sort? — En tout cas, vous ne pourrez maintenir l'ordre dans la société que par une compression permanente. Il faudra que des hommes vaillants et forts veillent sans cesse sur les factions. — Mais ces hommes vaillants et forts deviendront positifs eux aussi; pensez-vous qu'ils continuent à exposer leur vie uniquement pour vous plaire? Un jour de crise, ils refuseront de vous protéger. Vous viendrez leur parler de discipline, et d'hon-

neur, et de patrie, et de gloire; mais ils vous traiteront de songe-creux ou d'hypocrites, car ils ont enfin pris vos maximes et n'estiment plus que l'or. En vain vous vous jetterez à leurs pieds avec les supplications les plus touchantes. C'est de l'or qu'ils exigeront, et tremblants de peur, vous leur compterez la moitié de votre or, pour que le tout ne devienne pas la proie de l'émeute impitoyable, dont les rugissements ébranlent déjà vos portes. Le marché conclu, vous jouirez d'un instant de répit....

Ah! que vos calculs étaient faux, esprits positifs qui vous figuriez qu'une société n'a que faire de principes et de convictions! Au milieu de cette guerre de tous contre chacun, comment supporterez-vous le poids du jour? La vie privée sera-t-elle du moins un asile où vous pourrez vous retremper et puiser quelque force? — Le souffle de la civilisation matérialiste y aura pénétré, et la passion du luxe y aura tout flétri. Elle tue la famille, car ce n'est pas pour rester auprès du foyer qu'on se pare avec tant de recherche. Elle souille les caractères autant que le fait la misère sordide, étouffant la compassion par l'avarice, l'affection par la vanité, la pudeur par le désir de briller, ne laissant debout qu'un orgueil insultant dans la fortune prospère, et dans l'adversité une lâcheté rampante. Quand

se lèveront les jours de malheur, cette génération énervée sera incapable de la moindre résistance; elle mettra toute son énergie à s'étourdir dans les plaisirs délirants et impurs.

Le Voyant qui prophétisa sur les bords de l'Euphrate s'écrierait donc de nouveau : « Écoute, « toi, voluptueuse, qui habites en sécurité et qui « dis en ton cœur : c'est moi, et il n'y en a point « d'autre. Ta sagesse, ta science t'a égarée. Il va « fondre sur toi une calmité où tu n'apercevras « point d'aurore. »

Il pouvait bien jeter un cri de joie, le prophète israélite qui voyait dans un avenir prochain la destruction de la mortelle ennemie de son peuple. Mais nous, Chrétiens, nous nous souviendrons que la société actuelle est chair de notre chair, et qu'avec elle périrait tout ce qui fait la valeur de la vie, nos souvenirs et nos espérances, la tombe du père et le berceau de l'enfant. Comme les juifs à leur cité sainte, nous dirons au dix-neuvième siècle : « Si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même, » et nous n'aurons point de repos que nous n'ayons conjuré ses périls. Il s'agit de faire voir à nos contemporains que les principes et les idées sont des réalités aussi positives que les lois de la

physique, aussi indispensables à l'homme que la nourriture et le vêtement, — puisque sans la passion désintéressée du vrai il n'y a point de science, sans le respect et l'honneur il n'y a point d'ordre politique, sans l'abnégation il n'y a pour l'individu ni joie ni force. Or, pour faire naître cette conviction dans les esprits, nous avons un moyen très-simple : c'est de manifester la puissance des idées par nos actes, par notre dévouement à la vérité, par la profession hardie de notre foi, même lorsque cette profession soulève les haines de la foule. De tous les arguments, le plus convaincant est le sacrifice, la souffrance librement acceptée.

Comment se fait-il que dans ce siècle il y ait eu tant de victimes volontaires du patriotisme, des hommes qui, condamnés à traîner l'infâme boulet du forçat, se montraient joyeux, parce que ce supplice allait attirer l'attention de l'Europe sur les oppresseurs de leur pays ; comment se fait-il que tant de sang ait été généreusement versé pour la foi politique, et que la foi religieuse ne compte plus aucun martyr ? Notre christianisme est flasque, nuageux, circonspect. Ayant bien soin de ne pas s'occuper des problèmes qui agitent les âmes, il reste neutre sur toutes les questions, il se berce d'illusions et de subtilités indignes d'esprits sérieux. Pendant

que la société tombe en dissolution, l'évêque de Rome, pour la guérir, proclame la Conception immaculée, et les docteurs protestants discutent gravement s'il n'est pas urgent de rétablir tous les usages superstitieux d'il y a deux siècles. Les étranges moyens de gagner une génération comme la nôtre! Ne sentez-vous pas que vos belles imaginations la laissent indifférente, au point qu'elle ne se donne pas la peine de les tourner en ridicule? Ah! le véritable Évangile, avec sa prédication pressante et positive, produirait un autre résultat. Dès que le monde dons son repos flegmatique entendrait, au lieu du murmure endormant de nos fades exhortations, des voix semblables à celle du Galiléen, des voix qui dénonceraient le mal sans crainte et sans pitié, criant sur la place publique les noms de tous les vices de ce temps et de ce pays, vous verriez le monde tressaillir de colère contre les prédicateurs importuns. Il les maudirait, il les persécuterait, cela est certain; mais il est tout aussi certain qu'il ne pourrait se soustraire à leur parole, et que leur parole le sauverait, malgré lui.

Ayons, ô mes Frères, le courage d'être ces prédicateurs détestés, mais écoutés! Amen.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
I.	Jésus-Christ	1
II.	L'Évangile	25
III.	Le salut par la foi	45
IV.	Ce qu'on trouve dans la Bible	73
V.	Les pharisiens	101
VI.	Le blasphème contre l'esprit	131
VII.	Judas Iscariote	157
VIII.	La tentation	181
IX.	Les progrès du royaume de Dieu	205
X.	La tolérance évangélique	227
XI.	La véritable grandeur	253
XII.	La douleur	279
XIII.	La vaillance	303
XIV.	La vraie miséricorde	323
XV.	La chute de Babylone	345

SERMONS.

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

JEAN-BAPTISTE.

I.

JEAN-BAPTISTE,

OU LE DOUTE CHEZ LE PLUS GRAND DES PROPHÈTES.

MATTHIEU XI, 2-6.

Jean, ayant ouï parler dans sa prison des œuvres du Christ, députa ses disciples pour lui dire : « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous « en attendre un autre? » — Jésus répondit : « Allez et rapportez à Jean ce que vous entendez « et voyez : les aveugles voient, les boîteux « marchent, les lépreux sont guéris, les sourds « entendent, les morts ressuscitent, les pauvres « sont évangélisés. Et bienheureux qui ne sera « point scandalisé de moi ! »

Mes Frères,

Dans le cours de son existence terrestre, le Seigneur a rencontré chez les hommes le doute sous bien des formes, et il a vu son autorité

mise en question par les esprits les plus divers. Tandis qu'un Ponce Pilate expose à nu devant ses yeux les hésitations d'un cœur blasé, qui croit tout également vrai ou également faux, Jésus aperçoit chez les pharisiens les répugnances passionnées du fanatisme, qui plutôt que d'avouer l'erreur de ses prémisses, pousse sa logique entêtée jusqu'à attribuer à Béelzebuth des œuvres de miséricorde. Entre ces deux extrêmes, que de variétés parmi les incrédules! Quand il va chez Jaïrus guérir une enfant malade, la famille éplorée répond à ses consolations par des moqueries; ou bien ailleurs, un disciple, un apôtre, refuse de croire s'il n'a des preuves palpables de sa résurrection matérielle; ou bien encore, sa propre mère et ses frères, dans leur affection aveugle, s'efforcent de l'enfermer comme un visionnaire. Cette opposition des contemporains dut souvent éveiller dans l'âme du Christ un écho douloureux, mais il me semble que jamais la douleur ne put être plus poignante que lorsqu'il reçut le message de Jean-Baptiste: « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Que les principaux d'entre le peuple, que l'un des Douze, que sa mère elle-même conteste sa mission divine, cela est dur, toutefois cela était à prévoir. Mais quand celui qui l'a baptisé, qui l'a pour ainsi dire ré-

vélé à lui-même, quand son père spirituel se range parmi les douteurs, Jésus doit éprouver une surprise navrante, une véritable consternation. Car, enfin, le grand prédicateur du désert n'est pas un roseau qui vacille à tous les vents; ce n'est pas non plus un de ces hommes qui recherchent avant tout les délices de la vie ; c'est un prophète et plus qu'un prophète ; nul d'entre les enfants des femmes ne peut se mesurer avec ce géant.

Depuis de longs siècles, la nation israélite paraissait abandonnée à elle-même, n'ayant pour se fortifier que l'enseignement desséchant de ses rabbins, lorsqu'au milieu de ce silence de mort l'esprit de l'Éternel parla dans la conscience d'un jeune lévite: il se retira au désert, renonça à toutes les aises, se couvrit d'un vêtement grossier, se nourrit des mets que dédaignent les plus misérables, et puis il poussa soudain un cri d'éveil: « Le règne du Messie approche ! » Ce cri du nouveau Voyant dépassait en hardiesse tout ce que les anciens prophètes avaient jamais prédit. Leurs livres étaient pleins de descriptions, tantôt confuses, tantôt précises, de l'avénement d'un Sauveur, mais aucun d'eux ne s'était senti assez de foi pour annoncer cette régénération comme prochaine, au lieu de la re-

léguer dans un lointain avenir. Jean fit plus que de l'annoncer : il voulut la préparer.

« Assez gémi ! s'écria-t-il, assez attendu ! assez contemplé les signes du temps ! Le moment est venu d'agir. Pharisiens, race de vipères, convertissez-vous ! Vous, péagers et soldats, qui n'êtes point exclus du salut, pratiquez d'abord la vertu vulgaire, en vous abstenant de toute violence et de toute fraude. Et toi peuple, qui te plains de ta pauvreté, si tu as deux tuniques, donnes-en une à celui qui n'en a point, et partage ta maigre pitance avec celui qui est plus pauvre que toi ! Hâtez-vous, car le Messie commencera par nettoyer son aire et par jeter la paille dans le feu qui jamais ne s'éteint. »

La parole inspirée du saint ermite pénètre la société juive comme un réactif violent ; dévoilant les affinités secrètes de chacun, elle range d'un côté les âmes affamées de justice, et de l'autre les indifférents ou les hypocrites. Grâce à Jean, quand le Messie paraîtra, il trouvera son vrai peuple déjà rassemblé et prêt à le suivre. Le précurseur organise même à l'avance cette nation spirituelle. Puisqu'elle ne doit pas comprendre indistinctement tous les descendants d'Abraham, mais seulement les enfants dignes d'un tel père, il faut un autre signe de ralliement que la circoncision ; et, de sa propre auto-

rité, Jean soumet les croyants à une lustration, comme symbole de la pureté à laquelle désormais ils se vouent. Les baptisés forment la milice sacrée du futur Messie.

Concevez bien ce qu'il y a d'audacieusement grand dans cette entreprise. Jean ne connaît point encore le Messie (il le déclare en termes formels), et pourtant il est tellement assuré de son avénement très-prochain, qu'il n'hésite pas à lui enrôler dès maintenant des partisans. Pourquoi non? Dans l'état où se trouve Israël, le salut ne saurait être différé sans venir trop tard; or, est-il possible que Dieu abandonne son peuple? La confiance de Jean dans les promesses n'admet point une telle supposition. Aussi vrai que Jéhovah n'est pas homme pour mentir, le Messie paraîtra et paraîtra sur-le-champ. Et puisqu'il va paraître, Jean est son précurseur; il trahirait ses devoirs, s'il ne s'arrogeait le droit de lui préparer la voie, de lui aplanir les sentiers, même en établissant un signe d'alliance dont ne parlent ni Moïse ni les prophètes. La foi, qui lui révèle l'avenir, fait donc aussi de Jean un réformateur qui ose dépasser la lettre de l'Ancien Testament. Comme le dit le Seigneur Jésus, il est le plus grand des prophètes, le plus énergique croyant parmi ces illustres serviteurs de Dieu.

Aussi lorsqu'il rencontre l'homme de Nazareth, avec quelle joie profonde il le reconnaît pour celui qui est sans péché, celui en qui repose l'esprit saint, celui qui baptisera de feu, celui dont il avait dit: un homme vient après moi des souliers de qui je ne suis pas digne de délier la courroie! Désormais, il continue son œuvre avec une foi qui n'est plus basée seulement sur une ferme espérance, mais sur ce qu'il a vu et contemplé. De même qu'auparavant, il prêche la repentance, il baptise, il annonce que le royaume des cieux est proche; rien ne paraît changé ni en lui ni en sa mission; mais ne voyez-vous pas qu'il tient les yeux constamment attachés sur le fils du charpentier Joseph, comme s'il attendait de lui je ne sais quel signal, et ne l'entendez-vous pas murmurer avec une humble allégresse cette parole sublime: « Il faut qu'il croisse et que moi je diminue. » Ah! quand la gloire de Jésus sera manifestée publiquement, telle qu'elle a été manifestée au Précurseur, en la mystérieuse journée du baptême, Jean méritera sûrement la première place dans le royaume du Messie!

Jésus, toutefois, ne donne aucun signal. Lui aussi, il prêche la repentance, il baptise, il annonce le royaume des cieux. Au lieu de se proclamer le Messie, il semble ne faire autre chose

qu'imiter Jean lui-même, mais faiblement; car, d'une part, il reste au sein du monde et, de l'autre, il évite avec le plus grand soin tout ce qui appellerait trop l'attention sur lui. Cette réserve, Jean la concevrait pour quelques jours, pour quelques semaines, et voilà qu'elle dure bien des mois! N'est-ce point étrange?

Cependant la noble hardiesse du Précurseur lui attire la persécution. Non loin de sa solitude, dans le château de Machéronte, un des Hérodes, tyran lâche et voluptueux, vient d'enlever la femme de son propre frère et de l'épouser publiquement; en présence d'un scandale parti de si haut, Jean-Baptiste a frémi d'indignation, il s'est rendu auprès du tétrarque et lui a déclaré: «Il ne t'est point permis d'avoir cette femme.» Et le tétrarque a cru étouffer la voix de sa conscience en jetant dans les cachots le prédicateur importun. Accoutumé à la sauvage liberté du désert, le voilà donc entre quatre sombres murailles, seul, — seul avec sa foi, dirai-je? ou bien avec ses doutes? Il croit fermement que l'heure de la régénération d'Israël va sonner, car les promesses de Dieu sont là; il croit aussi que Jésus est le Sauveur attendu, car ce qu'il a éprouvé, lorsque cette âme s'est révélée à lui, ne peut avoir été une pure illusion: il a vu bien certainement le saint des saints. Il croit donc;

et pourtant il ressent une inquiétude pénible. Les disciples à qui Hérode permet de le visiter pendant sa longue détention, lui rapportent des choses inouïes. Non-seulement l'homme de Nazareth persévère dans sa réserve inconcevable, mais, tandis que Jean par sa fière franchise oblige les puissants à le mettre sous les verroux, s'ils n'aiment mieux se convertir, Jésus paraît prendre à tâche de ne rompre en visière à personne, et quand il craint d'être saisi et jeté en prison, il parvient toujours à échapper, — il se cache! Ce n'est pas tout. A cette habileté équivoque, il joint des mœurs fort peu austères. On l'a vu figurer à une noce, à une noce passablement mondaine; il fréquente de préférence les péagers et se laisse inviter chez eux; il traite même les pécheresses avec une scandaleuse indulgence.

Évidemment Jésus ne réalise point les espérances que le précurseur avait conçues. Il s'attendait à voir le royaume des cieux s'établir soudain, par un coup de foudre, et Jésus cherche au contraire à déposer dans le monde comme un levain qui le transformera par une lente fermentation. Jean-Baptiste est convaincu que le premier acte du Messie doit être d'exterminer les méchants après les avoir séparés d'avec les bons, et Jésus se mêle lui-même à la foule cor-

rompue, pour la gagner à force de condescendance. Le prophète du désert a toujours pensé que le Messie créera une nation nouvelle, la gouvernant ainsi qu'un roi gouverne son peuple, et Jésus refuse de s'attacher plus de douze disciples, dont il est moins le chef que l'ami.

En présence de ces faits qui se montraient tellement en désaccord avec les plus ardentes convictions de Jean-Baptiste, une crise terrible allait éclater dans son âme. Il était inévitable que ce noble croyant traversât une période d'agitation et de doute. Ne dites point que sa foi devait le mettre au-dessus d'une pareille épreuve. Non, il n'aurait pu l'éviter qu'en fermant les yeux à l'évidence, qu'en s'efforçant d'apercevoir autre chose que ce qu'il voyait, qu'en se mentant à lui-même. Or, le captif de Machéronte était une nature trop loyale pour vouloir se soustraire à ce pressant dilemme: ou bien la régénération d'Israël ne doit pas s'opérer dans les conditions qu'il regarde comme seules légitimes, ou bien le charpentier de Nazareth n'est point le Messie de Jéhovah.

Le doute inévitable qui pénètre dans l'âme de Jean-Baptiste peut avoir une double issue: il peut être une chute, et il peut être un progrès; il peut amener le précurseur à renier le Fils de Dieu, mais il peut aussi le délivrer de ses pré-

jugés israélites pour l'attacher plus intimement encore à son Sauveur. En tout cas, Jean finira par perdre l'une des deux croyances qui lui sont les plus précieuses ; mais l'une appartient au passé, l'autre à l'avenir ; l'une est simplement une habitude superstitieuse contractée par son intelligence, l'autre est l'aspiration suprême de sa nature spirituelle. En rejetant la première, il se débarrassera d'un fardeau ; en rejetant la seconde, il mutilera son âme. N'accusons donc ni ne plaignons Jean-Baptiste de ce que son cœur est envahi par le doute, puisque le doute est une crise nécessaire dans le développement de la foi ; puisque, sans le doute, le croyant n'acquerrait jamais sa pleine stature, mais resterait éternellement serré dans les langes de l'enfance. Le doute n'est en soi ni un mal ni un bien, c'est le passage qui mène, d'une croyance trouble, soit à une croyance purifiée, soit à une croyance plus trouble encore, suivant que l'esprit ou la chair triomphe.

Si Jean-Baptiste reste fidèle à l'esprit, il se dira que Dieu a bien le droit d'employer pour la régénération d'Israël les moyens qu'il juge convenables ; il confessera que l'important n'est ni la fondation d'un royaume visible ni l'extermination des méchants, mais la sanctification des hommes ; il avouera que de Jésus de Nazareth

émane véritablement une vie nouvelle qui purifie ceux qui l'approchent; il reconnaîtra que cette influence secrète et lente, si elle ne ressemble pas à un feu dévorant, n'en est pas moins le baptême de l'esprit annoncé par lui-même; il se rappellera enfin que la sainteté parfaite de Jésus et, par conséquent, sa divine mission sont pour lui autre chose qu'une hypothèse, mais un fait absolument certain, qu'il a contemplé dans le moment le plus solennel de sa propre vie. A cette expérience, à cette réalité, il sacrifiera les imaginations dont une éducation lévitique a rempli son âme.

Mais si c'est la chair qui l'emporte, il se dira au contraire qu'une expérience individuelle n'offre jamais une sécurité complète, qu'elle peut reposer en définitive sur une illusion, et qu'en aucun cas on ne saurait la mettre au-dessus des traditions sacrées. Il se persuadera que révoquer en doute une croyance aussi bien établie, c'est ouvrir la porte à toutes les négations. Il tremblera en s'apercevant des modifications incalculables qu'auraient à subir toutes ses convictions, s'il cessait d'attendre un Messie qui gouverne les peuples avec un sceptre de fer. Il redoutera pour les âmes les conséquences d'une prédication toute d'amour, et d'une religion toute spirituelle. Il se démontrera que la colère et la

vengeance de Jéhovah ne peuvent être de simples images, et il réclamera pour la nouvelle alliance un triomphe matériel, ostensible, éclatant, bien différent de celui que prépare l'homme de Nazareth.

Telles sont les deux voies qui s'ouvrent devant Jean-Baptiste. Laquelle choisira-t-il ? Les disciples qu'il envoie vers Jésus avec un message, vont-ils lui dire : « Maître, ton serviteur Jean désavoue les croyances des pères et il se soumet à ton règne invisible ? » Hélas ! non ; ils lui disent : « Es-tu le Messie, ou bien, ne devons-nous pas en espérer un autre ? » C'est la chair qui va trancher les doutes de Jean-Baptiste. Plutôt que de renoncer à ses idées favorites, il s'apprête à déserter la cause de Jésus. Lui, le plus grand d'entre tous les prophètes, il est trop petit pour entrer dans l'église chrétienne. Lui, dont nous admirons la force, il est incapable de conquérir une place dans le vrai royaume de Dieu, dans le royaume de la liberté. Lui, qui portait si haut le drapeau de l'avenir, il manque d'énergie pour secouer le joug de la tradition.

Ah ! mes Frères, que de Jean-Baptiste parmi nous ! Que de chrétiens qui refusent de faire des progrès ! Que de croyants qui, agités par le doute, l'apaisent en immolant les aspirations de l'esprit à un charnel amour du repos. Ainsi que

Jean, on a eu le courage de rompre avec le monde, mais on n'a pas le courage de rompre avec ses propres préjugés.

Dans les convictions de tout chrétien, il y a deux éléments, l'un divin, l'autre humain; l'un éternellement vrai, l'autre sujet à l'erreur. Ces deux éléments entrent tôt ou tard en collision, et alors nous traversons cette même crise où la foi de Jean-Baptiste fit naufrage, faute de vigueur. Si j'osais m'exprimer ainsi, je dirais que cette crise est comme une mue spirituelle : les idées et les notions qui ont d'abord servi d'enveloppe à la vérité, finissent par être trop étroites pour la contenir tout entière, de sorte que la vérité brisera ces notions ou bien ces notions étoufferont la vérité. Or, cette crise se montre inévitable surtout à une époque de transition et d'agitation, telle que l'est notre siècle. En effet, de nos jours toutes les âmes sincères, sans exception, comprennent qu'il y a dans notre christianisme bien des pratiques, bien des opinions, bien des préventions qui peuvent et doivent tomber. Nous sentons instinctivement que, pour nous rapprocher du Christ, il faut simplifier notre foi, car elle est beaucoup trop compliquée. Ce travail de concentration, ne craignons pas de le dire hautement, est une œuvre agréable à Dieu et qui s'opère sous l'influence de son

esprit. Mais sommes-nous assez forts, avons-nous assez de violence divine, pour la mener à bonne fin?

Saurons-nous agir comme Luther dans la journée la plus décisive de sa vie? C'était en 1519. Il soupirait après le repos du cloître, d'où la controverse sur la vente des indulgences l'avait tiré violemment. Plein de respect filial pour l'Église romaine (car elle était encore à ses yeux le représentant du Christ), il venait de promettre au pape qu'il accepterait la sentence du tribunal nommé pour le juger. Cependant, à une dernière discussion, son adversaire, l'habile docteur Eck, lui démontre avec une évidence complète que ses principes aboutissent à cette double conséquence: premièrement, que le pape n'a point d'autorité divine, et secondement, que Jean Hus a été injustement condamné par un concile universel. Comprenez bien l'odieux de ces deux conséquences pour un esprit nourri comme Luther dans les parvis de l'Église: plus de pape! plus de concile infaillible! tendre la main à ces hussites abhorrés! Le docteur Eck triomphait: Luther va reculer devant l'énormité de ces propositions, et en les condamnant, il condamnera implicitement tous ses principes de réforme. Mais Luther était un homme de Dieu, hardi comme ils doivent l'être. Sans s'inquiéter du

frisson d'horreur qui parcourt l'assemblée, il déclare solennellement que la logique du docteur Eck l'a convaincu; — que, par conséquent, il niera désormais l'autorité du pape et l'infaillibilité des conciles, et se regardera comme le successeur du supplicié de Constance. En déployant cette vigueur de conviction dans le doute, Luther, qui avait déjà bronché, se releva et planta d'une main ferme l'étendard de notre bienheureuse Réformation. Son énergie fit sortir d'une dispute de moines la plus brillante création qu'ait produite l'esprit saint depuis les temps des apôtres.

Et lorsque Paul, sur le chemin de Damas, vit soudain l'édifice de ses croyances crouler, comme une cité dont le sol s'agite et s'ébranle, lorsqu'à la place d'un fanatisme sincère il découvrit, avec effroi, dans son cœur des doutes poignants, que fit-il? Resta-t-il accroupi dans une morne indifférence au milieu des cendres de ses convictions? Se dit-il que sa vie était dévastée, et que, puisque des efforts aussi persévérants aboutissaient à une telle ruine, il ne pourrait sans folie se remettre à la tâche? Paul ne connut point ces défaillances. Il se leva animé d'un courage viril, joyeux, oui joyeux, de la douloureuse opération par laquelle Dieu l'avait débarrassé de ses préjugés, et décidé à marcher droit vers la vérité,

fallût-il même passer au pied de la croix abhorrée du Galiléen. Le douteur du chemin de Damas devint ainsi le grand apôtre de l'humanité.

Hélas ! je crains que cette violence ne manque beaucoup aux chrétiens de ce temps, beaucoup plus qu'à Jean-Baptiste. A aucune autre époque peut-être, on n'a autant évité de regarder les questions en face, quoiqu'on sache parfaitement qu'elles réclament une solution immédiate. On met toute son habileté à ne pas les apercevoir. On s'estime très-avancé dans la sanctification quand on s'abstient d'ouvrir les livres qui dérangeraient nos idées reçues, et, si on le pouvait, je crois bien qu'on les brûlerait. Tout cela n'est pas du fanatisme, comme le prétendent quelques-uns; non, non, tout cela indique une faiblesse qui a conscience d'elle-même et qui se rend justice !

Y a-t-il un remède à cette faiblesse ? S'il en existe un, Jésus l'aura, je suppose, employé pour Jean-Baptiste.

Le Précurseur, fidèle à sa noble franchise, et sachant bien que si Jésus n'est pas le Messie, il est du moins un serviteur de Dieu, le Précurseur s'est adressé à lui-même pour obtenir la solution de ses doutes : « Es-tu celui qui doit venir ?

ou bien devons-nous attendre un autre?» Jamais appel plus direct ni plus légitime n'a été fait à l'autorité du Seigneur, semble-t-il. Que Jésus réponde catégoriquement : «Oui, je suis le Messie,» et les doutes de Jean s'évanouiront soudain. Eh bien! Jésus ne répond point par un oui catégorique! Probablement il se dit que des doutes aussi profonds ne cèderont pas à une simple affirmation et qu'ils renaîtront sans cesse, tant que Jean n'aura pas compris le caractère très-imparfait des prophéties et de toute l'ancienne alliance. — Mais si Jésus en juge ainsi, il va certainement l'instruire touchant cette cause de ses doutes ; il va les résoudre en détail. A la place d'une simple affirmation, la réponse du Seigneur se composera donc, je pense, d'une discussion. Lisons : «Allez et rapportez à Jean «ce que vous voyez et entendez : les aveugles «voient, les boîteux marchent, les lépreux sont «guéris, les sourds entendent, les morts res-«suscitent, les pauvres sont évangélisés. Et «bienheureux qui ne sera point scandalisé de «moi!» Voilà tout. Pour secourir Jean-Baptiste, qui succombe au doute, le Seigneur se contente d'une courte énumération de ses œuvres, il rappelle combien de souffrances du corps et de l'âme il a allégées, et il termine par un bref avertissement.

Ainsi, tout ce qu'il peut, c'est de montrer les faits et de laisser la conscience en face de ces faits.

Cette conduite de Jésus-Christ est, à mes yeux, je l'avoue, une vraie révélation ; elle me prouve combien est fausse la méthode que nous pratiquons en général. Comment s'y prennent la plupart des chrétiens quand leur foi se heurte contre une difficulté sérieuse? D'abord je l'ai déjà dit, ils s'efforcent de ne pas la voir, de l'oublier, d'y songer aussi peu que possible. Puis quand elle leur barre le chemin et qu'il faut de toute nécessité la tourner et passer soit à gauche soit à droite, ils appellent à leur aide une autorité quelconque, la suppliant de prendre sur elle la responsabilité de la décision : « La vérité est-elle par ici? ou bien devons-nous la chercher là-bas? » Parfois on adresse ouvertement cette question à son directeur de conscience ; souvent aussi l'on observe de loin comment tel prédicateur connu, tel écrivain de renom, tel savant théologien semble envisager le problème, et sur-le-champ on se met à l'envisager comme lui. L'essentiel n'est-il pas, en effet, d'être débarrassé de nos perplexités sans aucun travail? D'autres voulant se donner les apparences de la force, n'ont point ainsi recours à l'autorité; ils demandent que par une discussion lumineuse

vous leur éclairiez tous les coins et les recoins de la question. Mais plus vous éclairez, plus ils découvrent d'obscurités; plus vous leur montrez à quel endroit il faut se placer pour bien voir, plus ils s'en éloignent; et si vous les y ramenez de force, les mettant en demeure de prendre une décision, ils vous congédient: «Pour le présent, allez; quand j'en aurai la commodité, je vous rappellerai.» En définitive, ces inventeurs d'objections voudraient bien adopter l'idée nouvelle qu'ils entrevoient, mais à la condition de conserver aussi l'idée ancienne qui lui est opposée. Oh! Jean-Baptiste aurait reconnu joyeusement le Messie qui se laisse mépriser, rejeter, frapper, torturer, si en même temps il avait pu continuer à attendre l'autre Messie, celui qui foule les peuples en sa colère et les broie en sa fureur.

De deux choses l'une: ou bien le Seigneur a eu tort dans sa conduite envers le Précurseur, ou bien nous, nous avons tort quand nous en appelons à une autorité et quand nous reculons indéfiniment devant une résolution. Dans les choses religieuses, nous sommes beaucoup trop des hommes de soumission et des hommes de discussion, au lieu d'être des hommes de conscience et des hommes d'évidence. Si nous voulions voir la réalité telle qu'elle est, si nous

consentions à réformer nos théories d'après les faits, au lieu de nous détourner des faits pour n'avoir point à modifier nos théories, nous arriverions bien vite à une conclusion. En peu d'instants nous saurions faire la part, dans nos croyances traditionnelles, entre ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme. Mais que de faits patents auxquels nous refusons de croire parce qu'ils ne cadrent pas avec nos systèmes!

Ainsi, j'entends disserter à perte de vue sur l'Église; on en fait je ne sais quel être insaisissable qui plane sur nous, qui peut disposer de notre foi, qui est doué d'une sorte d'infaillibilité et d'une perfection mystérieuse; et l'on ne veut pas voir ce fait incontestable que l'Église c'est nous, vous et moi, que l'Église n'est parfaite que si nous sommes parfaits, que l'Église est pleine de foi et de vie quand nous sommes pleins de foi et de vie, mais qu'elle est indigne du nom de chrétienne quand nous renions notre maître. Ne comprendra-t-on jamais qu'elle vaut juste ce que valent ses membres? Mais non, ce serait trop simple! Ce serait briser avec la tradition!

Ainsi encore, n'est-il pas évident pour toute conscience droite que la Bible, cette source de notre foi, veut simplement nous raconter l'œuvre de Dieu, sans jamais prétendre remplacer notre

jugement ou notre conscience? N'est-il pas évident que c'est moins un livre qu'un recueil de livres variés de ton, de style, de tendances même, nous présentant parfois les notions les plus enfantines, et puis les pages les plus poétiques, et puis les discours les plus profonds, et puis les argumentations les plus subtiles? N'est-il pas évident qu'il faut prendre chaque passage pour ce qu'il est? Oui, sans doute ; mais quand verra-t-on les chrétiens, les chrétiens fidèles, s'y résoudre? Quand cesseront-ils de démontrer que Dieu n'a pu faire une pareille Bible, vu qu'une pareille Bible n'est pas celle qu'ils auraient désirée?

Enfin (pour citer un dernier exemple), de tous les faits consignés dans l'Écriture, s'il en est un qui ressorte avec une évidence invincible, c'est très-certainement l'humanité parfaite et complète du Seigneur Jésus. Voyez-le agir, parler, verser des larmes, tressaillir de joie, toujours vous reconnaissez notre frère, un être qui souffre comme nous souffrons, qui lutte comme nous luttons. Eh bien! on ne veut pas y croire ; on nous assure que tout cela avait lieu en apparence seulement, mais qu'au fond le Christ n'avait rien de commun avec nous ; car autrement, dit-on, le système des théologiens s'écroulerait par la base. Ah! que me fait à moi le système

de vos théologiens! Qu'il s'accorde, s'il le peut, avec les récits des Évangiles; sinon qu'il tombe en poussière et qu'il soit balayé par les quatre vents, mais qu'il ne vienne pas s'interposer entre moi et mon Sauveur!

Pour ne point renoncer à ses rêveries, Jean-Baptiste se priva d'une consolation suprême, et nous aussi, nous nous privons des biens les plus précieux: nous n'aimons point notre Église, nous ne lisons point notre Bible avec joie, nous ne savons point faire du Christ l'ami et le conseiller de notre cœur, parce que nous ne croyons ni à l'Église réelle, ni à la Bible véritable, ni au Christ des Évangiles, mais à des imaginations qui leur ressemblent infiniment peu. Frères, dissipons ces fantômes dont on a peuplé nos esprits, et n'oublions pas qu'en ces jours-ci, comme au temps du Précurseur, il n'y a que les violents qui pénètrent dans le royaume des cieux.

JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

II.

JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

JEAN XIX, 1-3.

Pilate prit alors Jésus et le fit flageller. Et les soldats tressèrent une couronne d'épines, la lui mirent sur la tête et le vêtirent d'un manteau de pourpre. Et ils marchaient vers lui et lui disaient : « Salut, roi des Juifs ! » et ils lui donnaient des soufflets.

Mes Frères,

Un voyageur qui eût parcouru l'empire romain vers la trentième année de notre ère, aurait pu être témoin de deux spectacles également saisissants, malgré leur violent contraste.

En Italie, un vieillard taciturne, vêtu de pourpre et couronné de lauriers, erre de ville en ville, se rapprochant souvent de Rome, comme une menace, et puis se retirant dans un îlot inaccessible, d'où son regard soucieux plane sur le monde. Une garde nombreuse entoure son auguste personne; partout où il passe, précédé des licteurs qui portent les faisceaux dorés, insignes de sa dignité, les aigles romaines s'inclinent, un cri unanime retentit : Salut, César! et sur tous les visages se lit un respect profond. Que dis-je? c'est une sorte de culte, d'adoration. Peu de mortels se sentent assez proches de lui pour oser le flatter, tant il paraît semblable aux dieux de l'Olympe. Nul, au contraire, ne négligerait de rendre à ses statues les honneurs suprêmes sans se charger d'un forfait exécrable, et les Romains ne peuvent se lier par un serment plus sacré qu'en invoquant sa majesté vraiment divine. Or, ce vieillard, ce demi-dieu, se nomme Tibère.

En Palestine, un homme jeune encore, pauvre, mais entouré d'une mystérieuse célébrité, monte à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques. A peine arrivé, il se voit livré par les prêtres au gouverneur romain, qui l'abandonne à ses soldats. Ces mercenaires l'entraînent dans la cour du prétoire. Tandis qu'il entend la foule

au dehors réclamer impérieusemeut pour lui le dernier supplice, on lui fait subir la peine infâme du fouet, la peine réservée par les lois aux seuls esclaves. Le voilà donc, les chairs meurtries, la poitrine oppressée, le corps frémissant de cette agitation nerveuse que laissent après elles les douleurs aiguës. Alors les soldats, ayant appris que ce pauvre insensé prétend être le roi des Juifs, n'hésitent pas à le prendre, lui l'esclave, lui le flagellé, pour héros d'une scène de couronnement. D'un sordide haillon ils lui font un manteau de pourpre; un roseau fragile remplace dans ses mains le sceptre royal, et, coupant une ronce, ils lui tressent un diadème dérisoire. Pour continuer leur parodie, ils défilent respectueusement devant lui, aux cris de : Salut, roi des Juifs ! comme s'ils le proclamaient leur chef; mais chacun d'eux en passant frappe rudement cette tête livide. C'est ainsi qu'on traite Jésus de Nazareth.

Quel contraste, mes Frères, entre cette scène et la vénération profonde qu'on témoigne au vieillard de Caprée ! Si nous ne connaissions de chacun de ces deux hommes que ce que je viens de vous en rappeler, nous rangerions Tibère parmi les grands bienfaiteurs de l'humanité, et Jésus, au contraire, nous apparaîtrait comme un vil ambitieux. Est-il possible, en effet, d'ex-

pliquer de pareils outrages autrement que par une indignation bouillante, et de pareils respects autrement que par l'entraînement d'un cœur ému de reconnaissance? Et pourtant, vous le savez, depuis que Tibère est sur le trône, il n'a cessé de joindre la tyrannie la plus féroce à la plus monstrueuse dépravation, et de pervertir la conscience publique par des encouragements donnés à toutes les trahisons, à toutes les infamies. Jésus, au contraire, — mais à quoi bon vous peindre ce cœur doux et humble qui cherchait à sauver les brebis perdues? Voilà donc la justice des Romains, disons mieux : des hommes. Ils ne peuvent imaginer assez de marques de soumission et d'enthousiasme pour le plus vil d'entre eux, et ils gardent pour le plus noble de leurs frères les affronts, les cruautés, les supplices. Mais ne semble-t-il pas que notre plainte doive remonter plus haut encore? Les Romains et les hommes, en général, ne sont pas seuls coupables de cette iniquité. Pourquoi Dieu, le Maître suprême des choses, l'a-t-il permise? Pourquoi sa foudre n'a-t-elle point pulvérisé l'idole impériale, et ses anges n'ont-ils pas arraché son Fils aux bourreaux de Pilate? Pourquoi le succès et la gloire sont-ils réservés au vice, et pourquoi la sainteté a-t-elle en partage l'impuissance et le mépris? Ce globe, l'œuvre du

Très-Haut, n'est-il donc qu'une sanglante raillerie de son Créateur ? Que tu as raison, pauvre Galiléen, lorsque tu t'écries : « Mon royaume n'est pas de ce monde ! » Certes, ton diadème, ton sceptre, ton manteau ne le prouvent que trop ! Ce monde, le monde de la réalité, appartient de droit aux Tibère, et ils ne te laisseront pas même jouir en paix de ton royaume à toi, du royaume des utopies et des rêves !

Oui, telle est en apparence la leçon contenue dans le récit, objet de nos méditations : il semble prêcher le désespoir. Toutefois, cette conclusion est tellement exorbitante que personne ne saurait s'y arrêter. En présence d'un homme assez vertueux qui serait passablement malheureux, ou d'un homme peu estimable qui jouirait d'une certaine prospérité, notre esprit naturellement paresseux pourrait s'en tenir à la surface et croire à un oubli de l'éternelle justice ; mais en présence d'un Tibère traité en dieu et d'un Jésus traité en fou criminel, la conscience bondit et se révolte contre une pareille supposition. Le contraste est ici trop évidemment voulu, et, si je puis ainsi dire, trop évidemment un paradoxe du Tout-Puissant. En nous présentant ces deux spectacles simultanés, Dieu, qui est un grand poëte et qui a composé pour notre instruction ce chef-d'œuvre qu'on

appelle l'histoire, Dieu a voulu ici nous faire toucher au doigt quelque vérité imprévue. Il a voulu nous démontrer précisément le contraire de ce que nous croyons apercevoir, et nous faire comprendre qu'au fond, de Jésus et de Tibère, c'est au premier seul que sont réservés, dès ici-bas, le bonheur, le pouvoir, la gloire. Il a voulu nous manifester, par ces exemples éclatants, la vanité de toutes les grandeurs matérielles et l'immortelle valeur de la grandeur morale.

Sans doute, être en butte aux insultes de grossiers mercenaires au moment où l'on ressent encore les morsures du fouet, ce n'est point un sort digne d'envie ; on souffre à la fois des affronts actuels et des ignominies qui peuvent suivre, on souffre dans son corps et dans son imagination : car que ne vont-ils par inventer? Je le dis pourtant avec assurance : Jésus en cet instant même jouissait d'une plus grande félicité que Tibère sur son trône. Ne craignez pas que je me laisse aller à une exagération ridicule, et que je vous peigne le Seigneur comme ces martyrs dont la légende prétend que leurs tortures se changeaient en suaves sensations. Non, outre les tourments dont je viens de parler et qui étaient très-réels, l'âme de Jésus, je le

sais bien, se remplissait d'une amère tristesse. Il ne pouvait reporter ses pensées sur aucun homme ici-bas sans angoisse. Son peuple, qu'il a soulagé et consolé, est là rugissant contre lui ; ses disciples bien-aimés l'ont délaissé lâchement; le genre humain tout entier semble conjuré pour se débarrasser du Fils de Dieu et s'abandonner sans gêne au péché. Cela est navrant, mais à côté et au-dessous de ces sentiments accidentels qu'éprouve Jésus, il y a en lui un sentiment qui fait partie de sa substance et dont il ne peut se défaire sans renoncer à l'être : la certitude que Dieu est amour et que Dieu est tout-puissant, la certitude, par conséquent, que la cause du bien, sa cause à lui, Jésus, est impérissable et que ses défaites doivent inévitablement aboutir à un triomphe éternel. Avec une pareille foi, on ressent la douleur, et vivement, mais on la domine, parce qu'on la sait passagère. Il en est alors de l'âme comme de l'océan, dont les tempêtes agitent la surface, tandis que quelques pieds plus bas il règne un calme parfait : la science moderne a reconnu, en effet, dans ces abîmes une immobilité séculaire et absolue. De même l'éternité immuable remplit le cœur du Christ, ne laissant que la surface, les sensations exposées au souffle des circonstances. Qu'y a-t-il là qui vous surprenne?

N'avez-vous pas vu plus d'une fois quelque âme pieuse envisager d'un regard entièrement serein les tortures que lui faisait subir la maladie? Car, sachez-le, on peut souffrir énormément, et être pourtant heureux. C'est là notre grand privilége et, j'ose le dire, la démonstration la plus évidente de notre immortalité : nous sommes capables de vivre dans le ciel tout en étant sur la terre, de vivre d'une vie inaltérable et divine tout en éprouvant les atteintes du temps et du monde matériel. La douleur chez le Christ s'absorbait dans la paix de son âme, comme une note aiguë se perd dans une magnifique harmonie.

Et Tibère était-il heureux? Autant que peut l'être celui qui dans tout homme soupçonne un ennemi et dans toute rencontre une trahison. Sans cesse rongé par la crainte, il passait sa vie à prévenir les complots par des cruautés, et le seul bonheur que lui procurât l'empire, c'était de pouvoir se livrer à des voluptés ignobles, qui faisaient alterner dans son âme d'insatiables désirs et des dégoûts indicibles.

Détournons les yeux de ce spectacle qui inspirait aux païens même une sorte de compassion méprisante; il est trop évident que Tibère, malgré son manteau de vraie pourpre n'avait point le bonheur en partage. Mais du moins ne possé-

dait-il pas un pouvoir immense, lui le maître absolu du plus vaste et du plus riche empire qui se soit jamais vu sous le soleil ? En effet, un sénat adulateur lui répétait sur tous les tons que son autorité n'avait point de limites. Tibère aurait bien voulu y croire, si l'illusion eût été possible, si à chaque instant il ne s'était heurté contre une barrière infranchissable. Et d'abord ses flatteurs avaient oublié d'enlever, par un décret, cette limite incommode qui s'appelle le temps. Ses jours étaient comptés. En vain il rusait avec la mort elle-même, comme s'exprime un de ses historiens, et il en dissimulait les progrès ; la mort irrésistible s'emparait de lui, frappant peu à peu de déchéance tout son pouvoir. Mais auparavant déjà il s'était brisé contre un autre obstacle non moins redoutable : son autorité impériale, qui prenait possession des corps, expirait au seuil des âmes. Intelligent comme l'était Tibère, il aurait voulu avoir des amis. Or, l'une après l'autre, chacune de ses créatures, finissait par se montrer, à ses yeux consternés, pleine de haine et de trahison, jusqu'au jour où il reconnut dans son serviteur le plus fidèle l'assassin de son fils, l'ennemi mortel de sa couronne. Alors Tibère se sentant vaincu par la nature humaine, qu'il n'avait pu comprimer, poussa un rugissement de désespoir et se

vengea de son impuissance par des prodiges de férocité. Son pouvoir se réduisait à la faculté de torturer et de détruire.

Ah! combien le Galiléen est plus puissant! Lui qu'on raille et qu'on insulte aujourd'hui, on le contemplera demain avec une profonde émotion. La journée même ne sera pas écoulée qu'un de ses bourreaux s'écriera dans son langage païen : « En vérité, celui-ci était un fils de dieu! » tant ses souffrances et son ignominie plaident éloquemment en sa faveur. Et maintenant encore, où sont les incrédules qui ne se sentent point gagnés par la compassion et le respect, quand ils lisent ce martyre sublime? C'est par son supplice que Jésus a, et aura de plus en plus, une prise sur toutes les âmes un peu nobles. Car, moi j'en suis convaincu, le temps viendra où, les préjugés dogmatiques ayant disparu, aucun être humain digne de ce nom ne s'approchera plus du Christ, sans le secret désir de lui ressembler. Admirable puissance de la beauté morale! Elle nous séduit malgré nous. Mais qui mesurera l'influence décisive que le Christ exerce sur notre vie après cette émotion passagère? La certitude qui faisait sa sérénité et sa force, elle pénètre dans nos âmes, nous procurant la paix et la joie. On peut dire sans exagération que ce qui existe

dans le monde actuel de vigueur et de félicité, provient presque en entier de l'exemple du Sauveur. Cet exemple a créé la civilisation moderne et il en restera à jamais l'idéal suprême. Il nous a révélé l'énigme de notre destinée : il nous a appris comment l'âme peut vivre en Dieu sans s'anéantir dans une stérile contemplation ; comment elle peut prendre la part la plus vive aux affaires et aux douleurs de ce monde sans se perdre dans une agitation non moins stérile. Oui, le cœur de cet insensé renfermait une source de vie spirituelle, où l'humanité s'abreuve depuis dix-huit siècles et qui certainement n'est pas près de tarir. Qu'importe que pendant quelques heures il ait été un jouet dans les mains de misérables prétoriens? Il n'en reste pas moins le pivot sur lequel tourne l'histoire, et, à envisager les choses au simple point de vue philosophique, nul homme, ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne, n'a exercé la millième partie de la puissance accordée au prisonnier de Pilate.

Aussi, tandis que la malédiction s'est attachée au nom de Tibère, le tyran et le monstre, le nom de Jésus de Nazareth brille au faîte du monde avec un éclat unique. Par une sorte d'ironie providentielle, la gloire même terrestre lui est échue en partage : dans la Rome de Tibère

un souverain règne depuis des siècles qui fait valoir, comme unique droit à cette possession, le titre qu'il s'arroge de vicaire de l'homme couronné d'épines. Mais Jésus jouit d'une autre gloire que cette souveraineté qu'on veut lui imposer, et qu'il dédaigne, d'une autre gloire aussi que de voir partout des temples s'élever sous son invocation et retentir de ses louanges. Jésus a son trône dans les cœurs de ses vrais fidèles. Tous ces grands chrétiens, qui sont le sel de la terre, l'honneur du genre humain, lui rendent l'hommage de leur sainteté. Avec Paul, ils répètent l'un après l'autre : « Ce n'est pas moi qui vis en moi, c'est Jésus; c'est le crucifié qui a créé ma douceur, ma patience, mon énergie, ma foi, ma charité. Car ces vertus que sont-elles si ce n'est les conséquences de l'amour qu'il m'inspire? De même que les brillantes couleurs qui jaillissent d'un prisme sont le déploiement du rayon solaire qui y a pénétré, de même mes actions les plus héroïques sont tout simplement le reflet de la lumière divine que Jésus a versée dans mon âme. » Luther, Zwingle, Calvin, s'écrient devant les peuples arrachés par eux au règne de l'erreur : « Gardez pour Lui seul votre reconnaissance enthousiaste; c'est Lui qui vous a délivrés, Lui dont nous sommes les ministres indignes. » Quand un Wil-

berforce vient de briser les fers des nègres, il déclare à la face du monde qu'ayant agi par un ordre exprès de son Maître, il n'a droit lui-même à aucun éloge. L'humble femme qui consacre aux pauvres son temps et parfois sa santé et sa vie, a pour consolation la plus douce de dire qu'elle est la servante de Jésus, et que tout son dévouement ne saurait payer la dette d'amour qu'elle a contractée envers Lui. Si une plume impartiale se mettrait à retracer l'histoire de la bonté chez les peuples modernes, elle aurait écrit, sans le vouloir peut-être mais sous la dictée des héros de la charité, un hymne magnifique en l'honneur du Galiléen. Que sera-ce donc quand les temps seront accomplis, quand les livres de l'histoire seront clos et que l'humanité, ayant achevé sa lente et pénible éducation, célébrera, sous le regard de l'Éternel, son grand jour de résurrection; — je veux dire : quand les générations successives ayant toutes passé sur ce globe seront réunies simultanément dans une autre vie, et qu'alors la conscience du genre humain se rendra compte du rôle de chacun de ses membres et prononcera sur lui une sentence définitive? — De quelle gloire le Christ ne sera-t-il pas entouré? Le voilà cet insensé qu'on raillait, ce criminel qu'on flagellait, ce misérable qu'on frappait au visage, cet ambitieux qu'on

couronnait de ronces de d'épines. Tous s'approchent de lui : « Salut, ô roi des Juifs — et des païens, roi de l'humanité ! Tu nous a révélé le Père de miséricorde, qui est dans les cieux et qui habite pourtant dans nos cœurs, tu nous a faits participants d'une vie divine, tu nous a rendus vainqueurs de la douleur et du péché en triomphant de la mort sur ta croix. A toi, qui nous a sacrés rois de la création et prêtres de l'Esprit saint, à toi donc honneur et gloire aux siècles des siècles ! » Et il me semble voir quelques hommes se détacher de cette foule immense : « Christ ! nous, les prétoriens qui jadis t'avons bafoué dans la cour de Pilate, nous confessons devant tous que tu es notre maître, notre souverain. C'est toi, et non Tibère, qui es vraiment le roi des rois, toi, le débonnaire, l'humble, le miséricordieux ! »

Ne bénirez-vous pas l'Éternel avec moi, mes Frères, de nous avoir donné ce grand spectacle de son Fils outragé ; cette saisissante démonstration que le bonheur des sens est une illusion, le pouvoir matériel une vanité, les honneurs mondains une fumée, et qu'il n'existe d'autre félicité que la vie en Dieu, d'autre puissance que l'amour et la foi, d'autre gloire durable que le dévouement ? Je voudrais que ceux qui souffrent,

ceux qui sont agités, ceux qui succombent à la tentation, que tous entrassent dans ce prétoire pour y contempler l'auguste figure de notre roi et apprendre de lui le secret d'une âme sereine et forte.

De nos jours, comme dans tous les siècles, la plainte de Job retentit douloureusement sur bien des lèvres et dans bien des cœurs : « Dieu m'a châtié et je ne sais pourquoi. » Parmi mes frères qui m'écoutent en ce moment, combien soupirent, de même que toute créature, après le bonheur et demandent avec une sorte d'angoisse ou presque de révolte : « Qu'ai-je donc fait pour être frappé, moi, dans mes affections, dans ma santé, dans ma réputation, dans ma fortune? Ah Dieu! que je voudrais être heureux! » Eh bien! voici un homme qui souffre beaucoup plus que vous, et qui néanmoins n'accuse point son Père d'injustice. Vous n'entendez de lui aucun murmure, de sorte que, involontairement, nous lui appliquons la parole du prophète : Ainsi que l'agneau qu'on mène à la boucherie, ainsi que la brebis qui reste muette de vant le tondeur, il n'a point ouvert la bouche. D'où vient au Christ cette résignation suprême? Je vous l'ai déjà dit, la souffrance chez lui ne pénétrait point jusqu'à cette région intime de l'âme qui est comme la source de l'existence.

Mes chers auditeurs, réservez donc aussi à Dieu une place dans votre cœur, fermée à tous les bruits du dehors et où vous puissiez vous recueillir dans la pensée de votre destinée éternelle. Alors, ayant en vous-mêmes les arrhes d'une félicité infinie, vous supporterez patiemment les épreuves actuelles, qui toutes sont passagères; alors, vous comprendrez que si la répartition inégale des souffrances ici-bas est une énigme pour l'intelligence (et c'en est une), cette énigme n'a rien qui doive agiter notre foi; alors, en un mot, enracinés en Dieu, vous braverez tous les orages.

Venez aussi puiser des forces auprès de l'homme couvert d'ignominie, vous qui, semblables à lui, vous êtes voués au service d'une noble cause et ne recueillez que des dédains, des calomnies et des insultes. Vous êtes à plaindre, sans doute; mais on ne vous a encore ni flagellés, ni livrés comme jouet à la multitude. Et déjà vous laisseriez tomber les bras avec découragement? Gens de petite foi! Est-ce ainsi que votre maître a vaincu le monde? Quand par quelques légères concessions il pouvait gagner Pilate et obtenir sa liberté, il a préféré marcher obstinément à la mort. Imitez et son silence plein de douceur et sa fermeté inébranlable. On se fatiguera bientôt de railler des hommes aussi

calmes et aussi décidés ; ne connaissez-vous pas la devise admirable de l'Église réformée de France :

Plus à me frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on y use?

Que les bourreaux frappent Jésus à coups redoublés, qu'ils déchirent ses chairs en lambeaux, ils se lasseront avant de pouvoir se vanter qu'ils ont mis à bout sa patiente résignation et surtout qu'ils l'ont fait dévier de sa mission céleste. Mes bien-aimés frères d'armes, nous ne savons pas assez quelle puissance irrésistible il y a dans la certitude qu'on remplit un devoir, c'est-à-dire qu'on accomplit la volonté du maître de l'univers ; et voilà pourquoi je vous conjure de méditer souvent sur cette scène du prétoire, car jamais l'homme n'a poussé plus loin l'obéissance à Dieu ni l'espoir en Dieu.

Mais si le couronnement dérisoire du Seigneur renferme pour tous les siens une leçon salutaire, il renferme bien plus sûrement encore un solennel avertissement à ceux qui, s'ils étaient francs envers eux-mêmes, se rangeraient du côté des bourreaux plutôt que du côté de la victime. Je m'adresse à vous, qui que vous soyez, qui vendez votre âme au monde, espérant en recevoir en échange je ne sais quel bien. L'un, c'est le plus naïf mais non le moins vil, aspire

uniquement à prendre place au-dessous des puissants et des riches, et s'estime trop heureux s'ils lui permettent de brûler à leurs pieds l'encens de son respect béat et ridicule. Un autre, dans son désir ardent de parvenir aux honneurs, à une position qui donne de l'éclat et du crédit, sacrifie à cette ambition tout son temps, toutes ses pensées, toute sa conscience. Un troisième trouve digne de son âme immortelle de l'appliquer exclusivement au grand art de plaire, à l'art de mendier des applaudissements par les grâces de sa conversation — ou peut-être de sa toilette. Beaucoup enfin ne connaissent pas de préoccupation plus grave que d'accumuler les plaisirs des sens, de s'entourer de toutes les délices et de toutes les mollesses. Eh bien! je vous cite les uns et les autres devant le procureur Ponce Pilate, pour déposer comme témoins dans le procès de Jésus de Nazareth, vous adulateurs du succès, vous esclaves de l'ambition ou de la vanité ou de la matière; venez et déclarez en votre âme et conscience : un homme qui, comme ce Jésus, renonce volontairement au bonheur et à la vie, et qui de propos délibéré s'expose aux derniers outrages, jouit-il de sa raison, ou ne faut-il pas le considérer comme un malheureux aliéné? En un mot (et répondez nettement), ce monarque dérisoire des préto-

riens est-il, oui ou non, un fou? — Vous hésitez, je le conçois. Votre conscience, quoique engourdie, recule épouvantée devant le blasphème et, d'autre part, vous comprenez bien que, si Jésus de Nazareth n'est pas atteint de folie, c'est vous qui êtes de pauvres insensés, et des insensés coupables. Quoi! en présence de ce Jésus méprisé et raillé, dont vous vous dites les disciples, vous osez profaner le respect, — cette chose si respectable, — en le témoignant à des créatures avilies. Malheureux, vous aussi vous auriez vénéré Tibère et détourné les yeux avec mépris du captif galiléen. Quoi! en face de cette sanglante parodie du pouvoir suprême, vous pouvez savourer le bonheur vulgaire de la domination; en face de ces grossiers outrages, vous pouvez vous livrer à la joie d'être admirés par des êtres futiles; en face de ces souffrances cruelles, de ces épaules meurtries, de cette tête livide et frémissante, vous pouvez, — ô honte! — raffiner sur les sensations voluptueuses de votre corps!

Dieu veuille, mes Frères, que tous nous emportions gravée au fond de nos cœurs, cette image du Maître couronné d'épines, les uns comme une consolation qui fortifie, les autres comme un remords qui sans cesse aiguillonne.

III.

FESTUS.

Actes XXVI, 24.

Comme Paul parlait ainsi pour sa défense, Festus s'écria d'une voix forte : « Tu es hors de sens, Paul. Ta grande érudition te mène à la folie. »

Mes Frères,

Notre texte nous transporte en Judée, à une époque où ce pays traversait une crise redoutable. La rapacité des agents du gouvernement romain, vils affranchis revêtus de la toge, leurs perpétuels dénis de justice, leurs procédés insultants avaient aiguillonné la haine du peuple

hébreu. Il finit par recourir à l'arme suprême de tous ceux que les tribunaux humains ne savent point protéger et qui trouvent trop lente la justice céleste : une vaste conspiration couvrit la Palestine, faisant de l'assassinat à la fois un instrument de vengeance et un moyen d'agitation. Le danger parut si grave que Rome se hâta de destituer le procureur Félix, chargé d'imprécations unanimes, et l'empereur Néron, — il venait de tuer sa mère et de commencer sa carrière d'histrion couronné, — l'empereur envoya dans la Judée l'homme le plus capable de la pacifier : c'était Porcius Festus. Tout ce que nous savons du nouveau gouverneur, nous le montre plein d'énergie et d'équité. Il semble avoir été un de ces administrateurs probes, sévères, rigoureux même, qui n'ont d'autre passion que celle de l'ordre, qui exigent une stricte obéissance, mais travaillent sincèrement au bien de leurs subordonnés.

Parmi les nombreuses illégalités que Festus constata dans la succession de Félix, l'une des moindres lui parut être la présence d'un certain Paul de Tarse dans les prisons de Césarée, sans qu'aucun document indiquât quelles charges pesaient sur lui. Bientôt il dut comprendre que ce captif était un personnage d'importance, car lorsqu'il se rendit pour la première fois à Jéru-

salem, les membres du Sanhédrin lui demandèrent, comme don de joyeux avénement, qu'il fît mourir Paul. Festus refusa avec indignation : « Ce n'est point l'usage des Romains, dit-il, d'envoyer quelqu'un à la mort sans lui avoir permis de se défendre en face de ses accusateurs, » et il leur ordonna de comparaître sous peu à Césarée, devant son tribunal, pour y porter une plainte régulière. Au jour fixé, les débats se sont donc ouverts publiquement et solennellement. Quel n'est pas l'étonnement du procureur! Il pensait que les sacrificateurs allaient reprocher à Paul une foule de crimes plus ou moins graves, et ils lui reprochent certaines superstitions, absurdes sans doute, mais pas plus ridicules que toutes les autres légendes juives. On avait dit à Festus que les Hébreux sont un peuple bizarre ; pourtant ils dépassent son attente : quelles imaginations vraiment orientales ! quel acharnement dans la poursuite du chimérique! quel manque de bon sens! Il met bien vite fin à cette folle discussion, et puisqu'il est question d'affaires purement religieuses, théologiques, il propose à Paul d'aller se faire juger à Jérusalem, lui Festus se déclarant incompétent. Mais Paul qui connaît mieux ses adversaires et qui sait qu'à Jérusalem il serait livré sans défense à leurs poignards, Paul refuse et en appelle à César. Au

hébreu. Il finit par recourir à [illegible] de tous ceux que les tribu[illegible] savent point protéger et qu[illegible] la justice céleste : une va[illegible] la Palestine, faisant d[illegible] instrument de venge[illegible] tion. Le danger p[illegible] de destituer le p[illegible] cations unani[illegible] venait de tu[illegible] rière d'his[illegible] dans la J[illegible] cifier : [illegible], un appel à l'empereur est une savons [illegible] sérieuse, qu'on ne peut supprimer pleir[illegible]nent.

[illegible] à ce [illegible] ridicule que [illegible] plaisanteries des cour- [illegible] la prend au sérieux, et,

un[illegible]ar ces entrefaites, le roi Agrippa, seigneur [illegible] une partie de la contrée, arrive dans la capi- [illegible]ale païenne de la Palestine pour présenter ses hommages au nouveau gouverneur, dont il dépend en bien des choses. Agrippa est juif de naissance et de religion, mais romain d'éducation ; il est donc probable qu'il saura traduire en notions latines et païennes ces superstitions juives dont il s'agit. Festus le prie d'interroger Paul, et, pour le mettre d'avance un peu au courant, il lui raconte la première procédure et précise le point de la dissension entre Paul et les sacrificateurs : c'est au sujet d'un certain Jésus

u'ils ont disputé, les accusateurs
e Jésus est mort, tandis que
vivant et assure l'avoir vu.
icace romain a fort bien
nprend guère pourquoi
d'animosité à soute-
s de ce Jésus, et
que le Sanhédrin
opinion de Paul. Croire
passe généralemeut pour mort,
rt, quel mal y a-t-il à cela? Cette
de l'administrateur romain vous fait peut-
e sourire, mes Frères, mais son aveuglement presque stupide ressort moins encore de ce détail isolé que de toute sa manière d'envisager le procès. Quoi! il se trouve en présence de l'admirable apôtre des Gentils, de ce grand homme dont les lettres fort courtes et fort peu nombreuses seront placées par la postérité au-dessus de tous les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome; bien plus, il se trouve en présence du christianisme, de cette religion bonne ou mauvaise, mais qui en tout cas est douée d'une telle force que, dans un petit nombre de générations, elle aura conquis et bouleversé l'Empire et que, passant alors au delà du Rhin, au delà du Danube, elle domptera les barbares que Rome n'a jamais pu subjuguer; — quoi! Festus se trouve

une sorte de défiance, je ne puis pour ma part lui jeter la pierre. Il est dans son droit, à moins que la crédulité ne soit un devoir. Non, le tort, l'immense tort de Festus, c'est qu'il ne ressent aucun respect pour le sublime enthousiasme de Paul, enthousiasme bien indépendant de la réalité de sa vision; il est tellement dépourvu du sens moral qu'il peut confondre la sainteté avec la démence; le dévouement avec la folie, la passion du bien et le brûlant amour de l'humanité avec les songes fiévreux du délire. Le tort de Festus, c'est qu'il a laissé son âme se rapetisser aux proportions les plus vulgaires, et puis qu'avec sa prosaïque sagesse il a l'audace de porter un jugement sur l'héroïsme d'un grand cœur. Au lieu de cette nature commune, supposez en face de Paul un de ces païens magnanimes, comme nous en connaissons plusieurs, un de ces hommes que tourmentait la soif du bien et du beau. Il ne deviendra certes pas chrétien d'un instant à l'autre; bien des choses le scandaliseront dans le discours du prisonnier juif et il ne pourra le comprendre tout entier. Mais il sera séduit et subjugué par cette noble éloquence, qui tire toute sa force d'une conviction inébranlable; il admirera d'autant plus cette vigueur spirituelle que partout ailleurs le siècle est jonché de ruines, de croyances renversées et d'au-

tels abandonnés ; non-seulement il reconnaîtra sans peine la supériorité de Paul, mais il n'hésitera point à le placer, pour la profondeur, à côté des premiers philosophes ; pour la vaillance, au niveau des héros ; pour l'inspiration, au-dessus des antiques révélateurs dont on vénérait la mémoire bénie. Ah ! cette inspiration, cet enthousiasme, cette énergie avec laquelle Paul saisit la nouvelle religion, ou, pour mieux dire, cette possession complète de Paul par le christianisme, voilà ce qui excitera la joyeuse surprise d'un païen généreux ; car rien au monde n'est aussi divinement beau qu'un homme qui s'est donné corps et âme à une grande idée. Avant de discuter un pareil homme, on commence par s'incliner, ému de respect et d'orgueil devant ce frère qui ennoblit notre race.

Mais comment Festus éprouverait-il ce sentiment? Comment distinguerait-il cette noblesse morale de son captif? Enthousiasme, inspiration, conviction, ces mots ne figurent pas dans son vocabulaire. Il divise, lui, le monde en deux classes : ceux qui administrent et ceux qui sont administrés. Paul appartient évidemment à cette seconde classe, de sorte qu'il ne peut, en aucun cas, faire partie de l'élite du genre humain. Reste à savoir s'il se range dans la catégorie de ceux qui observent ponctuellement l'ordre pres-

crit, ou dans la catégorie de ceux qui le troublent. Puisque le Sanhédrin l'accuse, c'est un perturbateur. Or, il n'y a en fait de perturbateurs, que des criminels ou des insensés. Telle est la logique de Festus. Elle est irréfutable dès qu'on lui accorde les prémisses. Pour lui, il ne concevrait pas qu'on pût les lui contester. Et moi aussi, je l'avoue, je ne vois pas comment on le convaincrait d'erreur. Prouver à un aveugle de naissance qu'il existe des couleurs, doit être aussi facile que de démontrer à un Festus que la vie ne se résume pas en cet unique problème d'administrer et d'être administré. —

Et maintenant, mes Frères, que vous avez contemplé cette sèche et aride figure dans le livre des *Actes*, ne m'accorderez-vous pas que la lignée des Festus a traversé les siècles jusqu'à nos jours, et que tous ne sont pas chargés de gouverner une province? Si j'étais peintre, quelle longue série de portraits je pourrais vous esquisser, ayant chacun son costume et son individualité propres, mais reproduisant tous l'expression qui distingue le procureur de la Palestine!

Observez la foule autour de vous. Elle est intelligente, sensée, pleine de sagesse. Sachant que deux et deux font quatre, et que quatre valent mieux que trois, elle en conclut qu'amas-

ser enrichit et que donner appauvrit. Avec cette arithmétique, elle fait fort bien ses affaires, et vraiment il y a plaisir à voir cette fourmilière toujours active, toujours calculant la valeur des choses, les échangeant les unes contre les autres, allant de profit en profit. Mais de quel droit cette foule sort-elle de ses attributions et va-t-elle appliquer ses notions de négoce, de gain et de perte, à des questions qui dépassent son entendement? De quel droit se prononce-t-elle sur le dévouement et la charité, sur le détachement des biens du monde et sur le renoncement aux satisfactions des sens? Toutes les fois qu'elle est témoin d'un noble sacrifice, la voilà qui secoue la tête, stupéfaite d'une telle faute de calcul. Elle accuse votre esprit d'imbécillité. Si elle a reçu un peu d'éducation (car cette foule n'est pas tout entière peuple) elle se servira d'un mot moins énergique, mais aussi expressif : votre action, dira-t-elle, est tout simplement le résultat de quelque idée fixe! Elle vous plaindra avec une sincère compassion, car qui sait? elle-même pourrait un jour être frappée d'une pareille infirmité et se voir atteinte soudain de l'esprit d'abnégation et d'héroïsme.

Me rendrais-je coupable d'exagération? Cela se peut, car j'aime à croire, mes Frères, que parmi votre société ordinaire, les cas d'une

cécité de l'esprit aussi complète sont fort rares. Les personnes que vous fréquentez croient toutes à la morale; mais ont-elles toutes les yeux ouverts pour percevoir les réalités religieuses? Je sais bien des honnêtes gens convaincus que le suprême degré de la perfection consiste à « ne faire de mal à personne, » c'est-à-dire en définitive, à ne pas tuer, à ne pas voler, à ne pas mentir outre mesure, à ne tromper que rarement. Parlez-leur d'une vie pénétrée de la pensée de Dieu ; dites-leur qu'on doit se conduire ici-bas comme si chacun de nos actes influait sur notre sort d'éternité en éternité; rappelez-leur qu'il s'agit de devenir positivement semblable en toutes choses à notre maître Jésus-Christ : ils hausseront les épaules et vous donneront à entendre, avec les égards nécessaires, qu'il faut éviter toute exagération sentimentale et prendre soin que la poésie ne trouble l'équilibre de nos facultés. D'autres, — et ce sont principalemeut des hommes du monde fort lettrés, — d'autres ne conçoivent pas qu'un esprit distingué puisse jamais s'occuper sérieusement des problèmes historiques ou philosophiques soulevés par l'apparition du christianisme. Ils comprennent les curiosités les plus étranges et les goûts les plus bizarres; ils admettent qu'on collectionne des médailles, classe des pierres, dis-

cute des inscriptions ; tous ces passe-temps sont conformes à la nature humaine, — mais scruter la pensée de saint Paul, ou réfléchir sur la personne et l'œuvre du Christ, en un mot, faire de la théologie, quel ridicule! C'est un de leurs étonnements que les discussions religieuses l'emportent de plus en plus sur les discussions politiques ; et quand ils voient, depuis un ou deux ans, la haute littérature aborder de front ces questions et faire grand cas de la « théologie, » ils sont tentés de lancer au dix-neuvième siècle l'apostrophe de Festus : « Ta grande érudition te mène à la folie. » J'en sais d'autres encore qui contrediront ceux-ci, mais qui à tout prendre sont beaucoup plus aveugles. Ils témoignent une joie sensible des progrès de la religion ; pourquoi ? Parce que la foi en un monde spirituel est indispensable au maintien du monde social. Il faut au peuple un frein plus puissant que la crainte du bourreau, et ce sont les ministres de l'Évangile qu'on charge de le lui appliquer. Aussi, les gens dont je parle, vénèrent-ils profondément tous les membres de tous les clergés. Mais qu'un prédicateur s'adresse à eux-mêmes, non pour leur débiter de douces et insignifiantes paroles, mais pour leur annoncer la justice, la repentance et le jugement ; ils ne comprennent pas d'abord, ils lui font un signe d'intelligence, lui

rappelant que ce discours est déplacé à leur égard ; si le serviteur du Christ continue néanmoins, ils se détournent avec mépris : « Pauvre insensé ! A force de jouer son rôle il y croit, comme on dit que certains acteurs qui faisaient les rois sur les planches, ont fini par se persuader que c'était là leur position réelle. Hélas ! la vraie sagesse vient si vite à manquer aux hommes publics ! »

Plût à Dieu, mes Frères, que je pusse m'arrêter ici dans cette énumération des Festus modernes ! Mais à côté des incrédules de toutes sortes qui se vantent de leur impuissance à comprendre les choses divines, il faut bien que je vous montre des gens pieux, sincèrement pieux, atteints d'un mal semblable. Ce sont des hommes découragés qui se font un titre de leur découragement et traitent d'illusions puériles le généreux espoir des esprits vaillants ; ce sont des cœurs glacés par la crainte ou par l'ennui qui veulent faire passer leur stupeur pour de la sagesse. Dites-leur, par exemple, que Dieu nous impose, à nous protestants de ce pays, comme devoir le plus sacré la tâche de l'évangéliser et de le gagner, quel qu'en soit le prix, à la cause de la Réformation ; ils vous regarderont attentivement pour voir si vous ne plaisantez pas. Ou bien ils répéteront votre phrase en la restrei-

gnant : « Oui, il est à regretter que le seizième siècle n'ait pas accompli cette œuvre, » — ou encore : « Ce serait bien beau si on pouvait le faire. » Insistez ; répondez que cela doit et peut se faire, non pas dans un avenir lointain, mais sur-le-champ. Cette fois-ci ils verront que vous parlez sérieusement, mais combien vous aurez baissé dans leur esprit! « Voilà, se diront-ils, où mènent des préoccupations trop ardentes, à des idées exaltées, à des paradoxes dépourvus de bon sens. » Et vous-mêmes, mes Frères, ne pensez-vous pas ainsi? Probablement vous trouvez en cet instant que je manque d'habileté, que j'ai eu tort de choisir un pareil exemple, où tout homme raisonnable doit se ranger du côté de ceux que je blâme. Peut-être ai-je eu tort. Je n'en sais rien. Mais je sais que, si Paul vivait parmi nous, il entreprendrait lui, avec sa foi brûlante, cette conquête de la France, qui vous semble chimérique, et je sais que des Festus seuls oseraient le taxer de folie.

Ah! qu'il me paraît misérable cet esprit de petitesse qui fait de nous les esclaves de ce qui est, et non les instruments de ce qui doit être ; qui étouffe dans nos cœurs l'amour de l'idéal, et le remplace par la passion de l'actuel et du présent; qui nous rend idolâtres du visible, et nous fait oublier l'invisible, l'éternel, le divin.

Pauvres gens, qui croyons le monde de Dieu si chétif et si mesquin! Suivant Festus, l'administration impériale était le chef-d'œuvre de la création, au delà duquel ne pouvait se concevoir aucun progrès. Et à nous entendre, tout autour de nous et en nous est tellement parfait, que Dieu lui-même n'y trouverait rien à changer. Je me suis souvent demandé s'il ne se rencontrera donc jamais quelque poëte comique ou satirique pour flageller ce plat prosaïsme, cette vulgarité des âmes et des intelligences. Quel ridicule la littérature a-t-elle représenté jusqu'à ce jour? On vous a montré comment un homme obsédé par une idée généreuse, mais peu pratique, vient se heurter, dans sa distraction, contre les nécessités et les conventions de la vie. Tantôt c'est un grand cœur poussant la sincérité jusqu'à l'extravagance; tantôt c'est un aimable insensé qui, dans sa passion de la justice, jure d'être le redresseur de tous les torts. Eh! bien, au lieu de vous faire rire aux dépens des enthousiastes, je voudrais qu'on vous peignît la sotte suffisance des hommes qui, ayant la tête vide et ne sentant rien battre dans leur poitrine, ne comprennent pas qu'on puisse soupirer après d'autres biens que ceux de la matière, après d'autres vérités que celles de l'arithmétique, après une vie religieuse plus intense que celle où nous végétons,

après l'établissement du royaume de Dieu sur la terre, après le règne de l'amour parmi les hommes. Comme ce béat optimisme de nos sages est plaisant! Comme ils sont puérils lorsqu'ils élèvent de petites digues pour empêcher le torrent de l'âme de s'écouler vers l'Océan divin ! Quelle scène de haute comédie quand ils se drapent dans leur autorité et disent majestueusement à l'Esprit d'en Haut : « Apaise-toi! Ton exaltation te mène à la folie ! »

Mais je me reproche, mes Frères, de parler ainsi de ces malheureux. Non, les Festus excitent en moi bien plus la compassion et la pitié que la colère et le mépris. Infortunés! la vie est pour eux une ombre grisâtre et ils ignorent combien l'univers moral est vaste, brillant, orné de couleurs joyeuses. Je les plains. Ils croient réellement que Dieu n'a rien fait de plus beau que ce coin de terre désolé où ils traînent leur existence. Comment apprendraient-ils jamais qu'ils sont appelés à une condition plus haute? Ils ne voient ni n'entendent, et rien dans leur cœur ne désire un changement. Leur mal est incurable, puisqu'il provient précisément de ce qu'ils ne le sentent pas. Laissons-leur donc, sans impatience, cette petite compensation de se croire seuls sages et de traiter les clairvoyants d'aveugles et de rêveurs.

Vous, au contraire, qui savez encore discerner ce qui est grand et beau, veillez avec un soin jaloux sur ce don inestimable; une fois perdu, il ne se retrouve point.

Un sang bouillant circule dans les veines de la jeunesse et fait battre son cœur avec force; ne vous y fiez pas, mes jeunes frères bien-aimés. Ce n'est pas l'âge qui fait les Festus! Il y en a parmi vous, beaucoup peut-être. Vous êtes nés au milieu d'un siècle terriblement prosaïque et l'on dit que son souffle glacé pénètre jusque dans vos rangs; on dit que vous vous montrez facilement accessibles à cette sagesse qui, bien différente de la maturité, n'est que de l'abattement, qui, loin d'augmenter nos forces, les énerve et les avilit. Si pour résister aux atteintes de ce vent d'hiver vous comptez uniquement sur l'élasticité naturelle de votre âge, vous vous abusez. Rien ne peut vous sauver, si ce n'est la contemplation quotidienne d'un idéal qui vous réchauffe et vous ranime, d'un idéal qui ne soit point lui-même une illusion, mais une réalité certaine. Je n'en connais point d'autre que Jésus-Christ. Faites vivre son image dans votre cœur, et vous conserverez jusqu'au dernier jour l'enthousiasme le plus pur, et votre âme restera ouverte à toutes les impressions nobles et saintes.

Mais vous qui nous avez précédés dans la vie, vous dont les cheveux blanchis attestent les longs travaux et les luttes pénibles, je vous en conjure, venez au secours de la jeunesse par votre exemple. Faites-lui voir que, si l'âge rend les Festus plus arides et plus étroits, il n'a aucune prise sur les cœurs généreux, mais qu'il fortifie, au contraire, leur passion des choses divines, parce qu'il les délivre de mainte erreur, de maint préjugé, de mainte petitesse. Croyez-le, il n'y a pas pour vos fils de prédication comparable à la vue d'un vieillard qui sait encore s'émouvoir de sympathie, s'enflammer de zèle, qui sait encore respecter et admirer, alors même qu'il ne comprend plus exactement. Il ne nous inspire pas seulement de la vénération, mais je ne sais quelle tendresse qui fascine.

Que Dieu nous accorde un jour cette vigoureuse vieillesse du cœur, à nous qui sommes au milieu de la carrière! Le milieu de la carrière est le moment critique où, inévitablement, l'homme devient pire, s'il ne devient pas meilleur. Les illusions se sont envolées les unes après les autres et elles ont laissé un grand vide dans notre âme; avec quoi le comblerons-nous? L'avenir, l'inconnu, qui devait nous apporter les biens les plus précieux : le bonheur, que sais-je? la gloire, nous le connaissons main-

tenant ; il ne nous réserve plus rien d'extraordinaire, et jusqu'à présent il n'a guère tenu ses promesses. Le bonheur ? — nous le possédons peut-être ; mais ce n'est pourtant pas cette joie ineffable que nous nous imaginions. La gloire ? dites plutôt le succès, — s'il nous a souri, nous l'avons trouvé bien terne et monotone ; s'il nous a été refusé, nous voici fatigués et ennuyés d'une marche sans but ; nos forces, qui nous semblaient inépuisables, sont presque à bout. On nous avait dit que chaque homme a une mission à remplir, et nous l'avons cru, et nous avons lutté vaillamment. Mais tandis que nos adversaires nous accablaient de vils outrages, un sourire railleur errait sur les lèvres de nos amis : « Ce zèle dévorant, murmuraient-ils, témoigne d'une grande naïveté ! » A quoi nous résoudre maintenant ? Allons-nous, comme tant d'autres, vivre uniquement pour vivre, renoncer à toutes les aspirations élevées, les étouffer comme des désirs malsains ? Pour nous venger d'avoir souffert, allons-nous persifler l'enthousiasme et nier le progrès ? Nous pourrons le faire honorablement ; personne ne nous en voudra ; bien au contraire, nous nous poserons par là en hommes sérieux... Frères qui, accablés de lassitude, hésitez peut-être, contemplez encore une fois Festus, et contemplez Paul. Lequel vous paraît

le plus enviable, ce ridicule procureur ou cet admirable apôtre? Eh bien! quand Paul, converti sur le chemin de Damas, s'est décidé à commencer une vie de sublime dévouement et de folie divine, il était lui, précisément au milieu de la carrière. Et, s'il vous faut un autre exemple pour relever votre courage, il était également au milieu de la carrière ce galiléen que Pilate fit clouer sur une croix, et qui a légué au monde l'éternelle jeunesse. Il nous l'a si bien léguée que désormais le découragement ne donne plus la paix et que les Festus modernes se traînent inquiets et sombres; car, comme l'a dit le poëte :

> Une immense espérance a traversé la terre;
> Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux.

AGRIPPA.

IV.

AGRIPPA.

ACTES XXVI, 28.

Agrippa dit à Paul : « Tu me persuades presque d'être chrétien. »

Mes Frères,

« Nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes, » a dit un moraliste[1]. C'est sans doute parce qu'ils étaient convaincus de cette vérité que nos pères ont introduit dans la chaire chrétienne la coutume de prendre pour texte, à côté des enseignements et des exhortations de la Bible, les simples récits qu'elle renferme. En contemplant les prophètes et les apôtres dans leur mission de chaque jour, et les pharisiens dans leur opposition acharnée;

[1] Vauvenargues.

ou le peuple juif avec ses impressions mobiles et fugitives, et les gouverneurs romains avec leur dédaigneuse indifférence; en contemplant les personnages multiples de ce grand drame, nous arrivons à faire des découvertes dans notre propre cœur, à « reconnaître ce que nous nous cachons nous-mêmes. » Il en est de nous comme d'un homme qui parcourt la galerie de ses ancêtres: peu à peu il se retrouve dans tous ces portraits, et il aperçoit en chacun d'eux l'expression de quelque sentiment qui sommeille en lui, de quelque vertu ou de quelque vice pour lequel jusqu'à présent il ne s'était cru aucune disposition, mais dont tout à coup il sent le germe au fond de son être. Le prétoire de Césarée, ou Paul se défend devant les puissants de la terre, me semble une des parties les plus intéressantes de notre galerie à nous, mes chers auditeurs. Aussi je ne crains pas de vous y ramener de nouveau, et parmi les personnages qui viennent d'y entrer en grande pompe, je vous prie de fixer cette fois votre attention sur le plus illustre de tous, le roi Agrippa, assis à côté de sa sœur Bérénice.

Agrippa descendait d'Hérode, le farouche usurpateur qui tyrannisait la Palestine à l'époque où naquit le Seigneur Jésus. Le père même d'Agrippa, qui portait le même nom que lui, arrivé

au trône après une jeunesse des plus orageuses, a laissé dans l'histoire de l'Église une trace ineffaçable : c'est lui qui fit mourir par l'épée Jacques, l'un des fils de Zébédée, le premier martyr d'entre les apôtres, et, sans une intervention miraculeuse, il aurait fait subir le même sort à saint Pierre. Si l'hérédité morale n'est pas une superstition, il faut avouer que notre Agrippa entra dans le monde sous des auspices bien fâcheux, puisque le nom d'Hérode était désormais synonyme de perfidie et de cruauté. Mais Agrippa n'appartenait point tout entier à cette détestable famille ; par sa mère et par sa bisaïeule, deux femmes d'une rare distinction, il se vantait d'être du sang des Macchabées, du sang des héros qu'on peut appeler les plus anciens défenseurs de la liberté de conscience. Cette douce et noble influence se fit si bien sentir sur lui, que l'histoire ne lui impute aucun crime pendant une vie de soixante-dix ans à travers les temps les plus agités. Oublions donc, mes Frères, qu'il s'agit d'un Hérode et jugeons-le sans prévention.

Quand nous le rencontrons à Césarée, c'est un homme jeune encore, quoique depuis une douzaine d'années il règne sur une partie de la Palestine, comme vassal des Romains. Peu de caractères résistent aux continuelles secousses

qui résultent des exigences contradictoires d'une fausse position, et parmi les fausses positions, je n'en connais pas de plus déplorable que celle d'un roi-sujet, surtout dans les conditions d'Agrippa. Pour plaire à son peuple, il faut qu'il épouse toutes les haines juives, qu'il ne laisse échapper aucune occasion de se plaindre amèrement, qu'il témoigne au vainqueur un insultant mépris. Pour plaire à ses maîtres, les Romains, il faut qu'il soit bas et rampant envers l'empereur, qu'il étouffe tout grief, qu'il travaille énergiquement à *dénationaliser* les Hébreux. Comment se tirer d'une pareille difficulté; surtout lorsque les signes du ciel et de la terre indiquent l'approche d'une effroyable tourmente? Manœuvrer la barque entre tous ces écueils, n'était point le fait d'un pilote vulgaire; or, nous apprenons qu'Aggrippa sut conserver sa popularité jusqu'au moment où ses compatriotes levèrent l'étendard de la révolte contre les Romains, et, d'autre part, qu'après avoir joui de la faveur de Claude, il sut gagner les bonnes grâces d'un Néron, et même conquérir celles des généraux que les armées placèrent ensuite sur le trône des Césars. Ne dites pas que cette habileté ne démontre qu'une souplesse peu commune: s'il n'y avait pas autre chose, je veux dire, une assez grande élévation morale, soyez certains qu'A-

grippa serait tombé bientôt dans un profond avilissement. La souplesse fait perdre à la longue toute considération.

Ce qui augmente mon estime pour Agrippa, c'est que je le vois triompher d'une contradiction intérieure et morale, bien plus grave que les contradictions de son rôle politique. Il avait été élevé à Rome, à la cour de Claude, et se trouvait par conséquent imbu d'idées païennes. Que, de retour en Palestine, il eût professé les doctrines de quelque secte philosophique, les doctrines de Sénèque, par exemple, dont l'apparente austérité plaisait singulièrement à la voluptueuse jeunesse romaine, ou bien celles d'Épicure, au fond plus difficiles à observer, puisqu'elles faisaient consister toute la morale dans la modération, — certes nous ne pourrions nous en étonner. Mais non, Agrippa est resté juif. Il temoigne à la religion de son peuple un attachement qui paraît sincère, il assiste aux fêtes et il n'a nullement honte d'y prendre part (je sais plus d'un protestant de nos jours qui ne pousserait pas le courage jusque-là); bien plus, Agrippa s'est fait déclarer le protecteur, l'administrateur du culte juif: c'est lui qui nomme, surveille et révoque le souverain sacrificateur, et il ne semble pas qu'il ait usé de ce droit sans sagesse.

Nous nous représentons généralement cette famille des Hérodes comme vivant sans foi ni loi, comme n'ayant ni principe ni vertu d'aucune sorte. Un fait peu connu, qui se passa cinq à six ans après l'audience de Césarée, et dont Bérénice fut l'héroïne, vous montrera combien un tel jugement est faux. C'était immédiatement avant la guerre qui aboutit à la destruction de Jérusalem. La garnison romaine, poussée à bout par diverses insultes, était descendue sur la place publique et y avait fait un affreux carnage; plus de trois mille cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants gisaient dans les rues. Bérénice, qui se trouvait précisément à Jérusalem pour accomplir un vœu (elle avait donc de la dévotion), Bérénice fit conjurer le gouverneur de suspendre le massacre. Son message n'ayant eu aucun résultat, elle se rendit elle-même auprès de lui, à travers les rues ensanglantées, pieds nus, voulant le toucher par cette marque d'humiliation. Bérénice avait donc aussi des sentiments humains, et cependant cette princesse si célèbre par sa beauté et par ses débordements ne valait pas son frère.

Je ne vous citerai qu'un seul témoin pour vous prouver la sincérité des croyances d'Agrippa. C'est l'apôtre Paul lui-même, dans le discours qu'il prononce ici. Non-seulement il

s'estime heureux (ce sont ses propres paroles) de se défendre devant un homme qui a une entière connaissance des coutumes et des discussions juives, mais il suppose constamment que le roi partage la foi de son peuple. « C'est pour notre grande espérance nationale, ô Agrippa, c'est pour l'attente du Messie, que je suis persécuté, » lui dit-il à deux reprises. Oubliant la présence du païen Festus, il lui parle comme à un frère initié aux mystères. Il croit se recommander à lui en disant qu'il a été strict pharisien ; il ne pense pas le scandaliser en affirmant la résurrection de Jésus, car, « jugeriez-vous incroyable que Dieu ressuscite les morts? » Il lui raconte sa vision sur le chemin de Damas, et avec une candeur qui n'admet pas chez son auditeur le moindre doute au sujet de pareilles visions, il continue: « Donc, ô roi ! j'ai obéi à la voix céleste. » Puis quand Festus l'a interrompu brutalement en le traitant d'insensé, Paul répond à peine un mot au païen, et il se retourne sur-le-champ vers Agrippa: « Je dis des choses vraies et sensées, très-excellent Festus. Le roi les connaît et je lui en parle, à lui, avec confiance. » En d'autres termes: « Toi Festus, tu ne saurais me comprendre, et il m'importe peu de passer à tes yeux pour un fou; mais le roi, lui, me comprend; le roi croit en

Jéhovah; le roi sait qu'Israël est le peuple de Dieu; le roi espère que le Rédempteur promis par les prophètes va venir, s'il n'est déjà venu. Entre ses convictions et les miennes, il n'y a que l'intervalle entre les prémisses et la conséquence. Roi Agrippa, crois-tu aux prophètes? Oui, je sais que tu y crois. »

Ou bien le discours de Paul n'a aucun sens, ou bien Agrippa était mieux qu'un misérable politique jouant à la religion pour gagner des adhérents; il faut qu'il se soit montré le fils des Macchabées, fils dégénéré peut-être, mais en qui l'espérance d'Israël éveillait encore un écho. Que va-t-il répondre à Paul? Ce chaleureux appel à des croyances qu'il partage, l'a, j'en suis sûr, profondément ému; il n'a pu entendre ce captif plein d'enthousiasme et de foi sans se rappeler les héros dont il descend lui-même; il reconnaît très-certainement en Paul le véritable représentant du monde hébreu; il se dit que le christianisme, dont il avait déjà beauconp entendu parler sans le connaître, n'est point une absurde superstition, mais a bien l'apparence d'être le complément des prophéties. Voilà donc ce qu'il doit déclarer solennellement, et, tout en réservant encore son jugement définitif, il doit tendre la main avec respect au prisonnier Paul de Tarse.

Agrippa agira-t-il en effet avec cette droiture et cette loyauté? Aura-t-il le courage de s'avouer à lui-même son émotion? Hélas! c'est trop demander. A la pressante interpellation de Paul, il répond par une parole embarrassée, il cache son émotion bien réelle sous une phrase qui ne veut être qu'une politesse banale, un compliment pour l'éloquent orateur, mais qui, par une sorte de fatalité, exprime très-exactement sa pensée la plus profonde: «Peu s'en faut, dit-il, que tu ne me persuades d'être chrétien!».... Il s'en fallait de bien peu, il y a un instant; il aurait suffi qu'Agrippa fût de force à laisser triompher son émotion; mais maintenant il s'en faut de beaucoup, car l'intention frivole de ce compliment montre que cette âme ne veut pas être chrétienne.

D'où vient, mes Frères, cette victoire, — dirai-je: d'Agrippa sur son émotion, ou de la légèreté sur Agrippa? D'où vient que cette vive impression produite par l'éloquence de Paul ne laisse d'autre résultat que précisément une sensation littéraire; qu'elle s'arrête à l'admiration de l'orateur et ne se transforme pas en une persuasion, en une conviction? — Mais, soyons francs, mes chers auditeurs. Il n'y a rien là qui vous étonne, et c'est le contraire qui vous surprendrait. Lorsque vous lûtes cette histoire pour

la première fois, vous ne vous attendiez point qu'elle se terminât par la conversion d'Agrippa. Non que le discours de Paul manque de force: jamais l'apôtre n'a parlé avec autant de chaleur et autant de clarté. S'il s'agissait d'un personnage ordinaire, nous serions fort scandalisés de le voir s'en aller avec une émotion tellement contenue qu'elle ne dépasse point la simple politesse; mais un roi, pensons-nous, ne se convertit pas aussi aisément. Oh! nous raisonnons tous ainsi, petits et grands; et j'ajoute que nous raisonnons fort bien. Le Seigneur Jésus a prononcé un mot presque cruel sur la difficulté qu'éprouvent les riches à entrer dans son royaume; or, les rois sont plus que riches. Je veux dire que, malgré toutes leurs bonnes qualités personnelles, le monde les tient par des chaînes singulièrement fortes: le monde se donne à eux avec sa gloire et avec ses délices, il flatte également leur orgueil et leur sensualité, et par là il devient leur maître; tandis que nous, il nous traite durement et que, se refusant à presque tous nos désirs, il nous pousse lui-même vers Dieu.

Oui, vous l'avez deviné, Agrippa était l'esclave du monde. A côté de la douceur de ses mœurs, qui nous est attestée par les contemporains; à côté de l'élévation de son caractère,

qui ressort de sa conduite; à côté de la sincérité de ses croyances, que nous affirme saint Paul, l'histoire nous fournit un dernier trait qui explique trop bien pourquoi il a peur de sa propre émotion: Agrippa était un homme de plaisir.

Les plaisirs, ceux des sens et ceux de l'esprit, loin de mériter un blâme absolu, paraissent, au contraire, indispensables à notre vie spirituelle. Ils produisent sur l'âme l'effet que le sommeil produit sur le corps; ils la délassent, ils détendent ses ressorts et lui permettent ensuite des efforts nouveaux, dont elle eût été incapable sans ces moments d'abandon. Après la contraction, il faut la distraction. Mais les hommes de plaisir, outre que dans leur soif de délices ils foulent souvent aux pieds les barrières les plus sacrées et se précipitent dans des jouissances illégitimes et parfois criminelles, les hommes de plaisir ont encore le grand tort de traiter le délassement comme un but et non un moyen, de faire succéder sans fin les émotions agréables, de ne sortir d'une volupté que pour se précipiter dans une autre. Or, cet abus, cet excès, quelles conséquences peut-il avoir sur les âmes? Les âmes qui sont nées charnelles (il y en a), il les transformera en je ne sais quoi de fangeux et d'immonde, que je n'ai garde d'étudier dans

cette chaire, car je ne vois pas pourquoi j'irais la souiller en y étalant tout ce que le cœur d'un débauché peut renfermer de corruption. Mais je me préoccupe ici des âmes qui sont nées avec un certain goût des choses nobles et grandes, et je leur dis que l'excès dans les plaisirs et les délassements, quels qu'ils soient, ceux du corps ou ceux de l'esprit, a pour conséquence infaillible de faire de nous des Agrippa, c'est-à-dire d'amollir notre cœur et puis de le retrécir.

Le plaisir amollit, cela va sans dire, car c'est précisément pour cela que Dieu l'a créé. Une tension continuelle durcirait nos fibres, au moral comme au physique, et les priverait de leur élasticité, de leur souplesse. Mais à force de les détendre, à force de s'oublier, de se perdre pour ainsi dire (c'est en cela que consiste toute jouissance depuis une lecture absorbante jusqu'aux sensations du palais), on finit par ne plus savoir se concentrer, se recueillir, se ramasser. A très peu d'exceptions près qui resteront célèbres dans l'histoire, tant ce sont bien des exceptions, les hommes qui abusent des délicatesses et des voluptés, sont des êtres irrésolus, incapables de décisions viriles, et, en tout cas, incapables de se vouer au service d'une grande cause. Ils auront des élans de générosité, ils n'auront plus l'énergie de se donner corps et

âme. Et je parle ici du plaisir légitime et innocent: dès qu'il est pris à trop forte dose, il tarit la source même de la vie morale, il paralyse la volonté.

En second lieu, il rétrécit l'âme, parce que, développant outre mesure le sens de l'agréable, il annulle l'organe du bien et du vrai, la conscience. Plus on a joui, plus on veut jouir. Aussi on ne prend intérêt qu'à ce qui procure des divertissements; on reste indifférent à ce qui est simplement utile ou bon. On devient égoïste et en même temps petit et étroit.

Il y a des degrés sans doute dans cette décadence, mais on les descend inévitablement l'un après l'autre. Agrippa lui-même n'était pas encore descendu fort bas à l'époque où il faisait comparaître Paul devant son tribunal: c'est moins l'amour égoïste du plaisir qui prédomine chez lui que la mollesse de la volonté. Il est ému, il est touché, mais comment se décider si vite? Et puis (cette pensée se fait pourtant jour dans son esprit), cela en vaut-il bien la peine? Laissons-là le prisonnier et allons jouir de la vie!

Maintenant, mes chers auditeurs, que vous avez observé ce trait de molle indécision dans la physionomie d'Agrippa et que vous connaissez l'origine de sa faiblesse, veuillez reporter

les yeux, non sur vous-mêmes, — je n'oserais vous y inviter, mais sur votre prochain, sur vos contemporains, sur la société qui vous entoure. Vous y retrouverez sûrement ce même trait et vous en conclurez que si la fibre morale est évidemment relâchée chez votre prochain, c'est qu'il use avec excès du narcotique qui se nomme le plaisir, ou, en d'autres termes, que la vie sensitive l'emporte chez lui sur la vie active. Oui, notre siècle, si tempéré dans ses crimes et si retenu dans ses vertus, si bouillant dans ses aspirations mais si nonchalant dans ses efforts, si avide d'émotions mais sitôt fatigué et dégoûté de toutes choses, notre siècle doit saluer dans Agrippa le premier de ses aïeux.

Agrippa avait de la religion, il adorait le vrai Dieu, il se soumettait à la révélation, il pratiquait les actes du culte. Pourquoi? Par conviction? — Oui, si, pour être convaincu d'une vérité, il suffit de n'être pas persuadé du contraire. Croyait-il ou ne croyait-il pas à la divinité du mosaïsme? Admettait-il ou n'admettait-il pas les prophéties de l'Ancien Testament? — « Mais, aurait-il pu répondre aux questions pressantes de Paul, il me semble que j'y crois. Pourtant je ne sais trop, je ne m'en suis jamais préoccupé. Placé en présence des philosophies païennes et du mosaïsme, je n'ai point fait de choix : c'eût

été bien au-dessus de mes forces; j'ai pris ce que j'avais sous la main. Je suis sincèrement hébreu. J'aime nos cérémonies, les discussions de nos sectes m'intéressent beaucoup, je vous assure, et je trouve un vrai plaisir à administrer notre église. Décidément, j'accepte tous les principes de nos pères. Mais ne me dites pas d'en tirer des conséquences! Non, je les accepte purement et simplement, sans me permettre d'en mesurer la portée. Je n'entends pas qu'on m'impose, au nom de ces principes, une nouveauté quelconque qui y serait contenue implicitement, pas plus que je n'entends qu'on blâme ma vie un peu frivole, sous le prétexte qu'elle se trouve en désaccord avec mes croyances. Eh! la religion n'est-elle pas précisément l'asile où l'on se réfugie, soit pour échapper aux exigences de sa conscience, soit pour se soustraire à la nécessité de se former soi-même des convictions? » Voilà les confessions qu'aurait pu faire Agrippa, il y a dix-huit cents ans et que pourrait faire aujourd'hui maint chrétien, catholique ou protestant, tiède ou zélé. Aux uns et aux autres, il manque l'amour de la vérité, la passion, et cette lacune provient de la mollesse des mœurs. J'ai beau me dire qu'il doit nécessairement en être ainsi, la religion des mondains demeure pour moi l'objet d'une surprise continuelle, tant elle

semble étrange! Plus ils sont plongés dans la tiède atmosphère des plaisirs, peut-être même du vice, et plus par conséquent le sens du divin est paralysé dans leur âme, plus vous les voyez se montrer humbles et contrits dans les questions religieuses. Avec un air de componction, ils vous parlent de leurs expériences: ils se sentent si faibles, ils ont compris que la raison est frappée d'incapacité et la volonté d'impuissance; aussi renoncent-ils à l'orgueilleuse et impie recherche du vrai et du bien, la remplaçant par une profonde déférence pour les idées traditionnelles. Dieu me garde de les accuser d'hypocrisie! Mais je tiens à leur dire, avec toute l'énergie de mes convictions, que cette soumission humble et contrite ne mérite en aucune manière le nom de foi, car la foi est une force qui transporte les montagnes, et leur dévotion n'est pas autre chose que la suave sensation d'un homme qui s'abandonne à l'anéantissement du sommeil.

Avec une pareille religion, cela va sans dire, on ne fait point de progrès dans la connaissance des choses divines. Paul démontre que le christianisme est une simple conséquence du mosaïsme; mais quel effet ce raisonnement peut-il produire sur Agrippa qui ne croit au mosaïsme que pour ne pas croire à rien? De même venez

dire aux pieux mondains du dix-neuvième siècle que, précisément parce que l'homme se sent impuissant, il doit se livrer sans réserve à l'action de l'Esprit d'en haut; en d'autres termes, que le vrai croyant rend gloire à Dieu, surtout en se dépouillant de ses erreurs avec une sainte hardiesse; que le chrétien, fier d'être l'esclave du Christ, ne saurait reconnaître aucune autorité spirituelle; que la suprême dépendance à l'égard de Dieu nous fait un devoir de la suprême indépendance à l'égard des hommes; — savez-vous quel accueil les pieux mondains feront à ces discours profondément évangéliques? Les uns les admireront avec d'autant plus d'aisance et d'insouciance qu'ils ne les auront pas compris; les autres, sentant que l'importune responsabilité va renaître pour eux de l'abdication où ils se sont heureusement réfugiés, les autres loueront l'élévation de ces vues, mais déclareront qu'ils redoutent, qu'ils hésitent, qu'ils n'osent pas, — et ils retomberont dans leur lâche apathie.

Ce que peut être la charité et la miséricorde de ces Agrippa, on l'entrevoit sans peine. A l'aspect du malheur de leurs frères ils éprouvent une commotion physique, une douloureuse contraction des nerfs; leur cœur se serre et ils s'empressent de se soulager en soulageant l'in-

fortune. Ils paraîtront peut-être d'autant plus émus qu'ils sont habitués davantage à une vie toute de volupté. Ils aiment aussi et ils encouragent une autre sorte de bienfaisance, la bienfaisance organisée, pourvu qu'elle ait un certain cachet pittoresque, une mise en scène ou théâtrale ou idyllique, pourvu, en un mot, qu'elle attire les regards du monde. Le titre de dame de charité est loin de déparer une fraîche toilette, pas plus que le titre de protecteur du Temple ne nuisait à la majesté d'Agrippa. Mais rappelez-leur que le christianisme proteste contre cette confusion de la miséricorde avec une aveugle compassion ou avec un agréable passe-temps. Écrivez un livre net et précis et exposez-leur que la charité les réclame tout entiers; qu'elle ne se contente pas d'une obole; qu'elle veut leur temps, leurs facultés, leur influence; qu'elle a pour but non-seulement de distribuer du pain et des vêtements au pauvre, mais de le relever moralement, et que par conséquent chacun de nous doit travailler de toutes ses forces à l'éducation des classes inférieures. « Oui s'écrieront les pieux mondains, ces idées-là sont très-belles; il s'en faut de peu que je ne les adopte. » Puis ils voleront à leurs plaisirs, répétant en chemin : « Cet écrivain est vraiment remarquable! »

Un livre, direz-vous, manque de la force nécessaire pour les émouvoir; il faut les placer en face d'un homme possédé de la vérité et de l'amour, d'un homme qui, rempli d'un saint enthousiasme, ne vive que pour Dieu et pour les pauvres, en face d'un apôtre, d'un saint Paul. Ne craignons pas qu'ils se détournent de lui avec dédain, comme le ferait un Festus. Bien au contraire, ils saisiront avec empressement l'occasion de le voir. « Je voudrais entendre moi-même cet homme, » disent-ils ainsi que le roi Agrippa. Ils accourent, ils l'observent, ils le questionnent; ils s'en vont ensuite tout enchantés et ils se communiquent les uns aux autres leurs impressions: « Que ce personnage est intéressant! Il est charmant! Je ne crois plus un mot des calomnies répandues sur son compte. Il y a tant de vie dans sa parole! Décidément il a gagné mon cœur. » Et ils rentrent chez eux, — changés, pensez-vous? disposés désormais au dévouement et au sacrifice? Oh! non, mais heureux d'avoir joui d'un plaisir encore inconnu et bien résolus à placer un portrait de plus dans leur chambre et un nouvel objet d'engouement dans leur imagination.

Soyons justes. Peut-être l'apôtre qu'ils sont allés admirer, n'avait-il point le don de l'éloquence, de sorte qu'il n'a pu ébranler les fon-

dements mêmes de leur mondanité. Eh bien! faisons venir un puissant orateur, aux pensées mâles, au style sublime, à la voix vibrante et sympathique. Il parle, et une foule immense l'écoute en frémissant. Il dévoile à tous leurs hontes cachées, car il lit au fond des cœurs. Ses appels à la conscience semblent des coups de tonnerre. Il termine en laissant ses auditeurs en face de leur mort: par une sorte d'intuition, chacun se voit à cet instant où retentira son dernier cri d'angoisse, et le silence qui succède à ce discours pèse sur eux comme si c'était déjà le silence éternel. La foule s'écoule lentement dans une profonde agitation. On se renferme chez soi, non pas ému, mais brisé, peut-être malade de terreur. Supposez-vous qu'on se convertisse? Quelle naïveté! Dans une huitaine de jours on se rappellera cette prédication avec la même jouissance que si l'on avait entendu quelque grande tragédienne! Pour un Agrippa, toute cette émotion, fort sincère, était un frisson artistique.

Eh bien! mes Frères, ce qui fait qu'on refuse de progresser dans la foi et d'arriver au spiritualisme évangélique, ce qui fait qu'on se contente d'une charité ou physique ou artificielle, ce qui fait qu'on n'éprouve pour les nobles serviteurs du Christ qu'une sotte curiosité, ce qui fait

qu'on écoute la prédication en amateur de belle littérature, ce n'est pas l'incrédulité, mais c'est l'absence dans notre âme de la notion même du devoir et de l'obligation morale. Nous avons une religion où la conscience n'entre à peu près pour rien. Et la cause de ce mal je vous la dirai : au lieu des habitudes austères d'autrefois, nous avons pris des habitudes molles et relachées, nous ne recherchons sans cesse que l'agrément. Ne vous imaginez pas que j'aie spécialement en vue les hommes qui font des jouissances sensuelles le but de leur existence ; je ne les aperçois pas sur ces bancs et je n'ai que faire de m'adresser à des absents. Non, c'est à vous ici présents que je parle, à vous et à moi, et je dis que nous avons beaucoup trop de complaisance pour nous-mêmes, que nous nous accordons infiniment trop d'aises, que nous vivons d'une vie passive, efféminée.

Ou me laisserais-je entraîner à quelque exagération oratoire? N'y a-t-il personne ici qui aime avec excès les dissipations mondaines, qui en use non pas seulement parce que les devoirs sociaux l'exigent ou bien aussi pour se reposer de travaux sérieux, mais afin de « faire passer le temps, » c'est-à-dire afin de bercer l'âme et de l'engourdir, bon gré mal gré? N'y a-t-il personne ici qui se sente coupable d'un

défaut bien vulgaire et bien innocent, d'un défaut dont il serait puéril de parler, s'il n'était pas pour la santé de l'esprit ce que la consomption est pour la santé du corps? Je veux dire la paresse. On en rit, on lui trouve même un parfum de poésie ; et puis un jour on veut mouvoir ses facultés morales, mais elles sont paralysées, peut-être à jamais. N'y a-t-il personne ici qui, pendant bien des heures du jour ou bien des heures de la nuit, vide à longs traits la coupe enivrante des plaisirs de l'imagination, en puisant soit dans les romans, soit dans ses propres rêveries peut-être plus dangereuses encore? Je n'ignore pas qu'on se récrie: Moi, dit-on, je puis tout lire impunément, et mes rêves s'évanouissent dès que je le veux. Mais si cela était, pourquoi s'adonnerait-on à cette volupté avec une sorte de frénésie? Non, on l'aime précisément parce qu'elle énerve. Enfin, parmi les personnes pieuses qui m'écoutent, n'y en a-t-il aucune qui recherche dans l'édification bien moins ce qui fortifie la conscience que ce qui l'amollit et l'endort? Elles veulent quelque chose pour le cœur, elles veulent être consolées et elles se font répéter je ne sais quelles incantations qui calment nos douleurs, uniquement en charmant notre oreille par leur douceur monotone. Nous en sommes venus au point qu'un

prédicateur ne saurait plus porter en chaire l'austère morale de Jésus-Christ, ne saurait plus recommander la perfection divine, sans s'exposer au reproche de remplacer l'Évangile par le stoïcisme, comme si l'Évangile n'était pas infiniment plus rigoureux que toute autre doctrine! Je sais bien qu'il proclame le pardon et la paix, mais je sais également que si ces paroles de pardon et de paix n'allument pas dans les cœurs un feu dévorant, elles y ont pénétré en vain. Nous l'oublions beaucoup trop, mes Frères bien-aimés. Nous sommes tellement mous, que nous faisons du christianisme même une religion de mollesse, de quiétude et de bien-être, et non une religion de sainteté. Ah! rappelons-nous que ce qu'il y a de plus opposé à la vertu ce n'est pas le vice, mais la faiblesse[1], et rappelons-nous aussi que si notre œil nous fait broncher, nous devons l'arracher et le jeter loin de nous.

Que Dieu nous donne l'énergie de renoncer sur-le-champ à toutes les habitudes qui énervent nos âmes!

[1] Larochefoucauld.

PAUL A CÉSARÉE.

V.

PAUL A CÉSARÉE.

ACTES XXVI, 29.

« *Plût à Dieu, répartit Paul, que non-seulement*
« *toi, mais encore tous ceux qui m'écoutent*
« *aujourd'hui, vous fussiez presque et tout à*
« *fait comme moi, à part ces liens.* »

Ne vous étonnez pas, mes Frères, si pour la troisième fois je puise le sujet de nos méditations dans le même chapitre des Actes des apôtres. Après vous avoir dépeint le mal, je désire vous montrer le bien. Après vous avoir décrit la petitesse et la vulgarité d'un Festus, qui ne comprend rien aux choses divines; après vous avoir fait assister aux hésitations d'un Agrippa, qui, énervé par de mols plaisirs, ne sait plus s'il

veut ou non s'élever au-dessus de la matière, il faut vous présenter enfin la noble figure d'un athlète du Christ.

Pénétrez donc de nouveau dans cette salle d'audience où Agrippa, Bérénice et Festus viennent de prendre place sur une estrade, tandis que des tribuns militaires, des hommes de loi et d'autres personnages importants se groupent autour des splendides colonnes de marbre : nous sommes dans le palais que l'ancien roi Hérode s'était construit au sein de sa ville favorite. Quand ce brillant auditoire s'est assis, on amène au pied de l'estrade Paul de Tarse, ayant la main droite reliée par une chaîne au bras d'un soldat. Son entrée excite la curiosité, mais vous n'entendez pas le moindre murmure flatteur. S'il est des prisonniers intéressants, Paul ne saurait se ranger dans le nombre. Vous n'avez devant vous ni un pâle jeune homme qu'embellit la sombre captivité, ni un majestueux vieillard orné d'une auréole de cheveux blancs. Sa tenue manque de grâce ; elle rappelle à la fois celle d'un savant et celle d'un ouvrier, et l'on dit en effet dans la foule qu'il est tour à tour rabbin et tisserand. Il parle un langage rude, irrégulier, incorrect. L'expression de sa physionomie a je ne sais quoi de tourmenté ; on y voit les ravages de cette fièvre morale qui se nomme l'impatience. Durant

deux longues années, cet homme d'une activité dévorante a gémi derrière les verroux, ne parvenant ni à se faire relâcher ni à obtenir un jugement, et maintenant un appel à l'empereur lui ouvre un monde d'incertitudes nouvelles et de périls inconnus. Pauvre captif, la veille de son départ pour cette ville immense dont le nom seul doit le remplir d'anxiété, on lui fait donner une sorte de représentation devant ce public frivole et cruellement indifférent ! Ne va-t-il pas se troubler lorsque ses yeux se fixeront sur le grave romain Festus, ou sur l'élégant Agrippa, ou sur Bérénice, radieuse de parure et de beauté?

Et pourtant nous, qui, placés à une distance de dix-huit siècles, pouvons en juger avec impartialité, de quel côté dirons-nous que se trouve la majesté réelle? Qu'est-ce aujourd'hui que ce Festus, dont les sourcils ne se fronçaient point sans faire trembler une province? C'est tout simplement le nom d'un personnage fort ridicule; son autorité, tombée en poussière comme un vêtement usé, laisse voir à nu sa nature morale frappée d'une infirmité incurable. Qu'est-ce aujourd'hui que cet Agrippa, qui vidait à longs traits la coupe des délices? Le type honteux des hommes qui se laissent avilir par la volupté. Paul, au contraire, — ah, qui ne voudrait avoir été cet admirable apôtre, ce penseur inspiré,

cet intrépide missionnaire de l'Europe? Plus les générations s'éloignent de lui, plus sa grandeur incomparable se révèle à leurs yeux. En vérité, je ne saurais qui pourrait disputer le premier rang à celui qui fut le misérable prisonnier de Césarée. Les saints les plus vénérables et les réformateurs les plus audacieux, les plus sublimes poëtes et les plus puissants orateurs, les philosophes qui ont sondé le plus profondément le grand mystère de l'être, et les législateurs qui ont construit l'édifice social le plus durable, tous me semblent singulièrement inférieurs à l'apôtre des gentils. Ce n'est pas qu'il ait été pur de toute souillure comme son divin maître. Non, Paul est un pécheur ainsi que nous tous, et sans trop de peine nous apercevons dans sa vie des inconséquences, des faiblesses, des défauts; mais il y a en lui une puissance secrète qui ne se retrouve point ailleurs au même degré.

Pour nous rendre compte de cette puissance mystérieuse, analysons avec soin, mes Frères, le souhait par lequel Paul prend congé d'Agrippa, après avoir cherché à lui faire comprendre sa mission. Ce cri parti de son cœur dans un moment aussi solennel doit nous révéler le ressort même de sa vie morale.

« Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que toi et tous « ceux qui m'écoutent, vous fussiez presque et

« tout à fait semblables à moi, à part ces liens. » Évidemment, l'homme qui parle de la sorte a une conviction inébranlable, une foi à toute épreuve. Il sait de science certaine qu'il possède la vérité; son assurance fait sa force. Si vous vous représentez un peu vivement où en étaient les croyances à cette époque, vous concevrez que Paul ait fasciné ses contemporains païens. Le monde antique avait atteint à la civilisation la plus gigantesque et la plus raffinée sans que la religion eût fait le moindre progrès vers le culte en esprit; de là des contrastes choquants et mortels pour la foi. Des hommes d'État non moins habiles et déliés que les diplomates modernes pouvaient-ils prendre sincèrement le vol des oiseaux pour arbitre, ainsi que l'avaient fait leurs ancêtres incultes? Des philosophes habitués à tout analyser, à tout critiquer, pouvaient-ils, sans indignation, entendre raconter comme des faits incontestables les aventures très-peu édifiantes des dieux de l'Olympe? Il était inévitable que l'incrédulité s'infiltrât dans les cœurs. Mais un peuple qui ne croit plus à sa religion, finit bientôt par ne plus croire à la vérité en général. Où est-elle puisqu'elle n'est pas là? Les esprits s'endormirent donc peu à peu dans le doute, non dans ce doute navrant qui est un effort désespéré de l'âme pour pénétrer jusqu'au vrai,

quel qu'il soit, mais dans ce doute commode et insouciant qui ne hasarde aucun effort, tant il le croit inutile. Eh bien! au milieu de cette apathie universelle une voix vibrante retentit soudain : « Certitude! certitude! cette vérité mysté-« rieuse que personne parmi vous n'espère et « peut-être ne désire plus atteindre, je la tiens. « Elle est là dans mon cœur et elle le brûle. » L'homme qui proclame si haut sa foi n'est point — on s'en aperçoit dès le premier coup d'œil, — un de ces personnages équivoques qui, exploitant la crédulité, offrent toujours juste le remède à l'épidémie régnante. Ce n'est pas davantage un de ces honnêtes croyants qui répètent sans trouble les litanies de leurs pères, parce que jamais leur intelligence peu subtile n'a rien compris à aucune objection. Paul a passé, lui, par des crises terribles, et nul, dans le vaste empire romain, ne peut se vanter d'avoir éprouvé également les indicibles angoisses de l'âme qui sent tout à coup le navire de sa foi s'engloutir sous elle, l'abandonnant au caprice des flots sur l'océan de la pensée. Mais de ce que Paul a connu le doute, et de ce qu'il a maintenant des convictions, ne concluez pas non plus qu'elles soient chez lui, de même que chez tant d'autres, un pis-aller dont il se contente parce qu'il a peur du vide et de l'inconnu et qu'il craindrait d'ob-

tenir moins encore, s'il continuait à chercher et à lutter. Cet accent d'énergie joyeuse avec lequel Paul annonce au monde sa découverte, suffit pour démontrer qu'il s'agit chez lui non d'opinions, mais de convictions, non de probabilités, mais de certitudes, non de suppositions plus ou moins vraisemblables que l'on adopte et que l'on quitte à volonté, mais d'une foi qui le pénètre, le domine, le possède. Vous n'êtes pas supris dès lors que Paul apparaisse au milieu de ses contemporains ainsi qu'un roc immuable qu'entourent les ondes fugitives d'un fleuve.

Si vous demandez d'ailleurs quelle est cette vérité dont il se montre si parfaitement sûr, ses épîtres sont là pour vous le dire. A une première lecture, vous pourrez trouver bien compliqué l'ensemble des doctrines qu'elles renferment, et il vous paraîtra incompréhensible qu'il se les soit toutes appropriées avec la même certitude. Mais pour peu que vous y regardiez de près, vous verrez ce vaste système se réduire à deux points uniques. Paul enseigne premièrement que Dieu était en Jésus de Nazareth, le remplissant de son Esprit sans mesure ; et secondement, il enseigne que l'esprit de ce Jésus, qui est l'Esprit saint, a pris possession de son propre cœur, à lui Paul, comme il prend possession du cœur de tout croyant, pour le purifier et le régénérer.

Voilà tout. Et à ceux qui s'étonnent que Paul sache d'une science aussi certaine que l'Esprit de Jéhovah habitait en Jésus, il répond par une preuve, selon lui, sans réplique : la personne, la parole, l'esprit de Jésus agissent sur lui exactement comme l'Esprit de l'Éternel. Son second article de foi est pour lui la démonstration du premier. Insistez et demandez à quoi il reconnaît que cet enthousiasme qui l'anime, lui, est bien la voix d'en haut, le souffle du Tout-Puissant ; il vous dira avec une assurance calme mais inébranlable : « Je le sens, je le vois. Il « serait aussi impossible de m'arracher cette con- « viction que de me faire croire que ce n'est pas « moi qui pense dans ma tête, que ce n'est pas « moi qui tressaille d'amour dans mon cœur, « que ce n'est pas moi qui suis moi ! Me faire « avouer que deux et deux ne font point néces- « sairement quatre, n'exigerait pas plus de peine « que de me faire reconnaître que les comman- « dements et les enseignements de l'Esprit saint « sont les combinaisons arbitraires de mon ima- « gination. Cette voix-là ne se confond avec au- « cune autre ! » Ainsi parlerait Paul pour vous expliquer sa certitude, et je plaindrais ceux d'entre nous, mes Frères, qui ne comprendraient pas un pareil langage, ceux à qui cette voix divine n'aurait jamais parlé au fond de leur

âme. Tout homme passe par des moments où le silence se fait autour de lui et en lui, soit que plongé dans une sérieuse méditation il recherche la présence de Dieu, disant de toutes les puissances de son être : « Seigneur, parle; ton serviteur écoute ; » soit aussi que la main du Très-Haut frappe ses bien-aimés, le rappelant par leur mort au redoutable problème de l'éternité. Se peut-il que dans ces moments solennels telle vérité ou tel devoir ne vous soit pas apparu, revêtu d'une évidence éblouissante, d'une autorité absolue, marqué du sceau de Dieu lui-même? Se peut-il que vous n'ayez pas senti alors l'Esprit de l'Éternel planer sur votre âme comme pour créer un monde de lumière au sein du chaos ténébreux? Se peut-il que vous n'ayez pas entendu l'infini vibrer dans votre cœur, de même que le souffle de l'air fait onduler les cordes sonores de la harpe? Ah! je le répète, s'il en est ainsi, je vous plains, et je conçois que la certitude de Paul doive vous sembler une sorte de phénomène fort bizarre. Mais si vous avez une seule fois frémi sous le doigt de l'Éternel, vous admirerez cet homme vraiment inspiré, et vous me comprendrez quand je vous dis que l'unique différence entre lui et nous, entre sa foi triomphante et notre impuissante croyance, c'est que, semblable à la sentinelle qui épie les signaux

lointains, il vivait l'œil fixé sur le ciel, l'oreille attentive aux plus faibles accords de l'Esprit. « On ouvre à celui qui frappe, » a dit le Seigneur Jésus ; celui qui écoute entend. Voilà pourquoi Paul entendait plus souvent que nous les accents divins et pourquoi sa foi basée tout entière sur la soumission à la conscience était douée d'une pareille énergie ; tandis que notre foi, à nous, est un singulier mélange d'un peu de certitude et de beaucoup de doute, d'un peu de conscience et de beaucoup de préjugé, d'un peu de fidélité et de beaucoup de paresse. Nous le savons bien. Aussi y en a-t-il fort peu parmi nous qui oseraient se présenter devant leurs contemporains en s'écriant avec audace : « Plût à Dieu que vous fussiez tout à fait comme moi ! » Nous sommes trop modestes pour parler ainsi. Nous nous rendons cette justice que nos frères ne gagneraient guère à échanger leur incrédulité contre nos opinions molles et indécises, auxquelles le nom de foi convient si peu !

Mais reprenons le souhait de Paul. J'y vois autre chose encore que de la conviction, autre chose et mieux que la certitude la plus ferme. Les hommes qui savent ce qu'ils croient, on se les représente souvent comme renfermés en eux-mêmes, absorbés dans leurs pensées solitaires, oubliant leur prochain, prêts à dire :

périsse le monde plutôt que mes principes! Ces traits ne se retrouvent aucunement dans la figure de saint Paul. Sa foi l'enflamme au contraire d'un amour brûlant pour l'humanité, et il ne peut renfermer dans son cœur ce trésor précieux. «Malheur à moi, s'écrie-t-il dans une de ses épîtres, malheur à moi si je n'annonçais pas la bonne nouvelle! » Ce prosélytisme à la fois impétueux et tendre est devenu sa seconde nature. Depuis qu'il a trouvé en Christ l'oubli de ses angoisses, le pardon de ses péchés, la force de faire le bien, la confiance dans le Père céleste, en un mot, paix et certitude, il est si profondément heureux! La joie inonde son âme. Malgré les ennuis, les agitations et les tortures de sa vie de martyr, il se sent pénétré de félicité. Que ne peut-il faire comprendre aux hommes quel bonheur est le sien! S'il plaisait à l'Éternel de rendre ses frères semblables à lui et participants à ces biens ineffables!

Les frères pour lesquels il prie, où sont-ils donc? Seraient-ce les juifs, les juifs qui l'ont chassé de toutes leurs Synagogues, qui à Éphèse ont excité une émeute contre lui, qui à Lystre l'ont fait lapider par la populace païenne, qui à Corinthe l'ont traîné devant le proconsul, qui dans le temple même ont essayé de le mettre en pièces, qui ont juré de ne tou-

cher à aucun mets jusqu'à ce qu'il tombât sous leurs poignards, qui naguère encore sollicitaient comme une faveur que Festus le livrât à leur vengeance sanguinaire? Se peut-il que Paul soupire après leur conversion, afin de les voir aussi heureux que lui? Ou bien serait-ce pour Rome qu'il formerait de pareils vœux, pour cette nation arrogante dont la main s'est étendue sur toute la terre habitable et la désole par ses rapines et ses débauches, pour ce fléau de Dieu qui frappe à coups redoublés sur l'infortuné peuple juif comme sur la gerbe du moissonneur, pour ces Romains de la décadence dont le souvenir, de nos jours encore, impatiente tout cœur noble et généreux? Oui, c'est pour ces Romains de la décadence, oui, c'est pour ces Juifs imbus du fanatisme pharisien que les entrailles de Paul s'émeuvent de compassion. Ils sont tous ses frères, et des frères bien malheureux. Tous, ils ont une âme, ce qui signifie qu'ils ont besoin de l'infini et que rien de terrestre ne peut les satisfaire, ni les plaisirs ni le pouvoir, ni l'insouciante folie ni l'orgueilleuse sagesse. Il leur faut la présence de Dieu dans leur esprit, non comme une abstraction, mais comme une réalité qui se laisse sentir et toucher. « Plût à Dieu, que vous tous qui m'écoutez, vous « fussiez presque et tout à fait semblables à moi!

« Festus, en vain tu t'enveloppes d'une majesté « d'emprunt. Sous ton masque impassible, je « vois un cœur agité. Tu comprends trop comme « ce pouvoir est fragile auquel tu t'es attaché « ainsi qu'au bien suprême de la vie. L'inquié- « tude te ronge. En cet instant même tu te « demandes avec angoisse si ton idole est en- « core sur son trône ou si des légions révoltées « ne l'ont point déjà précipitée dans la boue et « remplacée par un Galba, par un Vitellius. Que « ton existence est misérable! Crois-moi, ô Pro- « cureur, quitte le culte de Néron pour le culte « de Jésus-Christ, et viens partager la félicité de « ton captif. — Et toi, Agrippa, royal descen- « dant des Macchabées, avoue-le, le plaisir rem- « plit ton âme de dégoût. Tu t'aperçois avec effroi « qu'il te dégrade, qu'il souille ton imagination, « qu'il paralyse ton intelligence, qu'il allanguit « ton cœur et appauvrit ton être entier. Hâte-toi « de secouer cette ivresse fatale! Apprends de « celui qui fut frappé de verges et couronné « d'épines, qu'il existe une autre volupté que « celle des sens, la volupté amère mais fortifiante « du sacrifice et du dévouement. Agrippa, fais- « toi chrétien, et, s'il le faut, viens avec moi « mourir pour ton peuple. — Toi aussi, Béré- « nice, je t'en conjure, écoute ma voix. Tu t'es « rendue à cette séance par curiosité, par désœu-

«vrement; — qui sait? peut-être parce que tu «as trouvé piquant le contraste de ta beauté «avec l'austère figure d'un prisonnier et d'un «nazarien. Bérénice, tu n'es point heureuse. «Ta frivolité t'a déjà beaucoup fait souffrir et te «fera souffrir plus encore; car dans tes atta-«chements fugitifs tu laisses chaque fois une «part de ton cœur. D'ailleurs, la vieillesse «approche, et c'est à peine si tu la retarderas «encore d'une dizaine d'années. Dix ans de «plaisirs mêlés de chagrins, et puis...., et «puis une vieillesse terne, morne et méprisée! «Plût à Dieu que je pusse allumer en toi un «amour plus puissant que la vieillesse et que le «sépulcre, le saint amour de celui qui accueillit «la pécheresse et qui ne repoussa point la Sa-«maritaine. Tu t'agites en vain pour découvrir «le bonheur, Bérénice; eh bien, moi je l'ai «trouvé, et je t'y convie, au pied de la croix de «mon Maître!»

Si par la foi Paul domine au-dessus de tous les assistants dans la salle du prétoire, il semble par cette charité expansive se baisser vers eux, comme un père vers ses enfants, et cette charité si indulgente et si tendre le grandit encore à nos yeux. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de navrant à voir le héros de la certitude et de l'amour seul chargé de fers au milieu de cette

foule? Chaque fois qu'il remue le bras pendant son discours inspiré, ce bruit de chaîne ne fait-il pas retentir une accusation terrible contre les lois qui gouvernent le monde? Que Paul abandonne tout espoir ici-bas! Là-haut il recevra sa récompense, une couronne immortelle, mais sur la terre le vice triomphe et la cause de la vertu est désespérée. — Paul bannit bien loin de son cœur ce sombre et lâche abattement. Lui renoncer à la victoire? Jamais! Sans doute, il fait un mélancolique retour sur lui-même, lorsque, souhaitant à ses auditeurs de lui devenir semblables en toutes choses, il ajoute une restriction: «à part ces liens.» Ces liens, qui font son tourment, qui le tiennent éloigné de ses églises bien-aimées, qui l'empêchent d'y combattre les émissaires du judaïsme, qui le mettent hors d'état de s'acquitter du message pressant dont une voix céleste l'a chargé sur le chemin de Damas, — ah! que ces liens lui pèsent. Mais, malgré ces chaînes, son cœur est gonflé d'espoir. Une porte nouvelle, une porte immense s'ouvre au christianisme. A l'Orient va succéder l'Occident comme champ du missionnaire. Dans les rêves de ses nuits fiévreuses, il se voit déjà à Rome, en présence de l'empereur, rendant solennellement témoignage à la vérité. Puis il sera relâché, et il ira porter

l'Évangile jusqu'à l'extrême couchant, jusqu'à cette Espagne qui semble la limite de l'univers. Telles sont les espérances qui l'animent et que nous voyons poindre dans ses épîtres. Alors, pensait-il, quand la bonne nouvelle aura retenti par toute la terre, alors le Maître apparaîtra dans sa gloire pour donner la victoire aux siens.

Jamais, il faut l'avouer, on n'a autant espéré contre toute apparence. On dirait qu'il oublie quelle haine mortelle sépare les Juifs des Romains, quel mépris on témoignera en Italie pour ses absurdes imaginations orientales, avec quelle hauteur les païens se détourneront de celui que les Pharisiens eux-mêmes accusent de fanatisme. Non, Paul connaît ces obstacles, mais il croit la vérité assez puissante pour vaincre les inimitiés nationales les plus invétérées. On dirait qu'il ignore que Rome n'est pas seulement la capitale de l'empire, mais aussi le réceptacle de tous les vices, que le corps social y est corrompu jusqu'à la moelle, que la ville entière s'adonne à l'immoralité avec impudeur, qu'on s'y repaît de spectacles tellement infâmes que l'historien moderne ose à peine y faire allusion en se servant de la langue même de l'antiquité; on dirait que Paul n'en a jamais entendu parler et qu'il ne sait pas davantage que la seule religion prati-

quée sincèrement dans la ville impériale consiste en d'ignobles superstitions, où le grotesque le dispute à l'odieux. Non, Paul en est parfaitement instruit, mais il compte sur la sainteté de l'Évangile pour consumer ces souillures et purifier les cœurs. On dirait enfin que jamais personne ne lui a cité aucun des crimes effroyables commis par l'empereur même devant lequel il veut comparaître: personne ne lui a-t-il raconté que ce monstre, après avoir fait périr son frère, sa femme, sa mère, invente chaque jour des supplices ingénieusement raffinés, et que, par exemple, dans ses promenades nocturnes à travers ses jardins, ce sont des corps humains qui lui servent de flambeaux? Les préoccupations religieuses couvrent-elles dans l'esprit de Paul les rumeurs du dehors, au point que le nom de Néron lui soit inconnu? Non, certes; mais plein de confiance dans le roi des rois, Paul ne connaît pas de plus impatient désir que de se voir précisément en face de Néron! Peut-être, dans sa pensée la plus intime, espère-t-il dompter cette bête féroce....

Les hommes véritablement grands, disait naguère un écrivain célèbre, ont tous été remplis d'espérance. Je le crois bien. Les seuls grands hommes qui méritent ce titre furent les chevaleresques champions de quelque idée sublime,

dont ils étaient comme obsédés. Où trouveraient-ils le temps de s'occuper d'eux-mêmes et de leur propre sort? Il s'agit pour eux d'une chose tout autrement importante, d'un principe éternel et absolu. Qu'ils périssent! La cause de Dieu n'en triomphera pas moins, et cela suffit. Pourquoi d'ailleurs ne triompherait-elle point par leur bras? «Il est bien faible, sans doute, mais Dieu s'écrient-ils, Dieu est avec nous.» Alors vous voyez ces hommes vaillants se jouer du trépas et se précipiter dans l'abîme avec un sourire de bonheur.

Le secret de l'admirable grandeur de Paul, vous le connaissez à présent, mes Frères, cette foi certaine, cette charité brûlante, cette espérance inaltérable. Lorsqu'une vie spirituelle aussi intense remplit un cœur, il se montre doué d'une force surhumaine. Mais cette vie spirituelle, remarquez-le, n'est possible qu'à une condition: il a fallu que Paul se donnât sans réserve. Lui, le disciple de Gamaliel, il a fait le sacrifice entier de son éducation pharisienne et rabbinique, soumettant son intelligence, si je puis ainsi dire, à une douloureuse refonte dans le moule de l'Évangile. Lui, le proscrit, il a permis à la flamme de l'amour de consumer, au fond de son cœur, le souvenir des calomnies et

des outrages dont on l'avait abreuvé. Lui, qu'on mène au martyre, il a chassé de son imagination les pressentiments tragiques et s'est mis à contempler avec des transports de joie l'avénenement prochain du royaume des cieux. Ce n'est plus un homme semblable à nous que vous apercevez, un homme entêté de ses préjugés, aigri par maint grief, soucieux de la marche des événements : la passion des choses divines ne laisse point de place dans son âme aux préjugés, ni la pensée de l'humanité aux griefs, ni la confiance en Dieu aux soucis. Paul a résolu de s'oublier lui-même.

Au contraire, lorsque les juges romains faisaient comparaître devant leur tribunal les disciples du crucifié, leur laissant le choix entre l'apostasie et le dernier supplice, ils les exhortaient paternellement à écouter la voix de la prudence et ils terminaient par ce mot solennel : « Accusé, pense à toi-même ! »

Il s'agit de nous décider, mes Frères, entre ce conseil des proconsuls romains et l'exemple de l'apôtre. Allons-nous donner le premier rang dans nos préoccupations à notre intérêt personnel, ou bien à la vérité? Préférerons-nous la sagesse d'un Festus ou la folie d'un saint Paul?

Hélas! vous savez de quel côté nous avons penché jusqu'à présent.

Nous avons de la foi, qui en doute? nous sommes très-convaincus de la vérité évangélique; mais nous mettons tous nos soins à l'atténuer et à la modérer. Nous craignons d'y trop bien croire. Si nous la laissions faire, cette vérité évangélique, elle ne nous accorderait aucun repos. Elle secouerait toutes nos idées Elle nous démontrerait que nous sommes païens, pour une bonne moitié, et juifs, pour un grand tiers. Elle nous mettrait en mauvais termes avec les puissants de la terre, et en termes bien pires encore avec notre conscience. Sans éteindre précisément l'Esprit, ce qui est défendu, tempérons-en la clarté trop vive. Pour peu, d'ailleurs, qu'on nous sût des convictions, en ces jours d'irrésolution universelle, on ne manquerait pas de nous consulter sur ce qu'il faut croire, et nous nous chargerions d'une responsabilité très-incommode.

Ce n'est pas, vraiment, que l'amour nous fasse défaut! Nous verrions avec une grande satisfaction tout le monde adopter la foi chrétienne et jouir des bienfaits de l'Évangile. Mais, quoique nous le souhaitions vivement, nous ne pouvons y travailler nous-mêmes. Avant tout, il faut s'occuper de ses affaires. N'y aurait-il pas

pour un laïque un grand ridicule à se poser en professeur de religion et en convertisseur d'âmes? Chacun pour soi! Si tous faisaient du prosélytisme, il en résulterait un chaos absurde, où la vérité serait bien vite absorbée par l'erreur.

Pourtant qu'on n'aille pas croire à ce propos que nous ayons perdu l'espérance! On nous scandaliserait bien fort si l'on niait devant nous que Dieu gouverne le monde et que, par conséquent, la vérité doive finir par l'emporter. Oui, oui, l'avenir est à nous. Mais gardons-nous des illusions! Nous chrétiens protestants, nous formons une faible minorité, et une attitude réservée, modeste et humble, peut seule nous convenir. Le vent qui souffle au dehors nous semble défavorable, tandis qu'il gonfle les voiles du catholicisme ultramontain. Et puis, les autres signes du temps ne promettent en général rien de bon: partout le matérialisme, dans les sciences, dans les affaires, dans les plaisirs! Sous de pareils auspices que pourrions-nous entreprendre?

Ah Frères! vos calculs et vos objections et vos prévisions peuvent être justes, mais vous ne les feriez pas, si vous pensiez moins à vous-mêmes et un peu plus aux droits de la vérité ur vos âmes. «Qui sait tout souffrir, a-t-on dit

peut tout oser. » Livrons-nous complétement à l'action de l'Esprit saint. Ne réservons rien et laissons-nous guider par lui où il voudra et comme il le voudra. Alors, sans doute, les Festus, gens d'expérience, qui ne conçoivent pas qu'on se dévoue à une idée, et les Agrippa, gens de plaisir, qui n'aiment point qu'on trouble leurs aises, ils nous conseilleront tous la modération et ils déclareront qu'ils ne nous comprennent plus ; tandis qu'actuellement ils nous comprennent trop bien, parce que nous ressemblons à eux et non à leur captif. Nous perdrons leur estime le jour où la vérité deviendra notre passion, cela est certain. Mais ce jour-là, mes Frères, nous trouverons la paix, car nous aurons trouvé la certitude, le roc inébranlable. La joie sera notre partage, cette joie profonde qui est inséparable de la vraie foi. Et telle est la puissance contagieuse des convictions que, si la société est aussi malade qu'on le dit, c'est nous qui la guérirons, nous, les imprudents et les insensés qui aurons désappris à calculer dès qu'il s'agit de la justice et de la vérité. Il n'y a que des hommes hors de sens, comme saint Paul, qui fondent quelque chose de durable, parce que seuls ils ébranlent la conscience des peuples.

Que leur vie est belle et que leur mort doit

être douce, fût-elle même le martyre! Ils ont vécu heureux, malgré tous les liens; ils lèguent à l'humanité le secret de leur force et de leur constance; et ils entendent déjà le Christ qui les attire sur son cœur: « Cela va bien, serviteur bon et fidèle; entre dans la félicité de ton Maître! »

LA LIBERTÉ.

VI.

LA LIBERTÉ.

2 Corinth. III, 17.

Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté.

Mes Frères,

Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui n'aspire à la liberté, à la délivrance, quelqu'un qui, se sentant esclave, ne brûle de briser ses fers? Il existe tant de servitudes différentes! L'un trouve dans son propre corps ou dans sa propre âme un tyran capricieux qui l'avilit et le traîne dans la fange. Un autre courbe le front sous un joug pénible: c'est sa famille, c'est sa position dans le monde, c'est la société qui l'empêche de se

mouvoir comme il le voudrait, et son cœur se remplit d'une révolte d'autant plus amère qu'elle est impuissante. Un troisième serait heureux, si la nécessité ne le condamnait à un travail excessif ou peut-être profondément antipathique, — pauvre galérien, non moins à plaindre que le nègre aiguillonné par le fouet. Faut-il continuer cette énumération, vous montrer celui qui passe sa vie à frémir devant la mort, le roi de l'épouvante, et celui que ses scrupules agitent d'une terreur continuelle, et celui qui, misérable jouet de l'opinion publique, craint les hommes « et n'a point d'autre crainte, » et celui que ses habitudes se sont assujetti comme un esclave ou plutôt comme une machine, et celui qui, par une lâche capitulation, a livré sa conscience à quelque maître pour la gouverner selon son bon plaisir? Eh bien! je m'adresse aujourd'hui à toutes ces victimes de la servitude et je les conjure d'écouter, non pas ma parole, mais celle d'un apôtre qui lui aussi, avait gémi dans des chaînes odieuses, au point de s'écrier avec désespoir: « Misérable que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Étant arrivé enfin, à conquérir l'indépendance, l'apôtre Paul écrit ce mot, que je voudrais voir gravé sur le frontispice de toutes nos églises évangéliques: « Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté! »

Vous l'entendez : l'ancien esclave de la Synagogue, le grand affranchi du Christ vous révèle le mystère de sa joie, de sa force, de sa vigueur. Pour être libre, dit-il, libre de toute entrave, il suffit de se pénétrer de l'esprit du Seigneur, d'aimer Jésus, de régler nos pensées et notre volonté d'après son enseignement et son exemple, en un mot, de l'imiter ; ses vrais disciples sont les êtres les plus libres ici-bas.

Quel paradoxe! Quoi ! le chrétien ne se distinguerait point par une soumission sombre et inquiète, mais par cet abandon, cette aisance qui caractérise les hommes maîtres de leur destinée? « Cependant, dites-vous, ceux dont on cite généralement la piété ont, au contraire, je ne sais quelle expression chagrine, marque infaillible d'une âme esclave ; quand ils se permettent un plaisir, ils en jouissent à la dérobée comme s'ils redoutaient l'œil du maître ; les devoirs semblent leur peser ainsi qu'une loi impitoyable qu'ils maudissent au fond du cœur, mais que, par crainte, ils exécutent avec un empressement exagéré ; à leurs idées étroites, à leur obstination, on reconnaît sur-le-champ une intelligence engourdie et paralysée par une longue servitude ; bref, si ce sont là des types de la vraie liberté, autant vaudrait en chercher dans les cellules des moines et dans les cloîtres des religieuses. »

J'ignore si ces reproches sont fondés, mais ce que je puis vous affirmer, la main sur mon texte, c'est que de pareils chrétiens mériteraient fort peu ce beau nom. Tels ne sont point les vrais disciples du Fils de l'homme. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention, et en face de ce portrait fantastique ou réel, il n'importe, je vous en dessinerai un autre très-réel, quoique idéal, celui d'une homme libre et joyeux, où vous reconnaîtrez peut-être l'apôtre lui-même, mais en tout cas ce chrétien parfait que nous portons dans notre conscience et qui est à la fois notre modèle et notre juge.

Les diverses espèces d'esclavage dont nous parlions il y a un instant, se ramènent en définitive à trois formes principales : nous sommes esclaves de notre propre nature, esclaves des autres hommes, esclaves des événements. C'est donc de cette triple servitude que le chrétien doit se montrer affranchi, si, vraiment, il est l'homme libre par excellence.

Personne d'entre vous, mes Frères, ne m'objectera qu'il y a une contradiction dans cette expression : esclave de sa propre nature, esclave de soi-même. Il suffit d'un moment de réflexion ou, pour mieux dire, d'un peu d'expé-

rience pour s'écrier avec Paul : « Je trouve en moi deux hommes, l'un qui est tout esprit et tout céleste, l'autre qui, par son poids, me tient penché vers la matière ; je néglige le bien que j'aime et je fais le mal que je hais. » Les sages de l'antiquité païenne ne l'ignoraient pas. Le plus éloquent d'entre eux compare l'âme humaine à un char qui se meut entre le ciel et la terre et qui est attelé de deux coursiers : l'un désire constamment remonter aux régions supérieures, d'où il tire son origine ; l'autre, dans sa fougueuse passion des plaisirs, se précipite vers le monde matériel. Généralement il l'emporte : il subjugue et entraîne avec lui non-seulement le premier coursier, mais aussi le conducteur, la volonté, qui, trop faible pour le maîtriser, devient son esclave. Cette allégorie décrit admirablement ce qui se passe tous les jours dans notre cœur. Il y a en nous une puissance aveugle, impétueuse : parfois elle dort ; mais qu'elle s'éveille, vous la voyez s'élancer vers l'objet de ses désirs oubliant toute retenue et brisant toute résistance. Dominés par elle, nous cessons de délibérer, ou si nous le faisons, c'est comme l'assiégé qui discute une capitulation désormais inévitable ; notre esprit, doué d'intelligence et de volonté, se change en une force non moins brutale que la vapeur en-

fermée dans la chaudière du mécanicien. Voilà tout ce qui reste alors du libre arbitre. Qu'un sage conseiller ne vienne pas nous avertir que nous marchons à notre perte ! Hé ! nous le savons peut-être aussi bien que lui, mais nous ne sommes plus maîtres de notre destinée. De même que le boulet sorti du canon obéit fatalement à des lois aveugles, une fois lancés par la passion nous appartenons au hasard irrésistible.

Ne dites pas, mes Frères, que je vous décris là un état de l'âme fort rare et que vous ne connaissez guère que pour l'avoir observé chez certains hommes véhéments ou pour en avoir lu la description dans des livres. Je réponds à cela qu'il n'y a pas dans cette assemblée un seul jeune homme dont l'âme ne soit souvent troublée par cette tempête des sens, et qu'alors ses bonnes résolutions font infailliblement naufrage s'il n'a pour pilote l'esprit du Seigneur. Je vous réponds en outre que, plus tard dans la vie, l'orgueil et l'ambition chez les hommes, la vanité et le désir de plaire chez les femmes, nous subjuguent avec non moins de puissance et font de nous de misérables esclaves. Je vous réponds, enfin, que plus tard encore — ou même, de nos jours, tout aussitôt — une autre passion moins bouillante peut-être, quoique certainement plus

asservissante, nous attend au bord du chemin, l'amour de l'argent, non cette avarice naïve d'autrefois, qui trouvait son bonheur à se priver de jouissances pour amasser de l'or, mais la rapacité moderne, qui veut doubler, tripler sa fortune, pour doubler, tripler son luxe.

Or, mes Frères, cet esclavage cruel, où la volonté se laisse réduire par notre mauvaise nature, le vrai chrétien y échappe grâce à l'esprit de son Maître. Lui aussi, il a ses passions, mais ce sont de saintes passions, un véhément amour du Seigneur Jésus et un ardent dévouement à la cause de Dieu. Ayant l'âme remplie d'aspirations célestes, l'imagination nourrie des idées les plus grandes et les plus belles, ne craignez pas qu'il puisse succomber à des tentations vulgaires. Il les éprouve, car elles sont dans sa nature; mais quand il compare les jouissances grossières et passagères que lui promet le monde, à la félicité pure et constante que lui procure l'Esprit d'en haut, les appâts de la terre lui inspirent tout simplement du dégoût. Vous me comprenez, vous qui aimez les plaisirs délicats de la bonne société; avez-vous jamais eu la moindre envie de vous associer aux bruyantes orgies de la populace? Non, n'est-ce pas? Eh bien! ce que vous ressentez pour des vices ignobles et abrutissants, le chrétien le ressent

en général pour toutes les passions mondaines; il lui est aussi impossible d'en devenir l'esclave qu'il vous est impossible, à vous, de finir dans une abjecte débauche. Cela lui répugne trop profondément.

Les passions n'ont pas toujours l'allure violente que je viens de vous dépeindre. Au lieu de s'emparer de l'homme par des secousses, elles s'insinuent très-souvent dans son âme avec une lenteur imperceptible et par une marche souterraine. On les nomme alors des habitudes. Ainsi, quand une armée assiége une forteresse, elle s'en approche non-seulement à ciel ouvert, mais aussi dans des galeries invisibles, que creusent d'habiles mineurs. Les habitudes peuvent être très-innocentes (et je ne veux même parler que de celles qui le sont réellement), elles offrent toujours un danger : elles exercent sur nous un pouvoir tyrannique, elles étouffent notre libre arbitre, elles paralysent notre développement spirituel. Voyez, pour citer un seul exemple, voyez avec quelle déplorable tenacité nous nous attachons aux idées qui nous sont familières par une longue habitude, soit que, les ayant héritées de notre entourage, nous ayons moulé peu à peu notre esprit d'après elles, soit aussi que nous les ayons choisies nous-mêmes, en conformité avec nos goûts, nos instincts.

Elles sont pour notre être spirituel ce qu'est la carapace qui s'adapte à chaque pli du corps de la tortue. Fort bien ; mais à mesure que la tortue grandit, sa carapace grandit aussi ; nos idées, au contraire, restent toujours les mêmes, raides, inflexibles, dépourvues de toute élasticité. Elles nous enserrent donc dans un cercle de fer et nous condamnent à une enfance perpétuelle. Qu'on exprime alors en notre présence une pensée qui sort de notre cadre, nous ne comprenons pas, nous faisons répéter, nous paraissons étonnés ou scandalisés ; et, en vérité, nous en sommes à nous demander si nous devons hausser les épaules ou bien faire descendre la foudre du ciel, mais, en tout cas, nous nous détournons avec dignité — avec une très-sotte dignité. Oh ! cet empire de l'habitude est énorme. Essayez d'exposer devant certaines gens en quoi consiste le vrai protestantisme, vous serez stupéfaits de vous voir si peu compris ; eussiez-vous à votre disposition l'admirable méthode d'un Socrate, le style net et limpide d'un Pascal, vous ne feriez jamais pénétrer la lumière dans ces âmes désormais incapables, je ne dis pas de saisir, mais de pressentir une idée nouvelle C'est parce qu'elles ont des convictions bien fermes, à ce qu'elles prétendent ; non, mille fois non, c'est parce qu'elles sont esclaves de

leurs habitudes. Et la preuve qu'il s'agit bien ici de simples habitudes, je la trouve dans l'opinion universelle, que plus on avance en âge, plus l'esprit se contracte et s'immobilise. Puisque cela se dit généralement, il faut certes qu'il en soit généralement ainsi. Mais je conteste, d'autre part, que ce soit inévitable. Je ne connaîtrais rien d'aussi désolant. Quoi ! le moment viendrait où mon âme cesserait de tressaillir à l'ouïe d'une pensée généreuse ! Mon cœur, mon cœur bien vil parfois, mais qui du moins redouble ses battements quand il s'agit de la cause de la vérité, vous dites qu'il tombera bientôt dans une lourde léthargie ? Les saintes convictions que j'ai conquises par maint combat douloureux et qui, jusqu'à présent, s'élèvent et grandissent de jour en jour, elles finiront par perdre leur sève, par sécher sur place, par encombrer mon esprit d'un poids inutile ? Si telle est la vieillesse qui nous attend tous et que rien ne puisse nous soustraire à cet esclavage mortel de l'habitude, je supplie mon Dieu de m'épargner cette ignominie, en me frappant dès cet instant.

Mais non, l'habitude, pas plus que la passion, n'a aucune prise sur le vrai chrétien. Il ne court pas le risque de *s'ossifier*, car il possède le moyen de donner chaque jour à son âme plus d'élasticité. Chaque jour, en effet, il se place

en présence du Christ, son idéal, et dans ce miroir divin il aperçoit tous ses défauts, toutes ses taches, de sorte qu'il reprend incessamment son vol vers la perfection. Il lui est impossible de s'arrêter. La seule habitude à laquelle il se complaise et qui le domine tyranniquement, c'est le progrès, un progrès irrésistible. Personne ne se montre comme lui affranchi du passé et du présent, parce qu'il vit dans l'avenir éternel. Ses idées participent en quelque sorte de l'infini, non qu'elles soient vagues ou incertaines, mais il sent, et on sent avec lui, qu'elles croîtront toujours en profondeur et en élévation. Et je vous dis que cette largeur, cette vigueur, cette liberté, le chrétien la conserve même quand ses facultés allanguies par l'âge commencent à lui faire défaut. Alors qu'il ne peut plus réfléchir, il sait encore sentir, et toute pensée vraie, belle et sainte vient réjouir sa vieille âme ainsi qu'un rayon de soleil.

Oui, le chrétien est si bien libre et maître de soi, qu'on peut même affirmer qu'il est maître de sa conscience. Veuillez vous rappeler la belle allégorie que je citais en commençant ce discours, et qui est de Platon : l'âme, disait ce sage, a deux coursiers ; quand le coursier terrestre la tyrannise, elle est esclave des passions. Mais, mes Frères, l'autre coursier, celui

qui tend vers le ciel, peut lui aussi devenir un tyran et s'imposer au conducteur, à la volonté. Je m'explique : il y a un état de l'âme, très-fréquent, où nous faisons le bien, mais sans goût, sans attrait, où nous obéissons à la conscience, malgré nous, peut-être par crainte du châtiment, peut-être aussi par sentiment de l'obligation, mais, en tout cas, à contre-cœur. Cette obéissance forcée vaut certes infiniment mieux que la désobéissance. Vous m'accorderez toutefois que ce n'est point là un état normal. Nous ne devons pas seulement faire le bien, mais aussi l'aimer. Il faut que notre conscience cesse de nous rudoyer comme un surveillant incommode, et qu'une entente parfaite s'établisse entre elle et nous, entre elle et notre volonté. Tel est le cas du chrétien accompli. Fait-il le bien parce qu'il le doit, ou parce qu'il le veut ? Il l'ignore ; sa sainteté est libre, et sa liberté est sainte. Avec Luther, dont je ne puis assez admirer la foi joyeuse, la confiance presque téméraire en lui-même, je veux dire : en Christ qui était en lui ; avec Luther il s'écrie : « Ce n'est pas les bonnes œuvres qui rendent un homme bon, mais l'homme bon rend les œuvres bonnes. » Le chrétien remplit donc ses devoirs spontanément, sans se fatiguer de scrupules inutiles, sans peser minutieusement le

pour et le contre. Il lui suffit de se savoir (mais de science certaine) en communion de vie avec son Maître. Dès qu'il ne trouve dans son cœur aucun autre mobile que ceux qui animaient Jésus, il est sûr de soi. N'a-t-il pas alors l'esprit du Seigneur? Un air libre, franc, joyeux, remplace sur ses traits l'expression terrifiée de l'esclave. Il n'éprouve aucun effroi à la pensée de Dieu, car, pour parler le beau et enfantin langage de saint Paul, il a l'esprit d'adoption, c'est-à-dire les sentiments d'un fils chéri, et il s'écrie avec abandon : «Abba, père, père!» En un mot, il est animé de ce que le même apôtre appelle la sainte hardiesse de la confiance.

En vérité, mes chers auditeurs, il peut maintenant paraître superflu de vous démontrer au long que le chrétien, si libre en face de Dieu, est également libre en face des hommes; car, vous vous en souvenez, c'est de l'esclavage où l'on se laisse réduire par ses frères, que j'ai promis de vous entretenir en second lieu.

Comment le chrétien, qui accomplit la loi divine autant parce qu'il y prend plaisir que parce qu'il est tenu de l'accomplir, se soumettrait-il à un joug humain, à une loi arbitraire, à une autorité artificielle? Obéir dans les choses de la conscience à d'autres qu'à son maître, ce ne

serait pas seulement une lâcheté, dont sa légitime hardiesse le rend incapable, ce serait aussi un attentat à la majesté de son Sauveur. Vous tous qui reconnaissez le Christ pour maître, vous ne pouvez en avoir un autre à côté de lui, sachez-le. Il l'a dit lui-même en termes positifs[1], et quiconque abdique entre des mains mortelles son indépendance morale, intellectuelle et religieuse, ne mérite absolument pas le nom de chrétien. On ne saurait trop le rappeler en ces temps de division, où la plupart croient nécessaire de se grouper bien vite derrière quelque personnage important, et répètent dévotement le mot d'ordre qu'il leur donne. Veulent-ils ensuite se rendre compte des opinions et de l'enseignement d'un nouveau venu, ils ne demandent pas quels sont ses principes, mais ils s'informent s'il répond à ce mot d'ordre ou à un autre, s'il est pour leur chef ou pour le chef opposé. Je le répète : de pareils esclaves d'un homme renient leur souverain Maître. Le vrai disciple de Jésus ne se rattache ni à Paul ni à Apollos ; guidé par l'esprit d'en haut et par les paroles du Christ, il n'admet, en matière de religion, d'autre autorité que l'évidence intérieure. Peu lui importe que telle croyance soit celle de la

[1] Matth. XXIII, 10.

multitude qui l'entoure, et qu'il ne puisse la rejeter sans creuser un abîme entre ses frères et lui ; tant que sa conscience individuelle, régénérée par l'exemple du Christ, ne lui a point ordonné d'y croire, il n'y croira point. Peu lui importe que telle doctrine remonte sans aucune interruption jusqu'au premier siècle de l'Église ; il place ce qui est éternel au-dessus de ce qui est antique, il obéit à l'esprit de Dieu et non à l'esprit des hommes, même les plus vénérables. Ainsi encore, le vrai chrétien ne se laisse imposer aucune forme ecclésiastique qu'il désapprouve. Ce qu'il a condamné en son âme et conscience, est et reste condamné. Qu'on n'essaie pas de le gagner par des considérations étrangères à la vérité ; qu'on ne fasse pas valoir auprès de lui le besoin de la paix, la nécessité de l'union, le respect dû à l'autorité : dès que la vérité est en cause, vous le trouvez intraitable. Lorsque, toutefois, il ne s'agit pas de choses directement mauvaises, mais de choses indifférentes, qui peut-être subsistent depuis longtemps sans autre raison que leur existence, ou bien aussi de certaines formes symboliques, dont lui-même n'a que faire, mais dont l'absence inquiéterait les faibles, vous serez surpris de voir cet homme si raide se soumettre de la meilleure grâce. Précisément parce qu'il est libre, il a le

droit d'être large et charitable. Semblable à son maître qui payait la dîme au temple des Juifs et qui se rendait à toutes leurs fêtes, il se fera petit avec les petits, et il n'exigera point que l'Église et le culte s'élèvent en un jour à la pureté suprême du spiritualisme évangélique. Mais sa soumission reste toujours volontaire. Si un intérêt supérieur risque d'être compromis, vous le voyez agir, sans aucun scrupule, comme Jésus, qui violait ouvertement le sabbat pour sauver les brebis perdues.

Il va sans dire que le chrétien dont je vous parle, professe publiquement sa foi sans connaître l'ignoble crainte des hommes. Dans tout vrai croyant il y a l'étoffe d'un martyr, et il ne lui manque que la persécution pour étonner le monde par son héroïsme. Ou plutôt, sachant que l'Évangile appartient au genre humain tout entier et non à lui-même, le chrétien le répand à pleines mains et ne s'inquiète aucunement des conséquences. Il expose sa foi avec la même liberté en présence des peuples et en présence des rois. Je sais bien que de nos jours on entend laisser aux prédicateurs officiels ce privilége incommode. Il n'en était pas de même au seizième siècle, dans ces temps héroïques de notre Église qui nous semblent presque légendaires, tant ils nous dépassent, nous pauvres

pygmées. Ainsi, quand Luther prononça devant l'empereur et la diète cette grande parole, que vous admirez tous, et que les habitants de Worms font graver en ce moment sur le bronze : « Me voici, je ne puis autrement ; » savez-vous bien que le frère Martin de Wittemberg n'avait alors d'autre mission que celle que vous avez, vous aussi, celle de sa conscience? Il n'était soutenu par aucun titre officiel, et cependant voyez quel cœur libre de toute crainte il apporte dans cette lutte contre le colosse romain! Mais le jubilé que vient de célébrer l'Église réformée de France me rappelle un autre exemple, où vous allez contempler l'indépendance non plus d'un moine, mais d'un laïque, d'un magistrat chrétien. C'était douze jours après la réunion du synode de Paris. Le roi Henri II, aussi cruel que débauché, venait d'introduire dans notre patrie l'inquisition avec son accompagnement d'auto-da-fé, auxquels il assistait en personne. S'apercevant que le Parlement de Paris mettait moins de zèle que lui dans la sanglante répression du protestantisme, il se rend devant ce tribunal et lui ordonne de délibérer en sa présence. Le voilà donc ce prince taciturne, entouré d'une suite brillante et siégeant sur son trône en espion, car il désire se choisir ici quelque illustre victime pour la brûler en grande

cérémonie devant les ambassadeurs du roi d'Espagne, son nouvel allié. Il sait que parmi les membres du Parlement il y a non-seulement beaucoup de catholiques modérés, mais aussi plusieurs partisans de la réforme. Que vont-ils dire? Et qu'auriez-vous fait à leur place, mes Frères? Outre le danger certain qui les menaçait s'ils confessaient leur foi, la majesté royale pouvait bien troubler un peu leurs esprits, n'est-il pas vrai? L'un d'eux, Anne du Bourg, se lève : « Ce n'est pas chose de petite importance, s'écrie-t-il, que de condamner ceux qui, au milieu des flammes, invoquent le nom de Jésus-Christ. Eh quoi! des crimes dignes de mort, d'horribles débauches — (comme celles du roi) — se commettent tous les jours impunément à la face du ciel, et l'on invente tous les jours de nouveaux supplices contre les hommes dont le seul crime est de demander une salutaire réformation! » Anne du Bourg paya de sa vie ce que les historiens appellent sa généreuse imprudence, et ce que j'appelle, moi, l'usage qu'il fit de sa liberté de chrétien. Cette liberté est périlleuse, cela va sans dire, mais je prétends que c'est un noble privilége de trouver en soi-même assez de force pour braver la colère d'un roi. Combien Henri II se montre impuissant! Malgré cet appareil redoutable, il ne

parvient pas à réduire au silence un de ses sujets, et, pour l'empêcher de parler, il faudra qu'il le brûle !

Redescendons à une sphère plus humble. Quoique l'exemple donné par Anne du Bourg, soit d'une application bien moins rare qu'il ne semble au premier abord, je vous convie sur un terrain qui appartient davantage à la vie pratique de chaque jour ; je vais vous montrer, en troisième lieu, que le chrétien qui a secoué l'esclavage de sa propre nature et celui des hommes ne se laisse pas non plus dominer par les événements et les circonstances, par les accidents de la vie.

Certes, il ne suffit pas de se faire chrétien, pour échapper à la douleur ni aux soucis, et j'ajoute que la foi n'en amortit même pas l'aiguillon. Le disciple du Christ qui voit mourir entre ses bras l'être qu'il chérit, ressent un coup tout aussi affreux que le mondain. Je ne m'imagine pas non plus qu'un père pieux se console facilement quand ses enfants lui demandent en pleurant du pain, et qu'il ne peut leur en donner. Ce n'est pas un chrétien, c'est la dupe stupide d'un tartufe qui s'écrie chez notre grand comique :

« Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
« De toutes amitiés il détache mon âme ! »

Pour moi, je ne voudrais à aucun prix de cette lâche liberté qui, « comme du fumier, nous ferait regarder tout le monde, » et nous permettrait de voir sans émotion « mourir frère, enfants, mère et femme. » Non, étant chrétien, je veux être homme, et je réclame ma part de douleur. Mais la douleur ne peut m'accabler, m'écraser, si l'esprit du Christ m'anime réellement. Il me communique une triple force qui me garantit jusqu'au bout contre l'anéantissement de ma volonté : pour le passé, il me donne le calme de la conscience en me rendant témoignage que, quoi qu'il arrive, j'ai fait mon devoir et je suis en paix avec l'Éternel; pour l'avenir, il nourrit en moi le ferme espoir que la colère du Très-Haut n'aura qu'un instant, comme s'exprime le psalmiste, ou pour parler avec le poëte moderne que

. . . . . Le maître des orages,
Mesurera la brise à l'aile des vaisseaux.

Enfin, et surtout il me pénètre de la conviction intime que le Tout-Puissant, sans la volonté duquel aucun cheveu ne saurait tomber de ma tête, est mon père, à moi, mon père qui me chérit, et que, par conséquent, toutes mes épreuves, sans exception — vérité dure à comprendre mais non à croire, — ont pour but

mon bien suprême. « Quand l'univers m'écraserait, disait Pascal, je serais encore plus noble que ce qui me tue, parce que je sais que je meurs. » Cette pensée est plutôt d'un stoïcien que d'un disciple du Christ. Ce qui me rend supérieur à l'univers, ce n'est pas de savoir que je meurs, c'est de savoir que l'univers appartient à mon père céleste et qu'en définitive tout y concourt à ma vraie félicité. Il y a dans une pareille certitude de quoi nous faire surmonter les plus grandes peines.

Permettez-moi d'emprunter de nouveau un exemple au règne d'Henri II. Ce roi, que l'histoire ne jugera jamais avec assez de sévérité, faisait jeter certains prisonniers dans une fosse étroite, dont le fond se terminait en entonnoir. Le patient ne pouvait être ni couché, ni assis, ni droit, mais debout sur la pointe des pieds et le corps courbé. Inventez ce que vous voudrez, vous n'imaginerez point de torture également diabolique ; aussi les geôliers croyaient-ils, d'après bien des expériences, que quinze jours suffisaient pour qu'on y devînt fou. Et cependant je trouve le nom d'un prêtre, converti au protestantisme, qui, après plusieurs années d'une dure captivité, fut jeté dans cette fosse infernale, y resta *six semaines*, sans être la proie du désespoir, et en sortit pour mourir coura-

geusement sur un bûcher[1]. Six semaines, mes Frères, c'est plus de *mille heures*, dont chacune renfermait de longs siècles d'indicibles tourments. Mais fortifié par la foi, ce noble disciple du Christ ne perdit pas un instant la liberté de l'âme et ne cessa de triompher de la matière. Je ne pense pas connaître de fait qui démontre mieux la puissance de l'esprit du Seigneur.

Cette puissance ferait-elle défaut à ceux que les événements ne condamnent point à subir d'horribles souffrances, ou physiques ou morales, mais que leur position force à un travail, soit excessif, soit continuel, soit désagréable, soit peu estimé? Nous tous, mes chers auditeurs, nous avons, Dieu merci, un travail quotidien à accomplir; mais, pour la plupart, nous pouvons aussi choisir un peu nos heures, ou du moins nous accorder de temps à autre quelques jours de repos, tandis que, à côté de nous, les occupations de la majorité de nos frères ressemblent presque à une espèce de servage. Faire, chaque jour de l'année et tous les ans de la vie, le même labeur machinal; ne pouvoir jamais suivre son inspiration, mais obéir aux ordres quelconques d'un maître parfois bien capri-

[1] Voy. Ath. Coquerel fils, *Histoire de l'Église réformée de Paris*, dans la *Nouvelle Revue de théologie*, mars 1859.

cieux, colère et rude ; ne jouir d'aucun genre d'honneurs dans la société (vous savez combien vous êtes sensibles aux marques de respect et d'estime) ; ne retirer de sa peine d'autre profit que juste ce qu'il faut pour vivre dans le présent ; n'entrevoir dans l'avenir nulle chance heureuse et, au contraire, mille catastrophes possibles, dont les moins mauvaises se nomment le mont-de-piété et l'hôpital; sentir, enfin, que l'intelligence s'engourdit, que le cœur s'endurcit, que l'homme tout entier court risque de se transformer en une machine de précision ; — n'y a-t-il point là de quoi étouffer la liberté de l'esprit ? Qu'elle traverse des crises violentes, on le conçoit ; mais pourra-t-elle résister à cette action lente et imperceptible ? La matière n'aura-t-elle pas conquis, chaque soir, une part de l'âme, une part infiniment petite, je l'accorde, mais qui, s'additionnant pendant une longue carrière, finira par être le tout ? Ceux d'entre vous, mes Frères, qui voient d'un peu près les classes vouées à un dur travail, savent qu'il en est trop souvent ainsi. Néanmoins, quelque fréquente que soit cette dégradation, je ne la crois point inévitable.

Quand l'ouvrier est chrétien, il ne se laisse jamais asservir par la fatigue et les soucis. On disait de Bossuet, au dix-septième siècle, qu'il

ne pouvait ni marcher, ni s'asseoir, ni même cueillir un fruit, sans que l'on reconnût en lui le grand évêque. De même, l'ouvrier et le domestique animés de l'esprit du Maître se distinguent entre tous par je ne sais quel caractère de noblesse. Sous leur blouse et sous leur livrée, on voit briller l'aristocratie spirituelle, l'image du Très-Haut lui-même. Leur liberté morale se reflète dans leurs manières, dans leur ton, dans toute leur personne. On peut les outrager, on ne saurait les humilier; ils ne s'humilient que devant l'Éternel, dont ils se savent les enfants. Quelque fastidieux que soit leur travail, ils ne le font ni avec dégoût ni avec insouciance, mais avec un intérêt intelligent, parce que, aux yeux de Dieu et à leurs propres yeux, leur métier vaut bien celui de roi et d'empereur. Ce qui établit une différence réelle entre les hommes, ce n'est pas, en effet, de manier, soit une aiguille, soit un sceptre, mais d'être ou de n'être pas fidèle dans le dépôt, petit ou grand, qui nous a été confié. Pourquoi ceux dont je parle n'envisageraient-ils pas leurs occupations à ce point de vue, le seul qui soit vrai? Pourquoi ne se considéreraient-ils pas, eux aussi, comme les collaborateurs du Tout-Puissant? Si votre travail semble peu noble, ennoblissez-le par cette pensée! Une bonne d'enfants chrétienne oublie les

mille désagréments de ses humbles fonctions, se rappelant qu'en réalité elle a charge d'âmes, aussi bien qu'un pasteur et un prédicateur, et cette grande conviction suffit pour la préserver d'un découragement servile. Un manœuvre qui travaille péniblement à la journée, afin de pourvoir à la subsistance de sa nombreuse famille, sera soutenu par l'esprit d'en haut, s'il se propose pour but suprême de fournir à la cause de Dieu et de son Fils un renfort de valeureux soldats. Et l'honnête et pauvre cœur qui traverse le monde sans amis et sans joies, offrira à Dieu le sacrifice de ses veilles, de son isolement, de son existence lugubre, se disant que la résignation est d'un prix inestimable devant le Père céleste. Je suis convaincu que chacune de vous, mes Sœurs, connaît quelque pauvre ouvrière à qui, en ce moment, vous appliquez cette parole et qui maintes fois déjà vous a couvertes de confusion. Sa foi, n'est-il pas vrai? l'élève au-dessus de vous, et, malgré le prosaïsme de sa vie, vous trouvez en elle cette aisance, cette liberté, cachet inimitable de la vraie noblesse, de l'aristocratie que le Christ est venu fonder sur la terre.

Oui, mes chers auditeurs, le dernier mot de la morale chrétienne, c'est la noblesse qui provient de l'Esprit du Seigneur. Quand on est pénétré d'une pensée éternelle, vous venez de le voir, on maîtrise sa propre nature, on maintient son indépendance en face des hommes, on domine les événements quels qu'ils soient. J'entends professer beaucoup d'admiration pour les grands penseurs, les grands guerriers et les grands citoyens, et moi aussi je partage souvent cette admiration; mais j'en éprouve une bien plus vive pour le véritable héros, le chrétien parfait, la créature la plus noble qu'il y ait ici-bas, parce qu'elle est la plus libre de toutes.

Et ne m'accusez pas de vous avoir peint un portrait de fantaisie; car sans parler de notre Maître unique, Jésus de Nazareth, je vous citerai son illustre disciple Paul, l'apôtre des païens. S'il a écrit la parole de notre texte, il faut dire aussi qu'il l'a réalisée à la lettre, et je ne sache pas dans l'histoire d'âme aussi parfaitement dégagée de tout esclavage. Il est si bien maître de ses passions qu'il transforme sa haine fanatique du crucifié en un amour tendre et brûlant; il est si bien indépendant de ses habitudes que lui, le pharisien rigide, il rompt avec la Synagogue, au point de scandaliser les disciples

immédiats du Christ ! Il est tellement libre dans sa conscience qu'il écrit cette phrase étonnante : « Toutes choses me sont permises ! » Il entend si peu se soumettre à une autorité, qu'il déclare en face des Douze : « J'ai travaillé plus qu'eux tous ; » et encore : « Moi aussi, j'estime avoir l'Esprit ; » et, enfin : « Si quelqu'un vient enseigner une autre doctrine que mon évangile, qu'il soit anathème ! » Il attache tant d'importance à professer partout sa foi, à prêcher, comme il le dit, en temps et hors de temps, que son plus ardent désir est de comparaître devant le trône impérial, pour annoncer à Néron la foi en Christ ainsi que la justice, la tempérance et le jugement. Il a pour la douleur du corps un tel mépris que, sans cesse, vous le voyez souffrant du froid, de la faim, de la soif, ou bien faisant naufrage, ou bien jeté en prison, battu de verges, lapidé. Il fait un si grand cas du travail, et du travail manuel, qu'il passe ses nuits, non pas à rédiger de profondes épîtres, mais à tisser les plus grossières étoffes, tant il est fier, lui, le grand apôtre, de gagner sa vie à la sueur de son front. Trouvez-moi quelque part dans le monde un homme aussi noble que ce sublime artisan, dans son indépendance tour à tour tendre et altière, jalouse et pleine de charité.

Viens donc, liberté sainte et divine! chasse de nos cœurs l'amour de la servitude, la peur vulgaire, la faiblesse et la contrainte. Affranchis-nous, esprit de Jésus, et nous anime de cette joie vigoureuse qui est la santé de l'âme!

L'AUTORITÉ SPIRITUELLE.

VII.

L'AUTORITÉ SPIRITUELLE.

Jean XXI, 15-17.

Jésus dit à Simon Pierre : « Simon, fils de Jona, « m'aimes-tu plus que ceux-ci? » Il lui répondit : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jona, « m'aimes-tu? » Il lui répondit : « Oui, Sei- « gneur, tu sais que je t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui dit une troisième fois : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu? » Pierre fut attristé qu'il lui eût dit pour la troisième fois « m'aimes-tu? » et il lui répondit : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je « t'aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. »

Mes Frères,

Nulle société ne peut se maintenir à moins d'avoir dans son sein une autorité. L'Église, société formée de tous ceux qui se nourrissent de l'enseignement du Christ, ne fait point exception à cette règle ; car si la masse des fidèles était abandonnée à elle-même, elle s'endormirait dans une vague indécision, chacun s'isolerait de tous, et l'Église disparaîtrait dans l'indifférence universelle. Mais, le lien qui unit ses membres étant un lien spirituel, moral, l'autorité à laquelle ils obéissent doit être aussi toute morale, toute spirituelle. Dans le monde civil, il faut un gouvernement capable de contraindre les récalcitrants; dans le monde religieux, l'âme ne cède qu'à la confiance. Dieu suscite dans son Église des hommes qui, doués de qualités spéciales, gagnent les cœurs et reçoivent bientôt du respect de leurs frères une sorte de mandat. Dès qu'une difficulté se présente, c'est à eux que l'on regarde au milieu de l'hésitation générale, attendant leur initiative pour se décider. Ils ne dominent pas l'Église, ils l'entraînent par leur parole et leur exemple. — Telle est la véritable autorité dans le monde des esprits.

Lorsque Jésus, quittant la terre, dut laisser ses disciples orphelins, il ne pensa point à se donner un successeur, un remplaçant, un vicaire, il ne créa point un pape, mais il examina lequel des siens pouvait remplir ce rôle d'initiative et d'autorité spirituelles. L'Église naissante allait traverser des crises douloureuses, bien pires que la persécution, jusqu'à ce qu'elle rompît les liens qui la rattachaient à la Synagogue; il fallait donc, après le départ de Jésus, un homme capable de fortifier ses frères, un homme qui ne leur permît jamais de regarder derrière eux, mais les stimulât sur la route du progrès. Si alors déjà, Paul de Tarse eût quitté l'école de Gamaliel pour celle du crucifié, le choix de Jésus aurait été bien facile, car quel chrétien réalisa jamais au même degré le type de la véritable autorité? Mais le Seigneur n'avait sous les yeux, en ce moment solennel, que ses douze disciples primitifs, dont l'un, d'ailleurs, venait de le trahir misérablement. Les autres pour la plupart se distinguaient si peu par des talents naturels, que l'histoire n'a gardé aucun souvenir de leurs personnes ni de leur destinée. Jean, le fils de Zébédée, le bien-aimé de Jésus, était encore et trop jeune et trop bouillant. Il ne reste que Simon Pierre, fils de Jona. Chez lui, le cœur et l'intelligence, obéissant à

de soudaines impulsions, se montrent parfois sous un aspect inattendu et grandiose. Ces mouvements héroïques, il est vrai, durent peu et font place à une molle nonchalance ou à des défaillances honteuses. Néanmoins, c'est autour de lui très-certainement que les disciples se grouperont dans les moments d'angoisse, car les faibles s'appuient toujours sur les forts, et Pierre, malgré son infirmité, peut passer pour un homme fort en comparaison des autres apôtres. Sa parole nette et rapide le désigne, du reste, comme le représentant naturel de la petite Église dans toutes les occasions où elle devra professer sa foi devant la foule et devant le sanhédrin.

Aussi le Seigneur l'accepte-t-il pour le conducteur du troupeau; mais dans une dernière et mystérieuse conversation, il lui rappelle énergiquement quelle qualité est indispensable dans ses redoutables fonctions. A trois reprises, comme s'il voulait le faire souvenir de son triple reniement, il lui pose cette question : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu? » Et à chaque réponse affirmative, il ajoute : « Pais mes brebis ! » J'en conclus, mes Frères, que, dans la pensée du Christ, nul ne doit jouir d'une autorité morale à moins qu'il ne puisse s'écrier avec Simon Pierre : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais

que je t'aime. » Le sérieux avec lequel Jésus procède par trois fois à l'examen de la conscience de l'apôtre, démontre qu'il s'agit à ses yeux, non pas simplement d'un avis, peut-être bon à suivre, mais du principe même de l'autorité spirituelle : elle ne peut avoir d'autre base que l'amour de Jésus-Christ. Dès qu'un homme est animé de cet amour, il a le droit de faire entendre sa voix à ses frères et de prendre rang parmi les pères et les conseillers de l'Église. Quand, au contraire, cet amour vient à manquer, celui qui s'offre pour guide, est un usurpateur. — Afin de prévenir tout malentendu, j'ajoute, du reste, qu'il n'est point question ici de l'administration ecclésiastique, laquelle maintient seulement l'ordre extérieur et a pour objet des affaires essentiellement matérielles ; il est question de l'influence qu'on veut exercer sur nos idées religieuses, sur nos sentiments de piété, sur notre culte, et je dis que, pour prétendre à cette autorité morale, il faut sentir dans son cœur l'amour du Christ.

Mais en quoi consiste cet amour ? La question peut sembler à quelques-uns puérile à force d'être simple. Aimer le Christ, diront-ils, c'est le reconnaître pour son Maître et son Seigneur, l'élever au-dessus de toute créature, se prosterner devant lui comme devant Dieu même, en

un mot, lui donner dans nos pensées et nos prières la place du Père éternel. Je leur réponds que, tout cela fût-il conforme à la volonté du Christ, il n'y a encore dans ce culte rien qui ressemble à l'amour. On peut ressentir la vénération sans bornes qui se nomme l'adoration, sans que la température du cœur s'élève au-dessus d'un froid glacial. Elles le savent bien ces âmes qui, fatiguées d'un morne respect, trouvent leur bonheur à témoigner à Jésus une tendresse extrême. Sans cesse, elles contemplent son image gravée dans leur mémoire, ses traits célestes, sa suave douceur et son auguste majesté ; elles conversent avec lui, comme l'épouse avec l'époux; elles comptent avec émotion ses plaies toujours saignantes; elles aimeraient recueillir ce sang qui calme leurs douleurs ainsi qu'un baume précieux; elles voudraient poser leurs lèvres brûlantes sur ce divin cadavre que les saintes femmes renferment dans le sépulcre. Que ne donneraient-elles pour avoir vécu en Galilée lorsque son pied daignait fouler le sol de notre chétif globe, pour s'être trouvées à la place de la pécheresse courbée derrière lui dans la poussière et l'oignant à la fois de parfums et de pleurs ! Perdues dans leur contemplation, ces âmes se persuadent que mieux que tout autre elles aiment le Christ. Il m'en coûte

de prononcer contre elles une parole dure et sévère ; toutefois, je dois le dire : il y a loin de ces énervants soupirs au véritable amour. Ce qu'elles chérissent en Jésus-Christ, c'est l'extérieur, la noblesse de sa personne, le tragique de sa destinée, en un mot, ce qui fait de son existence l'apparition la plus touchante de l'histoire. Mais le Seigneur est bien autre chose qu'une apparition touchante, autre chose qu'un personnage sur lequel on pleure comme sur une émouvante fiction. Il ne s'agit pas seulement de chérir Jésus, mais encore d'aimer le Christ. En d'autres termes, il faut savoir nous élever au-dessus de son individualité, périssable quoique divinement belle, pour pénétrer jusqu'à l'éternel principe qu'il représente, jusqu'à l'esprit qui l'anime. Aimer le Christ, c'est se passionner pour sa sainteté et vouloir en devenir participant. Son exquise bienveillance envers les petits et les faibles, son attitude héroïque en face des grands et des puissants, son éloquence saisissante quand il console ou qu'il châtie son peuple, son majestueux silence lorsqu'il dédaigne de répondre à d'ineptes calomnies, ses combats douloureux à Gethsémané, ses langueurs, ses défaillances, sa couronne d'épines, son corps meurtri, ses membres percés de clous, sa croix, sa lourde croix, tout cela doit occuper notre esprit et

notre cœur, à la condition toutefois que nous ne nous arrêtions pas à la simple contemplation, fût-elle même une extase, mais que cette admiration nous entraîne sur les traces de Jésus, parce que nous reconnaîtrons en lui l'homme parfait, l'idéal suprême; or, c'est l'amour de cet idéal suprême qui constitue le véritable amour du Christ.

La première place dans l'Église appartient donc, non pas à ceux qui vénèrent le plus haut le nom de Jésus-Christ, ni à ceux non plus qui l'aiment selon la chair, mais à ceux qui l'aiment selon l'esprit, qui ont faim et soif de la perfection.

On les reconnaît sans peine : ce sont des hommes profondément religieux. Dans leur vie intérieure, ils montrent un ardent désir de parvenir à la sainteté ; ils se défont sans bruit de tel défaut, de telle erreur, sachant bien qu'ils sont encore fort loin du but, mais décidés à ne point se reposer avant de ressembler à leur Maître. Au dehors, leur activité, comme celle du Christ, a pour but d'établir sur la terre un royaume de Dieu, c'est-à-dire d'y faire triompher toutes les idées grandes et nobles. Et ils croient à ce triomphe, parce que, chose rare de nos jours, ils croient en la providence d'un Dieu tout bon. Envisageant les événements à ce point de vue

suprême, un échec apparent ou une défaite personnelle les afflige fort peu, mais ils redoublent d'efforts pour la bonne cause. Ce désintéressement les distingue entre tous, car ils le portent aussi dans leurs jugements. Ils planent au-dessus des petitesses, ils refusent de s'enrôler dans une coterie, ils ne confondent jamais l'Évangile avec leurs idées favorites, l'Évangile étant à leurs yeux plus grand que toute idée et que tout système. Tels sont les hommes qui aiment véritablement le Christ; mais à ce sincère désir de s'améliorer, à ce dévouement désintéressé, à cette largeur de vues, il faut ajouter encore ce qui est l'âme de ces diverses qualités, le feu sacré, le vol impétueux, l'énergique aspiration vers l'infini. Dans ces esprits d'élite une voix retentit sans cesse : Plus haut, plus haut encore! Jamais, ils ne s'arrêtent satisfaits, et jamais ils ne désespèrent. En vain le monde croit les avoir comprimés, ils se relèvent de toute leur hauteur et reprennent leur marche vers les régions célestes. Ce besoin inextinguible de la perfection par lequel Dieu les attire à lui, fait toute leur force.

Eh bien, mes Frères, nous qui sommes faibles, nous dont la vue se laisse troubler par des passions mesquines et dont les pieds s'embarrassent dans les préjugés qui couvrent notre sentier,

voilà de quels hommes il nous faut saisir la main si nous aussi nous voulons gravir le roc éternel. Emportés par la force surhumaine qui les possède, ils nous entraîneront avec eux. Le Seigneur Jésus n'a pas de successeurs plus directs, et nous ne saurions reconnaître dans l'Église une autorité plus élevée, puisque c'est l'autorité de l'Esprit saint, dont ils sont les instruments. A qui d'autre nous adresserions-nous? A un corps constitué, qui aurait pour charge spéciale de nous guider dans le droit chemin, et aussi de nous donner la force d'y marcher? Mais ce corps sacerdotal où l'apercevez-vous? Et puis auriez-vous la naïveté de croire que parce qu'un homme porte un certain titre ou un certain costume, il mérite votre confiance dans les choses spirituelles? Ou bien choisirez-vous pour conducteurs les cœurs les plus tendres, les âmes les plus sensibles, les hommes les plus charitables? Moi aussi, je les aime et les vénère, mais je vous le dis en vérité : le sentiment est aveugle. Préférerez-vous les hommes d'intelligence, les penseurs, les savants? Eux, ils voient clair et ils sont habiles à découvrir les meilleurs moyens; mais le but, qui vous garantit qu'ils sauront et le reconnaître et le poursuivre? Seuls, les hommes possédés de l'amour du Christ, passionnés pour tout ce qui est grand et divin,

nous offrent la sécurité nécessaire. Avec eux, nous sommes certains et de la direction et de la puissance motrice; avec eux, nous ne pouvons craindre ni de nous égarer ni de nous oublier dans le repos. Qu'ils soient donc nos conseillers et nos soutiens, ainsi que doivent l'être des frères aînés!

Peut-être vous demandez-vous, mes chers auditeurs, où j'en veux venir avec ce discours et à quoi donc je puis en faire une application pratique. Hélas! où j'en veux venir? Quand je vois l'état actuel de notre Église, ces divisions infinies, ces partis qui naissent sans cause, se transforment sans motif, se dissolvent sans raison; quand j'entends ces accusations contradictoires, les uns se plaignant de l'anarchie et les autres du despotisme; quand je suis témoin de ces agitations fébriles qui succèdent soudain à de longues et tristes périodes de torpeur; je me dis que nous sommes atteints de quelque maladie spirituelle, et je ne puis m'empêcher de croire que le vrai principe de l'autorité est méconnu parmi nous. Ah! si ma voix était plus puissante, je ferais retentir à l'oreille de tous ceux qui prétendent servir de guides à leurs frères cette question solennelle : « Aimez-vous le Seigneur

Jésus? Êtes-vous remplis de son esprit? Êtes-vous animés d'une sainte passion?» — Mais pourquoi me plaindre de ma faiblesse? Pourquoi ce retour sur moi-même? Chétif ou non, je la poserai, cette question; ou plutôt, la conscience de chacun de vous va se la poser pendant que vous m'écouterez.

Je l'adresse en premier lieu à nous, ministres de la parole, et à moi d'abord: nos prédications ressemblent-elles à celle de Jésus, qui enseignait, non avec l'habileté routinière des scribes, mais avec l'autorité de l'inspiration? Y reconnaît-on le souffle du Christ, et pouvons-nous nous ranger hardiment parmi les conducteurs légitimes de l'Église? — Je ne crains pas, mes Frères, de vous dévoiler ce que vous savez tous. Quelquefois, oui, c'est avec bonheur que le prédicateur monte dans cette chaire. Son âme, agitée par quelque grande pensée, déborde dans un discours où vous sentez vibrer une sainte émotion. Honte aux auditeurs qui ces jours-là s'attardent à admirer le talent de l'orateur, au lieu de se laisser emporter par lui aux pieds de leur Sauveur et de leur Maître! Mais cette inspiration divine comment reviendrait-elle à jour fixe? Il faudrait pour cela qu'elle fût permanente, comme elle l'était en Christ; or, elle ne l'est point en nous, et fréquemment vous voyez notre

parole languir dans les lieux communs et dans les cadres convenus. Vous nous trouvez alors bien peu d'autorité, n'est-il pas vrai? Et puis, voyez, outre cette infirmité que nous partageons avec tous les hommes, nous en avons une qui nous est spéciale. Nous sommes des théologiens, et malheureusement l'étude de la théologie, qui devrait avoir pour unique résultat d'élargir nos vues, a presque toujours pour conséquence de les rétrécir. Chacun de nous tient à telle théorie, à tel système, et, à notre insu, je vous l'affirme, souvent bien malgré nous, nous nous laissons aller à prêcher cette théorie, ce système, au lieu de l'Évangile. Notre science — quelque pauvre qu'elle soit, — étouffe en nous l'aspiration vers l'éternelle vérité. Encore si c'était notre seule chaîne! mais je vous en montrerai une qui est plus honteuse et aussi difficile à rompre. La bienveillante attention que vous nous accordez nous devient un piége, et notre auditoire conquiert sur nous un empire vraiment déplorable. Que de fois, grand Dieu! nous avons la lâcheté de retenir au fond de nos cœurs des vérités peut-être indispensables à vos progrès, mais qui vous scandaliseraient, vous feraient déserter ces bancs! Oui, nous avons peur de vous. Et c'est nous, si pusillanimes, qui portons

par excellence le titre de vos conducteurs spirituels ! Que je vous plains !

Avez-vous d'autres conducteurs encore ? Peut-être. En commençant ce discours, j'ai établi, entre l'autorité morale et l'administration ecclésiastique, une distinction qui maintenant me paraît excessive. En réalité, l'administration intervient sur bien des points dans la vie de l'Église : n'est-ce pas elle qui, en choisissant les pasteurs, distribue indirectement le pain de vie au troupeau ? n'est-ce pas elle aussi qui fixe les éléments du culte public et qui par là (personne n'en doute plus aujourd'hui) touche à la corde religieuse la plus sensible chez la multitude ? La question que j'ai posée aux pasteurs et ministres, j'ose donc la répéter aux nombreux anciens et administrateurs de notre Église. Sent-on chez eux l'irrésistible impulsion d'un cœur palpitant d'amour pour les choses divines ? Dieu me garde de me joindre à leurs détracteurs systématiques qui se plaisent à soupçonner, au fond des actes les plus innocents, les motifs les moins avouables. J'admets avec joie que très-généralement les hommes dont je parle veulent sincèrement le bien et ne consultent point leur propre intérêt. Qu'ils me permettent toutefois de leur signaler deux écueils contre lesquels je vois trop souvent échouer leurs intentions et par conséquent leur

autorité. Je veux dire d'abord les questions de personnes. On aime, on estime un homme pour les meilleures raisons, parce qu'il défend la bonne cause ; mais bientôt on met dans cette affection une passion si extrême, qu'on finit un jour par y sacrifier tous les principes. Qui de vous ne se souvient d'avoir commis cette faute, au moins une fois ? Le second écueil, c'est le contraire, c'est l'attachement excessif à ses principes. Ne vous récriez pas contre ce paradoxe. Les principes sont absolus, cela va sans dire, mais tous nous les concevons d'une manière plus ou moins étroite, de sorte que notre conception, poussée aux dernières conséquences, aboutit à quelque chose de positivement faux. En voulez-vous des exemples ? C'est un excellent principe de travailler à l'unité de l'Église ; il est clair cependant qu'on ne s'y attacherait pas exclusivement sans tomber dans la plus dangereuse erreur : par passion de l'unité, on sèmerait la discorde, et, pour rétablir l'ordre, on retrancherait tantôt à droite, tantôt à gauche, les membres les plus actifs ; si bien qu'à la fin l'auteur d'une pareille mesure parviendrait sans doute à l'unité, car je crois bien qu'il resterait tout seul. Ainsi encore, on ne peut assez estimer la liberté de croyance dont nous jouissons au sein de cette Église ; mais pressez un peu trop ce principe, et vous arri-

verez à cette absurdité que toute doctrine peut se prêcher du haut de la chaire, fût-ce l'athéisme, fût-ce la religion de Mahomet. Eh bien donc, de même qu'au-dessus des personnes il y a les principes, de même au-dessus des principes il y a — précisément ce que je réclame — l'ardent amour des choses divines. Si nos anciens et nos administrateurs n'avaient d'autre désir que d'être les collaborateurs de Dieu et de son Christ, s'ils savaient sacrifier l'accessoire à l'essentiel, ils ne verraient pas, comme cela arrive si fréquemment, leurs meilleures mesures se briser contre l'inertie du troupeau, mais ils l'entraîneraient après eux. Le fait suivant, tiré de l'histoire contemporaine et que vous connaissez pour la plupart, vous fera mieux comprendre ma pensée. Un petit peuple de l'Europe orientale était réuni, il y a peu de mois, pour élire son chef. Plusieurs briguaient la préférence, et autour de chacun d'eux s'était groupé un parti, qui obéissait, soit à des intérêts, soit à des affections, soit aussi à des principes. Tout à coup, au milieu d'une vive discussion, un membre de l'assemblée se lève et la conjure de voter pour un candidat auquel personne n'avait encore pensé, mais dont le nom allait indiquer clairement à l'Europe, quels étaient les vœux les plus chers de la nation. A cette proposition inattendue suc-

cède un instant de silence. Puis les autres prétendants, subjugués par une puissance supérieure, se lèvent tous successivement et déclarent se ranger à cet avis. Le candidat du patriotisme, le candidat de la conscience fut ainsi élu à l'unanimité, malgré toutes les affections personnelles et malgré tous les principes secondaires. Pourquoi, mes Frères, un pareil fait ne se répète-t-il pas souvent dans nos conseils ecclésiastiques? Serait-ce que le patriotisme céleste fût moins puissant sur les cœurs que le patriotisme terrestre? Serait-ce qu'on se passionnât encore pour les grandes idées politiques, mais que les grandes idées religieuses eussent perdu leur force? En ce cas vraiment, notre Église me paraîtrait bien malade!

Mais non, cela n'est point. Je n'en veux pour preuve que l'intérêt extrême qu'en ce moment, autour de nous[1], la multitude tout entière apporte aux affaires de l'Église. J'ai eu tort de parler d'elle comme d'un troupeau qui suit quelques conducteurs, les uns ministres de la parole, les autres chargés de l'administration. Ses conducteurs sont partout et chaque membre du troupeau se croit aujourd'hui le droit d'é-

[1] L'auteur n'a pas cru devoir supprimer les allusions locales que renferment ces pages.

mettre publiquement son avis et de s'offrir pour guide. Que d'autres en rient ou s'en effraient, moi je m'en réjouis du fond de mon cœur. Au sein du protestantisme, ne l'oublions jamais, il n'y a pas des laïques et des ecclésiastiques; mais tout pasteur est laïque quand, assis sur ces bancs, il écoute la prédication d'un de ses frères, de même que tout fidèle est revêtu d'un ministère ecclésiastique quand il prend la parole sur des matières religieuses. C'est donc avec une joie profonde que je vois ceux qu'on appelle laïques revendiquer leur place dans l'Église militante, y faire entendre leur voix, en un mot, exercer leurs fonctions sacerdotales. Mais à eux aussi, à eux spécialement, j'adresse la question du Seigneur à Simon Pierre : Aiment-ils le Christ? Leur cœur est-il pénétré d'un respectueux amour des choses saintes, ou bien obéissent-ils à un esprit profane?

Lorsque c'est l'esprit du Christ, l'esprit religieux qui anime les simples fidèles, vous leur voyez prendre aux affaires de l'Église un intérêt affectueux, délicat et circonspect. Leurs souvenirs de famille les plus chers, à la fois les plus doux et les plus tristes, se rattachent à cette institution bénie, qu'ils aiment, ne fût-ce que parce qu'elle a été le temple de leurs pères. Temple vieilli peut-être et tel que la génération

actuelle ne l'aurait point bâti pour son usage! Mais les vrais fidèles affectionnent d'autant plus chaque place dont ils peuvent encore se servir dans cet antique édifice. Au besoin, ils abattront résolument un pan de mur qui menace ruine; ils ne proposeront jamais à la légère de raser ces voûtes un peu lourdes, mais si solides et si vénérables, pour les remplacer par un pavillon moderne. Bien éloignés de cette agitation stérile qui regarde chaque changement comme un progrès, ils ne demandent quelque modification qu'après y avoir mûrement réfléchi, et par obéissance à un devoir positif. L'essentiel pour eux n'est point d'attacher leur nom à une prétendue réforme, de tout brouiller pour satisfaire une mesquine vanité, mais de combler une lacune réelle dans le culte public, dans l'organisation ecclésiastique, dans le service des pauvres, en un mot, de diminuer l'abîme qui évidemment sépare, de nos jours, le siècle et l'Église.

De même aussi, lorsqu'un abus s'introduit, lorsqu'une mauvaise tendance est sur le point de prévaloir, lorsque, par de fausses mesures, on va tout déformer au lieu de tout réformer, les laïques animés de l'amour du Christ protestent énergiquement, mais au nom de leur Maître, mais au nom de la conscience. Et je

vous dis qu'aucune puissance au monde ne saurait annuler cette protestation, parce qu'elle part, non d'esprits frondeurs, mais d'hommes profondément religieux. Chez un peuple indifférent ou incrédule, on établit facilement n'importe quel régime ecclésiastique ; chez un peuple pieux, on ne changera pas un iota sans qu'il y consente, car il n'y a rien d'aussi opiniâtre que la conscience des vrais disciples du Christ. Leurs réclamations se distinguent d'ailleurs par un accent auquel personne ne se trompe. Vous n'y reconnaissez ni la colère, ni la violence, ni une joie malveillante, ni une humeur de dénigrement, mais l'accent calme, grave et décidé d'une foi sûre d'elle-même. Ils dédaignent tout argument simplement spécieux, ainsi que toute personnalité, et font voir qu'un sentiment unique les inspire : la fidélité à leurs convictions les plus sérieuses.

S'il s'agit, par exemple, de repousser des cérémonies inutiles qu'on veut leur imposer, ils se garderont de les tourner en ridicule, d'effrayer le peuple en les dépeignant avec exagération, de suspecter les intentions des auteurs de ces mesures. Mais ils réclameront avec une noble indépendance en faveur du culte en esprit et en vérité. Et ne croyez pas que dans leur bouche ce soit là une formule qu'ils apprennent vite par

cœur pour l'employer en cette circonstance; non, les vrais fidèles, dont je parle, connaissent en effet le culte spirituel, et c'est parce qu'ils le pratiquent sincèrement et l'aiment de tout leur cœur qu'ils condamnent les innovations.

Les hommes, au contraire, qu'anime le mauvais esprit, s'inquiètent infiniment peu de l'Église dans les temps ordinaires, mais quand ils y remarquent de l'agitation, ils accourent et s'empressent de protester bruyamment, pour le plaisir de protester. Au fond, ils n'en veulent point à telle cérémonie, à telle institution; ils ont une aversion peu déguisée pour l'Église, ou plutôt pour les grandes vérités morales dont elle est la dépositaire. Cédez-leur sur les points, objet de leurs réclamations, démolissez tout et le reconstruisez à leur guise, croyez-vous qu'ils fréquenteront avec plus de zèle ce nouvel édifice? Non, en vérité. Jamais ils ne prendront une part active au culte, ils ne créeront ni ne soutiendront aucune œuvre, mais ils passent leur vie à critiquer et à dénigrer. Les questions religieuses ne sont à leurs yeux qu'un prétexte pour donner carrière à leur esprit d'irréligion. Aussi ne les traitent-ils point sérieusement. Voyez avec quelle joie maligne ils relèvent chez leurs adversaires quelque expression maladroite, peut-être, mais qui désigne une chose fort in-

nocente. Ils s'en emparent, la répètent à tout propos, sans s'inquiéter de sa signification, la commentent si habilement qu'ils en font un épouvantail pour les simples. Et pourquoi non? Ce qu'il leur faut, c'est un mot de ralliement. Une fois qu'ils l'ont, ils ne discutent pas, ils s'en prennent à des noms propres et cherchent à les rendre ou suspects ou ridicules. Sont-ils les plus forts, ils répondent à tout argument en montrant d'un geste insolent leur grand nombre, ce qui, en matière de religion, n'est pas autre chose qu'un appel à la force brutale. Ils ont je ne sais quel art merveilleux de donner à la cause qu'ils défendent un air de vulgarité; les maximes les plus belles, passant par leur bouche, prennent un aspect frivole, tant leur ton est grossièrement déclamatoire, dépourvu de toute noblesse. A chaque instant on est tenté de s'écrier avec indignation : Arrière profanes! ne touchez point aux choses sacrées!

Auquel de ces deux portraits ressemblent les fidèles qui, en ce moment, s'occupent avec tant d'ardeur des questions ecclésiastiques, au chrétien à la fois respectueux et indépendant, ou bien à l'homme que je viens de peindre en dernier lieu? Eh, mes Frères, je puis me dispenser d'en décider, laissant ce soin à votre conscience.

Mais je ne veux pas qu'on m'accuse d'équivoque, et je réponds sans hésiter : ils ressemblent à l'un et à l'autre portrait, et parfois un seul et même individu reproduit tour à tour les deux types. Oui, dans le mouvement actuel on reconnaît le réveil de la conscience protestante, qui veut rentrer dans tous ses droits, mais on reconnaît aussi des éléments fort impurs. Et c'est précisément ce mélange contre nature qui doit cesser. Je conjure les hommes libéraux et pieux de se séparer avec éclat de tous les esprits qui se sont joints à eux par amour du scandale. Qu'importe que vous soyez un peu moins nombreux ? Vous n'en serez que plus forts. Il faut qu'on ne puisse jamais confondre votre haine de la contrainte avec les passions anarchiques, vos vues larges et généreuses avec les déclamations vieillies de l'incrédulité, votre légitime désir de prendre part au gouvernement de l'Église avec les habitudes frondeuses de ses plus grands ennemis. Rompez, rompez tous les liens qui vous attachent à eux. Portez bien haut le drapeau de la liberté, mais de la liberté chrétienne. Ne cessez de rappeler par vos discours et par vos actes quel esprit vous anime, non l'esprit de destruction, mais l'esprit de sainteté et de foi, l'esprit du Christ, votre Maître bien-aimé. Le jour où

l'on comprendra que c'est au nom de Jésus lui-même que vous protestez contre les abus d'une fausse piété, votre cause sera gagnée, tandis que maintenant bien des âmes consciencieuses s'éloignent de vous, malgré le prestige qu'exerce sur elles le mot de liberté; car s'imaginant que vous n'aimez pas le Christ, elles n'osent ni ne doivent vous suivre.

Ainsi, mes Frères, ce qu'il nous faut à tous, à ceux qui enseignent, à ceux qui administrent, à ceux qui dirigent l'opinion publique, c'est la passion des choses divines, et l'on ne remarque tant de désordre dans l'Église que parce qu'ils sont trop rares les hommes qui peuvent s'écrier: « Seigneur, tu sais que je t'aime. » Le seul remède à notre mal consiste donc à réchauffer les cœurs. Que l'Esprit saint excite en nous de véhémentes aspirations vers la perfection infinie, et nous trouverons le secret de paître le troupeau de Jésus-Christ. Tout autre remède, quelque brillant qu'il paraisse, n'est qu'un palliatif, il nous donnera une fausse autorité, à la fois faible et tyrannique, et une fausse liberté, tour à tour insouciante et tumultueuse. Avec le saint amour du Christ, il nous restera certes bien des imperfections, nous commettrons encore des erreurs, notre marche sera signalée par plus d'une chute,

mais au moins nous marcherons, pleins de joie et certains d'avancer. Un souffle divin gonflera nos voiles, nous entraînant vers la patrie céleste.

L'INDIVIDUALISME CHRÉTIEN.

VIII.

L'INDIVIDUALISME CHRÉTIEN.

ROMAINS XIV, 14, 23.

Je sais et je suis pleinement persuadé par le Seigneur Jésus que rien n'est impur de soi-même; mais à celui qui croit une chose impure, elle est impure. Si, malgré ses scrupules, il en mange, il est condamné, parce qu'il n'agit point avec foi; or, tout ce qui n'est pas de la foi, est péché.

Mes Frères,

Parmi les préjugés qui empêchent trop souvent la pleine intelligence des Écritures, un des principaux consiste à s'imaginer que, dans les

premiers temps de l'Église, les esprits jouissaient d'une sécurité et d'un calme complets. Fatigués de nos divisions, de nos doutes, de ce déchirement qui, traversant toutes les âmes, nous sépare les uns des autres et nous met en opposition avec nous-mêmes, nous nous plaisons à attribuer un sort plus heureux aux contemporains de Pierre et de Jean. Ils avaient la paix, sans doute : si la persécution leur rendait la pratique de l'Évangile plus pénible, du moins la vérité se présentait à eux avec une telle évidence qu'ils ne pouvaient jamais hésiter. Nous supposons que le Saint-Esprit leur avait été communiqué à tous dans une mesure extraordinaire, pour ne pas dire surnaturelle, et nous ne sommes pas loin de les croire à peu près doués d'une sorte d'infaillibilité. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, avaient vu, entendu, touché le Seigneur Jésus : ce privilége, pour lequel nous donnerions, n'est-il pas vrai? une part de notre vie, ce privilége devait les mettre à l'abri du trouble qui s'empare de nos âmes dès qu'un nouveau problème surgit à côté de nous; il leur était sûrement aisé de se rappeler quelque parole de Jésus qui s'y rapportait, qui tranchait la difficulté, et que nous, enfants du dix-neuvième siècle, nous ne connaissons pas, puisque nos Évangiles contiennent une bien faible partie des

discours du Sauveur. Enfin, les premiers chrétiens avaient le tribunal des douze apôtres, auquel ils pouvaient s'adresser dans les moments critiques et dont les arrêts étaient évidemment revêtus d'une autorité souveraine et sans appel. Que les consciences devaient se trouver à l'aise à cette époque! On marchait droit devant soi, sans scrupule, sans responsabilité, certain d'être sur la bonne voie, tandis que pour nous la route est à peine tracée, et qu'à chaque instant un sentier s'en détache qui pourrait bien être le vrai chemin. Nos amis s'engagent les uns à droite, les autres à gauche, nous invitant à les suivre; mais personne n'est là pour nous tirer de nos irrésolutions : l'esprit saint reste muet dans nos cœurs; la Bible se prête à toutes les interprétations; les apôtres sont morts, et nous n'avons pas la ressource de nous persuader, comme d'autres, qu'ils ont laissé des successeurs. Nous sommes donc abandonnés à nous-mêmes. Ah! pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas placés au milieu de cette génération qui avait reçu en partage le plus grand des biens, la certitude?

Mais non, mes Frères! Les premiers chrétiens ont connu les terreurs de l'incertitude autant et même plus que notre génération. Les apôtres surtout ont passé par ces luttes où l'âme se demande avec angoisse si ce qu'elle a cru jusqu'a-

lors la vérité ne serait point l'erreur, si ce qu'elle a repoussé comme l'erreur ne serait point la vérité. Je n'invente rien ; les faits sont là.

Le Seigneur, pendant sa vie et après sa résurrection, n'avait jamais dit aux apôtres : « Sortez de l'Église juive, cessez les sacrifices et les jeûnes, ne pratiquez plus la circoncision, et fondez une Église nouvelle, l'Église chrétienne. » Aussi les apôtres ne passèrent-ils point tout d'un coup d'une religion à l'autre. L'Esprit même que Jésus leur avait communiqué et qui se révéla en eux d'une manière visible le jour de la Pentecôte, ne les transforma pas soudainement. Bien des années après la Pentecôte, les apôtres restèrent juifs, prenant part à tous les actes du culte, étant zélés pour la religion de leurs pères et ne se doutant nullement que le vin nouveau de l'Évangile allait faire éclater ce vieux vaisseau. Ils auraient repoussé cette perspective avec horreur, comme un blasphème. Ce ne fut que peu à peu, bien lentement, par de vives discussions, par des crises pénibles, que la vérité se dégagea dans leurs âmes et que l'Esprit saint consuma les préjugés de leur éducation. Ouvrez, par exemple, le livre des *Actes*. Vous y lisez[1] que, sans un ordre formel de Dieu, Pierre refuserait

[1] Actes X.

d'entrer dans la maison du centenier Corneille, parce que Corneille, quoique converti au mosaïsme, n'était pas circoncis ; l'apôtre de Jésus-Christ craignait de se souiller en franchissant le seuil d'une maison païenne ! Une voix du ciel l'ayant invité à manger sans distinction de toutes sortes d'animaux, il s'en montre hautement scandalisé ; jusqu'à trois fois il voit dans cette pensée libérale une tentation : « Je n'ai garde, Seigneur, car jamais chose immonde n'entra dans ma bouche. » Beaucoup plus tard[1], les apôtres réunis solennellement à Jérusalem décident, il est vrai, que les *gentils* arrivés à la connaissance de l'Évangile ne doivent pas être forcés de se faire circoncire, de devenir juifs pour être chrétiens ; mais les apôtres entendent que les *israélites* convertis restent soumis à toute la loi de Moïse, et ils la pratiquent eux-mêmes avec sévérité. Lorsque le bruit court que Paul conseille aux chrétiens d'origine juive de renoncer à la circoncision, ils ne peuvent y croire, ils traitent ce reproche d'odieuse calomnie. Pesez bien ce fait, qui se trouve consigné dans le livre des Actes au 22e chapitre : les apôtres n'admettent pas comme possible que l'un d'eux ait commis cet acte inouï, — d'engager un juif à

[1] Actes XV.

cesser d'être juif. Vous étonnerez-vous, après cela, qu'à Antioche Pierre hésite entre les habitudes de toute sa vie et la vérité nouvelle que Dieu lui a révélée ; qu'un jour il mange avec les païens et que le lendemain il se retire de leur société? Paul l'en a repris ouvertement, comme il le raconte dans l'épître aux Galates [1], et Paul, le héros de la liberté chrétienne, en avait certes le droit; mais nous, mes Frères, qui connaissons trop bien les défaillances du cœur dans les jours de crise religieuse, qui sommes souvent ballottés d'une conviction à l'autre, qui, la plupart du temps, ne savons pas en définitive ce que nous croyons, nous comprenons Pierre et nous l'excusons. Sa faiblesse le rapproche de nous. Elle nous fait jeter un coup d'œil dans son âme, et nous y voyons, comme dans les nôtres, l'opération longue et douloureuse par laquelle l'Esprit-Saint nous purifie de nos erreurs les plus chères.

Au commencement, Pierre et tous les disciples se distinguaient à peine des israélites pieux. De part et d'autre on attendait la venùe du Messie, qui devait descendre des cieux pour juger les peuples et régner sur les douze tribus. Il y avait une seule différence : les disciples savaient

[1] Chap. II, 11-14.

que cette venue glorieuse serait un retour, puisqu'il avait déjà vécu sur cette terre, sous le nom de Jésus de Nazareth, qu'il était mort d'un supplice ignominieux et ressuscité le troisième jour. Sauf ce point de peu d'importance, semble-t-il, les chrétiens paraissaient entièrement d'accord avec les meilleurs d'entre les pharisiens. Ils se préparaient au retour de leur maître par une vie austère, par une observation rigoureuse de la loi, observation devenue bien plus facile depuis qu'ils étaient convaincus que Dieu leur avait déjà montré son Messie.

Mais remarquez la puissance admirable du christianisme! Malgré eux, les apôtres répandent la bonne nouvelle parmi les gentils, et les gentils la saisissent avec avidité. Que faire de ces païens devenus disciples du Christ? On ne saurait ni leur refuser le titre de frères, ni les soumettre à toutes les observances de la loi. Il faut donc reconnaître que l'Évangile peut subsister en dehors du mosaïsme; il faut dire implicitement que par la foi en Christ le mosaïsme est devenu inutile. Rien de plus évident que cette conséquence. Aucun des Douze ne la tire toutefois, tant est grande la force de l'habitude. Seulement ils s'accoutument peu à peu à vivre de la vie de leur maître bien plus que des prescriptions de Moïse, à se nourrir des réalités divines

qu'ils ont eues sous les yeux, bien plus que des rêveries dont se berce l'imagination de leur peuple. Un changement profond, quoique peu visible, s'est opéré en eux.

Alors Dieu suscite Paul. Avec la sainte hardiesse que donne l'esprit d'en haut, il renverse l'édifice judaïque. Il ose proclamer sans réticence que la loi est absolument inutile, — et par conséquent nuisible : car s'y soumettre, c'est placer sa confiance ailleurs qu'en Christ, c'est rechercher, non la sainteté, mais la légalité. « Tenez-vous fermes dans la liberté, écrit-il aux Galates, et ne vous soumettez plus au joug de la servitude. Voici, je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, Christ ne vous profitera point ; vous êtes dès lors obligés d'accomplir toute la loi, vous êtes déchus de l'économie de la grâce. » Parce que les Galates observent quelques fêtes juives, il s'écrie qu'il a travaillé en vain parmi eux. Pour les arracher à cet esclavage, il a recours aux plus dures invectives : « Insensés, qui donc vous a ensorcelés ? » Puis il passe aux plus tendres reproches : « Mes petits enfants, pour lesquels enfanter je travaille de nouveau, » et il ne recule point devant ce souhait terrible : « Plût à Dieu que ceux qui vous troublent fussent retranchés ! »

Quel homme ! sa parole est comme le tran-

chant d'un rasoir : il pose les questions avec une énergie qui vous entraîne, avec une audace qui donne le vertige. De ce style véhément, il vient dire, en face des apôtres et de l'Église de Jérusalem, que les juifs n'ont aucune prérogative sur les païens ! que la viande consacrée aux idoles n'est point souillée ! que nulle prescription de Moïse n'a d'autorité sur le chrétien ! que la mort de Jésus, condamné par la loi, est l'abrogation de la loi ! que l'homme est sauvé, non par les œuvres, mais par la confiance en Christ ! que l'Esprit est désormais le seul joug du croyant ! Dans toutes ces propositions, un juif ne peut voir que des blasphèmes ; or les Douze et les autres disciples étaient encore juifs. Que vont-ils faire ?

Ah ! s'ils étaient encore juifs autant qu'ils s'imaginent l'être, ils crieraient anathème au renégat. Cependant, à leur insu, l'Esprit divin a fait son œuvre en eux ; il ne les a pas affranchis de leurs préjugés, mais il en a du moins relâché le lien. Quoique effrayés, quoique épouvantés de la hardiesse de Paul (vous vous souvenez qu'ils ne veulent pas y croire), ils lui tendent la main d'association. Ils le reconnaissent pour frère, car il prêche le Christ, et cela leur suffit. Ils sentent d'ailleurs que Paul a pour lui la logique ; en effet, dès que l'Évangile s'adresse di-

rectement aux païens non moins qu'aux israélites, la religion juive n'est pas indispensable; c'est une institution préparatoire qui cesse; c'est une transition qu'on peut négliger. Toutefois, si Paul a pour lui la logique, c'est-à-dire la vérité, si, par conséquent, son opinion finira par triompher chez les Douze, puisque, étant disciples du Christ, ils sont esclaves de la vérité, elle ne triomphera pas immédiatement. Ils hésiteront longtemps et avec angoisse. Cette doctrine, qu'ils ne savent comment réfuter, mais qui heurte de front toutes leurs notions, leur paraît pourtant fausse. Ils en craignent les conséquences. Remettre à l'Esprit la conduite du chrétien, n'est-ce pas l'abandonner à lui-même? Dire que la foi justifie, n'est-ce pas encourager la nonchalance et dégoûter de la rude pratique des bonnes œuvres? Quand la loi s'évanouira avec ses terreurs salutaires, la porte ne s'ouvrira-t-elle pas à tous les dérèglements? Paul, qui est saint, n'abusera point de la liberté qu'il revendique; mais ses disciples iront sans doute se jeter dans l'abîme des mauvaises mœurs du paganisme, dont ils ne seront plus séparés par une barrière infranchissable. Les vues de Paul ont beau sembler fort conséquentes, il faut donc dire aussi qu'elles sont pleines de périls. Ajoutons qu'un juif devait éprouver une invincible

aversion à se mêler à cette vie libre des gentils qui, depuis son enfance, lui apparaissait comme une abomination ; c'était presque une répugnance physique.

Dès que vous réunirez tous ces traits, mes Frères, vous comprendrez l'irrésolution des premiers chrétiens, et je crois que vous n'envierez plus leur sécurité, leur certitude inaltérable.

Cependant, direz-vous, l'autorité du Seigneur Jésus n'était-elle point suffisante pour les tirer d'embarras? Certes, tous les apôtres auraient obéi avec joie à leur maître, s'il leur avait fait connaître sa volonté. Mais rien ne leur prouvait que Jésus eût eu réellement l'intention de fonder l'Église chrétienne en dehors du judaïsme, et ils n'étaient pas du tout convaincus qu'il eût donné raison à saint Paul. N'oubliez pas, pour bien comprendre ces doutes, que les apôtres, durant la vie du Seigneur, étaient plongés dans les plus grossiers préjugés, de sorte que des paroles d'une évidence parfaite glissaient sur eux sans produire plus d'impression que les syllabes inintelligibles d'une langue étrangère. Un jour le Seigneur, qui permettait à ses disciples de négliger certaines prescriptions traditionnelles, avait eu, à ce sujet, une vive discussion avec des pharisiens venus de Jérusalem. Il ne se con-

tenta point de leur reprocher leur formalisme, il le dénonça au peuple. Ayant appelé, dit l'évangéliste[1], toute la multitude, il s'écria : « Écoutez-moi, vous tous, et comprenez : Il n'est rien au dehors de l'homme qui entrant en lui le puisse souiller. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » En vérité, on ne saurait parler d'une manière plus claire, ni plus solennelle. Eh bien, croyez-vous que les apôtres aient compris ! Quand ils furent rentrés à la maison, ils lui dirent : « N'as-tu pas vu que les pharisiens ont été scandalisés de ce discours ? » Et Pierre ajouta : « Explique-nous cette parabole. » Cette parabole ! Ils ne peuvent se figurer que ce discours doive être pris à la lettre ; quand Jésus attaque le pharisaïsme, c'est sans doute une similitude, une façon de parler, qui recouvre quelque autre sens. Voilà où ils en étaient alors, et Jésus put leur répondre avec tristesse : « Et vous aussi, vous êtes sans intelligence ? »

Ce n'est pas tout. Non-seulement les apôtres, tant qu'ils vécurent auprès de leur maître, étaient incapables de saisir toute la portée de son enseignement, mais Jésus (et ceci me paraît de la plus haute importance, mes Frères), Jésus n'aurait pas voulu leur dicter ce qu'ils devaient croire.

[1] Marc VII.

Il n'était pas venu sur la terre pour proclamer une doctrine toute faite, à laquelle l'intelligence aurait adhéré machinalement; il était venu montrer Dieu dans sa réalité et communiquer à l'âme humaine une force nouvelle qui lui permît de s'épanouir, malgré les entraves du péché. Pas plus qu'il n'a fixé une forme d'administration pour l'Église, pas plus qu'il n'a rédigé une confession de foi semblable au décalogue, il n'a tranché le grand problème de l'abrogation de la loi mosaïque; il lui suffisait d'avoir mis l'homme en état de dénouer ce problème. Avez-vous jamais senti avec quelle délicatesse il se retient, en quelque sorte, pour ne pas opprimer les disciples par son autorité; avec quel soin il ménage leur indépendance, pour laisser au développement individuel toute la spontanéité nécessaire? Et quand, dans un cas comme celui que je viens de citer, il a prononcé une parole précise, formelle, soyez sûrs que quelque part ailleurs dans les évangiles il place une autre parole qui semble dire le contraire et nous rend ainsi notre liberté, c'est-à-dire nous force à réfléchir. La même bouche qui a dit: « Il n'est rien au dehors de « l'homme dont il puisse être souillé, » la même bouche qui a déclaré, de la sorte, l'abrogation de bien des pages de la loi mosaïque, a dit tout aussi solennellement: « Ne croyez pas que je

« sois venu anéantir la loi ; en vérité, jusqu'à « ce que passent le ciel et la terre, un seul iota « ou un seul trait de lettre de la loi ne passera point[1]. » Peut-on pousser plus loin l'apparence de la contradiction? Mais, vous le savez, mes Frères, au fond les deux paroles sont également vraies : oui, une très-grande partie de la loi mosaïque est sans valeur ; oui, la loi mosaïque en ce qu'elle a d'essentiel, de divin, d'évangélique, durera plus longtemps que le ciel et la terre. Il eût été facile au Seigneur de présenter ces deux vérités dans leur conciliation et d'épargner ainsi aux apôtres bien des déchirements et des crises. Un philosophe l'eût fait. Mais le Christ est plus qu'un philosophe. Il ne nous donne ni préceptes ni doctrines ; il régénère notre conscience et notre intelligence, pour que nous trouvions nous-mêmes le juste et le vrai. Il refuse d'être une autorité, dans le sens vulgaire qu'on attache à ce mot, il refuse d'être notre pape, il est notre Sauveur, il fait notre éducation. Or, toute éducation véritable a pour but, non d'étouffer l'individualité, mais bien au contraire de la fortifier. Par ses enseignements, par ses exhortations, par ses châtiments, un père de famille veut faire de son fils mieux qu'un auto-

[1] Matth. V, 17.

mate, un homme. Et de même Jésus-Christ voulait faire de ses apôtres des hommes. « Il « vous est avantageux que je m'en aille, leur « avait-il dit; car, si je ne m'en vais, l'Esprit ne « viendra point à vous. Quand il sera venu, il « vous enseignera toutes choses, et il vous rap- « pellera, il vous fera comprendre celles que je « vous ai dites[1]. »

Ainsi, mes Frères, les chrétiens du premier siècle ne pouvaient recourir à une autorité visible. Le Christ lui-même les renvoyait à l'Esprit.

Mais si l'Esprit ne se prononçait point? s'il ne se révélait pas d'une manière sensible, incontestable, surnaturelle, comme dans la vision de Pierre lorsque les messagers de Corneille vinrent le chercher; si l'Esprit ne se manifestait par aucun oracle, et c'était le cas, que faire? Il s'agissait de prendre sur-le-champ un parti, car la question était brûlante, elle touchait aux moindres détails de la vie journalière. On ne pouvait ni prier, ni sortir de chez soi, ni préparer un repas, sans se décider pour ou contre le mosaïsme. Que faire?

C'est ici que saint Paul se montre véritablement l'apôtre de Jésus-Christ. Au nom même

[1] Jean XVI, 7; XIV, 26.

du principe de l'abrogation de la loi, il tranquillise les partisans de la loi. L'Esprit, dites-vous, ne se manifeste pas extérieurement à l'Église? Mais il parle dans l'intérieur de chacun de vous; écoutez-le. Peu importe, en définitive, que vous mangiez de toutes choses ou que vous jeûniez; il importe, au contraire, que vous agissiez conformément aux lumières que vous avez reçues. Si donc, en conscience, vous croyez qu'une chose est impure, elle vous est impure, et vous commettez une faute grave dès que vous y touchez. Vous n'avez d'autre juge que votre sentiment intime : c'est lui qui vous condamne, c'est lui qui vous absout. Tout ce que vous ne faites pas avec foi, c'est-à-dire avec la persuasion d'être dans le vrai, est un péché, fût-ce l'action la plus légale. — Voilà, mes Frères, la doctrine que Paul expose au long dans le chapitre où j'ai puisé mon texte. Au lieu de violenter les âmes, au lieu de surprendre les intelligences par une argumentation pressante et passionnée, au lieu d'imposer son opinion comme un commandement, il remet sa cause au jugement individuel. Il pense que chaque conscience est un tribunal incorruptible, qui rend nécessairement gloire à la vérité. Ne soyez point inquiets, dit-il aux faibles; mais débattez la question avec vous-mêmes en présence de

Dieu, et ce qui en toute sincérité vous paraîtra bon, sera bon pour vous. Faites-le joyeusement, librement.

Ce grand principe de la morale chrétienne est si consolant qu'au premier abord on le trouvera sans doute trop facile, trop agréable, trop commode. Se peut-il que l'Évangile ne me donne d'autre juge que moi-même ? n'est-ce pas m'autoriser à suivre tous mes penchants et tous mes caprices ? — Ah ! mes Frères, distinguons. Quand Paul veut que les chrétiens se conduisent d'après leur jugement individuel, il ne s'en remet pas à nous, il s'en remet à notre conscience. Et la preuve que notre conscience n'est pas nous, c'est qu'elle ne cesse de nous contredire et de nous condamner ; c'est qu'elle nous est à charge et que souvent nous voudrions la faire taire à tout prix. Nous n'aimons pas notre conscience. Si nos amis osaient être importuns comme elle, nous romprions bien vite avec eux. En nous délivrant de l'autorité extérieure, le christianisme nous donne un maître d'autant plus impitoyable qu'il habite nuit et jour en nous, qu'il est témoin de toutes nos actions, de toutes nos pensées, de tous nos désirs, et qu'il ne se prête point, comme un texte, à des interprétations spécieuses et habiles. Nous pouvons

jusqu'à un certain point ne pas le consulter, mais alors nous savons parfaitement que son adhésion nous manque. Nous pouvons chercher à le mal comprendre, mais alors il répète sa sentence d'une voix bien basse et bien distincte. Nous pouvons faire semblant de confondre ses commandements avec les vœux de nos passions, mais alors il proteste contre ce mensonge, et nous ne parvenons pas à nous y tromper. En vérité, le principe de saint Paul est moins commode qu'il n'en a l'air. Il ne nous accorde en définitive aucun repos, puisqu'il faut tout soumettre à la conscience, sans exception. Nous n'avons plus le droit de nous laisser imposer des opinions par notre entourage, de nous endormir dans nos préjugés, de faire ce que tout le monde fait, de croire ce que tout le monde croit. Une conviction qui n'est pas l'œuvre de la conscience est désormais un péché !

Peut-être ferez-vous ici une autre objection : vous direz que le principe du jugement individuel est bon pour les savants, pour les penseurs, mais que la grande majorité des hommes n'a ni le temps ni les moyens intellectuels de se faire des convictions raisonnées, et vous en conclurez qu'il faut bien lui trouver un autre guide que la conscience. — Mes Frères, vous oubliez que chacun sera jugé d'après les lumières qu'il a

reçues, et non d'après les lumières plus grandes de son prochain. Pourvu que ce pauvre idolâtre prosterné devant un fétiche soit sincère dans son adoration, Dieu le traitera comme un serviteur qui a été fidèle dans les petites choses, et plus tard il fera luire en son cœur un nouveau rayon du soleil de la vérité. Ce catholique qui observe le carême, gagne des indulgences, défile son chapelet, est plus agréable à Dieu, s'il agit ainsi parce que sa conscience le lui ordonne, que ce protestant éclairé qui, le jour de Pâques, s'approche de la table sainte par pure habitude. Interrogez vos souvenirs personnels, et vous vous rappellerez sans doute une époque de votre vie où vous eûtes des scrupules qui maintenant vous font sourire, où votre conscience vous traça une conduite qui actuellement vous paraît fausse. Eh bien! si vous fûtes alors sincère et si vous l'êtes à présent, vous n'éprouvez sûrement aucune honte, ni de votre conduite antérieure, ni de votre changement; vous comprenez que, suivant les divers degrés du développement spirituel, la conscience a dû varier dans ses applications. Les devoirs de l'enfant diffèrent de ceux de l'homme fait. Or, ces modifications qui se montrent dans la vie d'une seule et même personne, se montrent aussi d'un individu à l'autre. La conscience de mon prochain peut lui

ordonner autre chose que la mienne. « Que celui, dit saint Paul, qui mange de tout ne méprise pas celui qui n'en mange point; et que celui qui n'en mange point ne condamne pas celui qui en mange; car cela regarde Dieu. » Dès que Dieu nous juge chacun d'après les lumières qu'il nous accorde, vous concevez, mes Frères, que chacun a suffisamment de lumières pour trouver la vérité. D'ailleurs, les questions religieuses, celles de la vie pratique et celles de la doctrine, ne sont pas aussi difficiles à résoudre qu'on veut bien le dire. Il ne faut ni tant d'érudition, ni tant de profondeur, mais un cœur net, c'est-à-dire un esprit passionné pour la vérité et prêt à faire le sacrifice de tout préjugé. Une conscience droite est, pour ainsi dire, le bon sens de l'âme.

Vous le voyez, le jugement individuel que recommande saint Paul ne mérite ni le reproche d'être trop commode, ni celui d'être trop difficile. Je ne m'étonnerais pas, toutefois, mes Frères, que plusieurs parmi vous se prissent à douter si cette indépendance de la conscience se peut concilier avec la foi en Christ et la soumission à la Bible. — Certes, l'Évangile est une autorité pour nous; mais, je le répète, c'est la douce autorité de l'amour qui n'a rien de despotique. Pour peu que vous vous observiez, vous

avouerez que votre conscience abandonnée à elle-même serait incapable de vous vaincre et de vous transformer. Dieu vient à son aide, en nous présentant la sainte image de son Fils. Il en est de nous comme d'un enfant doué du génie musical; s'il n'entend jamais de musique, son talent croîtra avec une excessive lenteur, ou même dépérira tout à fait. Supposez, au contraire, que l'œuvre la plus parfaite, renfermant la quintessence de toutes les beautés, soit fréquemment exécutée devant cet enfant, on comprend aisément l'influence de cette harmonie céleste sur le développement de son génie. Eh bien! le Christ est pour nous ce chef-d'œuvre divin. En le contemplant dans l'Écriture, notre conscience s'éveille, s'épanouit, marche de progrès en progrès. Quand vous méditez une parole de Jésus, vous l'acceptez d'abord parce qu'elle est de lui; mais aussitôt votre conscience en reconnaît la vérité éternelle, la nécessité; il vous semble presque l'avoir trouvée moins dans ce livre qu'en vous-mêmes. Qui aurait osé appeler Dieu: «Notre Père» avant que Jésus-Christ l'eût fait? et qui ne sent maintenant que ce nom est bien le seul qui convienne à Dieu? Prenez ainsi chaque mot sorti de la bouche du Sauveur, et dites si votre conscience n'y adhère pas, et si par cette adhésion elle ne s'élève pas

au-dessus d'elle-même? Peut-être, il est vrai, trouverez-vous de temps à autre une parole qui vous arrêtera, qui vous scandalisera. Cette parole constitue alors un problème à l'étude duquel vous devez vous mettre avec zèle; mais, jusqu'à ce que vous en ayez saisi la vérité, cette parole ne fait point autorité pour vous, de sorte que vous eussiez à la pratiquer sans la comprendre. Ce serait là une obéissance aveugle, machinale, où la conscience n'aurait aucune part: or, tout ce qui se fait sans elle est péché.

Le principe posé par notre texte put seul, au premier siècle, sauver l'Église d'un naufrage, et, de nos jours encore, l'Église ne saurait conserver à la fois la paix et la vie qu'en reconnaissant la conscience pour guide à travers le dédale des controverses. C'est au jugement individuel, éclairé ou plutôt formé par la lumière divine qui luit dans la Bible, c'est à la conscience chrétienne qu'il faudra toujours en revenir, à moins qu'on ne préfère une bâtarde imitation du catholicisme avec sa casuistique et son confessionnal.

Il y a peut-être dans cette assemblée des personnes qui hésitent touchant la légitimité de certains actes: vous vous demandez si la danse est permise, si en fréquentant le théâtre on ne

donne point un encouragement au mal, si les chrétiens peuvent consacrer une partie du dimanche au travail ou au plaisir, si les spéculations du commerce et de la Bourse sont autorisées par la morale. Dans tous ces cas, mes Frères, interrogez votre conscience, mais sérieusement, sincèrement, et n'allez pas la confondre, soit avec vos préjugés, soit avec vos secrets désirs. Votre conscience vous laisse-t-elle libres? Usez de votre liberté, vous souvenant toutefois de ne point scandaliser les faibles; votre liberté est sanctifiée, — si c'est bien, je le répète, si c'est bien la conscience qui vous la donne. Pour peu, au contraire, que vous vous sentiez liés, — arrêtez-vous; car à celui qui croit une chose impure, elle est réellement impure. Surtout n'allez point invoquer une autorité, pour qu'elle vous tire d'embarras à coups de décrets; consultez vos frères, mais ne permettez pas qu'ils s'interposent entre votre âme et Dieu; ouvrez la Bible, mais pour vous en nourrir et non pour y chercher au hasard une parole qui vous tienne lieu de conscience, ainsi qu'un article du Code remplace chez le juge son opinion personnelle.

De même, lorsqu'on discute devant vous les questions qui agitent le monde religieux actuel, par exemple, l'opportunité d'introduire dans

notre culte des éléments liturgiques plus nombreux, ou bien la nécessité de centraliser nos établissements de bienfaisance entre les mains d'une corporation, ou bien encore le genre d'autorité que le chrétien doit reconnaître aux Écritures saintes, ne détournez point la tête avec effroi, comme si ces questions étaient au-dessus de votre portée; ne regardez ni à droite ni à gauche pour voir préalablement ce qu'en pense le prochain; mais en toute simplicité, dans un esprit de prière et d'humble indépendance, écoutez ce que votre conscience vous dicte, et puis obéissez-lui. Toutefois, que ce soit bien votre conscience qui parle et non votre paresse, ou peut-être votre esprit frondeur!

O mes Frères! il faut le dire, jamais on n'a moins agi par conviction que de nos jours, et nulle part aussi peu que dans le monde religieux.

Quand vous lisez un livre de piété, le lisez-vous avec discernement, pour y séparer le vrai et le faux, les choses justes et les choses exagérées, ce qui est simple et ce qui est déclamatoire? Ou n'est-il pas vrai que vous lui accordez sur vous une influence excessive si l'auteur jouit d'une haute réputation dans votre parti, tandis que vous vous cuirassez contre son action si son nom est moins bien vu? Dans les deux cas, vous commettez un péché, vous manquez de sincérité.

Et quand vous entendez une prédication, comment la jugez-vous pendant et après? Savez-vous résister à tout engouement et à tout sentiment de malveillance? Savez-vous faire taire vos petites vanités, pour que la parole du prédicateur aille droit à votre conscience, la réveille, et soit à son tour jugée par elle?

Je vais plus loin, et je vous demande si votre foi elle-même a bien ses racines dans la conscience? Croyez-vous, sans exception, tout ce qu'elle vous dit être vrai, et ne croyez-vous que cela? Ne repoussez-vous jamais des vérités importunes comme si c'étaient des tentations (ainsi que le faisait Pierre), et sous le prétexte que, les agitations de l'âme venant du malin, il est méritoire de les étouffer?

Secouez votre engourdissement; ne pensez point que, pour avoir fait un premier pas, vous ayez atteint la perfection, et que toutes les opinions que vous avez embrassées au moment de votre conversion soient également respectables. Sachez distinguer l'or et la paille. Soyez vrais, soyez libres à l'égard de tout homme, esclaves à l'égard de l'Esprit. Soyez fidèles à vos scrupules — et à vos doutes! Si cette parole vous semble hardie, n'entendez-vous pas cependant, au fond de votre cœur, un écho qui la répète après moi? Oui, vous me donnez raison,

quand je vous dis que votre christianisme est en bien grande partie un costume emprunté, une affaire d'habitude et de laisser-aller. Usez donc de franchise envers vous-mêmes. Rejetez de votre vie cet attirail, ces phrases pieuses qui n'ont plus de sens, ces manières de voir qui ressemblent singulièrement à des préjugés ; en un mot, rejetez tout ce qui, dans votre foi, vous est venu par héritage et non par conviction. Car tout cela est non-seulement inutile, mais nuisible, tout cela est péché. Ne reculez pas devant la lutte : le royaume des cieux appartient aux violents.

LES RICHESSES.

IX.

LES RICHESSES.

Luc XII, 21.

« *Ainsi en est-il de celui qui s'amasse des trésors* « *à soi-même, et qui n'est point riche pour* « *Dieu.* »

Mes Frères,

Dans les versets qui précèdent notre texte, le Seigneur Jésus a démontré à la foule que l'abondance des biens ne donne pas la vie, ou, en d'autres termes, que les biens de la fortune sont singulièrement précaires, puisqu'à chaque instant nous pouvons être appelés à les quitter. Pour donner plus de relief à cette pensée fort simple, il la présente sous la forme d'une histoire. Un homme riche, dont les terres ont beau-

coup rapporté, se prépare à rassembler ses moissons dans de vastes greniers, et il se promet pour de longues années une vie de plaisir et de bonne chère. « Repose-toi, dit-il à son âme, mange, bois et te réjouis. » Mais le créateur intervient subitement : « Insensé! cette nuit même on te redemandera ton âme, et tes provisions à qui seront-elles ? » La folie de cet homme, ajoute le Seigneur Jésus, se retrouve chez tous ceux qui s'amassent des trésors à eux-mêmes ; seul, celui qui est riche pour Dieu échappe au reproche d'être dépourvu de sens. Cette parole, objet de mon discours, me semble la plus précise, la plus complète de toutes celles où Jésus se prononce sur les richesses ; à côté de l'abus, elle indique quel doit être l'usage.

De nos jours, l'industrie et le commerce intervenant à tout instant dans la vie de chacun d'entre nous, il arrive qu'involontairement nos pensées se reportent souvent vers les biens de la fortune. Le chrétien entre autres, qui doit toujours être orienté sur l'océan de ce monde, en fait l'objet fréquent de ses méditations ; je dis : ses méditations, car la lecture du Nouveau Testament à elle seule ne suffirait pas ici. Les auteurs sacrés n'écrivent qu'indirectement pour nous, et ils s'adressent proprement à une génération

qui vivait dans des conditions fort différentes. En prenant à la lettre quelques-unes de leurs paroles, on serait amené à croire que tout argent est marqué au coin de l'iniquité (souvenez-vous du « Mamon injuste »), et que le disciple du Christ est tenu de vendre ce qu'il a, pour le distribuer aux pauvres. Il faudrait alors choisir entre l'Évangile et la civilisation. Il faudrait ou bien cesser d'être chrétien, ou bien condamner le commerce, l'industrie, le travail. Non, telle n'est pas la pensée intime du christianisme. J'en ai pour garant la parole de mon texte, où Jésus oppose à l'insensé qui s'amasse des trésors à lui-même, le sage qui est riche pour Dieu. Il y a donc un certain usage des biens de la fortune, une certaine manière d'être riche, qui est conforme à la volonté du Seigneur.

Toutefois, avant de suivre notre texte sur ce terrain, il me paraît indispensable d'élucider une question préliminaire. Je voudrais examiner d'abord, mes Frères, ce que c'est qu'être riche. Quelle est la différence réelle entre un riche et un pauvre? Chacun veut faire fortune; mais qu'est-ce que la fortune? A quoi peut-elle servir? La réponse n'est pas aussi simple et facile qu'elle en a l'air.

Vous m'accorderez sans doute que l'argent

n'a en soi-même nulle valeur. Ces sacs d'écus rangés dans votre caisse, ces billets de banque, ces inscriptions de rente, tout cela vous plaît assurément, mais tout cela ne vous donne immédiatement aucune jouissance, aucun avantage. Vous l'estimez, parce qu'il vous sera aisé de l'échanger contre autre chose, dès que vous désirerez autre chose; c'est seulement un signe qu'à tout moment vous pourrez opérer cet échange. Tant que vous gardez votre argent dans vos mains, il ne vous rend point de service; il ne commence à vous être utile qu'à l'instant où vous vous en défaites. Donc la richesse n'est rien par elle-même; elle tire toute son importance de ce qu'elle nous permet de nous procurer.

Mais que peut-elle procurer? Mille agréments, direz-vous, mille plaisirs, mille délices. Peut-être; toutefois au lieu d'une énumération enthousiaste, procédons méthodiquement à l'inventaire du bonheur que donnent les richesses.

Ne craignez pas d'ailleurs que j'aille les déprécier et affecter devant vous je ne sais quel amour idyllique de la pauvreté. Je trouve à la richesse un grand mérite : elle rend à l'homme sa liberté, elle le débarrasse des soucis matériels, elle lui fait prendre la démarche qui convient au maître de la création. Nous avons

tous rencontré plus d'une fois des malheureux chez lesquels la misère, une faim continuelle, avait fini par étouffer toute autre préoccupation que celle du manger et du boire ; ces infortunés, penchés sur la terre pour y découvrir quelque nourriture, semblaient à peine s'élever au-dessus de la brute qui paît au bord du chemin. Eh bien, un peu d'argent aurait suffi pour les préserver de cette chute profonde ; et c'est à notre argent que nous devons, nous, de ne connaître que dans une faible mesure les soucis rongeants et abrutissants de la vie physique. L'opulence en est entièrement exempte. Grand et enviable privilége de la fortune ! Ce n'est pas le seul. Parmi les fleurs que Dieu a semées çà et là dans la vie humaine, plusieurs ne peuvent être cueillies que de la main du riche. Les sciences et les beaux-arts, par exemple, restent à peu près interdits à quiconque n'en fait pas sa profession, son métier, ou à quiconque ne jouit pas d'une certaine aisance. Cette supériorité-là du riche sur le pauvre passe souvent inaperçue, et cependant il n'en est guère de plus remarquable. En lui permettant de s'entourer de tous les chefs-d'œuvre de l'humanité et de prendre part à toutes les découvertes, elle lui procure mieux que des jouissances fugitives, elle le rend capable d'élargir de jour en jour son

horizon, elle le range, s'il le veut, dans l'aristocratie intellectuelle.

Vous le voyez, mes Frères, je suis loin de médire des biens de la fortune ; mais, en dehors de cette exemption des soucis matériels et de cette facilité de développer ou de récréer notre esprit, ils me semblent contribuer fort peu à notre bonheur. Ou bien vous étonnez-vous que je ne dise rien des plaisirs, des plaisirs sans nombre qui accompagnent l'opulence ? A parler franchement, je n'y crois pas. Oui, entre la misère et l'aisance il y a ici une différence énorme, car la misère tue l'âme; mais entre la position la plus modeste et la position la plus brillante, entre le simple ouvrier et le propriétaire de vingt millions, la différence est bien petite, si toutefois elle existe, si même elle n'est pas à l'avantage de l'ouvrier. Prenez les plaisirs les moins relevés, ceux qui s'achètent, dit-on, au marché, et voyez lequel des deux en jouit le plus.... Mais c'est un sujet rebattu ! Précisément ce qui fait le plaisir, c'est-à-dire le contraste, la lutte, la privation, tout cela manque au riche : il ne connaît ni la surprise, ni la fatigue. Son logement splendide l'ennuie, ses voyages ne peuvent le distraire, car il n'y rencontre nulle difficulté qui le fasse sortir de son existence confortable et terne. Il a les sens

émoussés. Puis, quant aux plaisirs où l'argent n'entre pour rien, comment y aurait-il une différence? Croyez-vous qu'un pauvre, au cœur honnête et tendre, ne s'émeuve pas de joie à la vue des succès de son enfant? Pensez-vous que le soleil couchant qui empourpre le ciel et la montagne, ne se réfléchisse pas dans son œil comme dans ce ui du riche? Non, non, la famille et la nature, ces grands biens, sont également à la portée de l'un et de l'autre. Et les peines leur ont été distribuées également aussi, les maladies, les chagrins du cœur, les deuils; or, en vérité, dans ces maux, il y a même de quoi anéantir souvent les deux priviléges que tout à l'heure nous avons reconnus à la richesse!

Mais si elle procure peu de plaisirs, elle n'en a pas moins un autre mérite inappréciable; elle est essentiellement une puissance. La volonté du riche pèse d'un poids presque toujours décisif. Ses moindres caprices deviennent sur-le-champ des réalités, tandis que les plus fermes intentions du pauvre restent de vains désirs. L'un se heurte et se meurtrit sans cesse contre mille résistances, l'autre plane au-dessus des obstacles. Sous sa main, la nature elle-même se transforme; car y a-t-il une entreprise colossale quelconque qui, de nos jours, dépasserait la puissance des capitaux? Les hommes forts et les

hommes intelligents, les masses incultes et les esprits d'élite, les ignorants et les savants, tous se mettent à la disposition du riche, heureux s'il veut échanger un peu de son or contre leurs services et leur travail. Et avec son or, il n'achète pas seulement leur travail et leurs services, il prend possession de leurs âmes et s'impose à leurs consciences. Quel est parmi nous l'esprit assez indépendant, assez insubordonné pour oser s'exprimer publiquement sur le compte d'un riche avec la même sévérité que sur le compte d'un pauvre ? Si vous voulez mesurer la considération qui s'attache inévitablement à l'opulence, transportez-vous dans quelque petite ville où il n'y a qu'un seul homme proclamé riche. Voyez de quels respects on l'entoure, combien on approuve à l'avance tout ce qu'il pourra dire et faire, comme on se dispute ses faveurs et jusqu'à ses saluts, avec quelle curiosité on suit ses démarches et l'on observe sa conduite, car chacun se hâte de prendre exemple sur lui. Ses opinions font autorité, ses ugements sont sans appel. Dans la société moderne, nous sommes tous devenus des courtisans, et la majesté devant laquelle nous brûlons notre encens, c'est le riche. Je n'examine pas si nous avons tort ou raison; mais je dis que par cette déférence, cette complaisance,

cette soumission, nous revêtons le riche d'un pouvoir immense : à côté de la puissance matérielle qui réside dans l'argent, nous lui donnons la puissance morale que confère l'opinion publique. Voilà l'énorme prérogative attachée à la richesse, prérogative bien incontestable et bien réelle, mais aussi, mes Frères, bien redoutable pour ceux qui la possèdent. Si la responsabilité du pauvre est déjà lourde, que sera donc celle du riche ? Partout où il passe, il laisse derrière lui une trace profonde.

Maintenant que nous connaissons, mes chers auditeurs, en quoi consistent exactement les priviléges de la fortune, maintenant que nous nous sommes rendu compte de la véritable valeur de l'argent, nous pouvons aborder la grande question soulevée par notre texte. Est-il vrai, comme le dit le Seigneur Jésus, que celui qui s'amasse des trésors à soi-même, c'est-à-dire celui qui gère ses biens en égoïste, soit un insensé? Remarquez-le, il ne s'agit pas de démontrer qu'un pareil homme manque de charité, ni qu'il viole les commandements de l'Éternel ; il s'agit de prouver qu'il est dépourvu de sens. Le Seigneur ne nous excite pas contre lui à l'indignation, à la sévérité, mais à la pitié, à

la compassion. Est-il vrai, en d'autres termes, qu'en rapportant tout à lui-même, le riche se prive des avantages de la richesse, qu'il laisse échapper un bien réel et poursuive un bien chimérique? Car telle est la conduite des insensés.

On peut être égoïste de plus d'une manière : l'un s'attache à l'argent considéré en soi et indépendamment de toute application, c'est l'avare ; un autre le prise exclusivement pour le bien-être qu'il procure, c'est l'épicurien ; un troisième enfin l'estime parce qu'il y voit un instrument au service de sa volonté, c'est l'ambitieux. Eh bien! le riche avare, le riche épicurien, le riche ambitieux, font-ils tous une œuvre qui les trompe?

Si je présentais à vos yeux, comme type de l'avare, cet être cruellement sordide qui est devenu le jouet de la comédie, vous n'hésiteriez pas à le traiter d'insensé. Heureusement ce personnage est une bien rare exception, de sorte que son cas ne prouve rien. J'entends vous parler ici d'hommes intelligents, respectables, bons et tendres pères de famille, d'hommes parfois généreux, mais qui n'en méritent pas moins le reproche de s'attacher follement à leur argent. En voici un qui possède une fortune amassée peut-être à force de travail et d'économie; rien

de plus honorable, en vérité, et après un pareil labeur on a bien droit à un peu de repos. Mais non, ce pauvre riche est l'esclave de son or, qui réclame ses soins nuit et jour. L'administration d'une telle fortune paraît dépasser ses forces. Sans cesse il court à droite, à gauche, pour surveiller son bien ; sans cesse il doit parer à quelque intrigue ; sans cesse il se débat dans les ennuis d'un procès. Il a beaucoup moins de liberté et de jouissances, beaucoup plus de désagréments et de peines, que lorsqu'il ne possédait pas encore de quoi vivre sans travail. Le bel avantage pour lui d'être devenu riche! Par charité, n'est-ce pas? on devrait lui souhaiter de perdre la moitié de cette fortune encombrante : peut-être alors sa barque allégée voguerait-elle plus joyeusement vers le port. — Mais vous qui le plaignez d'être trop riche, et qui, je pense, l'êtes beaucoup moins que lui, faites-vous preuve de plus de sagesse? Par une habile spéculation commerciale, vous venez de gagner une certaine somme; comment l'employez-vous? Vous la placez sans doute dans votre commerce pour la faire valoir et la doubler en peu de temps, et ce nouveau gain vous l'utiliserez de la même manière, faisant toujours du profit passé une source de profit pour l'avenir... Très-bien; mais, je vous prie, quel est le

but définitif que vous poursuivez? Quand vous arrêterez-vous? A quel chiffre vous écrierez-vous : assez! Vous enrichissez-vous donc seulement pour vous enrichir? Considérez-vous l'argent uniquement comme un moyen d'acquérir plus d'argent encore? Mais à quoi bon en acquérir indéfiniment, si jamais vous ne vous en servez? En faisant ainsi de l'argent lui-même le but de tous vos efforts, vous vous montrez dépourvus de sens. Je ne vois trop ce qui vous distingue de l'avare de la comédie, si ce n'est que vous n'avez dans votre personne rien de ridicule, et puis qu'un cœur humain, je le sais, bat encore dans votre poitrine. Et c'est précisément pourquoi je vous plains du fond de mon âme. Votre vie se dépense dans l'âpre recherche d'un bien chimérique, et quand l'heure de votre mort sonnera, il vous faudra quitter cet or péniblement amassé, sans que jamais vous en ayez joui.

L'épicurien, au contraire, a pour préoccupation capitale de bien jouir de ses richesses, et il concentre toutes ses facultés sur ce problème: retirer de l'argent autant d'agréments que possible. Mais chaque épicurien cherche son agrément à sa guise et selon ses goûts particuliers. Beaucoup aiment les plaisirs les plus matériels, les plus vulgaires, et ils ne comprennent pas

qu'on emploie la fortune à autre chose qu'à flatter ses sens. Je répète ce que j'ai déjà dit : l'expérience me défend d'admettre qu'en les flattant ils ne les émoussent pas; plus ils vont, moins ils jouissent. Nul ne saurait se soustraire à cette loi, qui n'est pas seulement une loi morale, mais une loi physiologique. Les empereurs romains, par exemple, avec leurs gigantesques orgies, l'idéal de la volupté que personne n'atteindra plus jamais, les Tibère, les Caligula, les Héliogabale, sont morts dans un incroyable dégoût de la vie. Si nos matérialistes modernes n'arrivent pas à ce degré, ils s'en rapprochent plus ou moins. Loin d'être joyeux, ils se montrent fatigués et blasés. D'ailleurs, l'inexorable vieillesse vient pour eux plus vite que pour tout autre, et alors ils offrent le plus triste et le plus honteux des spectacles, celui d'hommes à cheveux blancs dont l'âme brûle encore de convoitise, après que la débauche a consumé jusqu'à la moelle de leur corps. Dans la galerie des riches insensés, rien n'est aussi hideux ! J'en détourne vos regards et je vous introduis plutôt dans cet appartement où tout respire le luxe et même la mollesse. L'habitant de cette demeure raffine sur les petites délicatesses de la vie. Toutes ses pensées tendent aux aises de sa personne : il a des règles excellentes pour éviter les indispositions et les

maladies; il en a de parfaites pour savourer longuement le plaisir, qu'il se verse goutte à goutte; il en a de bien meilleures encore pour s'épargner les pensées pénibles et importunes. Modéré en toutes choses, cet homme passe aux yeux de bien des gens pour un vrai sage. L'est-il en effet? Réfléchissons-y un instant. Évidemment il consacre sa fortune à détourner un danger qu'il redoute par-dessus tout, et qui se nomme la souffrance. Or, pour y échapper, qu'a-t-il imaginé, ce sage? Il se condamne à un supplice continuel; car, n'est-ce pas un vrai supplice que cette tension incessante de l'esprit, cette anxiété de chaque instant? En imagination, il souffre perpétuellement, et, en réalité, il souffre autant qu'un autre, car s'il évite peut-être quelques douleurs, il ressent d'autant plus vivement celles qui l'atteignent. Voilà tout le profit que l'insensé retire de ses biens! Faut-il vous citer d'autres exemples analogues? Faut-il vous démontrer que le riche, s'il n'y a en lui qu'égoïsme frivole, aura beau puiser ses jouissances jusque dans les sphères les plus élevées, dans les beaux-arts, par exemple, il n'y trouvera que la déception et le vide? Demandez plutôt aux artistes sérieux ce qu'ils pensent des amateurs qui courent après tous les chefs-d'œuvre, pour se procurer d'agréables sensa-

tions ; les artistes vous diront qu'il n'existe pas d'êtres plus à plaindre et plus insupportables, plus ennuyeux et plus ennuyés. Vous le savez, il s'attache une sorte de ridicule aux hommes dont la profession est d'amuser ; eh bien, quelque chose de ce ridicule s'attache également à ceux qui recherchent en tout l'amusement et les sensations agréables.

Laissons les épicuriens (il en existe bien des variétés, mais toutes se ressemblent), et voyons si parmi les mauvais riches l'ambitieux échappe peut-être au reproche d'être insensé. Il sait, du moins, que l'argent n'est qu'un moyen, et il sait que l'homme n'est capable de jouir que jusqu'à un certain degré. Aussi les richesses lui servent-elles à faire triompher sa volonté et à l'imposer à ses frères. Malheureusement, étant égoïste, il veut les choses les plus contradictoires. Vous allez en juger. La considération qui l'entoure, grâce à sa fortune, lui plaît au plus haut point ; il aime à voir l'air d'admiration et de dépendance avec lequel ses concitoyens le contemplent ; il trouve son bonheur à leur faire sentir sa supériorité par la hauteur de ses procédés et par l'éclat de son luxe. D'autre part, pour conserver la considération et la popularité dont il jouit, il faut qu'il fasse de vraies bassesses, qu'il flatte les plus mauvaises passions

en cachant son opulence et en reniant ses prétentions légitimes, qu'il se fasse mépriser par ceux-là même qu'il méprise souverainement. Ainsi balloté, il se jette tantôt dans une familiarité sans noblesse, tantôt dans une arrogance insultante, et il trahit à nos yeux les passions opposées qui l'agitent. Je suis convaincu qu'il en souffre à chaque instant. Il hésite entre l'orgueil et l'intérêt, entre l'envie d'abuser de son influence et la crainte de la compromettre, entre les ardents désirs de l'homme privé et l'ambition dévorante de l'homme public. Il ne peut jouir de son pouvoir sans le perdre, et il ne peut le conserver qu'en se refusant d'en jouir. Insensé, qui ne saurait sortir du cercle vicieux où l'a enfermé son égoïsme!

Il est temps, mes Frères, de placer sous vos regards un tableau moins fastidieux et de vous montrer enfin, après les malheureux qui s'amassent des trésors à eux-mêmes, les sages qui sont riches pour Dieu. L'expression grecque signifie proprement : « riches en vue de Dieu, » et elle exprime par conséquent que le riche, tel que le veut Jésus-Christ, doit, dans l'usage de sa fortune, avoir constamment Dieu devant l'esprit, mettre tous ses biens à la disposition de

son créateur, les administrer dans l'intérêt de l'Éternel et non dans son propre intérêt. Le mondain rapporte tout à soi, le chrétien tout à son Seigneur.

Oui, le disciple du Christ voit dans ses biens, grands ou petits, un dépôt que Dieu lui a confié; il en est bien moins le propriétaire que l'intendant.

Par conséquent, il ne s'y attache pas outre mesure, il ne met pas son cœur dans ce trésor. Comment connaîtrait-il l'avarice sordide qui n'ose utiliser l'argent de crainte de le perdre? Un pareil vice ne peut se rencontrer chez lui : il est le banquier de son maître, et jamais on n'a accusé un banquier d'avarice à l'égard des sommes déposées entre ses mains. Si Dieu lui retire ce dépôt, il s'en consolera sans trop de peine; il se voit décharger d'une lourde responsabilité. En même temps, il ressent une privation, sans doute; mais il saura profiter de ce châtiment pour examiner quel est en lui le défaut qui a déplu au Père céleste. En tout cas, vous ne verrez point ses traits altérés par le désespoir, comme si, avec cet argent, il avait perdu la meilleure part de sa vie.

D'un autre côté, je ne puis croire que le vrai chrétien affecte jamais du dédain pour la fortune que Dieu lui a prêtée; ce serait mépriser le di-

vin propriétaire de cette fortune. Bien au contraire, il la fera valoir consciencieusement, il l'entretiendra dans le meilleur état, il l'accroîtra même, sans âpre passion, il est vrai, mais par tous les moyens honorables qui se présenteront à lui. Il n'y a qu'un seul cas où il éviterait avec soin cet accroissement : s'il prévoyait que sa fortune en augmentant l'absorberait dans des soucis matériels, ou bien que ses capacités intellectuelles ne suffiraient plus pour en régler l'emploi. Ce cas excepté, l'homme sérieux ne trouvera jamais qu'il est trop riche, quoiqu'il trouve toujours qu'il l'est assez.

Ne croyez pas davantage qu'il puisse se permettre des prodigalités excessives. Il n'a pas le droit d'abuser ainsi de son dépôt, de le jeter au hasard dans le monde, mais sa libéralité doit être constamment réglée par la raison, puisque ce n'est pas avec son propre argent, mais avec celui de son maître qu'il se montre généreux. On s'imagine souvent que la raison n'a aucun rôle à jouer dans la vie du chrétien, et pourtant si elle ne brille pas là de tout son éclat, et notamment dans l'emploi de la fortune, je ne sais pas où elle devrait se rencontrer.

Quel sera cet emploi raisonnable ?

Le chrétien emploiera sa fortune d'abord pour lui-même, cela doit être. Il se créera des loisirs,

il se procurera la liberté qui accompagne la richesse, il jouira pleinement de son indépendance. Comment préférerait-il demeurer l'esclave des soucis et de la matière? Bien plus, il usera de ses biens pour embellir sa vie, car aucun don de Dieu n'est impur. Quelques personnes d'une piété sérieuse pensent que le chrétien devrait se restreindre au nécessaire et se priver du superflu. Mais où tracer la limite? On a dit avec raison que le superflu lui-même est bien nécessaire; et il est certain que généralement nous trouvons que le superflu n'a pas encore commencé pour nous, mais seulement pour notre voisin plus riche. L'homme consciencieux, à la vérité, ne raisonnera point ainsi. Il saura très-bien que tous les agréments qui constituent l'aisance, ne lui sont pas indispensables, et pourtant il en profitera sans aucun scrupule. Si vous vous en tenez aux dehors, vous aurez quelque peine à dire ce qui le distingue d'un riche mondain : l'un et l'autre s'entourent des productions de l'art, l'un et l'autre cherchent à rendre leurs habitations agréables. Il y a néanmoins entre ces deux hommes une complète opposition. L'âme du disciple du Christ débordera de reconnaissance à la vue de ces biens, que le mondain accepte comme s'ils lui revenaient de droit. Le chrétien, considérant l'amour du Père

envers lui, se sentira ému de charité pour ses frères moins bien partagés, tandis que l'égoïste détourne ses yeux de leurs misères et de leurs souffrances de peur qu'un mouvement de compassion ne vienne troubler sa quiétude. Bien différent du mondain, qui ne voit partout que des occasions de se distraire, le chrétien dans tous ses loisirs et toutes ses jouissances poursuivra un but unique, son perfectionnement intellectuel et moral. Sous des apparences semblables, l'un mène une vie dissipée, l'autre une vie toute pénétrée de la pensée de Dieu et de sa propre responsabilité.

Le chrétien manquerait toutefois à ses devoirs les plus sacrés s'il bornait l'emploi de sa fortune à sa propre personne ou à sa famille. Il est fort bien de se perfectionner et de s'améliorer, mais ici-bas nous sommes tous solidaires, nous nous devons les uns aux autres. Le vrai disciple du Christ a de l'ambition ; lui aussi, il veut faire triompher sa volonté, et c'est avec bonheur qu'il s'aperçoit de la puissance énorme que lui confèrent ses richesses.

Que de bien ne va-t-il pas faire avec son argent ! Lorsqu'il voit ses frères souffrir et dépérir autour de lui, il n'est pas, comme tant d'autres, réduit à les plaindre, il peut voler à leur secours. Sa bourse s'ouvre largement à l'infortune. Mais

en faisant l'aumône, il se souvient du sens primitif de ce mot, qui signifie *miséricorde*. Il ne se contente pas de glisser dans la main du mendiant quelques pièces de monnaie, car la misère physique est toujours accompagnée d'une misère morale, que votre argent ne guérira point si vous n'y ajoutez précisément ce qui fait la véritable « aumône, » la bienveillance et la sollicitude. Il faut payer de votre personne et pas seulement de votre bourse. Vous-mêmes vous rougiriez d'accepter un présent d'un étranger; comment pouvez-vous infliger cette ignominie à votre prochain? En vérité, je vous dis que vous n'avez le droit de lui offrir votre argent que si vous vous sentez du fond de votre cœur son ami affectueux et dévoué. N'objectez pas que le pauvre se garde bien de le refuser, de quelque manière que vous le lui offriez. Oui, pressé par le besoin impérieux, il le prend, mais dans son âme il se méprise et il vous hait. Cet argent, qu'aucun sentiment élevé n'a sanctifié de part ni d'autre, est comme frappé de malédiction : le pauvre se hâte de le dépenser aussi honteusement qu'il l'a reçu.

D'ailleurs, l'aumône doit être réservée pour des cas exceptionnels, et le riche, s'il est fidèle à sa conscience, tâchera surtout de procurer aux ouvriers du travail, afin que jamais ils ne

tombent dans cette détresse extrême. Il vivra peut-être plus largement, plus somptueusement qu'il ne lui plaît, se souvenant que les dépenses du riche font le gain du pauvre. Mais ce ne sont pourtant pas les industries du luxe qu'il encouragera le plus, car, quoi qu'on en dise, le luxe fait à un pays au moins autant de mal que de bien. Il préférera de beaucoup le travail productif. Au lieu de dépenser tant d'argent à sa toilette et à sa table, il tâchera de mettre en valeur les richesses naturelles qu'on néglige d'exploiter autour de lui. Par le même motif, il soutiendra, de nos jours, l'atelier dans sa lutte contre la manufacture, il viendra au secours de l'artisan et des petits capitaux contre une concurrence écrasante. — Ah ! ne dites pas, mes Frères, que je fais ici de l'économie politique. Songez-y, il y a toute une classe de la société qui vit dans une anxiété perpétuelle, parce que d'année en année elle voit se réduire son gagne-pain. On dit cette crise inévitable, on la représente comme une transformation qu'il faut absolument subir. Je ne le conteste pas; mais je sais que le riche, s'il a du cœur, cherchera, par tous les moyens, à adoucir les angoisses de cette crise. Sa bienfaisance ingénieuse formera pour ainsi dire une association avec la faiblesse des petits. Il les protégera

sans cesse. S'apercevant, par exemple, que l'apprentissage de plus en plus incomplet, dans les divers métiers, est une des principales causes de la ruine des artisans, il encouragera l'établissement d'écoles professionnelles. Il s'attaquera de toutes ses forces à l'abus déplorable qui fait payer à l'indigent un loyer, en proportion, beaucoup plus cher qu'à nous-mêmes; il s'entendra avec d'autres riches animés de l'esprit de fraternité, et, sans qu'il leur en coûte rien, ils sauront procurer à l'ouvrier un peu du confort dont nous jouissons. Il ne s'agit pas d'une utopie : une ville voisine[1] en a donné récemment l'exemple, et je ne vois pas pourquoi notre cité ne tiendrait pas à honneur de le suivre dès aujourd'hui.

Dirai-je toute ma pensée? Le chrétien doit faire aussi quelque chose pour les plaisirs du pauvre. Un homme qui travaille du matin au soir a besoin de distractions; or, de nos jours, il ne s'en offre à lui que deux, l'une pire que l'autre, la boisson et la danse, — quelle danse! Les classes aisées de la société se créent facilement elles-mêmes des distractions plus nobles, sans parler de celles qu'on met d'office à leur disposition. Eh bien! je voudrais que quelques

[1] Mulhouse.

riches essayassent s'ils ne pourraient pas purifier, ennoblir les plaisirs du pauvre, s'ils ne pourraient pas faire tourner à son profit ses loisirs, qui trop souvent causent sa perte. Qu'ils y réfléchissent, et ils en découvriront sûrement les moyens. Quoi! les Grecs, du temps du paganisme, savaient réunir la nation entière dans des fêtes joyeuses que sanctifiait leur foi en la présence des dieux, et nous, chrétiens, nous nous en déclarerions incapables?

Le riche ne dispose pas seulement de beaucoup d'argent, il jouit d'une considération générale et d'une influence souvent irrésistible; il mettra donc aussi cette considération et cette influence au service de son Maître. Je crois qu'il se gardera soigneusement de toute affectation pieuse : «roi dévot, courtisans hypocrites,» a-t-on dit; or, le riche, je le répète, ne manque certes pas de courtisans. Mais, sachant de quel poids son opinion pèse sur son entourage, il montrera qu'il hait également le pharisaïsme et le sadducéisme, l'étroitesse formaliste et la frivolité insouciante. Il proclamera bien haut son respect pour les choses saintes; puis, pour le reste, il prêchera ses convictions chrétiennes surtout par sa conduite. Sa probité stricte, sa loyauté, sa patience, sa douceur, sa générosité, voilà les grands arguments dont il se servira.

Mais j'oublie le principal : il faut qu'au milieu de son opulence il apparaisse plein de modération. Son premier devoir est la tempérance dans les jouissances de toutes sortes ; car ce qui rend la vue du luxe si dangereuse pour les pauvres, c'est bien moins le luxe en lui-même que la passion avec laquelle ils le voient rechercher.

Ces diverses obligations ne coûtent rien au disciple du Christ ; d'abord elles sont conformes à ses goûts, et puis elles font partie de la charge dont il se sait revêtu. Ses richesses lui confèrent une mission qu'il n'a garde d'oublier.

Ou bien, est-ce une illusion de ma part lorsque je me figure le riche exerçant dans notre société une haute magistrature, se conduisant comme le tribun du pauvre et de Dieu? — Dieu ! qui donc le représente dans les conseils des nations? Qui défend sa cause? qui plaide pour toutes les idées nobles et élevées? qui cherche à faire triompher sur la terre la vérité et la justice? Nous, pasteurs et prédicateurs de l'Évangile, nous ne pouvons nous jeter dans la mêlée, notre mission consistant plutôt à fortifier ceux qui combattent et à panser leurs blessures. Il faut à l'Éternel des champions plus libres que nous, plus forts, et qui sachent se faire écouter du monde entier. Riches, au cœur vaillant, ne

voulez-vous pas être ces champions et ne viendrez-vous pas relever d'une main hardie le drapeau de votre Dieu? — Et le pauvre! Oh! soyez ses chevaleresques défenseurs! Ne redoutez pas que j'aille médire de la société actuelle et répéter les absurdes déclamations de ses détracteurs passionnés et aveugles. Mais je vous dis que tout n'est point parfait dans notre monde, et qu'inévitablement ces imperfections atteignent d'abord le pauvre; je vous dis que, de nos jours, sans qu'il y ait de la faute de personne et par la seule force des choses, il semble se préparer comme une nouvelle féodalité, qui inquiète les petits; je vous dis que dans leurs réclamations tout n'est pas inventé ni même tout exagéré. Riches qui m'écoutez, je vous en conjure, faites-vous leurs avocats, vous, dont les paroles ne se perdent jamais dans le vide! Vos plaidoyers, simples et graves, démêlant le vrai d'avec le faux, exciteront l'attention tout autrement que les plaintes amères du pauvre lui-même; car dans ces plaintes il se glisse presque toujours les rauques accents de l'envie, qui, hélas! semble devenir de plus en plus notre défaut national.

Qu'ils soient bénis, les riches qui remplissent ainsi leurs fonctions! Que l'Éternel, dont ils

sont les fidèles serviteurs, étende sur eux sa main tutélaire ! Qu'il fasse prospérer toutes leurs entreprises ! Qu'il double leur héritage ! Qu'il leur accorde dès ici-bas la félicité céleste !

LA PITE DE LA VEUVE.

X.

LA PITE DE LA VEUVE.

MARC XII, 41-44.

S'étant assis en face du trésor, Jésus regardait comment la foule mettait de l'argent dans le trésor, et plusieurs riches en mettaient beaucoup. Et une veuve pauvre étant venue, mit deux pites, ce qui fait un quart de sou. Et ayant appelé ses disciples, il leur dit : « En « vérité, je vous dis que cette pauvre veuve a « mis dans le trésor plus que tous ceux qui y « ont mis; car tous ont mis de leur superflu, « mais elle, elle a mis de son indigence, tout ce « qu'elle possédait, toute sa subsistance. »

Mes Frères,

Fatigués des discussions les plus acharnées qu'il ait eues à subir pendant sa douloureuse mission, le Christ s'assied en face des troncs où les fidèles jetaient, en sortant du temple, leur

contribution volontaire aux dépenses du culte. Il veut voir ce que l'on donne et comment on le donne : ce lui sera un indice parfaitement sûr du plus ou du moins de puissance qu'a conservé la religion parmi son peuple. Tandis que les disciples groupés autour de lui contemplent avec ravissement les splendides arcades de l'édifice, il observe donc les passants. Bientôt, désignant une femme pauvre et en deuil qui se glisse timidement entre les riches habitants de Jérusalem, il s'écrie : « Cette veuve a donné plus que tous les autres ! » — Comment ! A en juger par l'extérieur, elle gagne péniblement son pain à la sueur de son front ; ses traits amaigris paraissent creusés par les soucis et par l'indigence ; se peut-il qu'elle ait déposé une somme plus considérable que ces sacrificateurs et ces scribes et ces membres du Sanhédrin, personnages qui ne sont pas seulement fort riches, mais aussi fort généreux, car, chaque jour de fête, on les voit vider dans le tronc une bourse pleine. Le Maître prétend que cette veuve a donné davantage encore ; combien donc ? — Elle a donné, en tout, le quart d'un as romain, c'est-à-dire un peu plus d'un centime de notre monnaie. — Le quart d'un as ! Étrange arithmétique d'après laquelle une toute petite pièce de cuivre a plus de valeur qu'une poignée de pièces d'argent !

Et pourtant c'est l'arithmétique vraie, l'arithmétique rationnelle. Un objet quelconque n'a point en soi une valeur propre, fixe, immuable, mais pour l'apprécier il faut examiner s'il remplit sa destination. Un diamant, qui est d'un prix inestimable entre les mains du bijoutier chargé de monter une magnifique parure, semblerait un misérable caillou à l'infortuné jeté, sans espoir de délivrance, sur un écueil inhabité. Et, d'autre part, l'homme qui périt brûlé par la soif donnerait ses biens les plus précieux pour un verre d'eau, que dans d'autres circonstances il refuserait de payer du moindre prix. Or quel est le but, quelle est la destination des dons faits au temple? S'il s'agit d'augmenter la pompe du culte, de verser le sang d'un plus grand nombre de victimes, d'entasser des trésors dans ses portiques, en un mot, d'enrichir Dieu; en ce cas, sans doute, la pite de la veuve est un don bien chétif, bien dérisoire. Mais, en vérité, Dieu est assez riche par lui-même; il demande uniquement notre affection, tout le reste lui appartenant déjà, et, s'il exige des israélites certaines offrandes, il ne le fait pas pour lui, mais pour eux, voulant mettre à leur portée un moyen très-simple d'exprimer et d'entretenir leur reconnaissance. La somme versée dans le tronc tire toute sa valeur du sentiment qui s'y rattache; elle ne

compte devant Dieu que si elle est un sacrifice; elle a pour prix juste ce qu'elle a coûté au donateur. Dès lors il est évident que la veuve, en se privant, par piété, de tout ce qu'elle possède, fait infiniment plus que les riches qui apportent leurs grosses sommes d'argent; comme le dit le Seigneur avec sa concision incomparable, elle donne de son indigence, et les autres de leur superflu. Elle s'offre elle-même, ses préoccupations, ses soucis, ses angoisses; elle accepte volontiers quelques souffrances de plus pour témoigner à Dieu combien elle le trouve bon.

Le sacrifice, mais le sacrifice véritable, est le dernier mot de toute la religion, la seule chose qui nous mérite l'approbation de l'Éternel, parce que c'est la seule chose qui nous rende semblables à lui. En pensant à sa gloire plutôt qu'à notre bonheur, nous faisons comme Celui qui nous a créés et nous conserve la vie par pur amour, et qui travaille à notre sanctification sans autre mobile que le désir de nous rendre heureux. Aussi, par le sacrifice nous lui procurons une joie qu'il n'aurait pas eue sans nous, la joie d'apercevoir son image vivante dans une de ses créatures. Oui, cette pauvre veuve est pour ainsi dire la bienfaitrice de l'Éternel !

Mais si telle est la valeur du sacrifice dans le culte rendu à Dieu, comment nous y prendrons-

nous, disciples du Christ, pour imiter la veuve de l'Évangile? A quel temple irons-nous porter l'obole de notre indigence? Sur quel autel déposerons-nous notre holocauste? — Le temple dans lequel le Dieu de Jésus-Christ veut être adoré en esprit, a pour nom l'humanité. L'Éternel demande que nous la lui transformions en une maison de prière et d'harmonie céleste, et c'est à nos frères qu'il nous ordonne de nous sacrifier, lorsque nous désirons lui témoigner notre amour. De même que Dieu aurait pu se passer de toutes les offrandes des israélites, puisque ces victimes et ces prémices ne lui donnaient rien; de même, il pourrait dans l'éducation du genre humain se passer de notre travail et de notre dévouement. Rien ne lui serait plus facile que de convertir les nations sans les tortures des martyrs. Et quant à la misère matérielle, il pourrait aussi la guérir par sa toute-puissance; qu'est-ce qui l'empêcherait, par exemple, de faire produire à la terre plus qu'elle ne produit, et d'arrêter en même temps l'accroissement trop rapide de la population? Mais il ne l'a pas voulu. Ayant mis fin aux sacrifices purement symboliques de l'ancienne Alliance, il a réservé une place immense au sacrifice véritable. La vie du chrétien tout entière doit être un culte rendu à son Père céleste, et ce culte

doit se manifester par une charité ardente, dont la veuve nous fournit le modèle lorsqu'elle verse dans le tronc son dernier quart de sou.

« Plusieurs riches, dit saint Marc, donnaient beaucoup. » — Plusieurs riches de nos jours donnent aussi beaucoup pour l'entretien du temple spirituel de Dieu, pour les œuvres de bienfaisance et d'évangélisation. Mais font-ils mieux que ceux dont il est question dans notre texte? Donnent-ils de leur nécessaire ou seulement de leur superflu? Leurs dons sont-ils un sacrifice?

Il semblerait au premier abord que, pour mériter qu'on les rangeât du côté de la veuve et non du côté des pharisiens, ils eussent à donner toute leur fortune, tout leur capital. Or, cela ne se fait point parmi nous. Et je crois que, selon la volonté de Christ, cela ne doit point se faire, sauf peut-être dans des cas rares et spéciaux. En effet, je vois que Jésus ordonne une seule et unique fois à un certain jeune riche de vendre tout ce qu'il possède et de le donner aux pauvres, et tout dans le récit prouve que cet ordre est exceptionnel, que le Seigneur parle ainsi pour des motifs particuliers au jeune riche. Les biens de la fortune, aux yeux du Christ, constituent

une charge, une fonction, dont on ne doit point se démettre. Mais, d'un autre côté, il faut donner de son nécessaire et pas seulement de son superflu. Comment s'y prendre?

Quelques pieux chrétiens pensent remplir ce précepte en donnant chaque année une part plus ou moins considérable de leur revenu; et le chiffre auquel ils s'arrêtent souvent, c'est un dixième, probablement en souvenir de la dîme établie dans l'ancienne Alliance. Se rendre volontairement d'un dixième moins riche ou plus pauvre qu'on n'est; consentir à n'avoir que neuf mille francs quand on pourrait disposer de dix mille, c'est, je l'avoue, de l'abnégation, dont peu de mondains seraient capables. Toutefois, si je ne m'abuse, malgré ce procédé on peut ne donner pourtant que de son superflu. N'est-il pas vrai que vous vivriez avec une somme moindre que celle que vous vous réservez? N'est-il pas vrai que si vous perdiez le tiers, les deux tiers de votre fortune, vous n'auriez pas encore atteint la dernière limite du nécessaire? Pris d'un certain sens, tout est superflu, car le travail seul suffirait pour nous faire vivre; pris d'un autre sens, à la vérité, tout est nécessaire, car les besoins croissent avec les ressources, et le plus riche ne se sépare point de la moindre part de ses biens sans éprouver une privation.

Pour des raisons d'ordre et d'économie, il peut être très-sage de fixer dans son budget une somme à l'exercice de la bienfaisance, mais cette somme, fût-elle les trois quarts de notre revenu, ne nous affranchit d'aucune obligation quant au reste.

Le vrai disciple de Christ ne fait point deux parts dans sa vie, l'une à la charité, l'autre à l'égoïsme; il sait que tout appartient à son Maître, et il trouve le moyen de donner de son indigence sans précisément se défaire du superflu.

D'abord, il donne de son indigence, il accepte volontairement des peines et des douleurs, en accordant aux misérables une place dans son cœur et dans ses préoccupations. Au sein du confort légitime dont il est entouré, il souffre poux eux et avec eux. Sa table ne se charge pas des biens que Dieu lui prodigue, sans que son imagination se représente les yeux avides du pauvre fixés sur lui. La femme riche et pieuse peut se couvrir des étoffes les plus brillantes si vraiment sa position l'exige (souvent elle se fait illusion à cet égard); mais en se voyant parée avec tant de goût et tant de luxe, sa pensée se reporte amèrement vers les ouvrières à qui un travail excessif enlève les couleurs de la jeunesse, et la santé, et la joie de l'âme, et peut-

être le courage de marcher dans le droit chemin. Pour le chrétien, le superflu n'est donc point un lit de roses où il s'endorme avec mollesse; dans toutes ses jouissances, il fait asseoir, à côté de lui, de son plein gré, le spectre de la misère, qui l'empêche de goûter tranquillement aucun plaisir. Il me semble même qu'à la longue sa vie deviendra comme un martyre, et que souvent il priera Dieu de le délivrer de cette torture, de mettre fin à cette immolation de chaque jour, de lui reprendre ces richesses, qui ne pèsent pas moins qu'un remords.

Le chrétien sacrifie d'ailleurs à ses frères autre chose encore que le calme de son cœur. Il leur doit une part du plus précienx de ses biens terrestres, une part de son temps. Qui que vous soyez, et quelque grande somme d'argent que vous distribuiez aux pauvres et aux sociétés religieuses, si vous ne consacrez point au soulagement, ou à l'instruction, ou à l'évangélisation du prochain une part notable de votre activité, vous ne donnez que de votre superflu et non de votre nécessaire. Il y a mille objets vers lesquels vous pouvez diriger de préférence ce travail, et Dieu vous en laisse le choix, pourvu que ce travail soit réel et soit bien un sacrifice. Frères, voyez quel service immense vous rendriez au monde et par conséquent à Dieu, si

vous appliquiez aux maux de l'humanité la dixième partie du temps et des efforts d'intelligence que vous appliquez à vos propres affaires. Il en est parmi vous qui savent si bien administrer leur fortune ; pourquoi ne se mettent-ils pas à administrer l'indigence de leur voisin ? Il en est qui savent former et diriger de brillantes associations industrielles ; pourquoi n'essaient-ils pas de fonder entre les pauvres des associations qui lutteraient contre la misère ? Il en est qui savent exposer avec une merveilleusse clarté les plus secrets mystères de la science ; pourquoi réservent-ils leurs talents pour eux et pour d'autres hommes instruits, au lieu de répandre parmi le peuple quelques rayons de cette bienfaisante lumière? Il en est qui ont dans leur cœur des trésors d'expérience et sans doute aussi des trésors d'amour ; pourquoi ne les ouvrent-ils qu'à leurs amis les plus intimes ? Pourquoi ne se font-ils pas les conseillers et les prédicateurs de tous les infortunés autour d'eux? Pourquoi cet égoïsme ou cette nonchalance? — Et vous, mes Sœurs, faut-il vous dire quelle activité toute spéciale Dieu semble avoir créée pour vous? Faut-il vous nommer le don particulier dont il vous a enrichies et dont il vous demandera compte? Vous devez être les consolatrices des malheureux. Vous seules, vous

pouvez aller au devant de leurs confidences, et par la douceur de votre compassion, verser le baume dans les cœurs ulcérés. Vous seules, vous pouvez pénétrer chez le pauvre sans indiscrétion, — or, l'indiscrétion envers lui, on l'oublie trop souvent, est cent fois plus répréhensible qu'envers le riche ; — vous seules, vous avez le droit de franchir la porte de sa demeure, sans qu'il vous ait appelées, car, si vous le voulez bien, toujours il finira par se réjouir de votre apparition. Dieu vous a donné la grâce en partage, et cette grâce, dont peut-être vous faites un instrument de vanité, vous devez la porter chez le pauvre et la lui consacrer. Visitez-le donc et visitez-le avec un peu de ce désir de plaire, de ce charme, de cette bonté tendre et délicate que vous prodiguez ailleurs. Faites-lui l'aumône et de votre temps et de votre amabilité.

Enfin, mes chers auditeurs, il faut savoir offrir en sacrifice les agréments de la vie, il faut savoir renoncer à ses aises. Je lisais récemment la correspondance d'un historien célèbre, notre coreligionnaire, mort il y a peu d'années[1], et j'y ai trouvé un trait bien simple, et bien admirable pourtant. L'homme vénérable dont je

[1] Sismondi.

parle, employait par pitié un ouvrier des moins habiles ; mais un jour cet artisan ayant maladroitement gâté à deux reprises la porte d'un appartement, on lui signifia son congé. « Il faut donc que je perde ma dernière bonne pratique! s'écria-t-il avec douleur ; toutes les autres m'ont déjà quitté. » Sans hésiter, le savant le reprit à son service, aimant mieux avoir un salon ouvert à tous les vents que de contribuer à la ruine de l'ouvrier. Rien de plus simple que cette conduite, je le répète ; mais ferions-nous de même? Consentirions-nous, de propos délibéré, et par charité pour le prochain, à subir chaque jour un de ces petits désagréments qui impatientent l'homme le plus calme? Si nous sommes les disciples du Christ, il faut bien en venir là. Il faut nous priver des plaisirs de la vie, toutes les fois qu'ils causeraient un dommage à notre frère. Il le faudrait surtout si c'était un dommage spirituel qui en résultât pour lui, une occasion de chute. Cela arrive bien plus fréquemment qu'on ne le pense. N'oublions pas que de tous les sentiments le plus naturel chez le pauvre, et en même temps le plus âpre, le plus dévorant, c'est l'envie, l'envie, qui résume à elle seule toutes les douleurs et tous les dangers de la misère. Pour que cette envie s'apaisât dans son cœur, il faudrait qu'il aperçût chez les riches une

grande modération dans les jouissances. Quand, au contraire, nous étalons à ses yeux le spectacle éblouissant d'un luxe qui, peut-être même, dépasse nos moyens; quand il comprend que nous n'avons d'autre préoccupation que d'amasser beaucoup d'or, afin de nous procurer beaucoup de plaisirs; quand il calcule que nous avons dépensé, en pure perte et pour satisfaire quelque ignoble caprice, une somme dont il aurait vécu bien des jours, que dis-je? bien des mois; a-t-on le droit de s'étonner qu'il jette au monde sa malédiction et au ciel son blasphème? N'est-il pas évident que le vrai coupable dans cette révolte du pauvre, c'est le matérialisme du riche?

On parle beaucoup de charité dans notre société du dix-neuvième siècle. Mais combien cette charité est loin de puiser les aumônes dans ce qui coûte, de donner aux pauvres son cœur, son temps, son comfort et ses plaisirs. De même que les jésuites avaient imaginé pour les grands seigneurs d'autrefois une dévotion aisée, on a inventé de nos jours une bienfaisance commode, mise à la portée de tout le monde. Personne ne conteste plus qu'il ne soit du devoir de chacun de s'occuper du sort de ses semblables, de travailler à leur amélioration et à leur bonheur; mais il est entendu que ce devoir peut se rem-

plir par délégation. On paie à la fin de l'année le montant de sa souscription, ainsi qu'on paie les notes des fournisseurs ou les contributions publiques, et avec cela on est quitte envers Dieu. Tout se traite à forfait. Et comme si ce n'était pas assez rabaisser la charité, on a trouvé bon d'y joindre pour appât quelque plaisir vulgaire; on a convié la foule à venir s'amuser pour les pauvres, à danser follement pour les misérables. Les intentions peuvent être bonnes; mais n'y a-t-il pas quelque chose qui dégrade le pauvre quand il reçoit un bienfait ainsi extorqué, et n'y a-t-il pas de la part du riche quelque chose de vil à étreindre si sordidement son écu qu'il faille des ruses pour le lui faire lâcher? En tout cas, cette bienfaisance n'est pas même au niveau de celle des pharisiens, qui du moins distribuaient noblement leur argent sur la place publique. Que le monde continue à estimer la charité uniquement d'après le chiffre des recettes; que, pour les augmenter, il mette en jeu et la vanité et la mode et la peur même; qu'il habitue les malheureux à toucher l'aumône comme une rente qui leur est due, mais qu'on leur paie de très-mauvaise grâce; — un jour il récoltera la haine parce qu'il sème le mépris. Mais nous, mes Frères, n'ayons rien de commun avec cette sorte de

bienfaisance, et que notre charité soit un travail, un sacrifice librement accompli, une souffrance acceptée joyeusement.

Notre texte renferme une dernière leçon: il nous montre que tous sans exception sont tenus de pratiquer la charité. Si elle consistait exclusivement à répandre de l'argent, à mettre son nom sur les listes de souscription, à payer une taxe annuelle, beaucoup de personnes pourraient s'en croire dispensées. Et néanmoins il me semble que même alors elles seraient dans l'erreur. Car, enfin, c'est de l'argent que la veuve a versé dans le tronc, et ils sont rares ceux qui ne possèdent pas autant qu'elle. En cherchant bien, nous trouverions certainement dans quelque coin une petite pièce de cuivre — et peut-être une pièce d'or. Quand nous voulons à tout prix nous procurer tel ou tel plaisir, nous finissons présque toujours par y pourvoir; avec un peu d'économie, d'un côté, un peu de surcroît de travail, de l'autre, nous arrivons à compléter la somme qu'il nous fallait. Eh bien ! on peut faire de même des épargnes pour ses frères, chacun dans la mesure de ses moyens.

D'ailleurs, je le répète, Dieu ne nous demande pas précisément, ou du moins pas uniquement, notre argent; il nous demande des

biens plus précieux et dont aucune créature humaine n'est tout à fait dépourvue. Que ceux qui sont pauvres ou peu à leur aise, distribuent donc surtout ces biens-là. Le plus misérable, le plus maladif, peut être une bénédiction pour la maison qu'il habite, par l'exemple de sa résignation, par les bonnes paroles dont il encourage ses voisins, par la compassion qu'il leur témoigne au milieu de ses peines. Mais la plupart disposent en outre d'un peu de temps, par conséquent d'un peu de travail, pour leurs frères plus éprouvés qu'eux. Je sais une ville protestante où des journaliers donnent un bel exemple de ce sacrifice du temps. Lorsqu'un malade indigent réclame des soins assidus, on le fait savoir à ses compagnons; sur-le-champ ils s'inscrivent pour le veiller à tour de rôle, et ces hommes, fatigués d'un ouvrage de dix et de douze heures, consacrent au malade la nuit qui devrait réparer leurs forces et qui les sépare d'une autre journée également pénible. L'écrivain à qui j'emprunte ce détail, ajoute ces mots: « Qui le veut, peut en faire autant. » Cela n'est-il pas vrai, mes Frères? Évidemment donc, personne n'a perdu le droit de se dévouer. Certes, le pauvre aurait lieu de se plaindre si à ces innombrables privations venait encore se joindre celle-ci. Mais non! Je dirai même que la vraie

charité lui est plus facile qu'à tout autre, puisqu'il ne risque guère de tomber dans la fausse charité : tout ce qu'il donne est nécessairement de son indigence.

On ne parlera point de ses aumônes, cela est sûr, on ne s'extasiera pas devant sa générosité, on n'élèvera aucune statue pour perpétuer ses traits. Du temps de Jésus, si un étranger s'était informé à Jérusalem du nom de la personne la plus charitable, on lui aurait cité sans doute quelque vénérable personnage, qui venait de porter au temple avec ostentation plusieurs milliers de sicles, ou peut-être quelque avare, qui annonçait partout qu'il lèguerait à ses concitoyens ses millions, ses millions qu'il ne pouvait emporter. Toutefois, quand le Sauveur, le cœur brisé par l'obstination des chefs du peuple, s'assied en face du temple, se demandant si dans cette malheureuse nation tout est donc formalisme, et corruption, et hypocrisie ; c'est sur une pauvre veuve que ses yeux s'arrêtent avec une joyeuse surprise. Cette femme inconnue, cette juive, a le privilége de consoler et de fortifier le Fils de Dieu. Probablement elle n'a point entendu l'exclamation de Jésus, et personne ne sera venu la lui rapporter. Mais au delà du tombeau, dans la vie qui, continuant celle-ci, ne prend jamais fin, ne croyez-vous pas que le ju-

gement du Seigneur la pénètre à son tour d'une joie ineffable, et que sa place soit marquée parmi les plus nobles et les plus grands ? Où sont-ils, au contraire, les vénérables personnages qui distribuaient des milliers et qui léguaient des millions ? Où seront dans cinquante ans les riches que nous honorons de notre admiration, parce qu'ils daignent dépenser pour les pauvres la vingtième partie de ce que leur coûte le vice ? Ah ! quand donc aurons-nous le courage de nommer le mal mal, même lorsqu'il est couvert de vêtements somptueux, et le bien bien, même lorsqu'il se cache sous des haillons ? Mais que nous ayons ou que nous n'ayons pas ce courage, le Christ l'aura une fois encore. Il placera les uns à sa droite et les autres à sa gauche, et il dira à ceux qui sont à sa droite : « Venez, bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous êtes venus à moi ; en prison, et vous m'avez visité. » Mais il dira à ceux qui sont à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits. Car ce que vous n'avez point fait aux petits, vous me l'avez refusé à moi. »

Que chacun de nous s'interroge s'il sera rangé à droite ou bien à gauche, et, puisqu'il en est encore temps, qu'il se hâte de choisir la bonne part.

LA

SOLIDARITÉ DANS LE MAL.

XI.

LA SOLIDARITÉ DANS LE MAL.

1 Corinth. XII, 26.

Quand un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui.

Mes Frères,

Le Seigneur Jésus compare l'Évangile à un trésor d'où une famille tire, suivant ses besoins, des objets à la fois anciens et nouveaux : — anciens, car ils sont déposés dans ce trésor depuis plusieurs générations ; — nouveaux, car personne ne s'est encore avisé d'en faire usage. De même, les saintes Écritures renferment bien des idées que les lecteurs les plus assidus ne remarquent peut-être pas durant de longs siècles,

mais qui, au moment voulu, surgissent tout à coup de ce livre antique et s'imposent à nous par leur incontestable vérité. C'est que, pour voir, il faut regarder; pour comprendre une pensée, il faut que l'esprit s'en soit déjà préoccupé, qu'il l'ait pressentie, devinée en quelque sorte. Des milliers et des millions de chrétiens avaient répété machinalement ce verset obscur de l'épître aux Romains : « Le juste vivra par la foi, » lorsqu'un jour Luther, accablé du sentiment de ses péchés, s'arrêta pensif en face de cette phrase. Soudain il tomba de ses yeux comme des écailles, et dans cette ligne insignifiante il lut l'admirable doctrine du salut gratuit, qui fut désormais pour lui et pour ses frères la source d'inépuisables consolations. Ainsi, chaque siècle trouve dans la Bible un texte à interpréter, une devise à déchiffrer, une vérité à saisir, parce que des expériences peut-être bien amères l'y ont rendu attentif. Notre texte à nous, dix-neuvième siècle, le texte qui, peu compris, peu écouté même jusqu'à nos jours, retentit pour nous avec un éclat importun, ne serait-il pas celui que j'ai choisi pour sujet de cette méditation : « Quand un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui? » Autrefois, on pouvait nier que les hommes sont solidaires les uns des autres; on pouvait s'imaginer que le sort

de l'individu dépend de lui seul et non de la société ; on pouvait même prétendre que les fléaux qui frappent un peuple font la prospérité de ses voisins; on pouvait, en tout cas, comparer le genre humain aux grains de sable qu'aucun ciment ne relie. Mais, actuellement, nous savons trop bien que l'humanité est comme une roche compacte où le moindre choc se propage rapidement à travers chaque atome. Ou plutôt, comme le disait l'Écriture depuis dix-huit cents ans et comme nous le dit l'histoire contemporaine, l'humanité est un corps vivant, un organisme, qui a pour membres les peuples et les individus. Le plus petit de ses membres ne saurait souffrir sans qu'un malaise général s'empare du corps entier, et d'autre part, dès que le corps est malade, chaque membre vient à languir et à dépérir.

Il y a cent ans, on s'inquiétait des années fécondes et des années stériles que Dieu dispensait à notre canton, à notre province tout au plus ; mais pour le reste du pays, pour le reste de l'Europe, qui donc s'en préoccupait ? De nos jours, le prix des subsistances dans cette ville dépend bien moins de nos propres récoltes que des moissons faites à mille et à deux mille lieues d'ici. Il y a cent ans, les fortuues, profondément enracinées dans un sol qu'on mesurait d'un

coup d'œil, n'étaient point ébranlées par des se cousses lointaines, et l'on pouvait rester indifférent aux événements publics. De nos jours, il n'est personne qui ne suive ces événements avec une sorte d'anxiété, car on ne possède plus une fortune à soi, mais on possède une part de la fortune publique. Il y a cent ans, il y avait des riches comme à présent, et il y avait des pauvres comme à présent; mais on ne se doutait pas que la misère des uns pût être un danger pour les autres, et ils vivaient côte à côte presque sans se connaître. De nos jours, quel est le riche tant soit peu intelligent qui ne s'agite inquiet lorsqu'il voit augmenter la misère, et qui ne se croie délivré d'un péril lorsqu'elle semble diminuer? Ainsi, dans notre société tout se tient: chacun est solidaire de chacun.

On le reconnaît du reste généralement, et il ne m'appartient pas de suivre, dans toutes ses applications, cette grande loi de la vie moderne. Mais je viens vous parler d'une espèce de solidarité qui est moins visible que la solidarité commerciale, économique ou politique, quoique infiniment plus importante, — la solidarité morale. Je voudrais vous faire voir qu'entre nos frères et nous il existe un lien étroit et indissoluble, de sorte que leurs vices deviennent peu à peu nos vices, et que nos fautes et nos erreurs

s'étendent à eux, les gagnant comme par contagion. Je voudrais vous démontrer que, dans tout mal qui se commet, notre responsabilité est engagée. Ne vous attendez pas à une argumentation subtile par laquelle je prouverais que les choses doivent nécessairement se passer ainsi. J'ignore s'il y a là quelque nécessité secrète, mais je sais que, de nos jours, cette solidarité est un fait incontestable. C'est ce fait que je compte mettre sous vos yeux, pour que vous en tiriez vous-mêmes les conséquences.

Notre siècle, sans être pire qu'un autre, est passablement corrompu; les maximes les plus frivoles y ont cours; les mœurs les plus tristes s'y étalent publiquement; et en vérité, sans se piquer d'une austérité puritaine, on doit désirer de se mettre à l'abri de cette corruption. Le peut-on?

D'abord, il faut bien lire, occuper son imagination et rester au courant de la littérature. Ouvrez donc ces romans, feuilletez ces drames. Le ferez-vous sans contracter un peu de la corruption du monde? Si le monde qui nous entoure était moral, je ne vois certes pas pourquoi des drames et des romans ne formeraient pas une lecture salutaire ou du moins innocente. Mais il s'agit de la littérature telle qu'elle existe.

Or n'est-il pas vrai que nos romanciers, à très-peu d'exceptions près, peignent les sentiments les plus malsains, les plus honteux souvent, et les peignent ou bien avec une sympathie nullement déguisée, ou bien avec une froide impartialité de connaisseur, qui bouleverse notre conscience beaucoup plus encore? N'est-il pas vrai qu'auprès d'eux on désapprend à distinguer nettement où finit le bien et où commence le mal? Car enfin dans leurs fictions vous hantez des êtres dépravés, vous y faites la connaissance très-intime de personnages à qui vous interdiriez certainement votre porte, s'ils vivaient, de peur de vous souiller à leur contact; ne trouvez-vous aucun inconvénient à leur ouvrir votre imagination? Tant que la société ne sera point purifiée, la littérature, qui en est l'expression, causera donc du mal et beaucoup de mal. Les mères de famille ne connaissent que trop cette influence pernicieuse. Voyez leur embarras: il arrive un âge où les livres de la jeunesse ne suffisent plus et où il faut nécessairement permettre à sa fille les lectures de tout le monde. On fait un choix, sans doute; mais, parmi les mères qui m'écoutent, y en a-t-il une seule qui n'ait éprouvé alors une pénible anxiété, précisément parce qu'elle se rappelait comment ces sortes de lectures avaient autrefois ému son propre cœur?

Si le monde ne faisait sentir son influence corruptrice que par les livres, il y aurait un moyen héroïque de s'y soustraire, en renonçant à tout ce qui est imprimé. Mais on gagnerait fort peu à ce sacrifice, à moins qu'on ne cessât aussi de fréquenter les personnes de sa connaissance. Rien, pas même nos lectures, n'exerce sur nous à la longue une action plus puissante, plus irrésistible que nos relations sociales. Remarquez, en effet, que dans la société on ne doit, à aucun prix, se distinguer par une bizarrerie quelconque, et c'est même ce qui constitue vraiment le bon ton. Il faut donc suivre les fluctuations de la mode, non-seulement dans la toilette, dans l'ameublement, dans les usages, dans les choses indifférentes, mais aussi dans les opinions et notamment dans les opinions morales. Car il y a une mode pour la morale aussi, et l'observateur attentif n'a pas de peine à en reconnaître les variations. En ce moment, par exemple, la mode, en fait de morale, me paraît exiger une grande vénération des choses extérieures de la religion, et puis une tolérance ouverte du vice élégant. Il y a vingt ans, je crois, l'homme comme il faut se montrait au contraire légèrement incrédule, mais très-respectueux envers la vie de famille. Dès que vous fréquentez le monde (et qui donc ne le fréquente pas plus

ou moins ?) vous êtes tenus d'adopter, et vous adoptez réellement, ses opinions très-variables, mais toujours relâchées sur quelque point capital. Peu à peu, à votre insu, vous êtes transformés à son image, et sa corruption s'est infiltrée dans vos âmes. Jusqu'où iriez-vous ainsi? Je ne sais, mais probablement bien loin. Au siècle dernier, la morale à la mode dans les meilleures sociétés de France, d'Angleterre et d'Allemagne enseignait que toute morale est un préjugé, que le vice le plus grossier est chose indifférente, que la pudeur chez l'homme et chez la femme mérite d'impitoyables sarcasmes. Il n'y a guère que soixante ans que cette mode a régné. Si elle revenait (et pourquoi ne reviendrait-elle pas en vérité?), si elle revenait, que feriez-vous? Vous ressentiriez une horreur profonde, le premier jour. Le second jour, vous vous apercevriez que vous paraissez être seuls de votre avis, et vous en seriez un peu honteux. Le troisième jour, vous reconnaîtriez que dans vos principes il y a, ou plutôt il y avait, effectivement bien des préjugés; vous vous souviendriez, de plus, que vous avez toujours détesté la pruderie; vous admireriez enfin l'esprit des Voltaire qui propageraient cette doctrine. Bref, au bout d'un mois, au bout de six mois peut-être, sans crise, sans chute visible, mais en descendant insensiblement cette pente,

vous arriveriez à être de l'avis de toute la bonne société. Ou bien auriez-vous le courage de briser avec elle? Cela vous paraîtrait fort dur.

D'ailleurs, vous auriez beau vous condamner à vivre en ermite au sein du monde, vous auriez beau rompre toutes les relations avec vos semblables, la contagion se répandrait néanmoins jusqu'à vous. Le peuple prétend qu'en cas d'épidémie la simple vue d'un moribond suffit pour infecter l'homme le mieux portant; peut-être faut-il regarder comme une fable cette communication d'une maladie physique par les yeux, mais dans les maladies morales rien n'est plus fréquent: nous voyons le vice, et le vice germe au fond de notre cœur. — «Quoi? dira-t-on; le vice est tellement ignoble qu'il excite en nous une répulsion instantanée, un profond dégoût!» — Je ne le conteste point; toutefois je prétends que, dans l'immense majorité des cas, quand nous rencontrons le vice sur notre chemin, nous sommes tout étonnés de le trouver si peu horrible, si peu cynique, si peu différent de la moralité ordinaire. Décidément, nous l'avions jugé avec trop de sévérité. Nous éprouvons donc pour lui d'abord un sentiment d'indulgence, et puis sur-le-champ une certaine curiosité de le voir de plus près. Ce n'est pas qu'il ait conquis notre sympathie, — non, nous le traitons

avec un sincère dédain, — mais nous saisissons cette occasion de faire une étude de mœurs. L'analyse des caractères nous semble une occupation charmante; or, quel sujet plus intéressant à disséquer qu'un homme vicieux, dont la vie doit abonder en contrastes et en fausses situations? Mettons-nous donc à l'œuvre! Que risquons-nous! — Oh, fort peu de chose! Il vous arrivera ce qui arrive à tous les disséqueurs et à tous les analyseurs, depuis les chimistes et les anatomistes jusqu'aux moralistes: l'objet de leurs études ne leur inspire plus ni répulsion ni dégoût. De même que dans son amphithéâtre le médecin est au-dessus du vulgaire préjugé qu'il existe des choses immondes, vous finirez par ne plus ressentir la moindre indignation contre ce que vous appellerez bientôt les faiblesses de la nature humaine. Ne dites pas, mes Frères, que vous vous piquez trop peu d'être observateurs pour courir un pareil danger, qui peut bien être en effet celui des romanciers et des philosophes. Tous, sans exception, nous sommes observateurs, car tous nous sommes curieux des affaires d'autrui, les gens les plus futiles au moins autant que les penseurs et les moralistes de profession. Tous nous aimons à scruter les fautes et les péchés du prochain, et tous nous perdons, à cette occupation, la candeur native de l'âme, qui est notre meilleure sauvegarde.

Telle est l'action qu'exerce sur nous la vue du vice positivement vicieux et plus ou moins repoussant; mais remarquez que souvent le vice est attrayant, et puis que presque tous les hommes que vous rencontrez, loin d'être des types de la perversité, flottent entre le mal et le bien. C'est la vue de leurs faiblesses aimables, de leurs défauts charmants, de leurs gracieuses perfidies, la vue de leurs intrigues sur le chemin de la fortune, de leur recherche passionnée des plaisirs, c'est la vue de ces plaisirs mêmes, la vue d'un luxe éblouissant, c'est la vue du monde sous ses plus brillants aspects qui fait surtout de nous les victimes du monde et nous inocule son poison. Cette vue excite dans notre âme une soif ardente, le désir impérieux de posséder ces mêmes biens, et la tentation de les acquérir par des moyens semblables. On peut, au besoin, éviter les mauvaises lectures et renoncer à des sociétés frivoles; on n'échappe point à cette vue. Donc, quoi qu'on fasse, on participe aux faiblesses et aux vices de son siècle; par cela même qu'on est homme, on ne peut se soustraire entièrement à l'influence délétère de ses semblables; en vertu de la loi de la solidarité on est impliqué dans la corruption commune.

Peut-être trouvez-vous, mes Frères, que j'insiste trop sur l'impossibilité de nous préserver de la contagion sociale, et sans que vous contestiez les faits que j'ai déroulés devant vous (je les crois incontestables), vous me reprochez d'avoir fourni à bien des âmes une excuse commode : désormais elles étoufferont tout remords, puisque l'auteur premier de leurs péchés ce n'est pas elles, mais le monde. Triste consolation en vérité ! Vous figurez-vous qu'un pestiféré oublie ses souffrances et ses périls à partir de l'instant où il aura découvert que sa maladie lui est venue du dehors ? D'ailleurs, patience ! je vais retourner la médaille pour vous en montrer le revers, et vous y lirez que la corruption générale est, en très-grande partie, notre œuvre à nous. Oui nous sommes responsables, vous et moi, du mal qui nous entoure et nous enveloppe.

Cette vérité n'aurait certes besoin d'aucune démonstration, si je m'adressais à des hommes pour qui le vice est un jeu et un métier, à des hommes qui, par libertinage ou par manière de passe-temps, n'hésitent point à faire méthodiquement le siége d'une âme, afin de la livrer au péché. Mais ces héros de l'immoralité n'ont garde de s'asseoir dans cette enceinte, je ne l'oublie point, mes Frères, et je sais à qui je m'adresse. Je ne vous demande même pas si jamais, à aucun

instant de votre vie, vous n'êtes tombés, vous aussi, dans cette faute énorme; si jamais vous n'avez essayé de propos délibéré de pervertir quelqu'un, en lui arrachant ses principes et en faisant taire ses scrupules; si jamais vous n'avez été un tentateur. Je vous suppose purs de tout attentat sur une âme immortelle, et c'est à vous, honnêtes gens, à vous, hommes graves, à vous, respectables mères de famille, c'est à nous tous que je reproche la dépravation du monde.

Vous valez mieux que la moyenne de nos contemporains, je le crois sincèrement; mais n'oubliez pas qu'il ne s'agit point ici de porter un jugement sur votre moralité personnelle, il s'agit de mesurer le mal que vous avez fait autour de vous. Or, ce sont là deux choses très-différentes. Plus nous sommes estimés et estimables et plus nous occupons un rang élevé sur l'échelle de la considération et de la vertu, plus nos fautes ont de retentissement dans l'âme du prochain. Voici un enfant plein d'innocence : qu'un jour il surprenne dans la bouche de son père quelque parole déshonnête ou qu'il le voie entrer dans une colère effrénée, ne comprenez-vous pas quels ravages causera dans son cœur un exemple parti de si haut? Il a déjà entendu ailleurs de pareils propos et de pareilles scènes, mais ceux qui se les permettaient, il les rangeait sans hésitation parmi

les méchants, parmi les monstres. Son imagination enfantine rangera-t-elle son père aussi dans cette classe exécrable? Oh non, cela est impossible. Il va tout simplement le respecter un peu moins, et puis surtout il va se dire qu'au bout du compte le mal n'est pas aussi noir qu'il l'avait cru. Désormais, chez cet enfant, le ressort de la conscience est détrempé.

Eh bien! mes Frères, puisque les choses se passent ainsi dans le monde moral, puisqu'une peccadille commise par vous, qui êtes dignes de tant de respect, ébranle les consciences tout autrement que ne le ferait un crime commis par un être pervers, je vous le demande, ne sentez-vous point que vous êtes un peu cause des vices de la société?

Vous êtes un négociant dont toute la ville connaît les principes austères. Tandis que d'autres se laissent entraîner par l'appât du gain dans des spéculations hasardeuses, vous ne déviez jamais des vieilles et honnêtes traditions. Aussi une famille s'estime-t-elle heureuse de placer son fils dans votre maison. Ce jeune homme, qu'on ne voit pas sans anxiété aborder la carrière commerciale, hélas! bien glissante de nos jours, ce jeune homme acquerra sous votre direction une probité à toute épreuve. En effet, vous ne lui épargnez point les bons et

sages conseils. Toutefois, en s'initiant à vos opérations, il découvre que vous êtes sans doute un commerçant de la vieille roche, mais qu'inflexible sur les grandes affaires, votre conscience est assez large sur les petites. Une erreur légère commise à votre avantage, vous la réparez, — si vous êtes sûr qu'on vous en saura gré; sinon vous feignez de ne point l'apercevoir. Vous avez deux prix pour certaines marchandises, suivant que la personne qui achète est, ou non, un connaisseur. Quand vous vendez en gros, vous pesez avec une rigoureuse précision; dans la vente en détail, il manque régulièrement une bagatelle. Tout cela, votre employé le remarque, et il oppose dans son esprit vos préceptes et vos exemples. Lesquels exerceront le plus d'influence sur lui? Décidez-en vous-même. Mais, si plus tard il renonce à la probité, si pour s'enrichir il a recours à des moyens scabreux, dites-le, aurez-vous bien le courage de vous écrier devant Dieu et devant vos frères: « Je suis innocent de la chute de cet homme? »

Vous êtes une femme pieuse, zélée; vous assistez à toutes les réunions d'édification, vous lisez régulièrement la Bible, vous avez constamment le nom de Dieu à la bouche. En personne sensée, vous ne vous occupez pas seulement des missions parmi les peuples païens, mais vous

regardez comme votre premier devoir de veiller sur les âmes de vos domestiques et de les amener à la connaissance de la vérité divine. Sans cesse vous les exhortez. Vous leur peignez, par exemple, quels ravissements vous font éprouver les méditations de tel ou tel pieux prédicateur. Fort bien. Mais souvent vos paroles dépassent, et de beaucoup, vos sentiments réels. Que votre servante s'en aperçoive une fois, qu'elle vous entende louer avec effusion un sermon pendant lequel elle vous aura vue rêveuse, distraite; ou bien qu'au moment même où vous vous extasiez sur les admirables conseils d'humilité qui viennent de vous être donnés, elle surprenne sur vos lèvres la naïve expression d'un orgueil béat; — pensez-vous que votre servante ne prendra pas en dégoût les choses divines? Votre petite hypocrisie d'un instant aura peut-être perdu cette âme sans retour.

Vous êtes un personnage grave, placé bien haut dans l'opinion publiqne, soit par les fonctions dont vous êtes revêtu, soit par le caractère honorable de votre vie, et le monde prête toujours une oreille attentive à votre parole pleine de sagesse. Dans un salon, en votre présence, quelqu'un vient de raconter spirituellement un de ces scandales, petits ou gros, qui ont l'éternel privilége d'intéresser notre curiosité.

L'esprit du narrateur a excité celui des auditeurs, et vous, homme grave, vous ne pouvez retenir une plaisanterie inconsidérée. Ce n'est pas précisément un propos immoral (vous en êtes incapable), mais vous avez mis en relief le côté amusant de l'aventure. Tout le monde rit de votre saillie. Remarquez cependant, parmi les rieurs, ce jeune homme, dont la figure exprime une singulière agitation. Il est arrivé à cet âge fatal où les passions livrent à notre cœur des assauts terribles, à cet âge où une seule faute peut décider de notre sort et faire de nous l'esclave infortuné de la débauche. Votre plaisanterie, homme grave, a retenti jusqu'au fond de son âme, et peut-être elle y a brisé le dernier lien qui le retenait encore au-dessus de l'abîme; car, puisqu'un tel personnage joue avec les mœurs, les mœurs, pense-t-il, sont donc une chose de peu de conséquence.

Ces exemples, mes Frères, vous prouvent que de fois on se trompe sur les vrais coupables. Ainsi, tous les jours, je vois mettre sur le compte des hommes d'affaires l'état actuel de l'opinion publique, ce matérialisme déhonté et cette léthargie des consciences. Eh bien, moi, j'en fais remonter la responsabilité à d'autres encore. D'abord, j'en accuse formellement les hommes pieux de toutes les églises. Ce qui rend

notre matérialisme actuel particulièrement haïssable, c'est qu'il affiche un air de religion ; et c'est en même temps ce qui le rend bien plus dangereux, car il fournit aux âmes l'occasion commode de « courir au ciel par le chemin de la fortune. » Jamais on ne serait tombé si bas s'il avait fallu choisir entre le culte de l'or et le culte de Dieu ; et jamais on ne serait parvenu à réunir les deux cultes en un seul, si les disciples du Christ avaient protesté contre cette alliance impie. Mais loin de protester, ils ont applaudi, car il leur semblait que ce respect extérieur avait pourtant aussi son importance. Ils se sont hâtés d'en faire profiter la cause de leur Maître. Pourvu qu'on soutînt leurs œuvres, ils ont témoigné subitement une indulgence extrême à la passion du luxe et à toutes les mondanités. Je les accuse donc devant Dieu d'avoir aidé à pervertir la conscience publique. Mais, après eux, j'accuse du mal dont nous nous plaignons, surtout les mères de famille. Sans doute, quand elles entendent parler des abus de l'agiotage, quand elles voient les ruines se faire et se préparer alentour, quand dans leur propre maison chaque année se clôt par un déficit, alors, sans doute, elles maudissent l'esprit de spéculation et de dépenses exagérées qui s'est emparé de cette génération. Mais qui a poussé à ces dé-

penses? Qui a introduit le luxe au foyer domestique? — Sans doute encore, quand elles remarquent l'absence complète de force morale qui distingue les hommes de nos jours, quand elles n'aperçoivent partout que des cœurs vides et des caractères aplatis, elles éprouvent de l'inquiétude en songeant à l'avenir. Mais qui donc a engourdi la conscience de leurs maris? qui, dans les jours de crise, les a retenus loin du chemin de l'honneur? qui les baillonne doucement, quand, par hasard, ils veulent élever la voix contre l'iniquité? qui ne cesse de plaider à leurs oreilles la cause d'un repos égoïste? Qui donc?

Vous le voyez, mes chers auditeurs, si les péchés de la société s'infiltrent presque inévitablement dans nos âmes, il est tout aussi certain que ces péchés, c'est nous qui en sommes les auteurs, c'est nous qui en sommes responsables. Entre nous et la société, il y a un déplorable échange de mauvaises pensées, de mauvais sentiments, que nous nous renvoyons sans cesse les uns aux autres, mais chaque fois agrandis et fortifiés. Si l'on pouvait suivre dans toutes leurs conséquences nos paroles et nos actions, telles qu'elles retentissent à travers les siècles, il me semble que l'on assisterait dès maintenant au jugement dernier : il me semble,

que, sans exception, nous dirions aux montagnes : « Tombez sur nous et nous cachez cette vue effroyable ; » il me semble que cette vue serait à elle seule le plus terrible des châtiments. Quels liens mystérieux ne se révéleraient pas entre des personnes et des faits qui paraissent n'avoir rien de commun ! Vous, honnêtes femmes, nos sœurs et nos mères, quand vous rencontrez une malheureuse créature perdue dans le vice, vous vous en détournez avec horreur, et vous faites bien. Mais savez-vous son histoire? Un jour (c'était peut-être il y a quelques mois), vous sortîtes de chez vous, vêtue avec une recherche extrême. Vous traciez dans les rues comme un sillon de lumière, car on se retournait pour admirer vos vêtements soyeux, et leur coupe élégante, et votre démarche gracieuse. Ainsi qu'un enfant tout fier de se montrer dans ses beaux habits, vous ne songiez point à mal, mais vous jouissiez délicieusement de ce petit triomphe de votre amour-propre. A vos côtés cheminait une jeune ouvrière; elle était plus belle que vous, mais couverte d'une vieille robe bien mince et bien étrécie. Soudain, une étincelle de convoitise tomba dans son cœur, qu'agitaient depuis longtemps des désirs confus: en vous voyant, en voyant beaucoup moins votre luxe que l'expression radieuse de votre vanité satis-

faite, elle fut prise d'une envie effrénée de savourer, elle aussi, de pareils triomphes, et elle se jeta dans le vice.

Est-ce tout? Non, peut-être. Par suite de la solidarité qui nous relie tous les uns aux autres et qui a fait de l'ouvrière la victime de votre amour de la parure, je ne sais trop pourquoi vous ne deviendriez pas aussi la victime de la dépravation de cette malheureuse. Songez-y, elle est désormais un foyer d'où rayonne la corruption. Êtes-vous sûre qu'elle ne s'emparera pas de votre fils, pour vous le rendre portant au fond de l'âme cette tache dont le poëte a dit que « la mer y passerait sans laver la souillure? » Mais peut-être vous n'avez point de fils. Êtes-vous sûre qu'elle ne pervertira pas le fils de votre amie, de votre voisine, et qu'un jour ce jeune homme, qui sans elle, c'est-à-dire sans vous, aurait pu échapper à la contagion du vice, ne viendra point à son tour verser le poison dans le cœur de votre fille? Êtes-vous sûre que vous-même vous ne subirez jamais l'influence pernicieuse d'aucun de ceux qui auront flétri leur âme auprès de l'ancienne ouvrière?...

Combien la pensée de la solidarité dans le mal est triste, est accablante, mes Frères! Il m'en coûte de vous laisser sous une pareille impression. J'aurais voulu mettre en regard le re-

mède que l'Éternel nous a accordé, et qui, sans nous préserver de la contagion, sans annuler notre responsabilité, nous permet d'opposer au règne du mal le règne de Dieu. J'aurais voulu vous entretenir de la solidarité dans le bien. J'aurais voulu vous montrer comment nous pouvons devenir membres de la nouvelle humanité fondée par le Christ sur cette terre, et comment, par nos efforts, cette humanité régénérée doit peu à peu embrasser tous les fils d'Adam. J'aurais voulu vous rappeler quels sont nos devoirs et quelles sont nos espérances. Mais, pour aujourd'hui, le temps nous manque. Je m'arrête donc, me réservant s'il plaît à Dieu, de revenir une autre fois sur ce grave sujet. D'ailleurs, le sentiment des dangers que nous courons nous-mêmes et que nous faisons courir au prochain, ce sentiment que j'espère avoir éveillé dans vos âmes, est trop salutaire pour que nous craignions de nous y arrêter. Quelque pénible qu'il soit, ne cherchez point à le faire disparaître. L'apôtre, peignant l'effet produit sur les Corinthiens par une tristesse semblable, s'écrie : « Quelle ardeur n'a-t-elle point fait naître ! quelle indignation ! quelle crainte ! quel grand désir ! quel zèle ! » Dieu veuille qu'il en soit de même parmi vous !

LA

SOLIDARITÉ DANS LE BIEN.

XII.

LA SOLIDARITÉ DANS LE BIEN.

MATTH. V, 13-16.

« *Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit,*
« *avec quoi salera-t-on? Il n'est bon qu'à être*
« *jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes.*
« *Vous êtes la lumière du monde. Une ville si-*
« *tuée sur une montagne ne saurait être cachée,*
« *et l'on n'allume point la lampe pour la mettre*
« *sous le boisseau. Qu'ainsi votre lumière luise*
« *devant les hommes, afin qu'ils voient vos*
« *bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est*
« *dans les cieux.* »

Mes Frères,

Le monde est plongé dans le mal, et ce mal universel s'infiltre dans nos cœurs par mille canaux, par la lecture, par la fréquentation de la

société, par la simple vue du vice ou même des jouissances. Comment échapper à cette contagion?

Il semble que le moyen le plus simple à la fois et le plus sûr serait de briser, autant que possible, les liens du monde et de nous enfuir dans une solitude profonde. On pratiquait beaucoup ce moyen il y a quelques siècles Pour se mettre à l'abri des influences pernicieuses, les hommes pieux aimaient à s'enfermer au fond d'un cloître, où, n'étant troublés par aucun bruit, n'apercevant plus les brillants appâts du plaisir, ne rencontrant nulle part la tentation sous une forme visible, ils pouvaient se livrer en paix à la contemplation et vivre dès ici-bas de la vie à venir. Cette mort volontaire aux joies terrestres présente un caractère incontestable de grandeur, et je ne puis refuser mon respect à ces hommes qui, plutôt que de se laisser entraîner par le courant des voluptés, lancèrent d'une main ferme leur esquif contre le rivage et l'y brisèrent. De nos jours, sans doute, il n'y a plus ni cloître ni cellules, du moins pour nous, chrétiens évangéliques ; mais il s'agit de savoir si, tout en restant au sein de la société, nous n'aurions pas raison de faire de notre cœur un désert, si nous ne devrions pas renoncer aux relations avec les personnes frivoles, aux réunions nombreuses et bruyantes, aux plaisirs ex-

citants, à la littérature légère; peut-être même aux visites de pure convenance, qui amènent des conversations bien peu profitables; à la culture des arts, qui trop souvent nous énerve ou remue nos sens; à la lecture des journaux, qui nous enseignent bien plus le mal que le bien. Je connais des chrétiens fidèles qui s'imposent d'autres privations encore : ils fréquentent exclusivement des « frères, » des convertis; ils n'ouvrent d'autre livre que la Bible; ils s'interdisent au sein de leurs familles tout abandon et toute émotion, de peur de troubler la paix de leurs âmes; en un mot, ils meurent au monde à peu près aussi complétement que les habitants des cloîtres. Ont-ils raison? — Non et oui.

Distinguons, mes Frères, entre un système de conduite et des cas particuliers. Si parmi les liens qui vous attachent aux hommes, l'un ou l'autre se transforme, malgré vos efforts, en une chaîne du péché et fait de vous l'esclave du mal, n'hésitez pas, mais tranchez-le net! Il vaut mieux qu'une petite part de votre vie sociale périsse! Ne parvenez-vous point à combler le vide que laissent dans le cœur les conversations mondaines? cessez tout uniment d'avoir des conversations mondaines. Un roman, même moral, même religieux, excite-t-il votre imagination au point que vous ne trouvez plus de goût à la vie

réelle ni à ses devoirs prosaïques? fermez pour toujours vos romans, quelque moraux, quelque religieux qu'ils puissent être. Le théâtre, avec ses tableaux passionnés, avec son atmosphère malsaine, avec les préoccupations de vanité qu'on y apporte, le théâtre est-il pour vous chaque fois une occasion de chute? eh bien faites-vous, à vous-même, dès cet instant, la promesse solennelle de ne jamais en franchir le seuil. Dans tous ces cas particuliers, lorsqu'une chose, innocente peut-être, devient pour vous une cause de péché, le principe suivi par les anachorètes est excellent, est absolu, et l'Évangile nous le recommande formellement: «Si ton œil te fait broncher, arrache-le et le jette loin de toi!»

Mais entre cette opération douloureuse pratiquée sur un de nos membres, et l'action de tuer l'être tout entier, il y a une différence énorme. Ce peut être un devoir de couper tel ou tel fil qui relie notre existence à celle de nos frères; il n'est jamais permis de nous séparer d'eux totalement. Il y a donc un abîme entre la morale évangélique et la morale monastique. Celle-ci ne songe qu'à mon salut individuel, et n'a d'autre préoccupation que de me mettre, moi, à couvert de la contagion sociale; celle-là me défend de me sauver tout seul, et m'ordonne de rester au foyer de l'épidémie en y consacrant

mes forces à sauver le prochain. Le jour où le Seigneur a dit à ces disciples : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lampe du monde, » le jour où il a fait ainsi de la vertu une charge, où il a déclaré que notre moralité ni nos lumières ne nous appartiennent en propre, mais que nos frères ont le droit d'en réclamer la jouissance, je veux dire : l'influence bienfaisante ; ce jour-là l'Évangile a mis fin à toute sanctification égoïste et il a proclamé la solidarité dans le bien.

En envoyant son Fils sur la terre, Dieu ne l'a pas donné à vous ou à moi, il l'a donné au genre humain. Il l'a déposé comme un levain au milieu de cette masse inerte, afin de la vivifier. Avez-vous observé à travers un microscope comment s'opère la fermentation ? Un grain de levure nage dans le liquide qui doit fermenter. En quelques heures ce grain attire une certaine quantité de matière et la transforme en un second grain entièrement semblable à lui. Puis tous les deux en engendrent d'autres, qui à leur tour en produisent un grand nombre, jusqu'à ce que le liquide entier ait subi l'action du ferment. Il en est de même de l'Évangile. Le Christ, ce grain de levure descendu des cieux au sein de l'humanité, a groupé autour de lui quelques hommes pécheurs et corrompus, les a trans-

formés à son image, en a fait ses disciples et ses apôtres. Les apôtres devenus de la sorte les porteurs du bon levain en ont fait sentir l'influence à d'autres âmes, et celles-ci à peine sauvées ont travaillé à sauver leur entourage. C'est ainsi que la Bonne Nouvelle est parvenue de main en main jusqu'à nous. Irions-nous la garder en égoïstes? Oh! si le levain du Christ nous a véritablement pénétrés, nous sommes devenus à notre tour un levain ; et pas plus que le Christ n'aurait rempli sa mission en se retirant au delà du Jourdain, dans le désert, nous ne remplissons la nôtre quand nous nous enfermons seuls en face du trésor que nous avons reçu en dépôt pour le transmettre au monde. Car le monde, cet amas de corruption dont nous nous détournons avec dégoût, Dieu veut en faire son royaume. Il veut non-seulement réduire la puissance des éléments pervers, mais, par la présence de son Fils et de son Église, il veut les assainir, les sanctifier. Si la société exerce actuellement sur l'individu un ascendant délétère, parce qu'elle est vouée au mal, elle doit finir par avoir sur lui une action vivifiante, parce qu'elle sera vouée au bien. Voici donc qu'elle est notre tâche : au lieu de fuir le monde pour échapper à sa souillure, nous devons communiquer au monde notre pureté. En nous rendant participants de sa di-

vine saveur, le Christ entend qu'elle passe de nous au genre humain; en allumant dans nos cœurs une lumière céleste, il entend qu'elle rayonne alentour dans les ténèbres. Nous devons être le sel de la terre, la lampe du monde.

« Vous êtes le sel de la terre; s'il s'affadissait avec quoi salerait-on? »

Les images que notre Seigneur emploie dans ses discours sont tellement vraies qu'on peut les presser, sans crainte d'en faire sortir rien de faux ni de subtil, et c'est, pour le dire en passant, ce qui distingue son langage de celui de tous les hommes, même des apôtres. Pressons donc cette image.

Le sel donne aux aliments un goût sans lequel les plus agréables répugneraient par leur fadeur. De même, nous, chrétiens, nous devons donner à la vie dans ce monde une saveur qui lui manque naturellement et qui seule peut la rendre supportable. Ou bien n'est-il pas vrai que la fadeur de la vie est à la fois le grand malheur et le grand danger? Il y a une douzaine d'années, un orateur s'écriait à la tribune: La France s'ennuie. Et moi je dis: L'humanité s'ennuie, et son ennui ne date ni d'aujourd'hui ni d'hier, quoique peut-être il n'ait jamais été plus visible qu'en ce

moment. Sans la poursuite d'un but idéal, toute vie devient inévitablement insipide, même jusqu'au dégoût. Or, comptez parmi vos connaissances les personnes qui poursuivent un but élevé. Beaucoup vivent sans savoir pourquoi, uniquement, je pense, parce que chaque matin ramène le soleil. D'autres savent très-exactement où elles veulent monter, mais ce but est placé si bas, si bas, qu'elles l'atteignent bien vite et se mettent alors à végéter, elles aussi : elles voulaient faire fortune, et maintenant que les cent mille francs ou le million qu'elles ambitionnaient est acquis, elles perdent, avec le ressort de leur activité, toute joie et tout bonheur ; ou bien elles visaient à une place lucrative qui leur laisserait des loisirs, et maintenant qu'à force de travail elles ont obtenu cette place et ces loisirs, elles se plongent dans une sorte de somnolence et voient bientôt la vie sous la teinte la plus grisâtre. Que de femmes également, si vous exceptez les mères qui se donnent à leur famille, que de femmes, hélas ! dont la vie se passe tout entière dans de futiles occupations ou dans des conversations plus futiles encore ! Et l'on s'étonne que, rongées d'ennui, elles recherchent avec frénésie toutes les distractions imaginables ! Elles accusent la monotonie de leur existence d'être la cause de ce vague malaise ; la

vraie cause est ailleurs, elle est dans la fadeur intolérable, non d'une vie dépourvue d'événements et d'aventures, mais d'une vie dont on n'entrevoit pas la raison ni le but. On se sent vivre sans qu'on y soit pour quelque chose, et cette vie inconsciente, inutile, absurde, inspire un mécontentement trop fondé.

Eh bien, mes Frères, c'est nous, chrétiens, qui rendrons de la saveur à cette vie insipide; c'est nous qui délivrerons le monde de son redoutable ennui; c'est nous qui rouvrirons la source des jouissances vives et durables. Cela vous semble-t-il un paradoxe? Me direz-vous que plus un homme se montre pieux, plus il arrête autour de lui l'expansion de la joie, et que partout on le regarde comme un trouble-fête? S'il en est véritablement ainsi, je vous réponds sans hésiter, ou bien que ces fêtes-là méritent d'être troublées, ou bien que cet homme pieux est plutôt un disciple de Jean-Baptiste qu'un disciple de Jésus-Christ. Que dans chaque groupe social, en cette ville, il y eût deux ou trois personnes dignes de leur Maître, — non des chrétiens tels que nous en sommes, — soyez sûrs qu'en très-peu de temps vous compteriez beaucoup moins d'existences affadies. En voyant la joie naturelle et continue du vrai disciple du Christ, sa sérénité dans les jours sombres, sa

gratitude dans les jours heureux, sa simplicité constante, on rougirait de cette tristesse à laquelle on se livre, et de cette affectation dont on recouvre le vide de l'âme. En remarquant le vif intérêt qu'il porte à toutes les questions où l'avenir de l'humanité est engagé, on aurait honte de cette apathie égoïste dans laquelle on se pique de se renfermer, on cesserait d'être blasé, désenchanté — ou peut-être seulement d'en jouer le personnage. En observant son activité incessante, son dévouement de chaque instant, on aurait une grande confusion de ce désœuvrement qu'on se croit permis dès qu'on a rempli ses devoirs officiels, comme si l'on n'était venu au monde que pour gagner sa vie et pour en jouir. En entendant sa conversation toujours sérieuse, même lorsqu'elle est enjouée, toujours solide et sobre, même lorsqu'elle plaisante, toujours noble et toujours vraie; en entendant aussi, — je dirais presque — son silence, digne quoique sans recherche, on penserait avec humiliation à ces phrases banales, à ces triviales réflexions, à ces sentiments usés, à ces médisances ridicules, à ces niaises futilités, à cette vulgarité qui se dit élégante et qui fait le fond de presque toutes les causeries, nous fatiguant au point d'épuiser la moelle de notre être. Cette humiliation donc, cette confusion, cette honte,

produite par la simple présence du chrétien, dégoûterait à jamais les esprits de la fadeur d'une vie sans sérieux et sans but, et ils ne tarderaient pas à emprunter au disciple du Christ le sel vivifiant qu'il porte partout avec lui.

Outre la propriété de communiquer aux aliments une saveur agréable, le sel a la propriété de les conserver, de les garantir d'une décomposition spontanée. Le chrétien doit être aussi pour la société un pareil agent, capable d'arrêter les progrès de la corruption.

A quoi bon se faire illusion! La gangrène de l'immoralité, qui existe plus ou moins chez tous les peuples, a pris des proportions colossales au sein des nations civilisées. Si vous voulez en comprendre la cause, voyez quelle quantité innombrable de personnes ont, de nos jours, leur pain trop peu assuré pour se bâtir un foyer, un abri contre le mal, et rappelez-vous, d'autre part, combien est faible l'influence préservative de l'opinion, depuis qu'on n'est plus attaché à cette contrée, à cette ville, à ce quartier, à cette rue, où de vieilles traditions de famille protégeaient l'individu contre lui-même. Aussi, les parties vives du corps social sont déjà atteintes, et la décomposition fait des progrès effrayants. Deux circonstances donnent

en outre à ce mal je ne sais quoi de sinistre qui ne se retrouve point ailleurs. D'abord, pour s'étendre, il n'agit point à la surface, mais sous terre ; depuis longtemps, peut-être, il a miné ce sol qui vous paraît intact, il s'y est solidement établi, il en rayonne même déjà, ainsi que d'un nouveau foyer et personne ne s'en doute ! En second lieu, comme par une infernale habileté, la corruption se tient debout juste à l'entrée de la société, et elle assaille le jeune homme avant qu'il ait pu cuirasser son cœur. Un poëte, qui s'y connaissait trop bien, a fait cette remarque : quand on approche d'une ville, ce sont ses cimetières et ses abattoirs qu'on rencontre d'abord ; de même, à la porte du monde vous trouvez ses égouts, et l'on dirait que les hommes ne veulent vous accueillir que lorsque vous avez traversé le fleuve de fange...

Contre ce mal quel remède employer ? Je n'en sais qu'un, le sel du chrétien, je veux dire la présence de familles vraiment évangéliques. Si le vice pénètre en nous par les yeux, il en est pour le moins autant de la vertu. Quels effets incalculables peut produire la vue du bonheur de deux époux unis par leur affection et par leur piété ! Elle retiendra maint et maint jeune homme déjà suspendu au-dessus de l'abîme, car il est impossible de voir le vrai bonheur sans y prendre

goût, et une fois qu'on y a pris goût il est impossible qu'on se laisse captiver encore par les appâts menteurs du péché. Demandez à ceux qui sont restés purs, où ils ont puisé la force de résister à la tentation. Ils vous répondront que c'était dans l'espoir de goûter, eux aussi, ces joies saintes, et dans le désir d'en rester dignes jusqu'au bout. Plusieurs ajouteront le nom d'une famille, vous disant qu'elle était pour eux un sanctuaire, et qu'ils y venaient purifier leur imagination des taches dont le monde l'avait souillée. Peut-être vous raconteront-ils même qu'un jour, qu'ils étaient près de succomber, il a suffi d'une conversation toute simple, tout ordinaire avec une femme pieuse et aimable pour raviver dans leur âme un violent dégoût du vice. Et les voisins et les domestiques d'une famille chrétienne, ne pensez-vous pas, qu'eux aussi, ils seront préservés de la contagion? Il faudrait donc que l'exemple, le bon aussi bien que le mauvais, n'exerçât point sur les hommes un empire presque irrésistible! Non, quand notre vie réalise les principes de l'Évangile et leur donne, pour ainsi dire, un corps, elle est certainement le sel de la terre; si jamais ce sel venait à s'affadir, je ne vois pas avec quoi on combattrait encore la corruption sociale.

« Vous êtes la lumière du monde, a dit aussi le Seigneur, la lampe qui éclaire la maison et que personne ne s'avise de mettre sous le boisseau, la ville située sur une montagne et qui ne peut être cachée. » Le chrétien a donc pour charge de disperser les ténèbres et de jeter sur le genre humain la divine clarté de l'Évangile.

Cela signifie, en premier lieu, que nous devons être des missionnaires, des prédicateurs de la Bonne Nouvelle. Notre société se dit chrétienne, il est vrai, mais elle l'est aussi peu que possible, et dans un pays comme le nôtre, où les superstitions les plus absurdes et l'incrédulité la plus grossière s'entre-croisent partout, jusque dans une seule et même personne, ce devoir me paraît singulièrement pressant. Notre Église est-elle en effet la lumière de la France? Et quand je parle de notre Église, j'entends chacun de nous en particulier. Je ne demande pas que nous allions prêcher à tout venant, que dans les lieux publics nous entamions des controverses avec des inconnus, ou que nous leur lancions en passant quelque mot profond, pour les faire réfléchir, peut-être aussi pour faire admirer notre esprit. Ce prosélytisme orgueilleux et tracassier, cette indélicatesse portée dans les choses saintes me semble haïssable, et je me souviens que le Christ a défendu de profa-

ner ainsi les perles de son trésor. Mais lorsque l'occasion se présente réellement de confesser notre foi, ne reculons-nous jamais devant cette obligation? Les conversations sur les sujets religieux ne sont plus aussi rares qu'elles l'étaient naguère. Bien des catholiques, comprenant qu'il est peu raisonnable de professer un culte et de ne point le pratiquer, mais, d'autre part, éprouvant une extrême répugnance à s'agenouiller dans un confessionnal, bien des catholiques, dis-je, aiment à débattre ces graves questions. Généralement ils ne paraissent pas avoir des idées très-claires, ils posent un ou deux principes tout protestants, puis ils condamnent avec amertume le protestantisme au nom d'autres principes tout à fait ultramontains. Quand vous assistez à une pareille conversation, prenez-vous hardiment la parole? Exposez-vous votre foi, non avec l'habileté de certains avocats qui défendent une cause uniquement parce qu'ils l'ont acceptée, mais avec une conviction joyeuse et avec l'ardent désir de faire pénétrer dans cette âme la doctrine qui vous donne la paix et le bonheur? En ces jours de modes dévotes, n'avez-vous jamais honte d'être un protestant, hélas! un sectaire, pas plus que vous n'auriez honte de vous dire un croyant et un disciple du Christ, si l'année prochaine le vent soufflait au

voltairianisme? — Mais il ne suffit pas de discuter, d'éclairer l'intelligence, il faut aussi réchauffer les cœurs, évangéliser les consciences, y faire retentir la prédication solennelle de la sainteté et de la miséricorde. Que d'occasions! Une personne placée sous votre dépendance, votre commis, votre apprenti, votre domestique, vient de commettre une faute grave; vous l'en reprenez vivement, j'en suis sûr, mais faites mieux encore: à quoi bon tant gronder? par un mot plein d'une affection simple et sérieuse, éveillez sa conscience, et fixez son attention moins sur les conséquences matérielles de sa faute que sur l'état de son âme, qui se laisse tomber peu à peu dans l'esclavage d'une mauvaise passion. Et vous qui observez de près les misères et les angoisses de la vie, vous médecins, vous inspecteurs et inspectrices des pauvres, vous tous qui êtes témoins d'une grande douleur ou qui voyez une âme se débattre contre des tentations violentes, n'hésitez point à vous faire évangélistes et apôtres. Il ne faut pas de longs discours étudiés, il faut bien moins encore réciter des formules théologiques, il faut dire ce que vous sentez et faire passer dans ce cœur désespéré un rayon de la lumière que le Christ a allumée dans le vôtre. Nous prédicateurs, vous le savez, c'est notre métier, dit-on, de consoler et d'édi-

fier les gens; mais, pour vous, ce n'est pas un métier, et voilà pourquoi une parole laïque, un peu gauche peut-être, ébranle souvent les âmes plus profondément que tous nos sermons. Ou bien m'objecterez-vous que dans l'Église c'est cette chaire qui est le chandelier, et que, par conséquent, vous n'avez point à vous mêler de la propagation du christianisme? — Mes Frères, au jour du jugement il ne vous sera point demandé : « Vos pasteurs ont-ils fait luire la clarté de l'Évangile? » Mais il vous sera demandé : « Avez-vous été, vous, la lumière du monde? Avez-vous, autant qu'il dépendait de votre volonté, enseigné, remué, consolé, fortifié? »

Il me semble d'ailleurs qu'être la lumière du monde désigne un autre devoir encore que celui d'annoncer la Bonne Nouvelle à chaque homme individuellement. Il faut aussi combattre dans l'opinion publique toutes les maximes et toutes les idées contraires à l'esprit du christianisme.

L'opinion publique, cela est incontestable, prend sur les esprits un ascendant prodigieux. Donc, toute perversion de l'opinion publique fait courir à chaque âme, sans exception, un danger imminent. Un exemple, pris loin de nous,

vous fera mesurer cet empire et ce péril. Voyez, parmi nos admirables réformateurs, Mélanchthon et Calvin; voyez des âmes tendres, telles que François de Sales; voyez des héros de sainteté, tels que Bernard de Clairvaux; tous ces disciples du Christ, imbus des idées de leur temps, professèrent bien haut l'intolérance en matière de religion, et ils invoquèrent, sans hésiter, le concours du bourreau pour comprimer les hérétiques et, au besoin, pour les décapiter, ou les brûler à petit feu. Quelque fidèles que fussent ces grands chrétiens, ils n'ont pas eu la force de réagir contre les idées de la foule, il les ont acceptées passivement. Or, ne croyez pas que cette déplorable erreur, une fois glissée dans leur âme, n'y ait fait aucun ravage. Toute erreur est un levain de corruption qui fermente inévitablement, et je vous assure que dans l'écrit, par exemple, où Calvin raconte les derniers moments de l'espagnol Servet, envoyé par lui sur le bûcher, je sens souffler un esprit haineux, qui me fait frémir pour son âme, et qui, très-certainement, a dû altérer sa foi. Le vice de l'époque était bien devenu son vice à lui. Puisqu'il en est ainsi, puisque aucune erreur de l'opinion publique n'est insignifiante, vous comprenez que le chrétien doit (je dirais presque: avant tout) la surveiller et l'éclairer. S'il ne rem-

plit pas ce devoir, qu'il cesse de se croire la lampe du monde !

Il y a quelques mois, je lisais dans un journal le récit d'un supplice vraiment féroce qui, dans un pays voisin, vient d'être infligé légalement à un malheureux soldat. Les cheveux se dressaient sur ma tête. « Si j'étais citoyen de ce « pays, me disais-je, je n'aurais pas un instant « de repos que cet abus infâme n'eût disparu. « L'insouciance avec laquelle l'opinion publique « accueille ces récits, me semble effrayante. « Donc, je n'attendrais pas jusqu'à demain pour « élever ma protestation ardente et solennelle, « dussé-je périr à la tâche ! » Telles étaient mes pensées ; et je songeais avec indignation à la lâcheté des chrétiens de ce pays-là qui n'osent pas faire ce que sûrement je ferais à leur place... Mais soudain, je me rappelai qu'en réalité je suis citoyen d'un pays où bien des abus criants subsistent encore, où l'opinion publique tolère bien des monstruosités, — et je ne proteste pas !

Et vous, mes Frères, est-ce que vous protestez ? —

Les excuses ne nous manquent guère, je le sais ; tantôt le mal n'est pas encore assez visible, tantôt il a conquis trop de terrain. —

Non, non, il n'est jamais trop tard, et sur-

tout il n'est jamais trop tôt pour faire luire notre lumière. Comment s'opèrent les déviations, les perversions de la conscience publique? Un fait odieux se passe, et la foule mal disposée ou peut-être simplement distraite, en témoigne fort peu d'indignation ; le fait odieux se répète, et cette ombre d'indignation n'est plus qu'une parfaite indifférence, qui, dans quelques semaines, se changera en approbation tacite. Mais, si un chrétien, énergique comme son maître, avait dénoncé le mal dès la première fois, les choses n'auraient-elles pas pris un autre cours? Examinez-le vous-mêmes pour les diverses ignominies que le monde, en ce moment peut-être, couvre d'une condescendance coupable, et demandez-vous si, pour chacunes d'elles, il n'aurait pas été facile dans l'origine de secouer l'engourdissement, et si maintenant encore il ne serait pas possible de réveiller dans le peuple le sentiment de la justice? Je le crois fermement. Dieu veuille donc accorder à la France —je ne puis former pour elle un meilleur vœu, -- quelques milliers de chrétiens, esclaves du devoir, qui aient le courage de sortir leur lampe de dessous le boisseau !

Voyez le Seigneur Jésus et vous comprendrez toute l'étendue de cette parole : Être le sel de la

terre, être la lumière du monde. Voyez ce sublime tribun quand, sous les portiques du temple, il dénonce audacieusement les iniquités des grands, ou qu'il signale l'aride pharisaïsme comme le vent du désert, dont le souffle va dessécher à jamais l'arbre prophétique de Jacob. Voyez ce missionnaire admirable qui instruit les Nathanaël aussi bien que les Nicodème, qui oublie de manger et de boire parce qu'il distribue à tous le pain de vie, qui, au milieu des tortures de la croix, trouve encore dans son âme des paroles d'espérance pour consoler un misérable malfaiteur. Voyez ce Fils de Dieu assis au milieu des fils des hommes, sanctifiant leurs festins par sa présence, mêlant à leur conversation sa parole céleste, les entretenant de leurs champs et de leurs vignes, leur donnant, à l'occasion, des conseils de simple politesse[1], contemplant avec sympathie leurs fêtes les plus joyeuses et les plus bruyantes, que dis-je? ne dédaignant pas d'observer sur la place publique les jeux des enfants, qui lui semblent une image de son auguste ministère[2]. Mais surtout voyez comme le saint des saints recherche la société des péagers et des gens de mauvaise vie, avec quel empressement il s'invite chez ce Zachée que méprisait tout Jé-

[1] Luc XIV, 10.
[2] Matth. XI, 16-19.

richo, avec quelle sollicitude il veut réveiller la conscience d'une Samaritaine sans pudeur, avec quelle tendre bonté il annonce le pardon à une pécheresse dont les moins austères se détournaient pleins de dégoût! Pourquoi n'essaierions-nous pas d'imiter notre Maître? Pourquoi nous, « la race élue, le sacerdoce royal, » craindrions-nous de déroger en agissant comme il a agi?

Il est vrai, tandis que nous pouvons redouter d'être atteints de la lèpre à l'instant où nous cherchons à la guérir chez nos frères, toutes les fanges de la terre auraient entouré le Christ sans que jamais elles eussent terni sa pureté divine. Je le sais, et dans l'intrépide sécurité de Jésus je vois une preuve de sa perfection absolue, de même que la timidité avec laquelle les chrétiens s'enferment dans la solitude suffirait pour démontrer leur faiblesse. Mais contre un ennemi puissant, mes Frères, il est aventureux de se tenir sur la défensive. La prudence ordonne une audace héroïque, car on ne peut le vaincre si ce n'est dans une ardente mêlée. Au lieu donc de nous réfugier derrière des remparts, fortifions nos cœurs et, pour ne pas périr, jetons-nous au milieu du monde et conquérons-le à la cause de notre maître. Ne craignons rien. Si le vaillant esprit du Christ nous anime, il nous protégera contre les atteintes du mal, il nous rendra in-

vulnérables, il nous donnera, suivant la promesse du Maître, « le pouvoir de marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toutes les forces de l'ennemi, et rien, absolument rien ne pourra nous nuire[1]. »

[1] Luc X, 19.

LE PATRIOTISME.

XIII.

LE PATRIOTISME.

ÉPÎTRE AUX ROMAINS IX, 1-3.

Je dis la vérité en Christ, je ne mens pas, ma conscience me rendant témoignage par l'Esprit saint : j'ai une grande tristesse et un tourment incessant dans mon cœur, car je voudrais être maudit et séparé du Christ à la place de mes frères, qui sont de ma race selon la chair.

Mes Frères,

Chaque jour à peu près vous entendez dans une conversation ou vous lisez dans les feuilles périodiques ce prétendu axiome que l'Évangile, se préoccupant exclusivement de la vie à venir, nous rend indifférents aux choses d'ici-bas, et que, par exemple, l'amour de la patrie ne saurait trouver place dans un cœur vraiment chrétien. Notre religion serait donc un narcotique

destiné aux esprits désespérés et non un cordial pour les pèlerins qui ne renoncent point à la vie humaine, telle que Dieu l'a faite. D'où vient ce préjugé ? D'où viennent, en général, les idées étranges que le monde se fait de l'Évangile et qui prouvent certainement qu'aucun livre n'est moins familier à la foule ? Je ne me charge pas de remonter à la source de cette erreur, mais je voudrais supplier tous ceux qui la partagent de s'arrêter un instant devant notre texte : peut-être après l'avoir médité, ne trouveront-ils plus le christianisme tout à fait opposé aux sentiments du patriote.

Si le chrétien était tenu de briser les chaînes qui le relient naturellement à une nation, jamais, à coup sûr, aucun homme n'aurait dû en être aussi complétement délivré que l'israélite qui parle dans ces versets. L'histoire l'a nommé l'apôtre des gentils, résumant dans ce nom toute son œuvre et tous ses principes. Dès le lendemain de sa conversion, il a pris à tâche de démontrer à ses concitoyens cette dure vérité que, devant Dieu, ils n'ont droit à aucun privilége. Puis, irrité de leur opposition tenace, il a secoué contre eux la poussière de ses pieds : « C'était bien à vous premièrement, leur a-t-il dit, qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous vous jugez vous-mêmes in-

dignes de la vie éternelle, voici, je me tourne du côté des païens. » Une sympathie instinctive l'attire en effet vers les Grecs, et les rêves de ses nuits lui font entendre cet appel de l'Europe : « Passe en Macédoine et viens à notre secours. » Il y vole. C'est là qu'il célèbre ses grands triomphes; c'est là qu'il voit se grouper autour de lui une cohorte de jeunes successeurs; c'est là qu'il fonde ces églises chéries auxquelles il écrit les lettres les plus tendres, et qu'il estime au point de se laisser ravir par elles sa fière indépendance en acceptant leurs dons. Que de liens d'affection l'attachent désormais à cette terre de l'avenir! Mais, plus il y gagne les cœurs des païens, plus les juifs le persécutent. Partout il les rencontre sur son chemin. Une fois, ils lui suscitent l'inimitié de quelques femmes dévotes et haut placées; une autre fois, ils fomentent une émeute de la populace, qui le lapide; une troisième fois, ils le traînent devant le tribunal du proconsul, espérant le faire condamner comme son maître. Si Paul doit périr, ce seront les lâches intrigues de ses frères qui le mèneront au supplice, — il ne se fait aucune illusion à cet égard. Je vous le demande : ne serait-il point naturel qu'il se détournât avec dégoût de cette race perfide?

Eh bien, écoutez-le : « J'ai, dit-il, une grande

tristesse au sujet de mon peuple et un tourment incessant.» Paul n'est point de ces hommes qui exagèrent leur pensée pour que la boursouflure du style cache le vide des sentiments. Quand il parle d'une grande tristesse et d'un tourment incessant, il souffre, soyez-en sûrs, d'une douleur sourde et concentrée, comme la brûlure que laisse dans le cœur une affection trahie. Et puis, jamais l'apôtre ne s'est servi d'affirmations plus solennelles : «Je dis la vérité en Christ et je ne mens point, ma conscience me rendant témoignage par le Saint-Esprit.» Vous l'entendez : aussi vrai que Paul croit en Christ, aussi vrai que le Saint-Esprit souffle dans son âme, il éprouve cette tristesse amère; car ses frères, la postérité d'Abraham, le peuple de Moïse et de David, la nation à qui Dieu a confié le dépôt de toutes les choses saintes, marche à une perte certaine.

Ne venez point consoler l'apôtre en lui démontrant l'indignité des Israélites, en lui énumérant toutes les ignominies de leur histoire, en lui rappelant qu'ils ont mis à mort les prophètes et crucifié le Fils lui-même. Ces crimes ne l'empêchent pas d'aimer ses frères d'un amour passionné. Oubliant leur honte, il s'attache à leur gloire. Ils ont tué les prophètes, mais eux seuls ont produit des prophètes. Ils

ont traîné au Calvaire le Sauveur du monde, mais ce Sauveur du monde a été le fils d'une juive, Dieu n'ayant point trouvé d'autre peuple qui méritât d'avoir le Christ pour citoyen.

Toutefois, hélas ! les titres de noblesse qui justifient l'amour de Paul, ne peuvent sauver un peuple revêche. Cette pensée torture son cœur et elle lui arrache un cri étrange, un vœu qui semble inconcevable de la part d'un apôtre : « Je voudrais être maudit et séparé du Christ pour que mes compatriotes ne le fussent point. » Quoi ! le grand serviteur de l'Éternel regrette de n'être pas séparé du Christ, de ce Christ qui est sa vie, sa force, sa sagesse, sa consolation, de ce Christ, dont il disait, dans le verset précédent, que rien ne pourrait l'en séparer, ni la mort ni la vie, ni les anges ni les puissances surnaturelles, ni les choses présentes ni les choses à venir ! Un apôtre qui désire d'être maudit et de retomber sous le joug de Satan, qui voudrait être retranché de Dieu, qui soupire après le mal ! Mais ce vœu impie renferme un blasphème ! Et pourtant il s'échappe de son cœur comme un sanglot convulsif. Quand un homme aperçoit son frère chéri glissant sur le bord du précipice, il s'élance après lui dans le sombre abîme, emporté par l'aveugle instinct du dévouement, et sans se demander s'il a bien le droit de disposer

ainsi de sa vie dans un sacrifice inutile. De même Paul, en présence de la catastrophe qui menace son peuple, ne raisonne plus, ne se rend plus compte des lois qui régissent le monde spirituel, mais plongé dans une douloureuse stupeur il sent une seule chose : c'est que bien volontiers il se dévouerait corps et âme pour cette vie et pour l'éternité, si par son supplice il pouvait racheter son peuple.

Voilà le patriotisme chez un chrétien, chez un apôtre. Si vous pesez tout ce que le vœu de Paul a de solennel dans l'expression, tout ce qu'il a d'imprévu chez un penseur qui avait si bien compris le néant des prétentions juives, et chez un martyr qui avait tant souffert de la part des siens, vous avouerez que l'histoire profane ne connaît pas d'homme plus attaché à son pays. On cite avec enthousiasme les grands patriotes de l'antiquité, les fiers Romains et les indomptables Spartiates, et je ne puis que saluer avec vénération leurs nobles figures, car tous ceux qui surent mourir par devoir ont conservé intact quelque trait de l'image de Dieu. Mais je dis que Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, doit être rangé sur la même ligne que ces citoyens illustres ; je dis que le patriotisme chrétien n'est aucunement inférieur au patriotisme païen.

Certes, il en diffère néanmoins.

Le disciple du Christ reconnaît une autorité plus élevée que celle de sa nation ; il cite, devant le tribunal de la conscience, même sa patrie. Qu'elle repousse, par exemple, le culte en esprit pour s'adonner à une religion formaliste ; qu'elle entreprenne une guerre injuste, ou laisse commettre une odieuse iniquité publique, telle que l'infâme traite des nègres ; qu'elle détruise les conditions sans lesquelles la vie morale devient, à la longue, impossible, en se livrant, soit à un despotisme abrutissant, soit à une anarchie énervante ; dans tous ces cas et dans bien d'autres, le chrétien est obligé par la conscience de juger sa patrie sévèrement, quoiqu'en la jugeant il ne cesse de l'aimer avec passion. Dût-elle, en effet, se perdre dans les crimes les plus épouvantables et dépasser les juifs qui dressèrent la croix de Golgotha, il la chérirait de cette tendresse navrante qu'éprouve une mère pour un enfant dépravé ; il s'écrierait, lui aussi : « Je voudrais être maudit à la place de mon peuple ! » Heureusement il est rare que Dieu l'expose à cette épreuve, mais comme jamais, non jamais, un chrétien ne saurait trouver son pays assez parfait, « pur et sans tache, » il se mêlera constamment à son patriotisme un sentiment douloureux. C'est notre sort ici-bas, à nous disciples du Christ, d'avoir à souffrir de la vue du

mal. Que d'autres s'aveuglent enivrés de l'orgueil national, nous, au milieu de la plus vive satisfaction, nous apercevons les ombres qui ternissent l'auréole de notre peuple bien-aimé.

Mais cette tristesse inévitable du chrétien ne doit point le plonger dans un morne abattement. Dévoré par le zèle jaloux de l'époux pour l'épouse, il veut que sa patrie vienne à briller entre les nations ainsi qu'une fille de roi entre ses compagnes. Rien ne lui coûte lorsqu'il s'agit de la parer ou de l'embellir. Seulement, comme il sait distinguer la fausse et la vraie grandeur, l'éclat passager et la gloire durable, il ne se contente pas de la couvrir d'oripeaux. Qu'est-ce que la puissance militaire, des bataillons brunis par l'air des camps, des drapeaux, où se lisent en lettres d'or les noms de cent victoires? — Il suffit d'une seule défaite ; il suffit peut-être d'un hiver rigoureux pour briser cette puissance, détruire ces bataillons, anéantir ces drapeaux et mettre la patrie à deux doigts de sa perte. Ou bien le disciple du Christ sera-t-il satisfait lorsqu'il voit affluer dans les entrepôts de son pays tous les trésors du globe? — Il sait trop combien est fragile l'édifice de la prospérité commerciale, qu'une panique d'un jour peut renverser. Il sait surtout aussi que chez beaucoup

de peuples cette prospérité commerciale a enrichi les riches sans soulager les pauvres, qui sont également ses frères. Le patriote chrétien veut donner à sa nation une félicité à la fois plus solide et plus générale, celle qui résulte de mœurs pures, honnêtes, même austères. Comme l'a dit un philosophe du siècle dernier[1], en dehors de ces mœurs, on trouve chez les peuples « de petites qualités minces et déliées, » de l'esprit, de la finesse, mais on ne trouve pas « ces grandes et nobles fonctions de sagesse et de raison » qui constituent le vrai courage, le vrai bon sens, en un mot, la seule base immuable de la société.

Persuadé de cette vérité, mais convaincu en outre que les mœurs austères sont impossibles sans une vie religieuse intense, le chrétien, qu'enflamme l'amour de la patrie, regarde comme son devoir le plus pressant l'obligation de l'évangéliser. Fonder le royaume de Dieu parmi ses frères en faisant connaître le Christ, en répandant les saintes Écritures, en forçant les esprits de réfléchir à leur destinée éternelle, voilà la première tâche du vrai patriote ; car il ne saurait trouver un autre moyen d'assurer à son pays un long et glorieux avenir. De quelle

[1] J. J. Rousseau.

ardeur et surtout de quelle ténacité il fera preuve dans son prosélytisme! Les autres nations peuvent me condamner au silence, mais mon peuple, qui m'appartient par l'amour, mon peuple est tenu de m'écouter. Il n'a point le droit d'exiger que jamais je l'abandonne. Lui et moi nous sommes unis par des chaînes que rien ne saurait briser, ni sa frivolité, ni son endurcissement, ni son ingratitude, ni ses persécutions. Voyez Paul. Peut-être il s'était laissé rebuter trop vite lorsque, à Antioche, il secoua la poussière contre Israël pour se donner aux Gentils; mais quelle est donc cette attraction mystérieuse qui l'amène périodiquement à Jérusalem, malgré les embûches des scribes et malgré les trahisons de ceux d'entre les disciples du Christ qui sont restés juifs? Pourquoi vient-il prier dans le temple de Sion, se soumettant à toutes les minutieuses prescriptions du culte national, lui, l'apôtre de la liberté? Pourquoi va-t-il y chercher la mort? Ah! c'est par le même sentiment qui paraît avoir inspiré le Maître, lorsqu'il disait : « Il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem; » il ne convient pas qu'un juste périsse pour un autre peuple que son peuple. Chez le chrétien, tout doit porter le sceau du patriotisme, même le martyre.

Serait-elle fondée l'accusation que certaines personnes renouvellent incessamment contre nous, protestants de France, nous reprochant avec aigreur de ne point connaître cet amour unique de la commune patrie? Est-il vrai que nos cœurs restent indifférents à ses revers comme à ses gloires, et que nous suivions ses destinées avec l'impartialité de spectateurs désintéressés, ou même avec la malveillance chagrine d'esprits frondeurs? Est-il vrai que nos sympathies religieuses pour les peuples qui appartiennent à la même Église étouffent les sympathies naturelles pour le peuple qui est notre sang et notre chair? Est-il vrai que nous formions au sein de la nation une sorte de colonie étrangère, comme l'a été si longtemps la malheureuse tribu israélite?

Non, cela est faux, complétement faux. J'en appelle à vous tous, mes Frères, et s'il y en avait un, parmi vous, qui ne pût se joindre en conscience à votre témoignage, je n'hésite pas à lui déclarer qu'il a perdu le vieil esprit protestant, ou plutôt le vieil esprit chrétien; je le conjure de s'examiner devant Dieu, et puis de s'amender, car il marche dans une voie d'égoïsme qui sera fatale à son âme. Mais non, nous n'avons pas dégénéré. Vingt ans après la dernière guerre de religion, un célèbre ministre d'État,

qui portait la pourpre romaine, nous désignait comme le « petit troupeau fidèle, » sur qui le pays pouvait compter en toute circonstance. Et maintenant qu'au lieu d'une tolérance restreinte nous avons conquis, du moins en principe, une liberté pleine et entière; maintenant que sur d'innombrables champs de bataille le sang protestant s'est mêlé au sang catholique, non plus dans une lutte impie, mais dans une glorieuse fraternité d'armes; maintenant que l'ardente fournaise de la révolution a confondu tous les éléments de la vieille France comme des métaux qui bouillonnent au fond du creuset, et qu'après une fusion continue de soixante années il est sorti du brasier une société nouvelle, où chaque atome est lui-même un alliage, où ne se distinguent plus ni les anciens priviléges ni les anciennes ignominies; maintenant que nous avons une France à nous, nous aurions cessé de l'aimer et de la servir? Quelle supposition absurde! Je le proclame hardiment : il n'est personne à qui nous reconnaissions le droit de se dire meilleur citoyen que nous, chrétiens évangéliques.

A notre amour de la patrie, il se mêle, il est vrai, des regrets cuisants. Cette France, que nous voyons là devant nous, est belle, puissante, mais elle pourrait être plus belle encore

et plus puissante; elle le serait si elle n'avait point repoussé, il y a trois siècles, l'Évangile de grâce. A cette époque (nous le confessons avec une véritable douleur) notre patrie a commis un grand péché, et elle l'expie maintenant encore.

Prenez le caractère national : quelle verve dans la pensée, quelle vivacité dans les impressions, quelle netteté dans le langage, quelle générosité dans les premières impulsions, quel amour de tout ce qui est grand, des grands sentiments, des grandes idées, de la grande éloquence, de la grande politique; — oui, mais aussi, en général, quel vide désespérant dans cette politique, dans cette éloquence, dans ces idées, dans ces sentiments, dans toutes ces grandeurs! Notre peuple ressemble à un magnifique vaisseau, à la fois colossal et parfait dans ses proportions; on a oublié toutefois de le pourvoir d'une chose très-vulgaire : il n'a point de lest. Du lest! ce ne sont que des pierres ou du sable, dont on charge la cale du bâtiment, je veux dire : des convictions et des principes déposés au fond des cœurs. Parce qu'il en est dépourvu, notre superbe navire manque de stabilité; il flotte, ou plutôt il glisse sur la surface de l'océan, suivant les moindres caprices de l'air. Dans la vie publique, rien n'est plus évident, et je ne m'arrête pas à prouver ce qui,

hélas ! fait de nous la risée du monde. Mais on signale aussi dans la vie privée des Français une frivolité déplorable, et pour tout dire en un mot (car il m'en coûte de m'appesantir sur les défauts de mon peuple) : dans notre société la famille n'existe trop souvent que de nom.

Eh bien, la Réforme eût donné un foyer à ce peuple, parce qu'elle aurait placé la Bible dans le sanctuaire de la famille. En rentrant chez soi, après les labeurs d'une rude journée, chaque père se souviendrait, joyeux, qu'une heure de recueillement l'attend, que les siens vont recevoir par son entremise le pain de la vie spirituelle, et que tous ensemble, brisant les chaînes de la triste réalité, ils vont s'élever vers les régions célestes. Au-dessous d'un admirable tableau qui représente le culte dans une maison rustique, le poëte a écrit ces mots : « Aussi longtemps que le soleil éclairera de pareilles scènes, ne redoutez rien pour le bonheur — de la vieille Écosse ! » Que ne pouvons-nous en dire autant de notre France bien-aimée ! Pourquoi nos chaumières, nos maisons, nos palais, ne sont-ils pas des temples dont le père de famille se considère comme le prêtre? Le riche, qui maintenant, peut-être, souille de son exemple impur l'imagination de son fils et de sa fille même, serait retenu par la pensée qu'il a charge d'âmes,

et que demain matin il devra paraître devant ses enfants comme l'interprète du saint Livre. Et le pauvre, pourrait-il, après avoir invoqué la bénédiction de Dieu sur tous les hommes, après avoir lu que le Christ pria pour ses ennemis, pourrait-il, comme maintenant, distiller dans son cœur le venin de l'envie, qui le ronge et le torture, et qui cause à la société un effroi perpétuel ?

Avec la Bible disparaîtrait un autre péril dont la société est également menacée. On a beau se faire illusion, il est positif que chaque jour elle va se scindant davantage en deux classes profondément distinctes par leur éducation. Les livres composant ce qu'on appelle la littérature, sont écrits pour la classe supérieure et dépassent absolument la portée de la foule. Or, celle-ci, avec son imagination active, que lira-t-elle? Aucune langue n'est aussi pauvre que la nôtre en ouvrages populaires, — ou bien faut-il donner ce nom à ces détestables romans qu'un bon marché fabuleux répand partout et qui sont un des opprobres de cette génération? Si l'on connaissait la Bible, cela changerait. Formés par les discours sublimes des prophètes et par les paraboles inimitables du Maître, l'ouvrier et le laboureur seraient capables de sentir toutes les beautés de la poésie; et nos poëtes, formés

également à cette école divine, ne voudraient plus être les écrivains d'une classe, mais aspireraient à devenir les organes inspirés de la nation entière. Comme le Seigneur Jésus, ils ne dédaigneraient pas de s'occuper du pauvre peuple, errant ainsi que des brebis qui sont privées de pasteur.

Avec la Bible, les caractères se tremperaient fortement. L'habitude de se faire soi-même ses convictions en matière de religion donnerait aux esprits une grande liberté de jugement dans des questions moins graves, quoique très-importantes. Ils sortiraient de tutelle, mais en même temps ils se sentiraient responsables. Faut-il montrer combien notre vie publique y gagnerait ? Nous verrions, je crois, disparaître par enchantement toutes les mauvaises tendances qui la détruisent peu à peu. On comprendrait, par exemple, que le rôle du gouvernement n'est pas de remplacer notre activité, mais de la protéger; aussi on ne recourrait plus lâchement à lui pour les entreprises les plus faciles, et l'on cesserait de crier contre lui chaque fois que les choses ne vont pas à nos souhaits, comme s'il était comptable de tout ce qui arrive. On chercherait à conquérir avec ses propres forces une position indépendante, plutôt que de se faire solliciteur d'emplois et d'offices. D'autre part, on ne craindrait pas d'avoir une opinion à soi, au

lieu d'adopter successivement toutes celles qui triomphent. Et cette opinion, on ne songerait pas à lui procurer la victoire par la violence, mais on la ferait triompher par une discussion paisible et sérieuse; le respect qu'on exigerait pour sa pensée, on le professerait aussi pour la pensée d'autrui.

Avec la Bible, enfin, nous aurions de nouveau des héros qui seraient des saints. Pourquoi la France n'en produit-elle plus? Ne serait-ce pas qu'en ce pays le catholicisme a désormais perdu la puissance qui transporte les montagnes, je veux dire : qui transforme les grands cœurs? Il traîne une existence pénible, régnant encore sur les masses par l'habitude, et sur les esprits cultivés par la peur que toute âme a du vide, mais incapable de donner à personne l'enthousiasme, le baptême de feu. On vient de le galvaniser, on ne le ressuscitera jamais. Le dernier grand cœur qui ait été un saint, c'est nous qui l'avons donné à la France : ce Coligny, devant lequel tous doivent s'incliner; ce Coligny, qui sut allier l'audacieuse habileté d'un chef de parti avec la simplicité d'un humble chrétien, la résolution indomptable d'un martyr avec la tendresse expansive d'un époux, l'inflexible rigueur d'un juge avec l'ardente compassion d'un apôtre; ce Coligny qui, accablé par les défaites,

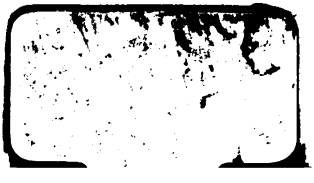
par les calomnies des adversaires, par les reproches des siens, par les trahisons et les crimes de tous, ne perdit jamais l'espoir, c'est-à-dire la foi en Dieu et la foi en son pays; ce Coligny, qu'il fallut se résoudre à assassiner, parce qu'il ne cessait de conspirer pour la grandeur de son roi, pour la gloire de la France!

Si je rappelle le jour funeste qui priva la nation du meilleur de ses fils, je n'ai certes pas l'intention d'évoquer entre elle et nous des fantômes sanglants. J'aimerais mieux que ma langue se desséchât! Dans nos martyrs, nous ne contemplons pas les plaies béantes et les membres brisés, mais la grandeur d'âme; et les pleurs qu'ils nous arrachent coulent bien moins sur eux que sur la patrie. Quand nous pensons que de Coligny elle aurait pu avoir depuis trois siècles et combien ces serviteurs dévoués lui auraient épargné de malheurs et de fautes, notre cœur se gonfle; de même que l'apôtre, nous éprouvons une grande tristesse et un tourment incessant. —

Éternel, souverain maître des nations, si le passé est irrévocable, ta main puissante dispose encore de l'avenir. Nous t'en supplions, donne la paix à notre peuple, donne-lui des convictions, donne-lui la Bible, donne-lui la connaissance de ton Fils, donne-lui ton esprit de sain-

teté et de vérité qui seul peut ranimer les esprits des hommes. Si nous t'adressons cette prière, ô Seigneur, ce n'est point par suite d'un attachement charnel à notre Église. Elle nous est chère, il est vrai, avec son culte, avec son organisation, avec son histoire, et au sein de l'éternité, nous te glorifierons encore de nous avoir permis de naître dans cette maison bénie. Nous savons toutefois, Père céleste, qu'il est beaucoup de demeures dans ton royaume, et qu'à côté de notre Église il y a place pour bien des formes ecclésiastiques, les unes moins émancipées que nous des souvenirs du passé, les autres peut-être encore plus avancées dans la liberté chrétienne. Nous ne te demandons pas de grouper ce peuple autour de nos temples ; mais nous te conjurons de lui accorder de nouveau un de ces moments solennels où les hommes, s'éveillant soudain et ne trouvant plus la foi dans leurs cœurs, se lèvent pour la chercher avec angoisse. Seigneur, rends à la France les grands jours du seizième siècle, dont elle n'a pas su profiter! Exauce-nous, notre cause est ta cause. Amen.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
I.	Jean-Baptiste	1
II.	Jésus couronné d'épines	25
III.	Festus	47
IV.	Agrippa	71
V.	Paul à Césarée	97
VI.	La liberté	123
VII.	L'autorité spirituelle	153
VIII.	L'individualisme chrétien	181
IX.	Les richesses	209
X.	La pite de la veuve	239
XI.	La solidarité dans le mal	261
XII.	La solidarité dans le bien	285
XIII.	Le patriotisme	311